



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



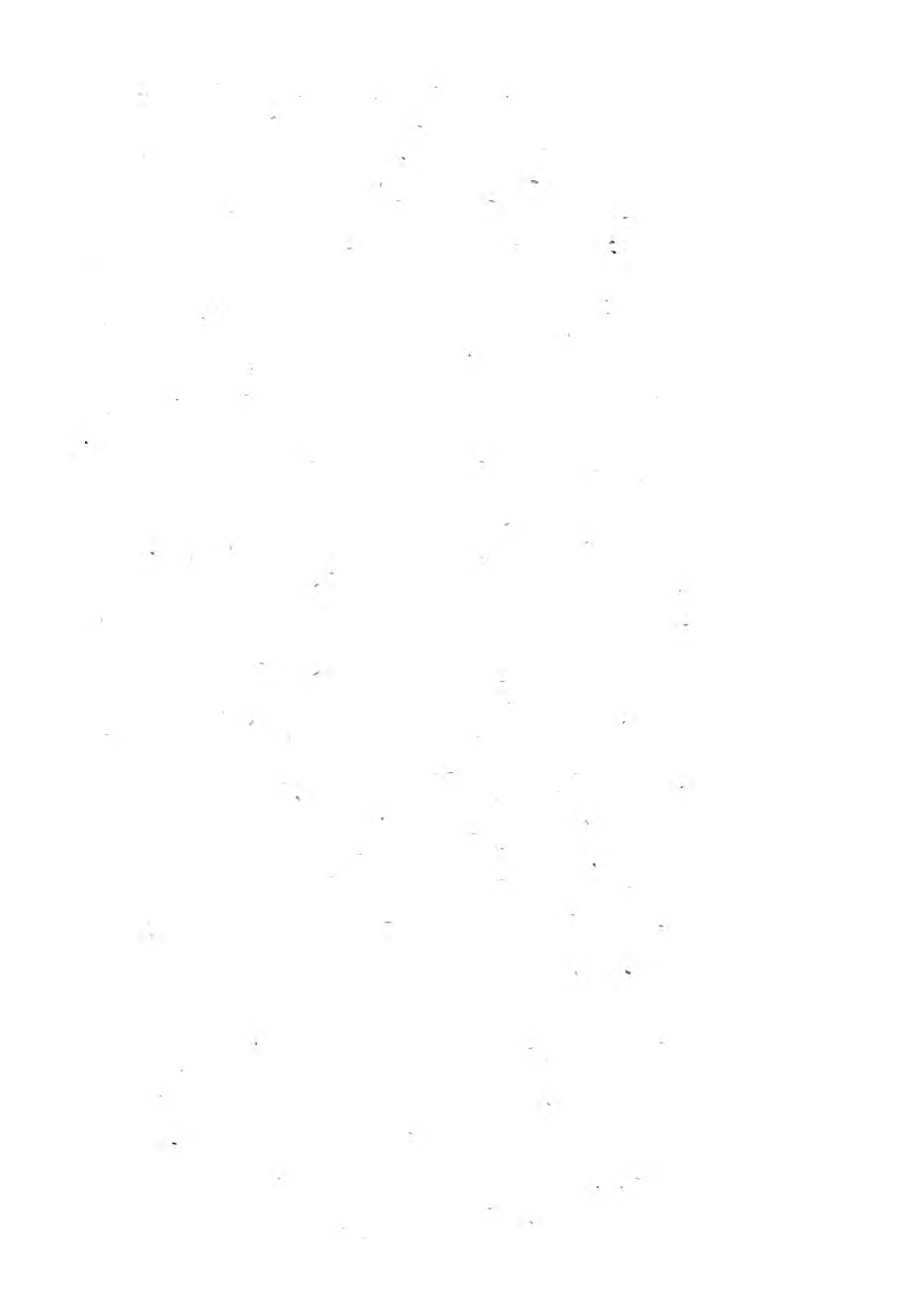
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

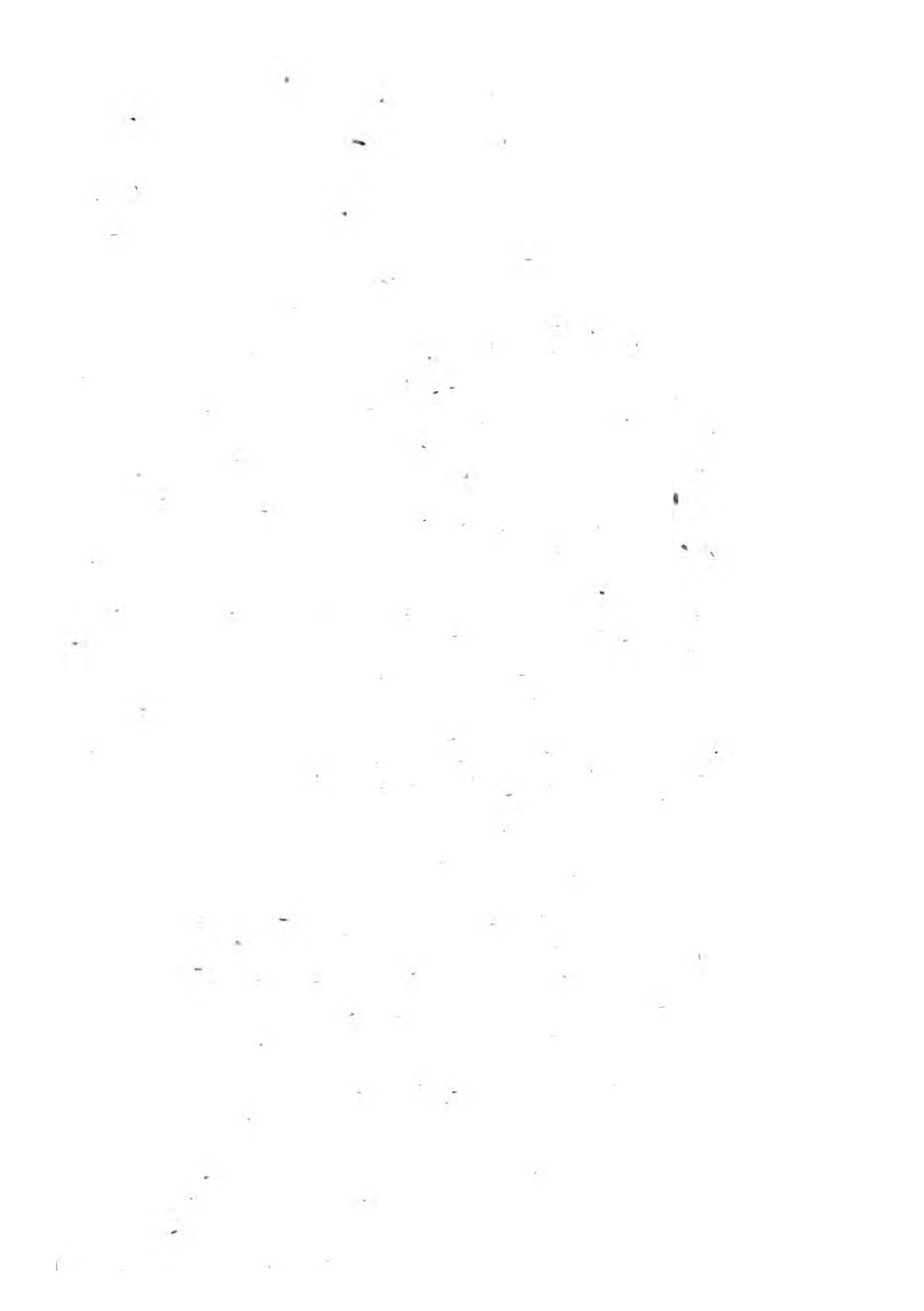




VI. 1785/1(81)

~~123~~







O E U V R E

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R I

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME QUATRE-VINGT-UNIÈME.

81

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

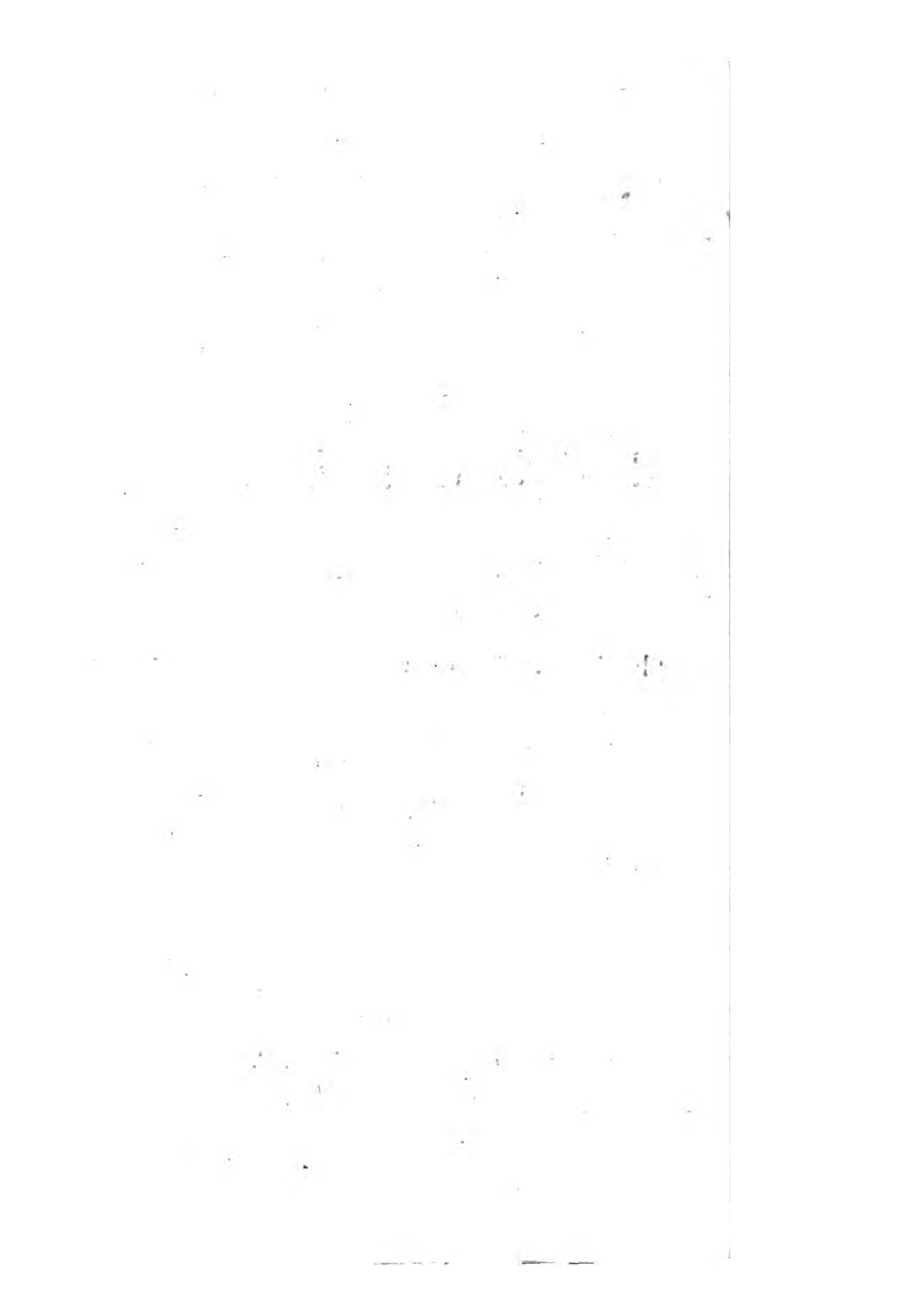
1785.



R E C U E I L
D E S L E T T R E S
D E M. D E V O L T A I R E.

Suite de 1770-1773.

Corresp. générale. Tome XIV. * A



R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D E M. D E V O L T A I R E.

L E T T R E P R E M I E R E.

A M A D A M E

L A D U C H E S S E D E C H O I S E U L.

A Ferney, 2 de septembre.

M A D A M E ,

P U I S Q U E votre petite-fille veut voir la cause
du père défendu par un homme qui passe pour
n'être pas l'ami du fils , je prends la liberté
de la mettre sous vos auspices. Au bout du
compte , quoi qu'elle en dise , la chose vaut
la peine d'être examinée. Je n'ai pu encore ,
à mon âge , m'accoutumer à l'indifférence et
à la légéreté avec laquelle des personnes d'es-
prit traitent la seule chose essentielle ; je ne
m'accoutume pas plus aux sottises énormes
dans lesquelles le fanatisme plonge tous les

1770.

A 2

— 1770. jours des têtes, qui d'ailleurs n'ont pas perdu absolument le sens commun sur les choses ordinaires de la vie : ces deux contrastes m'étonnent encore tous les jours.

Je n'ai dit que ce que je pense dans ma petite réponse à l'auteur du *Système de la nature* ; il a dit aussi ce qu'il pensait, et vous jugerez entre nous deux, Madame, sans me dire tout ce que vous pensez.

Une chose assez plaisante, c'est que le roi de Prusse m'a envoyé de son côté une réponse sur le même objet. Il a pris le parti des rois, qui ne sont pas mieux traités que DIEU dans le *Système de la nature* : pour moi, je n'ai pris que le parti des hommes.

Je crois avoir deviné quelle est l'épreuve à laquelle ce capitaine du régiment de Bavière veut que vous le mettiez. Je crois qu'il ressemble à celui qui disait à la reine *Anne d'Autriche* : Madame, dites-moi qui vous voulez que je tue, pour vous faire ma cour.

Il est vrai, Madame, que je ne prends point tant de liberté avec monsieur le Duc qu'avec vous ; mais c'est que j'imagine que vous avez un peu plus de temps que lui, quoique vous n'en ayez guère, et que votre département de faire du bien vous occupe beaucoup. Je me fers de vous effrontément pour lui faire parvenir les sentimens qui m'attachent à lui pour

le reste de ma vie, et je mets ma reconnaissance sous votre protection, sans vous faire le même compliment qu'on fe fait à la reine-mère, car vous êtes trop douce et trop bonne. 1770.

Si vous daignez lire mon rogaton théologique, je vous prie d'être bien persuadée que je ne crois point du tout à la Providence particulière; les aventures de Lisbonne et de Saint-Domingue l'ont rayée de mes papiers.

On dit que les Turcs ont assassiné votre ambassadeur de France; cela ferait fort triste; mais le grand Etre n'entre pas dans ces détails.

Pardonnez, Madame, au vieux bavard qui est à vos pieds avec le plus profond respect.

Voltaire.

L E T T R E I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Ferney, 3 de septembre.

Vous ne me mandez point, mon cher philosophe militaire, où vous logez à Paris. Je hasarde ma réponse à l'hôtel d'Entragues, où il me semble que vous étiez à votre dernier voyage. Vous sentez bien qu'il ne convient guère à un vieux pédant comme moi, d'oser me mêler des affaires des colonels, et que cette

— indiscretion de ma part servirait plutôt à
1770, reculer vos affaires qu'à les avancer.

Horace dit qu'il faut que chacun reste dans sa peau ; mais je tâcherai de trouver quelque ouverture pour me mettre à portée de parler de vous comme je le dois, et de satisfaire mon cœur. Je regarderai d'ailleurs cette démarche comme une des clauses de mon testament ; car j'approche tout doucement du moment où les philosophes et les imbécilles ont la même destinée. Je suis furieusement tombé, et il n'y a plus de société pour moi. La vôtre seule me serait précieuse, si l'état où je suis me permettait d'en jouir aussi agréablement qu'autrefois. Je n'ai plus guère que des sentimens à vous offrir ; car, pour les idées, elles s'enfuient. L'esprit s'affaiblit avec le corps ; les souffrances augmentent et les pensées diminuent ; tout le monde en vient là ; il n'y a que du plus ou du moins. Il faut avouer que nous sommes de pauvres machines ; mais il est bon d'avoir fait sa provision de philosophie et de constance pour les temps d'affaiblissement : on arrive au tombeau d'un pas plus ferme et plus délibéré. Jouissez de la santé sans laquelle il n'y a rien, établissez messieurs vos enfans, vivez, et vivez pour eux et pour vous ; conservez-moi vos bontés qui sont des soutiens de ma petite philosophie. V.

L E T T R E I I I.

1770.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

A Ferney, 7 de septembre.

NOTRE BIENFAITEUR,

VOUS savez probablement que le roi de Prusse a été sur notre marché, et qu'il fait venir dix-huit familles d'horlogers de Genève. Il les loge *gratis* pendant douze ans, les exempte de tous impôts, et leur fournit des apprentis dont il paye l'apprentissage : c'est du moins une preuve que les natifs de Genève ne veulent pas rester dans cette ville : mais ces dix-huit familles de plus nous auraient fait du bien ; elles sont presque toutes d'origine française. Je suis fâché qu'elles se transportent si loin de leur ancienne patrie ; mais je me flatte que votre colonie l'emportera sur toutes les autres.

Dieu me préserve des lettres de Venise, qui disent qu'après la bataille navale contre les Turcs, ces messieurs ont voulu assassiner l'ambassadeur de France, parce qu'il portait un chapeau ; que l'ambassadeur d'Angleterre a été obligé de se sauver déguisé en matelot, et que l'ambassadeur de Venise a échappé, à

— la faveur d'une garde. Je ne crois point la
1770. canaille turque si barbare, quoiqu'elle le soit
beaucoup.

J'ai eu la visite d'un serf et d'une serve des
chanoines de Saint-Claude. Ce serf est maître
de la poste de Saint-Amour, et receveur de
M. le marquis de *Choiseul* votre parent, et,
par conséquent, vous appartient à double
titre; mais les chapitres de Saint-Claude n'en
ont aucun pour les faire serfs. Ils diront
comme *Sofie* :

Mon maître est homme de courage ;
Il ne souffrira pas que l'on batte ses gens.

On les bat trop; les chanoines les accablent :
et vous verrez que tout ce pays-là, qui doit
nourrir Verfoy, s'en ira en Suisse, si vous ne
le protégez. Le procureur général de Besançon
est dans des principes tout-à-fait opposés aux
vôtres, quand il s'agit de faire du bien.

Le vieil hermite de Ferney, très-malade et
n'en pouvant plus, se met à vos pieds avec la
reconnaissance et le respect qu'il vous conser-
vera jusqu'au dernier moment de sa chétive
existence.

L E T T R E I V.

1770.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 de septembre.

MON cher ange, quoique mon ame et mon corps soient terriblement en décadence, il faut que je vous écrive au plus vite concernant votre protégée de Strasbourg (*). Il me paraît qu'elle n'a nulle envie de se transporter au soixante et deuxième degré; et je crois qu'actuellement cette transmigration serait difficile.

Il y a deux grands obstacles, sa naissance et le peu de goût qu'on a actuellement pour la nation française. Je ne lui ai point encore fait réponse sur son dessein d'aller à Paris et de pouvoir se ménager pendant l'hiver quelque asile agréable où elle pourrait rester jusqu'au printemps. Ma maison est à son service, dès ce moment jusqu'à celui où elle pourra se transporter à Paris: je vous prie de le lui mander, et je lui écrirai en conformité, dès que vous aurez appris ses sentimens et ses desseins; mais je vous prie aussi de lui dire combien mes affaires ont mal tourné, et combien peu je suis en état de faire pour elle ce

(*) Mademoiselle *Daudet le Couvreur*, fille de la célèbre actrice.

— que je voudrais. Mon zèle pour les colonies
1770. m'a mangé ; le zèle de monsieur le contrôleur général pour les rescissions m'a achevé. Il ne m'est pas possible dans cette situation de payer aux manes d'*Adrienne* ce que je voudrais.

Je pense que vous pouvez lui parler à cœur ouvert sur tout ce que je vous mande. Madame *Denis* tâcherait de lui rendre la vie agréable pendant le temps de son entrepôt ; pour moi , je ne dois songer qu'à achever ma vie au milieu des souffrances.

J'ai ici pour consolation M. d'*Alembert* et M. le marquis de *Condorcet*. Il ne s'en est fallu qu'un quart d'heure que M. *Séguier* et M. d'*Alembert* ne se soient rencontrés chez moi ; cela eût été assez plaisant. J'ai appris bien des choses que j'ignorais. Il me semble qu'il y a eu dans tout cela beaucoup de mal-entendu , ce qui arrive fort souvent. La philosophie n'a pas beau jeu ; mais les belles-lettres ne sont pas dans un état plus florissant. Le bon temps est passé , mon cher ange ; nous sommes en tout dans le siècle du bizarre et du petit.

On m'a parlé d'une tragédie en prose , qui , dit-on , aura du succès. Voilà le coup de grâce donné aux beaux arts.

Traître , tu me gardais ce trait pour le dernier !

J'ai vu une comédie où il n'était question que de la manière de faire des portes et des ferrures. Je doute encore si je dors ou si je veille. 1770.

Je vous avoue que j'avais quelque opinion de la Pandore de *la Borde* : cela eût fait certainement un spectacle très-neuf et très-beau ; mais *la Borde* n'a pas trouvé grâce devant M. le duc de *Duras*.

La Sophonisbe de *Lantin* aurait réussi il y a cinquante ans ; je doute fort qu'elle soit soufferte aujourd'hui , d'autant plus qu'elle est écrite en vers.

S'il ne tenait qu'à y faire encore quelques réparations , *Lantin* serait encore tout prêt ; mais n'est-il pas inutile de réparer ce qui est hors de mode ?

J'aurai beaucoup d'obligation à M. le duc de *Praslin* , s'il daigne envoyer des montres au dey et à la milice d'Alger , au bey et à la milice de Tunis.

A l'égard des diamans qu'on envoyait à Malte , comme les marchands qui les ont perdus n'avaient point de reconnaissance en forme , je ne crois pas que je doive importuner davantage un ministre d'Etat pour cette affaire ; mais , quand il voudra des montres bien faites et à bon marché , ma colonie est à ses ordres.

— 1770. Adieu, mon très-cher ange; conservez vos bontés, vous et madame d'Argental, au vieux et languissant hermite. V.

L E T T R E V.

A M. D E C H A B A N O N.

28 de septembre.

M. d'Alembert, mon cher ami, me donne les mêmes consolations que j'ai reçues de vous, quand vous avez égayé et embelli Ferney de toutes vos grâces. Non-seulement il n'a point de mélancolie, mais il dissipe toute la mienne. Il me fait oublier la langueur qui m'accable et qui m'a empêché pendant quelques jours de vous écrire. Il arriva à Ferney dans le moment où M. Séguier en parlait. J'aurais bien voulu qu'ils eussent dîné ensemble, mais DIEU n'a pas permis cette plaisante scène.

En récompense, j'ai M. le marquis de Condorcet qui est plus aimable que tout le parquet du parlement de Paris.

Il me paraît qu'on maltraite un peu en France les pensées et les bourses. On craint l'exportation du blé et l'importation des idées.

Platon dit que les ames avaient autrefois des ailes ; je crois qu'elles en ont encore aujourd'hui, mais on nous les rogne. — 1770.

Pour les ailes qui ont élevé l'auteur du *Système de la nature*, il me paraît qu'elles ne l'ont conduit que dans le chaos. Non-seulement ce livre fera un tort irréparable à la littérature, et rendra les philosophes odieux ; mais il tiendra la philosophie ridicule. Qu'est-ce qu'un système fondé sur les anguilles de *Néedham* ? quel excès d'ignorance, de turpitude et d'impertinence de dire froidement qu'on fait des animaux avec de la farine de seigle ergoté ! Il est très-imprudent de prêcher l'athéisme, mais il ne fallait pas du moins tenir son école aux petites maisons.

Ma foi, juge et plaideurs, il faudrait tout lier.

Voilà ce que je dis toujours, et sauve qui peut ; et sur ce je vous embrasse tendrement : ainsi font tous ceux qui habitent Ferney. V.

1770.

L E T T R E V I.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 8 d'octobre.

MADAME,

J E venais de vous écrire, lorsque j'ai reçu le paquet dont vous m'honorez, du premier d'octobre. Tout ce paquet n'est plein que de vos bontés; mais votre lettre surtout m'a enchanté. J'y vois la sensibilité de votre cœur, et l'étendue de vos lumières.

Permettez-moi encore un mot sur les esclaves des moines, pour qui vous avez de la compassion, sur *Catau* qui vous cause toujours quelque indignation, et sur DIEU qui nous laisse tous dans le doute et dans l'ignorance. Il y aurait là de quoi faire trois volumes, et j'espère que vous n'aurez pas trois pages. A grands seigneurs peu de paroles, et à bons esprits encore moins.

Je veux bien que les *Comtois*, appelés *francs*, soient esclaves des moines, si les moines ont des titres; mais si ces moines n'en ont point, et si ces hommes pour qui je plaide en ont,

ces hommes doivent être traités comme les autres fujets du roi : *nulle servitude sans titre*, c'est la jurisprudence du parlement de Paris. La même affaire a été jugée, il y a dix ans, à la grand'chambre, contre les mêmes chanoines de Saint-Claude, au rapport de M. Séguier qui me l'a dit chez moi, en allant en Languedoc. Je vous supplie de vouloir bien lire cette anecdote au généreux mari de la généreuse grand'maman. — 1770.

Pour *Catau*, je vous renvoie, Madame, à l'histoire turque; et je vous laisse à décider si les sultans n'ont pas fait cent fois pis. Demandez surtout à M. l'abbé *Barthelemi* si la langue grecque n'est pas préférable à la langue turque.

A l'égard de DIEU, je vous assure que rien n'est plus nouveau que le système des anguilles, par lequel on croit prouver que la farine aigrie peut former de l'intelligence. *Spinoza* ne pensait pas ainsi : il admet l'intelligence et la matière; et son livre est supérieur à celui dont M. Séguier a fait l'analyse, comme le siècle de *Louis XIV* est supérieur au nôtre, et comme le mari de la grand'maman est supérieur à

Me voilà plongé, Madame, dans les affaires de ce monde, lorsque je suis près de le quitter. J'ai voulu faire une niche à mon neveu *la Houlière*, et je me suis adressé à votre belle

— ame , pour en venir à bout. Il n'en fait rien.
 1770. Si je pouvais obtenir ce que je demande , si monsieur le Duc pouvait me remettre le brevet , si vous pouviez me l'adresser contre-signé , si je pouvais l'envoyer par Lyon et Toulouse , qui sont sur la route de Perpignan , si je pouvais étonner un homme qui ne s'attend point à cette aubaine , ce serait assurément une très-bonne plaisanterie : elle serait très-digne de vous , et je vous devrais le bonheur de la fin de ma vie.

Il y a encore un article sur lequel je dois vous ouvrir mon cœur , c'est que je ne demanderai rien pour le pays de Gex à celui qui m'a ôté les moyens d'y faire un peu de bien ; je n'aime à demander qu'à certaines ames élevées.

Les sœurs de la charité prient DIEU pour vous ; elles sont comblées de vos grâces ainsi que les capucins. Vous aurez de tous côtés des protections en paradis. Mais , comme vous êtes faite pour avoir des amis par-tout , je vous supplie , Madame , de compter sur moi et sur mon neveu , en enfer.

Je me mets aux pieds de ma protectrice pour les quatre jours que j'ai à végéter dans ce bas monde , et je la prie toujours d'agréer le profond respect et la reconnaissance du vieil hermite.

LETTRE

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 8 d'octobre.

JE suis très-reconnaissant, Monseigneur, de votre lettre du 30 de septembre. Je suis charmé qu'elle soit datée de Versailles, et encore plus que vous ayez été à Richelieu. Il y a là je ne fais quel esprit de philosophie qui me fait bien augurer de vous. Pour votre souper à Bordeaux, je fais qu'il a été excellent, que tous les convives en ont été fort contents, qu'il y en a à qui vous avez fait mettre de l'eau dans leur vin, et que le roi a dû trouver que vous êtes le premier homme du monde pour arranger ces soupers-là.

Ayez la bonté d'agréer mon compliment sur la paternité de M. le prince *Pignatelli*, puisque je ne puis vous en faire sur la maternité de madame la comtesse d'*Egmont*. C'est bien dommage assurément qu'elle ne produise pas des êtres ressemblans à son grand-père et à elle. Je vous demande votre protection auprès d'elle et auprès de monsieur son beau-frère. Ils m'ont tous deux lié à vous par de nouvelles chaînes; madame la comtesse

— d'*Egmont* par la lettre pleine d'esprit et de
1770. grâces qu'elle a bien voulu m'écrire, et M. le
prince *Pignatelli* par la supériorité d'esprit qu'il
m'a paru avoir sur les jeunes gens de son âge.

Vous me reprochez toujours les philosophes et la philosophie. Si vous avez le temps et la patience de lire ce que je vous envoie, et de le faire lire à madame votre fille, vous verrez bien que je mérite vos reproches bien moins que vous ne croyez. J'aime passionnément la philosophie qui tend au bien de la société et à l'instruction de l'esprit humain, et je n'aime point du tout l'autre. Il n'y a qu'à s'entendre, et jusqu'ici vous ne m'avez pas trop rendu justice sur cet article. Comme d'ailleurs il est question de chimie dans le chiffon que je mets à vos pieds, vous en êtes juge très-compétent.

Vous ne l'êtes pas moins de ce pauvre théâtre français qui était si brillant sous *Louis XIV*, et qui tombe dans une si triste décadence, ainsi que bien des choses. Si d'ici à la Saint-Martin vous avez quelques momens à perdre, je vous supplierai de jeter les yeux sur quelque chose dont le tripot d'aujourd'hui pourra se mêler. Je conçois bien que notre théâtre sera toujours meilleur que celui de Pétersbourg où l'on ne joue plus de tragédies françaises, parce que l'on n'a pas trouvé un

feul acteur. Il faudra désormais représenter les pièces de *Sophocle* dans Athènes, si on enlève la Grèce aux Turcs, comme on vient de leur enlever les bords de la mer Noire, à droite jusqu'aux embouchures du Danube, et à gauche jusqu'à Trébifonde. Ils ont été battus au pied du Caucase dans le même temps que le grand-visir perdait sa bataille et abandonnait tout son camp. Si vous trouvez cela peu de chose, vous êtes difficile en opérations militaires; mais assurément c'est à vous qu'il est permis d'être difficile. — 1770.

Je supplie mon héros d'être toujours un peu indulgent envers son ancien serviteur qui n'en peut plus, et qui vous fera attaché jusqu'au dernier moment de sa vie, avec le plus profond et le plus tendre respect. V.

1770.

L E T T R E V I I I .

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

11 d'octobre.

LE vieux malade de Ferney embrasse de ses deux maigres bras les deux voyageurs philosophes qui ont adouci ses maux pendant quinze jours.

Un grand courtifan m'a-envoyé une singulière réfutation du *Système de la nature*, dans laquelle il dit que la nouvelle philosophie amènera une révolution horrible, si on ne la prévient pas. Tous ces cris s'évanouiront, et la philosophie restera. Au bout du compte, elle est la consolatrice de la vie, et son contraire en est le poison. Laissez faire; il est impossible d'empêcher de penser; et plus on pensera, moins les hommes seront malheureux. Vous verrez de beaux jours, vous les ferez; cette idée égaie la fin des miens.

Agréez, Messieurs, les regrets de l'oncle et de la nièce.

L E T T R E I X.

1770.

A M O N S I E U R

LE MARQUIS DE VOYER D'ARGENSON.

A Ferney, 12 d'octobre.

MONSIEUR,

J E ne suis pas étonné qu'un maître de poste, tel que vous, mène si bon train l'auteur du *Système de la nature*; il me paraît que les maîtres de poste de France ont bien de l'esprit. Vous avez daté votre lettre d'un château où il y en a plus qu'ailleurs, et c'est aussi la destinée du château des Ormes, où je me souviens d'avoir passé des jours bien agréables.

Je ne savais pas, quand je vous fis ma cour à Colmar, que vous étiez philosophe; vous l'êtes, et de la bonne secte: je n'approche pas de vous, car je ne fais que douter. Vous souvenez-vous d'un certain *Simonide* à qui le roi *Hiéron* demandait ce qu'il pensait de tout cela? il prit deux jours pour répondre, ensuite quatre, puis huit, il doubla toujours, et mourut sans avoir eu un avis.

Il y a pourtant des vérités, et c'en est une

— peut-être de dire que les choses iront toujours
 1770. leur train, quelque opinion qu'on ait ou qu'on
 feigne d'avoir sur DIEU, sur l'ame, sur la
 création, sur l'éternité de la matière, sur la
 nécessité, sur la liberté, sur la révélation, sur
 les miracles, &c. &c. &c.

Rien de tout cela ne fera payer les rescrip-
 tions, ni ne rétablira la compagnie des Indes.
 On raisonnera toujours sur l'autre monde,
 mais sauve qui peut dans celui-ci.

L'ouvrage dont vous m'avez honoré, Mon-
 sieur, me donne une grande estime pour son
 auteur, et un regret bien vif d'être si loin de
 lui. Ma vieillesse et mes maladies ne me per-
 mettent pas l'espérance de le revoir; mais je
 lui ferai bien respectueusement attaché, à lui
 et à toute sa maison, jusqu'au dernier moment
 de ma vie. V.

L E T T R E X.

1770.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

21 d'octobre.

M. *Crawfort*, Madame, a quelquefois de petites vellétés de fortir de la vie, quand il ne s'y trouve pas bien, et il a grand tort, car ce n'est pas aux gens aimables de se tuer; cela n'appartient qu'aux esprits infociables comme *Caton*, *Brutus*, et à ceux qui ont été enveloppés dans la banqueroute du porteur de cilice *Billard*. Mais pour les gens de bonne compagnie, il faut qu'ils vivent, et surtout qu'ils vivent avec vous.

Vous me demandez si je suis à peu-près heureux? il n'y a en effet en ce genre que des à peu-près; mais quel est votre à peu-près, Madame? vous avez perdu deux yeux que j'ai vus bien beaux, il y a trente ans; mais vous avez conservé des amis, de l'esprit, de l'imagination et un bon estomac. Je suis beaucoup plus vieux que vous, je ne digère point, je deviens sourd, et voilà les neiges du mont Jura qui me rendent aveugle: cela est à peu-près abominable.

— Je ne puis ni rester à Ferney ni le quitter.
 1770. Je me suis avisé d'y fonder une colonie, et d'y établir deux belles manufactures de montres. J'en forme actuellement une troisième d'étoffes de soie. C'est dans le fort de ces établissemens que M. l'abbé *Terrai* m'a pris deux cents mille francs que j'avais mis en dépôt chez M. de *la Borde*; et l'irruption faite sur ces deux cents mille francs me cause une perte de trois cents mille. Cela est embarrassant pour un barbouilleur de papier tel que j'ai l'honneur de l'être; cependant je ne me tuerai point : la philosophie est bonne à quelque chose, elle console.

Je n'ai, Dieu merci, aucun intérêt dans mes fondations; j'ai tout fait par pure vanité. On dit que DIEU a créé le monde pour sa gloire; il faut l'imiter autant qu'on peut. Je ne fais pas à qui il voulait plaire; pour moi, je voulais plaire à votre grand'maman et à monsieur son mari; ils m'accablent de bontés, ils viennent encore de faire un de mes neveux brigadier. Je ne songe qu'à mourir leur vassal dans leur fondation de Verfoy. Je leur suis attaché à la fureur; car mes passions sont toujours vives, et l'esprit est aussi prompt chez moi que la chair est faible, comme dit cet étrange *Paul* que vous ne lisez point et que je lis pour mon plaisir.

Vous devez être informée, Madame, de la
 santé

fanté du mari de votre grand'maman. Vous me mandâtes, il y a quelque temps, que cela allait à merveille, malgré les insomnies qu'on tâchait de lui donner. Mandez-moi donc la confirmation de ces bonnes nouvelles. 1770.

Tout le monde me paraît malade. Il y a des compagnies entières qui ont le scorbut, des factions qui ont la fièvre chaude, des gens qui sont en langueur; c'est un hôpital.

Je ne fais s'il vous paraîtra aussi plaisant qu'à moi que M. *Séguier* soit venu dans mon hermitage le même jour que M. d'*Alembert* y arriva.

Les philosophes ne sont pas bien en cour; *le Système de la nature* est comme le système de *Lafs*: il fait tort au monde; celui qui l'a réfuté, bien ou mal, a fait fort sagement. A quoi servirait l'athéisme? certainement, il ne rendra pas les hommes meilleurs.

Adieu, Madame; quelque chose que vous pensiez, de quelque chose que vous soyez dégoûtée, quelque vie que vous meniez, l'hermite de Ferney vous fera tendrement attaché jusqu'au moment où il ira savoir qui a raison de *Platon* ou de *Spinoza*, de *S' Paul* ou d'*Epictète*, de *Confucius* ou du *Journal chrétien*. Pour *Catherine II* et *Moustapha*, c'est assurément *Catherine* qui a raison. V.

1770.

L E T T R E X I.

A M. DE LA HOULIERE,

COMMANDANT A SALSES.

A Ferney, 22 d'octobre.

MON cher neveu à la mode de Bretagne, car vous l'êtes, et non pas mon cousin, apprenez, s'il vous plaît, à prendre les titres qui vous conviennent.

Vous vous lamentez, dans votre lettre du 20 de septembre, de n'être point brigadier des armées du roi, tandis que vous l'êtes. Fi, que cela est mal de crier famine sur un tas de blé !

Pour vous prouver que vous avez tort de dire que vous n'êtes point brigadier, lisez, s'il vous plaît, la copie de ce que M. le duc de *Choiseul* a la bonté de m'écrire de sa main potelée et bienfaisante, du 14 d'octobre.

„ J'ignorais, mon cher *Voltaire*, que M. de
 „ *la Houlière* fût votre neveu, mais je savais
 „ qu'il méritait de l'être, et d'être brigadier;
 „ qu'il nous a bien servis, et qu'il s'occupe
 „ d'agriculture, ce qui est encore un service
 „ pour l'Etat, pour le moins aussi méritoire

„ que celui de détruire. Votre lettre m'apprend
 „ l'intérêt que vous prenez à M. de *la Houlière*, 1770.
 „ et j'ose me flatter que le roi ne me refusera
 „ pas la grâce de le faire brigadier à mon
 „ premier travail, &c. &c. „

M. *Gayot*, à qui j'avais pris la précaution d'écrire aussi, me mande :

„ Les dispositions du ministre n'ont rien
 „ laissé à faire à mes soins pour le succès.
 „ J'aurai tout au plus le petit mérite d'accé-
 „ lérer, autant qu'il fera en moi, l'expédition
 „ de la grâce accordée, &c. &c. „

Dormez donc sur l'une et l'autre oreille,
 mon cher petit neveu, et mandez cette petite
 nouvelle à votre frère. Il est vrai qu'il ne me
 fit point part du mariage de sa fille; mais il
 est fermier général, ce qui est une bien plus
 grande dignité que celle de brigadier, d'autant
 plus qu'ils ont des brigadiers à leur service.
 Il n'y a pas long-temps que M. le brigadier
CourtMichon se fit annoncer chez moi; c'était
 un employé au bureau de la douane.

Madame *Denis*, qui est véritablement votre
 cousine, vous fait les plus tendres complimens;
 je présente mes très-humbles obéissances à
 madame la brigadière.

1770.

L E T T R E X I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Premier de novembre.

AH, ah ! mon héros est aussi philosophe ! il a mis le doigt dessus, il a découvert tout d'un coup le pot aux roses. Je ne suis pas étonné qu'il juge si bien de *Cicéron*, mais je suis surpris qu'au milieu de tant d'affaires et de plaisirs qui ont partagé sa vie, il ait eu le temps de le lire. Il l'a lu avec fruit, il le définit très-bien. L'auteur du *Système de la nature* est encore plus bavard ; et le système fondé sur des anguilles faites avec de la farine, est digne de notre pauvre siècle.

Cette fausse expérience n'avait point été faite du temps de *Mirabaud* ; et *Mirabaud*, notre secrétaire perpétuel était incapable d'écrire une page de philosophie.

Quel que soit l'auteur, il faut l'ignorer ; mais il était pour moi de la plus grande importance, dans les circonstances présentes, qu'on sût que je n'approuve pas ses principes. Je suis persuadé d'ailleurs que mon héros n'est pas mécontent de la modestie de ma petite drôlerie. Je lui aurais bien de l'obligation, et

il ferait une action fort méritoire si, dans ses 1770.
 goguettes avec le roi, il avait la bonté de
 glisser gaiement, à son ordinaire, que j'ai
 réfuté ce livre qui fait tant de bruit, et que le
 roi lui-même a donné à M. Séguier pour le
 faire ardre.

Au reste, je pense qu'il est toujours très-
 bon de soutenir la doctrine de l'existence d'un
 Dieu rémunérateur et vengeur; la société a
 besoin de cette opinion. Je ne fais si vous
 connaissez ce vers :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Le faut est grand de Dieu à la comédie : je
 fais bien que ce tripot est plus difficile à con-
 duire qu'une armée; les gens tenant la comédie
 et les gens tenant le parlement, sont un peu
 difficiles : mais, en tout cas, je vous envoie
 une pièce qui m'est tombée entre les mains,
 et dans laquelle j'ai corrigé quelques vers;
 elle m'a paru mériter d'être ressuscitée; c'est
 la première du théâtre français. Ne peut-on
 pas rajuster les anciens habits, quand on n'en
 a pas de nouveaux? *Le Kain* fait son rôle de
Massinisse, et cela pourrait vous amuser à
 Fontainebleau; car enfin, il faut s'amuser,
 et plaisir vaut mieux que tracasserie.

Je ne suis plus fait ni pour avoir du plaisir,
 ni pour en donner; mes maladies augmentent

— tous les jours ; mais mon tendre attachement
 1770. pour vous ne diminue pas , et mon cœur sera
 plein de vous jusqu'à mon dernier soupir. V.

L E T T R E X I I I .

A M O N S I E U R

LE MARQUIS DE VOYER D'ARGENSON.

6 de novembre.

AURIEZ-VOUS jamais , Monsieur , dans
 vos campagnes en Flandre et en Allemagne ,
 porté les Satires de *Perse* dans votre poche ?
 Il y a un vers qui est curieux , et qui vient
 fort à propos :

De Jove quid sentis ? minimum est quod scire laboro.

Il ne s'agit que d'une bagatelle , que pensez-
 vous de DIEU ?

Vous voyez que l'on fait de ces questions
 depuis long-temps. Nous ne sommes pas plus
 avancés qu'on n'était alors. Nous savons très-
 bien que telles et telles sottises n'existent pas,
 mais nous sommes fort médiocrement instruits
 de ce qui est. Il faudrait des volumes , non pas
 pour commencer à s'éclaircir , mais pour com-
 mencer à s'entendre. Il faudrait bien favoir

quelle idée nette on attache à chaque mot qu'on prononce. Ce n'est pas encore assez : il faudrait savoir quelle idée ce mot fait passer dans la tête de votre adverse partie. Quand tout cela est fait, on peut disputer pendant toute sa vie sans convenir de rien. — 1770.

Jugez si cette petite affaire peut se traiter par lettres. Et puis vous savez que, quand deux ministres négocient ensemble, ils ne disent jamais la moitié de leur secret.

J'avoue que la chose dont il est question mérite qu'on s'en occupe très-sérieusement ; mais gare l'illusion et les faiblesses !

Il y a une chose peut-être consolante, c'est que la nature nous a donné à peu-près tout ce qu'il nous fallait ; et si nous ne comprenons pas certaines choses un peu délicates, c'est apparemment qu'il n'était pas nécessaire que nous les comprissions.

Si certaines choses étaient absolument nécessaires, tous les hommes les auraient, comme tous les chevaux ont des pieds. On peut être assez sûr que ce qui n'est pas d'une nécessité absolue pour tous les hommes, en tous les temps et dans tous les lieux, n'est nécessaire à personne. Cette vérité est un oreiller sur lequel on peut dormir en repos : le reste est un éternel sujet d'argumens pour et contre.

Ce qui n'admet point le pour et le contre,

— Monsieur; ce qui est d'une vérité incontef-
1770. table, c'est mon sincère et respectueux attache-
ment pour vous.

Le vieux malade.

LET TRE X I V.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 16 de novembre.

MADAME,

JE voudrais amuser notre bienfaitrice philo-
sophe, et je crains fort de faire tout le contraire.
L'auteur de cette épître au roi de la Chine dit
qu'il est accoutumé à ennuyer les rois : cela
peut être : je l'en crois sur sa parole ; mais il
ne faut pas pour cela ennuyer madame la
philosophe grand'maman qui a plus d'esprit
que tous les monarques d'Orient, car pour
ceux d'Occident je n'en parle pas.

Si, malgré mes remontrances, sa majesté
chinoise veut venir à Paris, je lui conseillerai,
Madame, de se faire de vos amis et de tâcher
de souper avec vous ; je n'en dirai pas autant
à *Moustapha*. Franchement, il ne m'en paraît

pas digne, je le crois d'ailleurs très-incivil avec les dames, et je ne pense pas que ses eunuques lui aient appris à vivre. — 1770.

Si, par un hafard que je ne prévois pas, cette épître au roi de la Chine trouvait un moment grâce devant vos yeux, je vous dirais : Envoyez-en copie pour amuser votre petite-fille, fupposé qu'elle foit amufable et qu'elle ne foit pas dans fes momens de dégoût.

Pour réuffir chez elle, il faut prendre fon temps.

Puiffé-je, Madame, prendre toujours bien mon temps en vous présentant le profond respect, la reconnaissance et l'attachement du vieil hermite de Ferney !

LET TRE X V.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

A Ferney, 16 ou 17 de novembre.

VOTRE lettre de Cirey, Monsieur, adoucit les maux qui font attachés à ma vieillesse. J'aimerai toujours le maître du château, et je n'oublierai jamais les beaux jours que j'y ai passés. Je vous fais très-bon gré d'être attaché à votre colonel qui est assurément un des plus

— 1770. estimables hommes de France (*). Je l'ai vu naître, et il a passé toutes mes espérances.

Je ne fais comment je pourrai vous faire tenir la petite réponse au *Système de la nature*; ce n'est point un ouvrage qui puisse être imprimé à Paris. En rendant gloire à DIEU, il dit trop la vérité aux hommes. Il leur faut un Dieu aussi impertinent qu'eux; ils l'ont toujours fait à leur image. Paris s'amuse de ces disputes comme de l'opéra comique. Il a lu *le Système de la nature*, avec le même esprit qu'il lit de petits romans; au bout de trois semaines on n'en parle plus. Il y a, comme vous le dites, des morceaux d'éloquence dans ce livre; mais ils sont noyés dans des déclamations et dans des répétitions. A la longue, il a le secret d'ennuyer sur le sujet le plus intéressant.

La chanson que vous m'envoyez, doit avoir beaucoup mieux réussi. Je suis bien aise qu'elle soit en l'honneur de l'homme du monde à qui je suis le plus dévoué, et à qui j'ai le plus d'obligation; j'ose être sûr que les niches qu'on a voulu lui faire ne seront que des chansons. S'il me tombe entre les mains quelque rogaton qui puisse vous amuser, je ne manquerai pas de vous l'envoyer. Je suis à vous tant que je ferai encore un peu en vie. V.

(*) M. le duc du Châtelet.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 24 de novembre.

MON cher ange, je suis presque aveugle ; j'écris de ma main et le plus gros que je peux. Celui qui me soulageait dans ce bel art de mettre ses idées et ses pensées en noir sur du blanc, s'est fendu la tête par une chute horrible, et j'écris très-lisiblement. Vous savez que j'ai écrit aussi au roi de la Chine, et je vous ai envoyé la lettre. Je m'imagine qu'on ne pourra représenter Sophonisbe et le Dépositaire que chez lui. J'ai prié, de votre part, M. *Lantin* d'ajouter quelques vers au quatrième acte ; il était impossible de faire mander *Massinisse* par *Scipion*, parce que deux actes, dans cette pièce, finissent par un pareil message, et que M. *Mairet* saurait très-mauvais gré à M. *Lantin* de cette répétition.

A l'égard du Dépositaire, je pense qu'il faut aussi mettre ce drame au cabinet. La cabale fréronique est trop forte, le dépit contre la statue trop amer, l'envie de la casser trop grande. De plus, la métaphysique et le larmoyant ont pris la place du comique. Le

— 1770. public ne fait plus où il en est. J'aime ce petit ouvrage ; et plus je l'aime , plus je suis d'avis qu'on ne le risque pas. Je suis dans mon désert , si éloigné de Paris et de son goût , que je n'oserais pas conseiller à *Molière* de donner le *Tartufe*. Il me paraît que le goût est égaré dans tous les genres , et que la littérature ne va pas mieux que les finances.

J'ai écrit à mademoiselle *Daudet* , conformément à ce que vous m'aviez mandé. Je l'aurais gardée très-volontiers pendant six mois , et je lui aurais donné un petit viatique pour Paris ; mais il s'est fait un tel bouleversement dans ma fortune , que je n'aurais pu rien faire pour la sienne. La saisie de tout mon argent comptant par M. l'abbé *Terrai* , dans le temps que j'établissais une colonie assez nombreuse , que je bâtissais huit maisons , et que je commençais à faire fleurir une manufacture , a été un coup de tonnerre qui a tout renversé. Figurez-vous un vieux malade obligé d'entrer dans tous les détails , accablé de soins , de vers et de l'*Encyclopédie* ; il n'y avait que vous et l'empereur de la Chine qui pussent me consoler.

M. le duc de *Choiseul* a favorisé ma manufacture autant qu'il l'a pu ; je souhaite que M. le duc de *Praslin* envoie beaucoup de montres à son ami , le bey de Tunis , et au prétendu nouveau roi d'Égypte *Ali-bey* ; et

même qu'il ne m'oublie pas, quand il aura procuré la paix entre *Moustapha* et *Catherine*. Je vous prie instamment de l'en faire souvenir. 1770.

On nous a menacés quelque temps de la guerre et de la peste; mais, Dieu merci, nous n'avons que la famine, du moins dans nos cantons. Le blé vaut plus de cinquante francs le setier, depuis un an, à trente lieues à la ronde. Je ne fais pas ce qu'ont opéré messieurs les économistes ailleurs, mais je soupçonne messieurs les Velches de ne pas entendre parfaitement l'économie.

A l'égard de l'économie des pièces de théâtre, je vous dirai que M. le maréchal de *Richelieu* refuse son suffrage à *Mairet*; et c'est encore une raison pour ne la pas hasarder. Les sifflets sont encore plus à craindre que la disette. Mes deux aimables et chers anges, vivez aussi gaiement qu'il est possible; et si vous rencontrez M. *Séguier*, recommandez-lui d'être sobre en réquisitoires, à moins qu'il n'en fasse pour des filles. Et, sur ce, je me mets à l'ombre de vos ailes, au milieu de quatre pieds de neiges. V.

1770.

L E T T R E X V I I .

A M. LE CLERC DE MONTMERCII.

24 de novembre.

LE vieux malade de Ferney, Monsieur, vous doit depuis long-temps une réponse; il vous l'envoie de la Chine, et peut-être trouverez-vous les vers un peu chinois. Quand vous n'aurez rien à faire, et que vous voudrez écrire à ce vieillard, je vous prie de donner votre lettre à M. *Marin*; vous pourrez me dire, à cœur ouvert, tout ce que vous penserez; j'aime bien autant votre prose que vos vers.

C'est au bout de trois ans que j'ai su votre demeure par M. *Marin*, à qui je l'ai demandée. Si vous m'en aviez instruit, je vous aurais remercié plutôt, tout malade que je suis. Je ne vous ai point écrit depuis la mort de M. *Damilaville*, notre ami; il se chargeait de mes lettres et de mes remerciemens.

Il y a toujours, dans vos vers, des morceaux pleins d'esprit et d'imagination; on se plaint seulement de la profusion qui empêche qu'on ne retienne les morceaux les plus marqués. Vous trouverez ma lettre bien courte,

pour tant de beaux vers dont vous m'avez honoré ; mais pardonnez à un malade qui est absolument hors de combat , et qui sent tout votre mérite beaucoup plus qu'il ne peut vous l'exprimer. — 1770.

Voltaire.

LETTRE XVIII.

A M. DE LISLE DE SALES.

25 de novembre.

JE suis bien sûr, Monsieur, que vos mélanges sur *Suétone* me donneront autant de plaisir que votre dernier ouvrage, et que j'y trouverai par-tout la main du philosophe.

Je mets une différence essentielle entre *la Philosophie de la nature* et *le Système de la nature*. Il y a, j'en conviens, deux ou trois chapitres éloquens dans *le Système*, mais tout le reste est déclamation et répétition.

L'auteur suppose tout et ne prouve rien. Son livre est fondé sur deux grands ridicules : l'un, est la chimère que la matière non pensante produit nécessairement la pensée, chimère que *Spinoza* même n'ose admettre ; l'autre, que la nature peut se passer de germes. Je ne

1770. — vois pas que rien ait plus avili notre siècle, que cette énorme sottise. *Maupertuis* fut le premier qui adopta la prétendue expérience du jésuite anglais *Néedham*, qui crut avoir fait, avec de la farine de seigle, des anguilles qui, le moment d'après, engendraient d'autres anguilles. C'est la honte éternelle de la France que des philosophes, d'ailleurs instruits, aient fait servir ces inepties de base à leurs systèmes.

Vous êtes bien loin, Monsieur, de tomber dans de pareils travers; et je n'ai vu, dans votre livre, que du génie, du goût, des connaissances et de la raison.

Vous vous défiez, sans doute, de tout ce que rapportent des voyageurs qui ont ignoré la langue des pays dont ils parlent; défiez-vous aussi des écrivains qui vous ont dit que *Newton*, dans sa vieillesse, n'entendait plus ses ouvrages. *Pemberton* dit expressément le contraire, et je puis vous le certifier. Sa tête ne s'affaiblit que trois mois avant sa mort, dans les douleurs de la gravelle.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

L E T T R E X I X.

1770.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 26 de novembre.

M O N héros me gronde quelquefois de ce que je ne l'importune pas de toutes les sottises auxquelles se livre un vieux malade dans sa retraite. Je ne fais si mon commerce avec le roi de la Chine vous amusera beaucoup. Comme il est assez gai , j'ai cru que vous pourriez pardonner la hardiesse en faveur de la plaisanterie. Je crois que je suis à présent en correspondance avec tous les rois , excepté avec le roi de France ; mais , de tous ces rois , il n'y en a pas un jusqu'à présent qui protège la manufacture que j'ai établie dans mon hameau. On y fait pourtant les meilleures montres de l'Europe , et bien moins chères que celles de Londres et de Paris. M. le cardinal de *Bernis* pouvait très-aisément favoriser cet établissement en cour de Rome , et il ne l'a point fait. Je ne me suis jamais senti mieux excommunié.

Vous savez bien , Monseigneur , que la *Sophonisbe* rapetassée est de M. *Lantin* , de Dijon. Cette pièce , à la vérité , ridicule , mais qui l'emporta autrefois sur la *Sophonisbe*

Corresp. générale. Tome XIV. * D

— de *Corneille*, non moins ridicule et beaucoup
1770. plus froide, mérite votre protection, puisqu'il est la première qui ait fait honneur au théâtre français. Il y a cent quarante ans qu'elle est faite.

Je prends la liberté de vous demander plus vivement votre protection pour *M. Gaillard*, qui sollicite la place du jeune *Moncrif*. L'historien de *François I* vaut mieux que l'historien des chats. Conservez toujours vos bontés à celui de *Louis XIV* et au vôtre. *V.*

L E T T R E X X.

A M A D A M E .

LA MARQUISE DU DEFFANT.

5 de décembre.

VOUS avez vu, Madame, finir votre ami que vous aviez déjà perdu. C'est un spectacle bien triste; vous l'avez supporté pendant plus de deux années. Le dernier acte de cette fatale pièce fait toujours de douloureuses impressions. Je suis actuellement, sans contredit, le premier en date de vos anciens serviteurs. Cette idée redouble mon chagrin de ne vous point voir, et de me dire que peut-être je ne vous reverrai jamais.

Je regrette jusqu'au fond de mon cœur le président *Hénault* : je le rejoindrai bientôt ; 1770.
 mais où ? et comment ? On chantait à Rome , sur le théâtre public , devant quarante mille auditeurs : *Où va-t-on après la mort ? — où l'on était avant de naître.*

On voudrait cuire aujourd'hui , devant quarante mille hommes , celui qui répèterait ce passage de *Sénèque*. Nous sommes encore des polissons et des barbares. Il y a des gens d'un très - grand mérite chez les *Velches* , mais le gros de la nation est ridicule et détestable. Je suis bien aise de vous le dire avec autant de franchise que je vous dis combien je vous aime , combien j'estime votre façon de penser , à quel point je regrette d'être loin de vous.

Je voudrais bien savoir s'il y a quelques particularités intéressantes dans le testament du président. Je serais bien fâché qu'il y eût quelque trait qui sentît encore le père de l'Oratoire. Je voudrais que , dans un testament , on ne parlât jamais que de ses parens et de ses amis.

Adieu , Madame ; conservez votre santé , et quelquefois même de la gaieté : mais n'est pas gai qui veut ; et ce monde , en général , ne réjouit pas les esprits bien faits. Mille tendres respects. V.

1770.

L E T T R E X X I.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

Du 5 de décembre.

P U I S Q U E M. le marquis de *Condorcet* tolère les vers, le roi de la Chine le prie de le tolérer. Il avait envoyé un exemplaire pour vous, Monsieur, à votre compagnon de voyage. Je ne fais si on oublie Pékin quand on est à Paris. Cet exemplaire français n'est imprimé que dans une sorte de caractères. Vous savez qu'à la Chine on en a employé soixante et quatre pour rendre l'impression et la lecture plus faciles. C'est de la pâture pour messieurs des inscriptions et belles-lettres. Au reste, je ne doute pas que le roi de la Chine n'aime aussi les mathématiques. Pour moi, Monsieur, j'aime passionnément les deux mathématiciens qui ont autant de justesse que de grâce dans l'esprit.

Je suis très-malade, et tout de bon, quoique l'hiver soit doux. La faculté digérante me quitte, et par conséquent la faculté pensante. Il me reste l'aimante; j'en ferai usage pour vous, tant que je serai dans l'état du président *Hénault*, dont j'approche fort; j'entends

l'état où il était avant de finir. C'est peu de chose qu'un vieil académicien. — 1779.

La faculté écrivante me quitte. Le vieil hermite vous assure de ses très-tendres respects. V.

L E T T R E X X I I.

A M. LAUS DE BOISSY,

REDACTEUR DU SECRETAIRE DU PARNASSE.

A Ferney, 7 de décembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre *Secrétaire du Parnasse*. S'il y a beaucoup de pièces de vous dans ce recueil, il y a bien de l'apparence qu'il réussira longtemps; mais je crois que votre secrétaire n'est pas le mien. Il m'impute une épître à mademoiselle Ch... actrice de la comédie de Marseille. Je n'ai jamais connu mademoiselle Ch..., et je n'ai jamais eu le bonheur de courtoiser aucune marseilloise. Le *Journal encyclopédique* m'avait déjà attribué ces vers, dans lesquels je promets à mademoiselle Ch...

Que malgré les *Tisiphones*

L'amour unira nos *personnes*.

— 1770. Je ne fais point quelles sont ces *Tisiphones*, mais je vous jure que jamais la personne de mademoiselle Ch.... n'a été unie à la mienne, ni ne le fera.

Soyez bien sûr encore que je n'ai jamais fait rimer *Tisiphone*, qui est long, à *personne*, qui est bref. Autrefois, quand je faisais des vers, je ne rimais pas trop pour les yeux, mais j'avais grand soin de l'oreille.

Soyez très-persuadé, Monsieur, que *mon barbare sort ne m'a jamais ôté la lumière des yeux de mademoiselle Ch....*, et que je *n'erre point dans ma triste carrière*. Je suis si loin d'errer dans ma carrière, que, depuis deux ans, je fors très-rarement de mon lit, et que je ne suis jamais sorti de celui de mademoiselle Ch.... Si je m'y étais mis, elle aurait été bien attrapée.

Je prends cette occasion pour vous dire qu'en général c'est une chose fort ennuyeuse que cet amas de rimes redoublées qui ne disent rien, ou qui répètent ce qu'on a dit mille fois. Je ne connais pas l'amant de votre gentille marseilloise, mais je lui conseille d'être un peu moins prolix.

D'ailleurs, toutes ces épîtres à *Aglaure*, à *Flore*, à *Philis*, ne sont guère faites pour le public : ce sont des amusemens de société. Il est quelquefois aussi ridicule de les livrer à un

libraire, qu'il le ferait d'imprimer ce qu'on a dit dans la conversation. —
1770.

Messieurs *Cramer* m'ont rendu un très-mauvais service, en publiant les fadaïses dans ce goût, qui me sont souvent échappées. Je leur ai écrit cent fois de n'en rien faire. Les vers médiocres font ce qu'il y a de plus infipide au monde. J'en ai fait beaucoup comme un autre; mais je n'y ai jamais mis mon nom, et je ne le mettais à aucun de mes ouvrages. Je suis très-fâché qu'on me rende responsable, depuis si long-temps, de ce que j'ai fait et de ce que je n'ai point fait; cela m'est arrivé dans des choses plus sérieuses. Je ne suis qu'un vieux laboureur réformé à la suite des *Ephémérides du citoyen*, défrichant des campagnes arides, et semant avec le semoir, n'ayant nul commerce avec mademoiselle *Ch.*, ni avec aucune *Tisiphone*, ni avec aucune personne de son espèce agréable.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, Monsieur, votre, &c.
Voltaire.

J'ajoute encore que je ne suis point né en 1696, comme le dit votre graveur; mais en 1694, dont je suis plus fâché que du peu de ressemblance.

1770.

L E T T R E X X I I I .

A M A D A M E

L A C O M T E S S E D ' A R G E N T A L .

7 de décembre.

J'AI commandé sur le champ, Madame, à mes *Vulcains* quelque chose de plus galant que la ceinture de *Vénus*, pour madame la marquise de *Chalvet*, la touloufaine. Elle aura cercle de diamans, boutons, repouffoir, aiguilles de diamans, crochet d'or, chaîne d'or colorié. Vous aurez du très-beau et du très-bon. J'ai un des meilleurs ouvriers de l'Europe: c'était lui qui fe fait à Genève les montres à répétition, où les horlogers de Paris mettaient leur nom impudemment. Je ne saurais vous dire le prix actuellement, cela dépendra de la beauté des diamans.

Vous voulez peut-être, Madame, des chaînes de marcaffites séparément; c'est sur quoi je vous demande vos ordres. Les chaînes ordinaires font d'argent doré, dont chaque chaton porte une pierre: ces chaînes valent six louis d'or.

Celles dont les chatons portent des pierres
appelées

appelées jargon , qui imitent parfaitement le diamant , valent onze louis. — 1770.

Voilà tout ce que je fais de mes fabricans , car je ne les vois guère : ils travaillent sans relâche. Vous prétendez que j'en fais autant de mon côté , vous me faites bien de l'honneur. Je n'ai guère de momens à moi ; il m'a fallu bâtir plus de maisons que le président *Hénault* n'en avait dans le quartier Saint-Honoré ; et il me faut à présent combattre la famine. Le pain blanc vaut chez nous huit sous la livre. J'ai envie d'en porter mes plaintes aux *Ephémérides du citoyen*.

Vous me dites que du temps des forciers , j'aurais été brûlé ; vraiment , Madame , je le ferais bien à présent , si on en croyait l'honnête gazetier ecclésiastique. Mais n'appellez point l'épître au roi de la Chine un ouvrage ; ce sont les vers de sa majesté chinoise qui sont un ouvrage considérable. On y trouve sa généalogie ; il descend en droite ligne d'une vierge : cela n'est point du tout extraordinaire en Asie.

Je ne fais pas encore ce qui s'est passé au parlement. Il a dû trouver fort mauvais qu'on veuille le policer , lui qui prétend avoir la grande et la petite police. Il ferait bien mieux peut-être de ne point ordonner des auto-da-fé pour des chansons.

1770. La Sophonisbe de *Lantin* deviendra ce qu'elle pourra. On tâchera de trouver un quart d'heure pour envoyer quelques pompons à cette afficaine ; mais la journée n'a que vingt-quatre heures , et on n'est pas forcier comme vous le prétendez.

On dit que *le Kain* est plus gras que jamais , et se porte à merveille ; cela doit réjouir infiniment M. d'*Argental* ; il aura enfin des tragédies bien jouées.

Je me mets à l'ombre des ailes de mes anges. Madame *Denis* leur est attachée autant que moi , c'est beaucoup dire. Mille respects.

Voltaire.

LETTRE XXIV.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

10 de décembre.

M. *Lantin* de Dijon présente ses respects à M. de *Thibouville* et aux anges ; il les supplie de se contenter du petit billet qu'il leur envoie ; il lui est impossible de s'occuper davantage des affaires des Romains ; il en a de si pressantes au sujet d'une colonie moderne et de la famine qui est dans son pays , que sa pauvre petite ame en est toute entreprise.

Il s'est trompé , en écrivant que M. le maréchal de *Richelieu* n'est pas pour *Sophonisbe* ; c'est bien vraiment tout le contraire. 1770.

Le fufdit *Lantín* penfe qu'il fera néceffaire de faire annoncer la *Sophonisbe* comme la véritable pièce de *Mairet* , dont on a retouché le ftyle , et comme la première pièce qui ait fondé le théâtre français , ce qui eft très-vrai et trop oublié.

Il eft à croire que *Sophonisbe* aura bien autant de représentations que *Venceffas* , et pourra fervir un peu à ranimer le théâtre.

Il eft affez fingulier que ce foit un américain qui débute par *Zamore* ; la balle va au joueur.

Madame Denis fait mille complimens à M. de *Thibouville*. Qu'il conferve fa bienveillance pour celui qui n'eft ni *Jean* ni *Pierre* , qui n'aime point du tout le raifonné de *Pierre* , et qui n'approche point du fenti de *Jean* !

Voltaire.

1770.

L E T T R E X X V.

A M O N S I E U R

LE MARQUIS DE VOYER D'ARGENSON.

A Ferney , 14 de décembre.

M O N S I E U R ,

J E crois vous avoir mandé que j'ai soixante et dix-sept ans ; que de douze heures j'en souffre onze ou environ ; que je perds la vue dès que mes déserts sont couverts de neige ; qu'ayant établi des fabriques de montres tout autour de mon tombeau , dans mon petit village où l'on manque de pain , malgré les *Ephémérides du citoyen* , je me trouve accablé des maux d'autrui encore plus que des miens ; que j'ai très-rarement la force et le temps d'écrire , encore moins de pouvoir être philosophe. Je vous dirai ce que répondit *Saint-Evremond* à *Waller* , lorsqu'il se mourait , et que *Waller* lui demandait ce qu'il pensait sur les vérités éternelles et sur les mensonges éternels : *M. Waller , vous me prenez trop à votre avantage.*

Je suis avec vous , Monsieur , à peu-près dans le même cas : vous avez autant d'esprit

que *Waller* ; je suis presqu'aussi vieux que *Saint-Evremond* , et je n'en fais pas autant que lui. 1770.

Amusez-vous à rechercher tout ce que j'ai cherché en vain pendant soixante ans. C'est un grand plaisir de mettre sur le papier ses pensées , de s'en rendre un compte bien net , et d'éclairer les autres en s'éclairant soi-même.

Je me flatte de ne point ressembler à ces vieillards qui craignent d'être instruits par des hommes qui sortent de la jeunesse. Je recevrai , avec grande joie , une vérité aujourd'hui , étant condamné à mourir demain.

Continuez , Monsieur , à rendre vos vassaux heureux , et à instruire vos anciens serviteurs. Mais que je traite avec vous , par lettres , des choses où *Aristote* , *Platon* , *S^t Thomas* et *S^t Bonaventure* se sont cassé le nez , c'est ce qu'assurément je ne ferai pas : j'aime mieux vous dire que je suis un vieux paresseux qui vous est attaché avec le plus tendre respect , et cela de tout son cœur. V.

1770.

L E T T R E X X V I.

A M. D U P A T Y,

AVOCAT GENERAL DU PARLEMENT DE
BORDEAUX. (*)

15 de décembre.

MONSIEUR ,

LE jour que j'appris votre étrange malheur, on imprimait à Genève des Questions sur l'Encyclopédie, et je mis vite, au troisième volume, page 144, votre nom à côté de celui du chancelier d'*Aguesseau*; c'est-à-dire que je fis cet honneur à ce magistrat, qui n'était pas, comme vous, philosophe et patriote.

Je voudrais bien savoir comment on peut s'y prendre pour mettre ce livre à vos pieds, car rien ne passe. Pour cette lettre, elle passera, et elle vous dira, Monsieur, que si mon âge de soixante-dix-sept ans et mes maladies m'empêchent de venir vous parler d'*Henri IV* et de vous, rien ne m'empêchera de vous assurer du zèle, de l'estime et du respect de votre très-humble, &c.

(*) Alors détenu à Pierre-Encise.

A U M E M E.

1770.

Décembre.

LE paquet dont vous m'avez honoré , Monsieur , et mon petit billet se sont croisés , comme vous l'avez vu. Ah , ah , vous êtes donc aussi des nôtres ! votre poésie est pleine d'imagination. Tous les hommes éloquens ont commencé par faire des vers. *Cicéron* et *César* en firent avant d'être consuls ; ils eurent l'un et l'autre de furieuses lettres de cachet : mais je ne fais s'il ne vaut pas mieux être assassiné par ceux que l'on peut assassiner aussi , que de voir sa destinée dépendre entièrement de quatre mots griffonnés par un commis. Ce n'est pas moi qui vous écris cela , au moins ; c'est un suisse qui a soupé chez moi avec un anglais. Pour moi , je n'écris à personne ; je suis très-vieux et très-malade. Si vous voulez venir chez moi , vous me rendrez la vie , car vous me ferez penser. Je m'intéresse à vous comme un père à son fils , et le fils est très-respecté par le père. V.

Mille très-humbles et très-tendres obéissances à M. de Bory.

LETTRE XXVII.

1776.

A M. D'AGINCOURT,

FERMIER GENERAL.

17 de décembre.

NON, Monsieur, je ne suis point assurément de l'avis des fots et des ignorans qui pensent que les chevaliers romains, chargés du recouvrement des impôts publics, n'étaient pas des citoyens nécessaires et estimables. Je fais que *Jésus-Christ* les anathématise; mais en récompense il prit un commis de la douane pour un de ses évangélistes. Pour moi, je n'ai qu'à me louer de messieurs les fermiers généraux et de leur générosité, depuis que j'ai établi une petite colonie dans un désert qui n'est pas celui de *Jean*.

Je recommande encore cette colonie à leur bienveillance. Ces nouveaux habitans ne sont venus que sur la promesse royale, expédiée en bonne forme, d'être exempts de toutes charges et de tous droits jusqu'à nouvel ordre. Vous m'avouerez qu'un suisse ne peut pas deviner qu'en France, il faut, d'un village à un autre, pour une livre de beurre, un *acquit à caution* qui coûte de l'argent.

Certainement l'intention du roi, ni celle
des fermes générales, n'est pas que des fabri- 1770.
cans payent pour les outils qu'ils apportent.

Je laisse à votre humanité, et à votre
sagesse, et à celle de messieurs vos confrères,
à vous arranger avec M. le duc de *Choiseul*,
quand il aura fondé la ville de *Verfoy*. Vous
pensez comme lui sur l'avantage du royaume.
Je me flatte que nous lui aurons l'obligation
de la paix, parmi tant d'autres. Si la guerre se
déclare, notre petit canton est perdu pour
long-temps.

Oui, Monsieur, j'ai dit que *Newton* et
Locke étaient les précepteurs du genre-
humain, et cela est vrai; mais *Locke* et *Newton*
n'auraient pas mis le monde en feu pour une
île déserte, située vers le pays des Patagons.

Il est encore très-vrai que *Louis XIV* dut
la paix d'Utrecht au ministère d'Angleterre;
mais ce n'est pas une raison pour que la
France fasse la guerre au roi *George III*, qui
n'en a certainement nulle envie.

Je vois, Monsieur, que vous êtes patriote
et homme de lettres autant pour le moins
que fermier général. Vous me faites souvenir
d'*Atticus*, qui était fermier général aussi, mais
c'était de l'Empire romain.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1770.

L E T T R E X X V I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de décembre.

Q U E l'on fasse ou non la guerre aux Anglais ; que le parlement fasse ou non des sottises , moi je fais sottises et guerre.

Mes anges recevront par M. le duc de *Praslin* un paquet. Ce paquet est la tragédie des *Pélopides* , c'est-à-dire *Atrée* et *Thyeste*. Il est vrai qu'elle a été faite sous mes yeux , en onze jours , par un jeune homme. La jeunesse va vite , mais il faut l'encourager.

Ma sottise , — vous la voyez.

Ma guerre est contre les *allobroges* qui ont soutenu qu'un *visigoth* , nommé *Crébillon* , avait fait des tragédies en vers français ; ce qui n'est pas vrai.

Mes divins anges , il y va ici de la gloire de la nation.

De plus , ce *naillonneur Debrosses* , président , veut être de l'académie ; c'est *Foncemagne* qui veut le faire entrer. Il est bon que *Foncemagne* sache que j'ai une consultation de neuf avocats de Paris , qui m'autorise à lui faire un procès pour dol.

J'enverrai cette consultation , si on veut. —
 Le président , pour détourner le procès , m'a 1770.
 écrit pour me faire entendre que si je lui
 faisais un procès , il me dénoncerait comme
 auteur de quelques livres contre la religion ,
 moi qui assurément n'en ai jamais fait.

J'enverrai la lettre , si on veut.

Tous les gens de lettres doivent avoir
Debrosses en recommandation.

Mes anges diront à M. de *Foncemagne* ce
 qu'ils voudront ; je m'en remets à leur bonté ,
 discrétion , prud'homme , et à leur horreur
 contre de tels procédés. V.

L E T T R E X X I X.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

26 de décembre.

EN attendant , Madame , que les metteurs
 en œuvre me donnent les instructions précises
 sur vos chaînes de montre ; en attendant que
 je puisse vous dire pourquoi on ne monte
 jamais en or les chaînes qui sont entièrement
 de marcaffites , je vous dirai un petit mot du

— 1770. jeune metteur en œuvre dont vous avez reçu probablement cinq pierres fausses par M. le duc de *Praslin*.

Je lui ai fait enfin comprendre que son cinquième acte ne valait rien du tout. Je lui ai dit : Vous croyez , parce que vous êtes jeune , qu'on peut faire une bonne tragédie en onze jours ; vous verrez , quand vous serez plus mûr , qu'il en faut quinze pour le moins. Il m'a cru , car il est fort docile. Il a fait sur le champ un nouveau cinquième acte qu'il met sous les ailes de mes anges.

Tout cela était assez difficile ; car ce pauvre enfant n'avait à mettre , dans toute sa pièce , que du sentiment. Point d'aventure romanesque ; point de fils de *Thyeste* amoureux d'une jeune inconnue trouvée sur le sable de la mer , et qui est reconnue enfin pour sa sœur ; point de galimatias ; il n'était soutenu par rien ; il fallait que , pour la première fois , une honnête femme avouât à son mari qu'elle a un enfant d'un autre , et cela sans faire rire.

Il fallait qu'une bonne mère s'offrît pour prendre soin de l'enfant sans faire rire aussi , et qu'*Atrée* fût un barbare sans être trop révoltant.

Encore une fois , il y avait du risque ; mais mon jeune metteur en œuvre croit avoir marché sur ces charbons ardents sans se brûler ; il croit même avoir parlé au cœur , dans un

ouvrage qui ne semblait susceptible que de faire dresser les cheveux à la tête. 1770.

Voici les éclaircissemens des metteurs en œuvre. Nous souhaitons une quantité prodigieuse de bonnes années à nos anges. V.

L E T T R E X X X.

A M. PHILIPPON,

AVOCAT DU ROI AU BUREAU DES FINANCES,
à Besançon. (*)

28 de décembre.

MONSIEUR,

Vous m'avez envoyé un ouvrage dicté par l'humanité et par l'éloquence. On n'a jamais mieux prouvé que les juges doivent commencer par être hommes, que les supplices des méchans doivent être utiles à la société, et qu'un pendu n'est bon à rien. Il est vrai que les assassinats prémédités, les parricides, les incendiaires, méritent une mort dont l'appareil soit effroyable. J'aurais condamné, sans

(*) M. Philippon avait envoyé à M. de Voltaire son *Discours sur la nécessité et les moyens de supprimer les peines capitales.*

— regrets , *Ravaillac* à être écartelé ; mais je
1770. n'aurais pas livré au même supplice celui qui
n'aurait voulu ni pu donner la mort à son
prince , et qui aurait été évidemment fou. Il
me paraît diabolique d'avoir arquebusé loya-
lement l'amiral *Bing* pour n'avoir pas fait
tuer assez de français. La mort de la maré-
chale d'*Ancre* , du maréchal de *Marillac* , du
chevalier de *la Barre* , du général *Lalli* , me
paraissent ce qu'elles vous paraissent.

Je me sens le très-obligé de quiconque écrit
en citoyen : ainsi , Monsieur , je vous ai plus
d'obligation qu'à personne.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E X X X I.

1770.

A M. DE LA CROIX, *avocat à Toulouse.*

A Ferney, le 28 de décembre.

VOTRE mémoire pour *Sirven*, Monsieur, est aussi persuasif qu'éloquent. Nous verrons si la justice sera juste. Je puis vous assurer que le public le fera. Qui ne frémerait d'indignation en lisant les conclusions de ce procureur fiscal *Trinquet*, qui requiert qu'on bannisse du village une famille dûment atteinte et convaincue de parricide. Ce polisson a trouvé le secret de faire rire de pitié en inspirant l'horreur.

L'archevêque de Toulouse se défend beaucoup d'avoir persécuté l'abbé *Audra*. Il dit qu'il avait voulu le servir, et que l'abbé ne voulut jamais entendre à ses propositions.

Agréez, Monsieur, les protestations de ma reconnaissance, de mon estime et de mon attachement..V.

1770.

L E T T R E X X X I I .

A M. CHRISTIN.

31 de décembre.

MON cher philosophe, voici le cas d'exercer
la philosophie.

*Aequam memento rebus in arduis
Servare mentem, non secus in bonis.*

Vous savez peut-être déjà que M. le duc de
Choiseul est à Chanteloup pour long-temps, et
qu'il ne rapportera point l'affaire des esclaves
qui peut-être ne fera point rapportée du tout.
Il en fera de même de votre pauvre curé. Un
mot d'un seul homme suffit pour déranger les
idées de cent mille citoyens. Heureux qui vit
tranquille et ignoré !

Je vous remercie des taxes en cour de Rome,
autant que des gélinottes. Vous me ferez grand
plaisir de me prêter ce livre de M. *le Pelletier* ;
je vous le renverrai après en avoir fait mon
profit.

Bonsoir, mon cher philosophe.

L E T T R E

L E T T R E X X X I I I. 1771.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier de janvier.

MON cher ange, le jeune étourdi qui vous a envoyé l'œuvre des onze jours, vous demande en grâce de le lui rendre. Il m'a dit qu'il était honteux, mais qu'il fallait pardonner aux emportemens de la jeunesse; qu'il voulait absolument y mettre vingt-deux jours au moins.

A propos de jours, je vous en souhaite à tous deux de fort agréables: mais on dit que cela est difficile par le temps qui court. Vous ne perdez rien, et je perds tout. Voilà ma colonie anéantie; je fondais Carthage, et trois mots ont détruit Carthage.

Je n'ai pas une passion bien violente pour la Sophonisbe de *Lantini*, mais je serais fort aise qu'on rejouât *Olimpie*; c'est un beau spectacle. Mademoiselle *Clairon* avait grand tort, et on dit que mademoiselle *Vestris* s'en tirerait à merveille. Vous devriez bien présenter requête à *le Kain* pour jouer *Cassandre*; ce ferait même une fête à donner à la cour, en guise de feu

Corresp. générale. Tome XIV. * F

— d'artifice. Chargez-vous, je vous prie, de cette
1771. importante négociation, et moi je me chargerai de faire la paix de *Catherine* et de *Moustapha*.

On me mande que M. le maréchal de *Richelieu* est fort malade; il devrait pourtant se bien porter. J'écris à M. le duc de *Praslin*. Voilà qui est fait; il n'enverra plus de mes montres au prétendu roi d'Égypte, mais il lui reste *Praslin*: c'est une belle et bonne consolation, non pas en hiver, mais dans les grandes chaleurs. Le lieu est froid, sombre et d'une beauté assez triste. Vous y attendiez-vous? Dites-moi enfin si *messieurs* obtempèrent et se tempèrent.

On fait vos montres. Madame d'*Argental* fera plutôt servir que le roi d'Égypte.

Mille tendres respects. V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

6 de janvier.

MADAME, je suis enterré tout vivant : c'est la différence qui est entre le président *Hénault* et moi ; il n'a été enterré que lorsqu'il a été tout-à-fait mort.

Mais je ne suis occupé actuellement que de votre grand'maman et de son mari. Puis-je me flatter que vous aurez la bonté de lui mander que, dans le nombre très-grand de ses serviteurs, je suis le plus inutile et le plus triste ; et que, si je pouvais quitter mon lit, je viendrais lui demander la permission de me mettre au chevet du sien pour lui faire la lecture ? mais je commencerais d'abord par vous, Madame. Ce serait vraiment un joli voyage à faire que de venir passer quinze jours auprès de vous, et de là quinze jours auprès d'elle. On dit qu'elle ne se portait pas bien à son départ. Je tremble toujours pour sa petite santé.

On dit tant de sottises que je n'en crois aucune. Il faut pourtant que le coup ait été

— 1771. porté assez inopinément , puisqu'on n'avait encore pris aucunes mesures pour les places à donner. On parle de M. de *Monteynard* de Grenoble , qu'on regarde comme un homme sage. Je ne fais pas encore s'il est bien vrai que M. le comte de *la Marche* ait les suisses.

J'ai vu des *Questions sur le droit public*, à l'occasion de l'affaire de M. le duc d'*Aiguillon*; cet ouvrage me paraît fort instructif. Je doute pourtant que vous le lisiez : il me semble que vous donnez la préférence à ceux qui vous plaisent sur ceux qui vous instruisent; d'ailleurs cet ouvrage roule sur des formes juridiques qui ne sont point du tout agréables. C'est bien assez de savoir que la mauvaise humeur du parlement de Paris contre M. le duc d'*Aiguillon* est aussi ridicule que tout ce qu'il a fait du temps de la fronde , mais non pas si dangereux.

Je m'intéresse plus à la guerre des Russes contre les Ottomans qu'à la guerre de plume du parlement. Cependant , Madame , je vous avoue que vous me feriez grand plaisir de dicter à quoi on en est , ce qu'on fait et ce qu'on dit que l'on fera. Pour moi , je crois que dans six semaines on n'en parlera plus , et que tout rentrera dans l'ordre accoutumé.

Si à vos momens perdus vous voulez m'écrire tout ce que vous avez sur le cœur et tout ce

qui se débite , vous le pouvez en toute fureté
 en envoyant la lettre à M. *Marin* , secrétaire
 général de la librairie. Il m'envoie mes lettres
 sous un contre-feing très-respecté ; et d'ail-
 leurs quand on ne garantit point toutes les
 sottises qu'on entend dire , on n'en est point
 responsable. — 1771.

On m'a envoyé un tome de *Lettres à une illustre morte* : elles m'auraient fait mourir d'en-
 nui , si je ne l'étais déjà de chagrin.

On nous dit que M. le marquis d'*Offun* ,
 ambassadeur en Espagne , a les affaires étran-
 gères, et que monsieur l'évêque d'Orléans n'a
 plus celles de l'Eglise.

J'ai beaucoup de relations avec l'Espagne
 pour la vente des montres de ma colonie ,
 ainsi je m'intéresse fort à M. le marquis d'*Offun*
 qui la protège ; mais pour les affaires de
 l'Eglise , vous savez que je ne m'en mêle pas.

Portez-vous bien , Madame ; conservez-moi
 une amitié qui fait ma plus chère consolation.
 Ecrivez-moi tout ce que vous pourrez m'écrire,
 et envoyez , encore une fois , votre lettre chez
 M. *Marin*.

1771.

L E T T R E X X X V.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

9 de janvier.

J E ne crois pas , mon cher *Baron* (*), que madame *Denis* vous ait encore écrit ; mais moi , je vous écris quoi que vous en disiez , et c'est pour vous dire que je vous ai envoyé une *Sophonisbe* de M. *Lantin* ; que s'il faut encore quelques vers , ils sont tout prêts ; mais que je doute fort qu'on joue cette pièce.

Les *Pélopides* de M. *Durand* seraient plus faits pour la nation ; il y a là une petite pointe d'adultère qui ne réussirait pas mal ; il y a même un inceste assez galant et très-honnête ; on ne peut pas faire un enfant avec un beau-frère avec plus de modestie. La vengeance est dure , je l'avoue ; mais cela se pardonne dans un premier mouvement.

Un des malheurs de *Crébillon* (et ses malheurs sont innombrables) , c'était de se venger après vingt ans de cocuage , et de se venger par plaisir , comme on fait une partie de chasse. M. *Durand* a mis beaucoup de nouvelles nuances à son enseigne à bière ; il a fait un

(*) Allusion à l'acteur de ce nom.

cinquième acte tout battant neuf. Il a prié M. d'Argental de lui renvoyer toute l'ancienne copie ; il vous en fera tenir une autre incessamment. Il faut , s'il vous plaît , le plus profond secret. — 1771.

Il ne serait pas mal de favoir de M. d'Argental si on pourrait faire jouer cela pour le mariage , en s'adressant à M. le duc de Duras.

Voilà le sommaire de tous les articles. Prenez-vous de me répondre ; car je me meurs , et je veux favoir à quoi m'en tenir avant ma mort. Ma dernière volonté est que je vous aime de tout mon cœur. V.

LETTRE XXXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Fernéy, 16 de janvier.

MON HÉROS,

JE vous représentai mes raisons fort à la hâte par le dernier courier , étant fort pressé par le temps. Permettez que je vous parle encore de cette petite affaire qui ne vous intéresse en aucune façon , et qui m'intéresse infiniment. Pour peu que vous fussiez lié avec l'homme en question , vous savez avec quel

— 1771. plaisir je sacrifierais mes répugnances à vos goûts ; mais vous ne le connaissez point du tout , et moi je le connais pour m'avoir trompé , pour m'avoir ennuyé , et pour m'avoir voulu dénoncer. Si vous aviez eu le malheur de lire ses *Fétiches* et ses *Terres australes* , vous ne voudriez pas assurément de lui. Hélas ! nous avons assez de présidens. Encore si on nous donnait un président *Hénault* ! mais nous n'en aurons plus de si aimable.

Je vous conjure , encore une fois , de ne nous point charger de celui qui se présente ; ce serait un affront pour moi , dans l'état où sont les choses , et ce ne serait pas une grande satisfaction pour lui. Il est même dit dans nos statuts qu'un homme , obligé par sa place de résider toujours en province , ne peut être de l'académie.

Vous me demandez si je veux qu'on joue *Sophonisbe*. Hélas ! je veux sur cela tout ce qu'on voudra , et surtout ce que vous ordonnerez. Ce que je voudrais principalement , ce sont des acteurs , et on dit qu'il n'y en a point. Laissera-t-on ainsi tomber le théâtre qui faisait tant d'honneur à la France dans les pays étrangers , et n'aurons-nous plus que des opéra comiques ? il y va de la gloire de la nation , et vous êtes accoutumé à la soutenir.

Vous me parlez du carillon de mon village

et

et de mes montres démontées. Je puis vous ———
 assurer que c'est une entreprise qui mérite toute 1771.
 la protection du ministère. Il est assez singulier
 qu'un petit particulier comme moi ait peuplé
 un désert, et ait bâti douze maisons pour des
 artistes qui ont déjà établi leur commerce dans
 les pays étrangers. Le roi lui-même a pris quel-
 ques-unes de nos montres, et en a fait des
 présens. Nous avons quelques-uns des meil-
 leurs ouvriers de l'Europe, et nous étendrions
 notre commerce en Turquie avec un grand
 avantage, s'il plaisait à *Catherine II* de faire
 la paix. Je n'ai aucun intérêt dans cet établis-
 sement. Je suis comme les gens qui fondent
 des hôpitaux, mais qui ne s'y font point rece-
 voir. M. le duc de *Duras* a eu la bonté d'en-
 courager nos fabriques, en prenant quelques-
 unes de nos montres pour les présens du
 mariage de monseigneur le comte de Provence.
 Nous vous demanderions la même grâce, si
 vous étiez d'année. Ma nièce soutiendra cette
 manufacture après moi; vous lui continuerez
 les bontés dont vous m'avez honoré si long-
 temps, et elle vous attestera que vous êtes
 l'homme de l'Europe à qui j'ai été attaché avec
 le plus de respect et de tendresse. V.

— 1771. LETTRE XXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de janvier.

MON cher ange, j'ai dit au jeune homme que la fin de son second acte était froide, et je l'en ai fait convenir. C'est une chose fort plaisante que la docilité de cet enfant; il s'est mis sur le champ à faire un nouvel acte. Je vous l'enverrais aujourd'hui, s'il ne retravaillait pas les autres.

Quand je vous dis que vous n'avez rien perdu, j'entends que vous conservez votre place, votre belle maison de Paris, et que vous allez au spectacle tant qu'il vous plaît. Pour moi, je vous ai donné des spectacles, et je ne les ai point vus. J'ai établi une colonie, et je crains bien qu'elle ne soit détruite. Les fermiers généraux la persécutent, personne ne la soutiendra. Je ne suis pas même à portée de solliciter la restitution de mon propre bien qu'on s'est avisé de me prendre sans aucune forme de procès. Voilà comme j'entends que je perds; et malheureusement je perds aussi la vue. Je suis enseveli dans les neiges qui m'ont arraché les yeux par l'âcreté de l'air qu'elles apportent avec elles. Je maudis Ferney

quatre mois de l'année au moins ; mais je ne ———
 puis le quitter, je suis enchaîné à ma colonie. 1771.

J'ai bien envie de vous envoyer, pour votre amusement, une grande lettre en vers que j'ai écrite au roi de Danemarck sur la liberté de la presse qu'il a donnée dans tout son royaume ; bel exemple que nous sommes bien loin de suivre. Vous l'aurez dans quelques jours ; on ne peut pas tout faire à la fois, surtout quand on souffre.

Je vous prie de vouloir bien me mander s'il est vrai qu'un homme de considération, qui écrivit le 23 de décembre à un de ses anciens amis, lui manda qu'il l'aurait envoyé voyager plus loin sans madame sa femme qui est fort délicate.

Au reste, cette dame a encore plus de délicatesse dans l'esprit que dans la figure, et à cette délicatesse se joint une grandeur d'âme singulière, qui n'est égalée que par la bonté de son cœur.

Est-il vrai, comme on le dit, que monsieur et madame sont endettés de deux millions ?

Est-il vrai qu'on leur ait offert douze cents mille francs le jour de leur départ ?

Reçoivent-ils des visites ? comment se porte votre ami de 35 ans (*) ? son séjour est bien beau, mais il est bien triste en hiver.

(*) M. le duc de Praslin.

— Pouvez-vous encore me dire ce que devient
 1771. M. de la Ponce? Vous me direz que je suis un grand questionneur ; mais vous répondrez ce qu'il vous plaira , on ne vous force à rien.

Conservez votre santé , mes deux anges ; c'est-là le grand point. Je sens ce que c'est que de n'en avoir point ; c'est être damné , au pied de la lettre. Je mets ma misère à l'ombre de vos ailes. V.

LET TRE XXXVIII.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

19 de janvier.

VOTRE grand'maman , Madame , me fait l'honneur de m'appeler son confrère. Je prends la liberté de me dire plus que jamais votre confrère aussi , car il y a quatre jours que je suis absolument aveugle. Nous sommes enterrés sous la neige. En voilà pour un grand mois au moins.

Votre grand'maman , Dieu merci , est moins à plaindre. Elle est dans le plus beau climat de la terre. Elle sera honorée par-tout ; elle sera

plus chère à son mari ; elle possède un petit royaume où elle fera du bien.

1771.

Mais j'ai un scrupule. On dit que son mari a autant de dettes qu'il a fait de belles actions. On les porte à plus de deux millions. On ajoute qu'un homme de quelque considération lui a mandé que, sans sa femme, il aurait été ailleurs que chez lui. Voilà de ces choses que vous pouvez savoir et que vous pouvez me dire.

Cette petite *Vénus* en abrégé me paraît un *Caton* pour les sentimens, et son catonisme est plein de grâces. Vous ne sauriez croire combien je suis fâché de mourir sans vous avoir revues l'une et l'autre.

Un jeune homme, qui me paraît promettre quelque chose, est venu me montrer cette lettre traduite de l'arabe, que je vous envoie (*). Je pense que votre grand'maman l'a reçue. Je vous conjure de n'en point laisser prendre de copie.

Adieu, Madame ; je souffre beaucoup, je ne pourrais rien écrire qui pût vous amuser. Je suis forcé de finir en vous disant que je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. V.

(*) Voyez dans le volume d'Épîtres celle de *Benaldaki* à *Caramouftée*.

1771.

L E T T R E X X X I X .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 4 de février.

MON héros passe sa vie à m'accabler de bontés et de niches. On me mande qu'il est à la tête d'une faction brillante contre M. Gaillard. Je le supplie de descendre un moment du grand tourbillon dans lequel il plane, pour considérer que M. Gaillard travaille au *Journal des Savans* depuis 24 ans, qu'il a remporté des prix à l'académie, qu'il a fait l'*Histoire de François I*, laquelle est très-estimée, et qu'il n'a fait ni les *Fétiches* ni les *Terres australes*.

Je supplie notre respectable doyen, le neveu de notre fondateur, de ne pas contrister à ce point ma pauvre vieilleffe toute décrépité. Je fais bien qu'il ne fera que rire de mes lamentations, et qu'il se moquera de moi jusqu'au dernier moment de ma vie. Mon héros est très-capable de me venir voir, et de m'accabler de plaisanteries. Il daigne m'aimer depuis longtemps, et me tourner parfois en ridicule. Je suis accoutumé à son jeu, et il fait que je supporte la chose avec une patience angélique.

Il me reproche toujours des chimères, des préférences qu'il imagine, des négligences qui

n'existent pas , et , sur ce beau fondement , il ———
mortifie son très-humble et très-obéissant ser- 177 L.
viteur.

L'Europe croit que j'ai beaucoup de crédit sur l'esprit de mon héros , l'Europe se trompe , et je lui certifierai , quand elle voudra , que je n'en ai aucun , et qu'il passe sa vie à se moquer de moi ; cependant il faut qu'il soit juste.

Là , mon héros , mettez la main sur la conscience ; vous avez fait serment devant DIEU de donner votre voix au plus digne , sans écouter la brigue et les cabales. Jugez quel est le plus digne , et songez à ce que dira de vous la postérité , si vous me bafouez dans cette affaire de droit. Je vous avertis que cette postérité a l'œil sur vous , quoique vous soyez continuellement occupé du présent. Je me plaindrai à elle , comme font tous les mauvais poètes ; et toute prévenue qu'elle est en votre faveur , elle me rendra justice. Ne désespérez point le très-vieux et très-raillé solitaire du mont Jura , qui vous a toujours aimé et révééré d'un culte de dulia , et qui en est pour son culte. V.

1771.

L E T T R E X L.

A M. J O L Y D E F L E U R I ,

C O N S E I L L E R D ' E T A T .

A Ferney , le 4 de février.

MONSIEUR ,

Vous ne ferez point surpris qu'un homme, qui a eu l'honneur de vous faire sa cour pendant que vous étiez intendant de Bourgogne , vous implore pour des infortunés ; il vous voyait alors occupé du soin de les soulager.

L'avocat que je prends la liberté de vous présenter n'est point un homme que l'on doive juger par la taille (*). Il joint à la plus grande probité une science au-dessus de son âge. Il est le défenseur de douze ou quinze mille bons sujets du roi , que vingt chanoines veulent rendre esclaves. Il a cru que quinze mille cultivateurs pouvaient être aussi utiles à l'Etat, du moins dans cette vie , que vingt chanoines qui ne doivent être occupés que de l'autre.

Vous connaissez cette affaire, Monsieur; vous en êtes juge. Il ne m'appartient pas d'oser vous parler en faveur d'aucune des parties;

(*) M. *Christin*.

mais il m'est permis de vous dire que l'impératrice de Russie a rendu libres quatre cents mille esclaves de l'Eglise grecque, que le roi de Sardaigne a aboli la servitude dans ses Etats, et je puis encore ajouter à ces exemples celui du roi de Danemarck qui a la bonté de me mander qu'il est actuellement occupé à détruire dans ses deux royaumes cet opprobre de la nature humaine. Tout ce que désireraient les quinze mille hommes à qui on refuse les droits de l'humanité, serait que vous en fussiez le rapporteur.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, Monsieur, votre, &c.

L E T T R E X L I.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

A Ferney, 5 de février.

MONSIEUR,

JE fais depuis long-temps que vous n'employez qu'à faire du bien les talens de votre esprit et la considération dont vous jouissez.

Permettez que je prenne la liberté de vous adresser l'avocat d'une province entière. Les mémoires ci-joints vous feront connaître de

— 1771. — quoi il s'agit. Quinze mille infortunés , opprimés sans aucun titre par vingt chanoines , demandent votre protection auprès de monsieur d'Aguesseau l'un de leurs juges. Il égalera la gloire de son père , s'il contribue à l'abolition de l'esclavage ; et le genre-humain vous devra des remercimens , si vous déterminez M. d'Aguesseau.

Souffrez , Monsieur , que je joigne ma faible et mourante voix aux cris de la reconnaissance d'une province que vous aurez fait jouir des droits de l'humanité.

J'ai l'honneur d'être avec respect , Monsieur , votre , &c.

LETTRE XLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de février.

MES anges , notre jeune homme m'a remis enfin son manuscrit que je vous envoie. Je ne chercherai point à vous séduire en sa faveur , je ne remarquerai point combien le sujet était difficile , je ne vous dirai point que *Sénèque* fut un plat déclamateur , et que *Joliot de Crébillon* fut un plat barbare ; je n'insisterai point sur l'artifice des premiers actes et

sur la terreur des derniers ; c'est à vous de
juger , et à moi de me taire.

1771.

Je vous prierai seulement de songer que mon jeune homme aurait très-grand besoin d'un succès. Ce succès servirait à faire voir qu'il n'est pas possible qu'il fasse tous les ouvrages qu'on lui impute contre l'*inf...*, tandis qu'il est tout entier à sa chère *Melpomène*.

Notre adolescent pourrait alors prendre cette occasion pour venir faire un petit tour en tapinois dans la capitale des Velches. Je vous avertis qu'il fait beaucoup plus de cas des Pélopidés que de la Sophonisbe, et qu'il n'y met aucune comparaison. C'est à Pâques qu'il faudrait donner la famille de *Tantale* ; c'est à présent qu'il aurait fallu donner Sophonisbe. Si le *Kain* se donne au genre tempéré , il devrait débiter par *Massinisse* qui ne demande aucun effort , et qui n'exige un peu de véhémence qu'au cinquième acte.

J'ai parlé à M. *Lantin* de votre plaisante idée , que *Sophonisbe* fasse des façons comme une femme qui se défend au premier rendez-vous , ou comme une fille qui combat pour son pucelage. Une femme telle que *Sophonisbe* , m'a-t-il dit , doit se marier sur la cendre chaude de *Syphax*, sans délibérer. L'horreur de l'esclavage et la haine des Romains doivent dresser l'autel sur le champ , et allumer les flambeaux

— del'hymen pour en brûler le camp des Romains,
1771. et pour la conduire en triomphe au camp
d'*Annibal*.

La petite prétendue bienfiance française est en pareille occasion une puérité froide et misérable.

A ces conditions j'accepte la couronne ;
Ce n'est qu'à mon vengeur que ma fierté se donne.

Voilà ce qu'il faut qu'une *Sophonisbe* dise ; elle n'est pas une petite fille sortant du couvent.

Je me suis rendu au sentiment de *M. Lantin*, et je lui ai seulement souhaité des acteurs qui pussent rendre sa tragédie de *Mairet*, dans laquelle il n'y a pas, Dieu merci, un seul mot de *Mairet*.

Il m'a assuré qu'il avait envoyé à *M. de Thibouville* ces vers dont je vous parle, et vous êtes prié de les mettre sur votre copie.

Quant au Dépositaire, nous en parlerons une autre fois. On vous enverra *Barmécide* ; vous aurez aussi le Roi de Danemarck. Mais la journée n'a que vingt-quatre heures ; les Questions sur l'Encyclopédie en prennent douze, le reste du temps est employé à souffrir ; j'ai la goutte, je suis presque aveugle. J'ai de plus une colonie à conduire ; on n'est pas de fer ; un peu de patience.

Madame d'*Argental* aura sa chaîne et sa montre dans quelques jours. — 1771.

Que dites-vous de M. le maréchal de *Richelieu* qui se met à la tête d'une faction, en faveur du nasillonneur *Debrosses*? Parlez fortement à M. de *Foncemagne*, à M. de *Sainte-Palaye*, à M. de *Mairan*. Il faut, malgré ma tendresse pour notre doyen, qu'il ne remporte pas cette victoire. Ne passons pas sous le joug comme le duc de *Cumberland* à *Closter-Seven*. Il a d'ailleurs assez d'avantage, et son dernier triomphe est assez complet.

Je ne puis finir ma lettre sans vous dire encore un mot des *Pélopides*. Faudra-t-il que je sois toujours reconnu comme M. de *Pourceaugnac*? ne pourrez-vous point, vous et M. de *Thibouville*, baptiser mon jeune homme? M. de *Thibouville* ne peut-il pas connaître des jeunes gens de bonne volonté, parmi lesquels il choisirait un prête-nom, quelqu'un qui aurait une belle voix, et qui lirait la pièce aux comédiens comme si elle était de lui? n'y aurait-il pas un plaisir infini de jouer ce tour au public et aux soldats de *Corbulon*? Rêvez à cela, mes anges; ne m'oubliez pas auprès de votre ami le campagnard.

Adieu, mes anges gardiens; veillez bien sur moi, car je ne puis rien par moi-même sans votre grâce. V.

1771.

L E T T R E X L I I I .

A M. D E C H A B A N O N .

6 de février.

MON cher ami , je n'écris jamais pour écrire , mais quand j'ai un sujet , je n'épargne pas ma plume , tout vieux et tout mourant que je suis . Mon sujet aujourd'hui est un étrange livre qu'on vient de m'envoyer contre M. *Delille* et contre M. de *Saint-Lambert*.

Quel est donc ce législateur , nommé *Clément* , qui dicte ses arrêts du haut de son trône ? Je vous avoue que je n'ai jamais rien lu de plus injuste et de plus insolent . Je regarde la traduction des *Géorgiques* par M. *Delille* comme un des ouvrages qui font le plus d'honneur à la langue française , et je ne fais même si *Boileau* aurait osé traduire les *Géorgiques*.

Dites-moi donc ce que c'est que ce *Clément* . J'en connais un qui est fils d'un procureur de Dijon , et qui porta , il y a deux ans , une tragédie de sa façon aux comédiens , et qui fut éconduit par eux dès qu'ils eurent lu le premier acte .

Voilà les barbouilleurs qui se mêlent de juger les peintres . Ce qu'il y a de pis dans cet

ouvrage, c'est qu'on y trouve par-ci, par-là d'assez bonnes choses, et que les gens malins, à la faveur d'une bonne critique, en adoptent cent mauvaises. 1771.

Je ne vous parle point de la critique que monsieur le chancelier a faite du parlement de Paris ; j'ai toujours cru, et surtout depuis la catastrophe du chevalier de *la Barre*, que ses arrêts pouvaient être sujets à la révision de la postérité ; mais je ne me mêle point de cette espèce de controverse. Il me paraît que vous ne vous en mêlez pas plus que moi. Vous êtes occupé de vos plaisirs et de vos talens ; moi, je le suis de mes misères qui augmentent tous les jours, et qui m'annoncent la fin de ma vie. En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur. V.

1771.

L E T T R E X L I V .

A M A D A M E .

L A M A R Q U I S E D U D E F F A N T .

11 de février.

VO T R E camarade le quinze-vingt , Madame , affligé de la goutte et de la fièvre , ramasse le peu de forces qui lui reste pour vous écrire , et pour vous supplier de faire passer à votre grand'maman la lettre ci-jointe.

Je n'ai depuis huit jours aucunes nouvelles de Paris, dans mon enceinte de neiges. Enfermé dans ce sépulcre blanc , j'ignore où vous en êtes , si vous allez trouver votre amie à la campagne , si la personne que vous me disiez devoir être nommée lundi a été en effet nommée et déclarée , si les avocats se sont remis à plaider , si le châtelet continue à faire ses fonctions , si l'opéra comique attire toujours tout Paris. Je suis mort au monde ; ce serait un état assez doux , si je ne souffrais pas horriblement.

Vous faites cas de la nation anglaise , vous avez raison de l'estimer. Elle a trouvé un très-beau secret , c'est qu'aucun particulier chez elle

elle ne va à la campagne que quand il lui en prend envie. —

1771.

On m'a mandé que M. et madame *Barmécide* sont endettés de près de trois millions ; en ce cas , ils ont besoin d'une nouvelle vertu , la seule peut-être qui leur manquât , et qu'on appelle l'économie.

Mais vous , Madame , comment vous êtes-vous tirée d'affaire dans les réductions qu'on a faites sur votre revenu ? vous n'êtes pas une personne à devoir des trois millions.

Comment vous portez-vous , Madame ? comment passez-vous vos vingt-quatre heures ? comment supportez-vous la vie ? La mienne est à vous , mais très-inutilement ; et probablement je ne vous reverrai jamais , ce dont je suis beaucoup plus affligé que de ma goutte et de ma fièvre. Vous ne savez pas combien le vieil hermite vous regrette. V.

1771.

L E T T R E X L V.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 11 de février.

Vous prétendez donc, Madame, être fort orgueilleuse? il y a bien des personnes qui en effet le feraient, si elles étaient à votre place. Je m'imagine que vous mettez votre orgueil à être bien douce, bien égale, bien préparée à tout : c'est un fort bon vice que cet orgueil-là. Il n'y a point de vertu cardinale et théologique qui approche de ce péché mortel. Pour moi, je suis obligé de mettre mon petit orgueil à souffrir l'aveuglement presque total où je suis réduit dans une enceinte de quatre-vingts lieues de neiges, la goutte et tous ses accompagnemens, et tout ce que la vieillesse traîne après elle. Ainsi quand, dans mes premiers transports, je disais que je me ferais porter en brancard, du mont Caucaze où je demeure sur les bords de l'Oronte, chez le grand *Barmécide*, comme homme à lui appartenant, c'était supposé que je fusse encore en vie et que j'eusse un firman par écrit. Madame fait ce que c'est

qu'un firman en arabe et en turc. Je suis ,
 Madame , un mort fort orgueilleux , mais non
 pas indiscret. 1771.

Je ne fais si le bienfaisant *Barmécide* trouvera bon que le jour même qu'on fut au mont Caucase la nouvelle de son voyage à la campagne , les commis des douanes du calife aient fouillé dans les poches de mes nouveaux colons , et leur aient pris tout ce qu'ils portaient : pour moi , j'ai trouvé ce trait abominable. Il n'y a plus de générosité musulmane sur la terre ; *Allah* nous en punit : nous éprouvons la famine en attendant la peste ; car pour la guerre , le bienfaisant *Barmécide* nous en a préservés immédiatement avant que d'aller à sa belle campagne sur l'Oronte.

Je m'imagine qu'à présent vous placez ce bel orgueil dont vous me parlez à mettre de l'ordre dans vos affaires , après que le visir s'est amusé pendant douze ans à régler celles de l'Europe. C'était ainsi qu'en usait *Scipion* à Linterne. Je ne crois pas que Linterne valût Chanteloup , ni que *Scipion* eût fait d'aussi grandes dépenses , ni qu'il eût été aussi généreux , ni que madame *Scipion* valût madame *Barmécide*.

Il aimait un peu les vers de *Térence* ; il avait raison , car *Térence* écrivait très-purement dans sa langue , et il n'employait jamais que le mot propre. Comme je n'ai pas le même talent , je

— n'ose vous envoyer une épître au roi de Dane-
 1771. marck sur la liberté qu'il a donnée dans ses
 Etats d'écrire et d'imprimer tout ce qu'on
 voudrait. Il est ridicule que je fasse des vers
 arabes à mon âge ; aussi vous voyez que je ne
 les montre qu'en tremblant.

Jé me mets en prose à vos pieds, Madame,
 tout imperceptibles qu'ils sont. Je présente mon
 respectueux et inviolable attachement au
 généreux *Barmécide*, ainsi qu'à madame la
 duchesse de la grande montagne. Au reste,
 les échos du mont Caucase se joignent à tous
 les autres échos.

Par-tout également on vous chante, on vous loue ;

On vous voit par-tout du même œil ;

Vous êtes adorée, et tout le monde avoue

Que vous ayez raison d'avoir beaucoup d'orgueil.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 15 de février.

JE vous demande en grâce, Madame, de me faire écrire sur le champ s'il est vrai que la grand'maman ait reçu une lettre du *patron*, et si cette lettre est aussi agréable qu'on le dit. Les petits verficulets barmécidiens ont couru. Je peux en être fâché pour eux qui ne valent pas grand'chose, mais je ne saurais en être fâché pour moi qui ne rougis point d'un sentiment honnête. J'aurais trop à rougir, si je craignais de montrer mon attachement pour mes bienfaiteurs; je ne leur ai jamais demandé de grâce qu'ils ne me l'aient accordée sur le champ. Il est vrai que ces grâces étaient pour d'autres, mais c'est ce qui me rend plus reconnaissant encore. Je leur serai dévoué jusqu'à mon dernier soupir.

Je voudrais vous accompagner, Madame, dans votre voyage, mais mon triste état ne me permet pas de me remuer; et d'ailleurs je n'ai pas le bonheur d'être de ce pays que vous

— aimez et où l'on va coucher chez qui l'on veut.
 1771. Tout ce que je puis faire , c'est de vous être dévoué comme à vos amis ; on ne s'est point encore avisé de nous défendre ce sentiment-là.

Portez-vous bien , écrivez-moi tout ce qui vous plaira , et conservez-moi un peu d'amitié. V.

L E T T R E X L V I I .

A M. CHRISTIN.

Février.

MON très-cher avocat de l'humanité contre la rapine sacerdotale , voici deux lettres (*) que je vous envoie ; c'est tout ce que peut faire pour le présent votre ami moribond. Je ne crois pas que votre affaire soit fitôt jugée ; tout le conseil est actuellement occupé à remplacer le parlement. Il me semble qu'on se soucie fort peu à Paris de ce parlement. Au bout du compte , il est dans son tort avec le roi ; et l'assassinat du chevalier de *la Barre* et de *Lalli* ne doit pas le rendre cher à la nation.

On dit que monsieur le chancelier prépare

(*) A M. *Joly de Fleuri* , conseiller d'Etat , du 4 de février , et celle à M. le chevalier de *Châtellux* , du 5 du même mois.

un nouveau code dont nous avons grand —
 besoin. M. Chéry devrait bien l'engager à 1771.
 mettre , dans son corps de lois , quelque
 règlement en faveur des hommes libres que
 des chanoines veulent rendre esclaves. Il doit
 savoir s'il est vrai qu'on va resserrer la juridis-
 tion de Paris dans des limites plus conve-
 nables , et qu'on ne fera plus forcé d'aller
 se ruiner à Paris en dernier ressort , à cent cin-
 quante lieues de chez soi. C'est le plus grand
 service que monsieur le chancelier puisse ren-
 dre ; son nom sera béni.

Si j'étais à Paris , mon cher philosophe , je
 me ferais votre clerc , votre commissionnaire ,
 votre sollicitateur ; je frapperais à toutes les
 portes , je crierais à toutes les oreilles. Dès
 que vous ferez près d'être jugé , je prendrai la
 liberté d'écrire à monsieur le chancelier à qui
 j'ai déjà écrit sur cette affaire ; vous pouvez
 en assurer vos cliens. Je pense fermement qu'il
 est de son intérêt de vous être favorable , et
 qu'il se couvrira de gloire en brisant les fers
 honteux de douze mille sujets du roi très-
 utiles , enchaînés par vingt chanoines très-
 inutiles.

Adieu , mon cher ami ; je suis à vous et
 à vos cliens jusqu'au dernier jour de ma vie.

1771. LETTRE XLVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 18 de février.

OUI, mon héros, je vous l'avoue, j'ai ri un peu quand vous m'avez mandé que vous aviez la goutte; mais savez-vous bien pourquoi j'ai ri? c'est que je l'ai aussi. Il m'a paru assez plaisant qu'ayant pensé comme vous presque en toutes choses, ayant eu les mêmes idées, j'aye aussi les mêmes sensations. DIEU m'avait fait pour être réformé à votre suite; c'est bien dommage que je sois toujours si éloigné de vous, et que je sois une planète si distante du centre de mon orbite.

D'Argens vient de mourir à Toulon, il ne vous reste plus que moi de vos anciens serviteurs bafoués ou par vous ou par les rois. Je le suis fort aussi par la nature; mes yeux à l'écarlate sont absolument aveuglés par la neige, à l'heure que je vous écris.

Je cours actuellement ma soixante et dix-huitième année, et vous êtes un jeune homme de près de soixante et quinze. Voilà, si je ne me trompe, le temps de faire des réflexions

sur

sur les vanités de ce monde. Deux jours que ———
 j'ai à vivre , et une vingtaine d'années qui 1771.
 vous restent , ne diffèrent pas beaucoup.

Je ris des folies de ce monde encore plus que de ma goutte ; mais je ne ris point quand mon héros me gronde , selon sa louable coutume , de ne lui avoir pas envoyé je ne fais quels livres imprimés en Hollande , dont il me parle. Voulait-il que je les lui envoyasse par la poste , afin que le paquet fût ouvert , saisi et porté ailleurs ? m'a-t-il donné une adresse ? m'a-t-il fourni des moyens ? ignore-t-il que je ne suis ni en Prusse , ni en Russie , ni en Angleterre , ni en Suède , ni en Danemarck , ni en Hollande , ni dans le nord de l'Allemagne où les hommes jouissent du droit de savoir lire et écrire ?

Ne se souvient-il plus du pauvre garçon apothicaire qui fut , il y a deux ans , fouetté , marqué d'une fleur de lis toute chaude , condamné aux galères perpétuelles par *messieurs* , et qui mourut de douleur le lendemain avec sa femme et sa fille , pour avoir vendu , dans Paris , une mauvaise comédie intitulée *la Vestale* , laquelle avait été imprimée avec une permission tacite ?

Ne vous souvient-il plus qu'un des plus horribles crimes mentionnés dans le procès du chevalier de *la Barre* , était d'avoir , dans

— 1771. son cabinet, des livres qu'on appelle défendus? ce qui, joint à l'abomination de n'avoir pas ôté son chapeau pendant la pluie, devant une procession de capucins, engagea les tuteurs des rois à lui faire couper le poing, à lui arracher la langue, et à faire jeter dans les flammes sa tête d'un côté et son corps de l'autre.

Ne saviez-vous pas, mon héros, que, parmi ces Velches pour lesquels vous avez combattu sous *Louis XIV* et sous *Louis XV*, pendant soixante ans, il y a des tigres acharnés à dévorer les hommes, comme il y a des singes occupés à faire la culbute?

J'ai été assez persécuté, je veux mourir tranquille. Dieu merci, je ne fais point de livres, puisqu'il est si dangereux d'en faire. J'achève ma vie au pied du mont Jura, et j'irais mourir au pied du Caucase, si on me persécutait encore. J'eusse aimé mieux rire avec vous à Richelieu; mais mon héros est incapable de porter la philosophie jusque là. Il sera dans le tourbillon jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, comme le duc d'*Epernon* qui ne le valait pas. Il faut que chaque individu remplisse sa destinée.

Je vous remercie très-tendrement d'avoir favorisé *M. Gaillard* qui en est digne.

Je crois votre goutte aussi légère que votre

brillante imagination. Il n'est pas possible ———
 que, vous étant baigné presque tous les jours, 1771.
 l'accès soit bien violent et bien douloureux.
 La mienne est peu de chose aussi ; mais mes
 yeux, mes yeux, voilà ce qui m'accable. Je
 ne conçois pas comment madame *du Deffant*
 peut être si gaie et si semillante après avoir
 perdu la vue. DIEU vous conserve vos deux
 yeux qui ont été tant lorgneurs et tant lorgnés !
 DIEU vous conserve tout le reste ! Ne grondez
 plus votre vieux serviteur qui assurément ne
 le mérite pas.

Vous souvenez-vous de *Couratin* qui avait
 toujours tort avec vous, quelque chose qu'il
 fit ?

Permettez-moi de me mettre aux pieds de
 madame la comtesse d'*Egmont*.

Le vieil hermite.

1771.

L E T T R E X L I X.

A M A D A M E

LA PRINCESSE DE TALMONT.

A Ferney, 23 de février.

MADAME,

J'AI soixante et dix-huit ans, je suis né faible, je suis très-malade et presque aveugle : *Moustopha* lui-même excuserait un homme qui, dans cet état, ne serait pas exact à écrire.

Si M. le prince de *Salm* vous a dit que je me portais bien, je lui pardonne cette horrible calomnie, en considération du plaisir infini que j'ai eu, quand il m'a fait l'honneur de venir dans ma chaumière.

A l'égard du grand turc, Madame, je ne puis absolument prendre son parti. Il n'aime ni l'opéra, ni la comédie, ni aucun des beaux arts ; il ne parle point français ; il n'est pas mon prochain : je ne puis l'aimer. J'aurai toujours une dent contre des gens qui ont dévasté, appauvri et abruti la Grèce entière. Vous ne pouvez pas honnêtement exiger de moi que j'aime les destructeurs de la patrie d'*Homère*, de *Sophocle* et de *Démosthène*. Je vous respecte

même assez pour croire que , dans le fond du cœur , vous pensez comme moi. ————
1771.

J'aurais désiré que vos braves Polonais , qui sont si généreux , si nobles et si éloquens , et qui ont toujours résisté aux Turcs avec tant de courage, se fussent joints aux Russes pour chasser de l'Europe la famille d'*Ortogul*. Mes vœux n'ont pas été exaucés , et j'en suis bien fâché ; mais, quelque chose qui arrive, je suis persuadé que votre respectable nation conservera toujours ce qu'il y a de plus précieux au monde, la liberté. Les Turcs n'ont jamais pu l'entamer, nulle puissance ne la ravira. Vous essuiez toujours des orages ; mais vous ne serez jamais submergés ; vous êtes comme les baleines qui se jouent dans les tempêtes.

Pour vous , Madame , qui êtes dans un port assez commode , je conçois quel est le chagrin de votre belle ame de voir les peines de vos compatriotes. Vous avez toujours pensé avec grandeur , et j'ose dire qu'il y a une espèce de plaisir à sentir qu'on ne peut souffrir que par le malheur des autres. Je ne puis qu'approuver tous vos sentimens , excepté votre tendre amitié pour des barbares qui traitent si mal votre sexe , et qui lui ôtent cette liberté dont vous faites tant de cas. Que vous importe , après tout , qu'ils se lavent en commençant par le coude ? comme vous n'avez

— aucun intérêt à ces ablutions , autant vaudrait-
 1771. il pour vous qu'ils fussent aussi crasseux que les
 Samoïèdes. Il faut que tous les musulmans
 soient naturellement bien mal-propres , puis-
 que DIEU a été obligé de leur ordonner de se
 laver cinq fois par jour.

Au reste , Madame , je sens que je ferai tou-
 jours rempli de respect et d'attachement pour
 vous , soit que vous fussiez à la Mecque , ou à
 Jérusalem , ou dans Astracan. Je finis mes jours
 dans un désert fort différent de tous ces lieux
 si renommés. J'y fais des vœux pour votre
 bonheur, supposé qu'en effet il y ait du bonheur
 sur notre globe. Vous avez vu des malheurs
 de toutes les espèces ; je vous recommande à
 votre esprit et à votre courage.

Agréez , Madame , le profond respect , &c.

L E T T R E L.

1771.

A M. DE LA HARPE.

A Ferney, 25 de février.

LE diable se fourre par-tout depuis long-temps. Si on vous a imputé des vers contre M. le maréchal de *Richelieu*, on m'attribue une lettre au pape. On veut vous faire arrêter, et on veut m'excommunier : personne n'est en sûreté ni dans cette vie ni dans l'autre ; il suffit d'avoir de la réputation pour être persécuté et damné. Il faut se soumettre à tous les ordres de la Providence ; nous lui devons des remerciemens, puisqu'elle vous a choisi pour punir maître *Aliboron* dit *Fréron*. Le *Mercur*, en effet, est devenu le seul journal de France, grâce à vos soins. L'âne d'*Apulée* mangeait des roses, l'âne de *Fréron* s'enivre ; chacun se console à sa façon ; je plains seulement son cabaretier. A l'égard du libraire qui faisait la litière d'*Aliboron*, il ne risque rien ; il lui restera toujours le *Journal chrétien*, avec lequel on fait son salut, si on ne fait pas sa fortune.

On dit que gentil *Bernard* a perdu la mémoire ; il a pourtant pour mère une des

— filles de mémoire , et il doit avoir du crédit
1771. dans la famille.

Est-il vrai que M. de *Mairan* se dégoûte de son âge de quatre-vingt-treize ans , et qu'il veuille aller trouver *Fontenelle* ? Pour moi , j'irai bientôt trouver *Pellegrin* , *Danchet* et le barbare *Crébillon*. En attendant , je vous embrasse de tout mon cœur. V.

L E T T R E L I.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 25 de février.

LA nature et la fortune nous traitent tous bien mal. Il est triste d'avoir à combattre à la fois deux puissances aussi formidables. Madame de *Florian* languissante et malade encore , son fils confiné avec sa femme dans un pauvre village à plus de cent lieues de vous , madame *Denis* au mont Jura avec une très-mauvaise fanté , moi , chétif , devenu aveugle et attaqué de la goutte ; ma colonie , qui commençait à prospérer , frappée d'un coup de foudre ; tout presque détruit en un moment , des dépenses immenses perdues ; quand tout cela se joint ensemble , c'est un amas d'infortunes dont il est bien difficile de se tirer.

Je ne fais pas comment finira l'affaire du parlement ; mais j'oserais bien dire que les compagnies font de plus grandes fautes que les particuliers , parce que personne n'en répondant en son propre nom , chacun en devient plus téméraire. Il m'a toujours paru absurde de vouloir inculper un pair du royaume , quand le roi , dans son conseil , a déclaré que ce pair n'a rien fait que par ses ordres , et a très-bien servi. C'est au fond vouloir faire le procès au roi lui-même ; c'est de plus se déclarer juge et partie ; c'est manquer , ce me semble , à tous les devoirs. — 1771.

Je vous avoue encore que j'ai sur le cœur le sang du chevalier de *la Barre* et du comte de *Lalli*. Heureusement d'*Ornoin* y a point trempé ses mains ; mais ceux qui ont à se reprocher ces cruautés , dont l'Europe est indignée , font-ils bien à plaindre d'être à la campagne ? Il y a dix-sept ans que j'y suis , et je n'ai pourtant assassiné personne.

Le setier de blé , mesure de Paris , vaut toujours chez nous environ vingt écus. C'est un très-petit malheur pour moi , mais c'en est un fort grand pour le peuple.

Je vous embrasse tous deux tendrement , et je suis désespéré de n'être d'aucun secours à ma nièce.

1771.

L E T T R E L I I.

A M. DE VEYMERANGE.

Le 25 de février.

LE vieux malade , goutteux , aveugle , n'en pouvant plus , remercie bien tendrement M. de *Veymerange* de ses bontés et de ses nouvelles. Il tient encore au monde par les bontés que vous avez pour lui. Il est très-affligé des brigandages dont il a été témoin dans le pays barbare qu'il habite. Il est fâché d'avoir vu tout le blé du pays vendu impunément à l'étranger par un génevois ; il est fâché que le froment coûte encore près de vingt écus le setier , mesure de Paris. Il voit avec douleur sa colonie vexée et dégoûtée. Il a levé les épaules quand la cohue des enquêtes s'est mise à contrarier le roi , et à vouloir entacher les gens. Il a ri ; mais il ne rit point quand on manque de pain. C'est-là l'essentiel ; et le *Pater noster* commence par là , ce qui est , à mon avis , fort sensé.

Je m'intéresse fort à vos yeux , Monsieur ; je suis d'ailleurs du métier , une fluxion épouvantable m'a rendu aveugle.

Je vous remercie , encore une fois , de tout ce que vous avez bien voulu m'apprendre.

On me mande de Lyon que monsieur le chancelier a déjà nommé onze conseillers du conseil suprême qu'il veut établir à Lyon. Si la chose est vraie, c'est un des plus grands services qu'il puisse rendre à l'État, et il sera béni à jamais. N'était-il pas horrible d'être obligé de s'aller ruiner, en dernier ressort, à cent lieues de chez soi, devant un tribunal qui n'entend rien au commerce, et qui ne fait pas comment on file la soie ? Monsieur le chancelier paraît un homme d'esprit très-éclairé et très-ferme. S'il persiste, il se couvrira de gloire ; s'il mollit, il aura toujours des ennemis à combattre.

Délivrez-nous du génevois *Cambassadès* qui, à présent, au lieu de vendre notre blé à l'étranger, vend notre pain tout cuit.

Madame *Denis* vous fait les plus sincères complimens. Je suis entièrement à vos ordres.

*Le vieux malade du mont Jura,
et le plus inutile des hommes.*

1771.

L E T T R E L I I I .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 27 de février.

C O M M E je suis réformé à la suite de mon héros , et que je suis quitte de ma goutte , je me flatte qu'il en est délivré aussi ; elle ne lui allait point du tout. Passe pour un prélat désœuvré ; mais monseigneur le maréchal n'est pas fait pour se tenir couché sur le dos avec un cataplasme sur le pied. C'est une chose bien plaisante que la goutte , et qui confond terriblement l'art prétendu de la médecine. Comment se peut il faire que la douleur passe tout d'un coup d'un doigt de la main gauche à l'orteil du pied droit , sans qu'on sente le moindre effet de ce passage dans le reste du corps ? Quand les médecins m'expliqueront cette transmigration , et qu'ils y remédieront , je croirai en eux.

On dit que nous allons avoir un nouveau code ; nous en avons grand besoin. Cette réforme immortaliserait le règne du roi. Il est surtout bien à désirer qu'on ne voye plus de jugemens semblables à ceux du lieutenant général *Lalli* et du chevalier de *la Barre* , qui

n'ont pas fait honneur à la France dans le reste de l'Europe. J'avoue encore que je ne fais rien de si ridicule que la rage d'entacher ; il y a eu des choses plus odieuses du temps de la fronde , mais rien de plus impertinent. On croit que c'est à l'opéra comique que la nation est folâtre ; on se trompe , c'est à la cohue des enquêtes , et le parterre juge beaucoup mieux qu'elle.

C'est trop raisonner pour un pauvre aveugle ; j'ai presque perdu la vue dans mes neiges ; je ne pourrai plus voir mon héros , mais je lui ferai attaché , jusqu'au dernier moment de ma vie , avec le plus tendre respect. V.

L E T T R E L I V.

A L'ACADEMIE FRANÇAISE.

A Ferney , 4 de mars.

MESSIEURS,

PERMETTEZ-MOI de vous soumettre une idée dans laquelle j'ose me flatter de me rencontrer avec vous. Rempli de la lecture des *Géorgiques* de M. *Delille* , je sens tout le mérite de la difficulté si heureusement surmontée ,

— 1771. et je pense qu'on ne pouvait faire plus d'honneur à *Virgile* et à la nation. Le poëme des *Saisons* et la traduction des *Géorgiques* me paraissent les deux meilleurs poëmes qui aient honoré la France après l'*Art poétique*. Vous avez donné à M. de *Saint-Lambert* la place qu'il méritait à plus d'un titre, il ne vous reste qu'à mettre M. *Delille* à côté de lui. Je ne le connais point, mais je présume, par sa préface, qu'il aime la liberté académique, qu'il n'est ni satirique ni flatteur, et que ses mœurs sont dignes de ses talens.

Je me confirme dans l'estime que je lui dois, par la critique odieuse et souvent absurde qu'un nommé *Clément* a faite de cet important ouvrage, ainsi que du poëme des *Saisons*. Ce petit serpent de Dijon s'est cassé les dents à force de mordre les deux meilleures limes que nous ayons.

Je pense, Messieurs, qu'il est digne de vous de récompenser les talens, en les faisant triompher de l'envie. La critique est permise, sans doute; mais la critique injuste mérite un châtiment; et sa vraie punition est de voir la gloire de ceux qu'elle attaque.

M. *Delille* ne fait point quelle liberté je prends avec vous. Je souhaite même qu'il l'ignore, et je me borne à vous faire juges de mes sentimens, que je dois vous soumettre.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c. ————
1771.

A M. Duclos, secrétaire perpétuel, &c.

SI M. *Duclos* pense comme moi, et s'il trouve ma lettre à l'académie convenable, je le supplie de la présenter dans la séance qui lui paraîtra la mieux disposée. Je m'en rapporte à ses lumières, à toutes les vues qu'il peut avoir, et à l'amitié dont il m'a toujours honoré. Je puis l'affurer que je n'ai jamais eu la moindre liaison avec M. *Delille*, que je ne lui ai jamais écrit, que j'ignore même s'il fait des démarches pour être reçu à l'académie; mais il me paraît si digne d'en être, que je n'ai pu m'empêcher de dire ce que j'en pense, supposé que cela soit permis par nos statuts.

Je présente mes respects à M. *Duclos*.

1771.

L E T T R E L V.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

4 de mars.

MON cher lieutenant de la garde préto-rienne, je viens de lire la meilleure pièce qu'on ait faite depuis bien long-temps, pour le fond, pour la conduite et pour le style. Je ne fais pas si elle réussit à Paris comme en province; mais je fais qu'elle est excellente, et que c'est ainsi qu'il faut écrire en prose. La pièce, à la vérité, est en six actes; mais ces six actes sont très-bien distribués, et chacun d'eux doit faire un très-bon effet. Il me paraît que l'auteur a deux choses nécessaires et rares, du génie et de l'esprit. Si, par hasard, vous le voyez à Versailles, je vous supplie de lui dire que j'admire son plan, et que je suis enchanté de son style. Cet ouvrage doit aller à l'immortalité. Rien n'est si beau que la justice gratuite, rien n'est si consolant que de n'être pas obligé d'aller se ruiner à cent lieues de chez soi; c'est le plus grand service rendu à la nation.

Comment se porte madame *Dixneufans*?
ferez-vous un petit tour cette année dans le
Vivarais?

Vivarais ? aurons-nous le bonheur de vous posséder ?

1771.

Madame *Denis* vous fait mille complimens. Le pauvre vieux malade vous embrasse comme il peut , car il n'en peut plus.

L E T T R E L V I .

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

9 de mars.

JE ne pourrai aujourd'hui , Madame , parler à mes anges ni de M. *Lantin* ni du petit anti-*Crébillon* que M. de *Thibouville* a si heureusement trouvé. Je suis absolument aveugle pour le moment présent. Je fais bien qu'il serait fort mal de renoncer aux vers , parce qu'on a perdu les yeux ; au contraire , c'est alors qu'on en doit faire plus que jamais ; on a l'esprit bien plus recueilli , et l'exemple d'*Homère* encourage infiniment : mais l'état où je me trouve a été si embelli par tant d'autres accompagnemens dignes de mon âge , que je suis obligé de demander quartier pour quelques jours.

Je vous avertis seulement , mes anges , que

Corresp. générale. Tome XIV. * K

— j'ai une répugnance infinie à tuer la reine-mère,
1771. après avoir empoisonné sa bru. Je vous trouve trop cruels ; ne pourriez-vous point prendre des mœurs un peu plus douces ?

M. d'Argental a donc toujours un grand goût pour ce *Système de la nature* ? Je le supplie de bien effacer les vers dans lesquels on en parle au roi de Danemarck. Cependant je vous jure que ce livre est farci de déclamations, de répétitions, et très-peu fourni de raisons. Il y a des morceaux éloquens, d'accord ; mais il me paraît absurde de nier qu'il y ait une intelligence dans le monde. *Spinoza* lui-même, qui était bon géomètre, est obligé d'en convenir. L'intelligence répandue dans la matière fait la base de son système. Cette intelligence est assurément démontrée par les faits, et l'opinion opposée de notre auteur me semble très-anti-philosophique : d'ailleurs, qu'est-ce qu'un système uniquement fondé sur une balourdise d'un pauvre jésuite qui crut avoir fait des anguilles avec de la farine de blé ergoté ? J'avoue que tout cela me paraît le comble de l'extravagance. *Spinoza* est moins éloquent, mais il est cent fois plus raisonnable.

Je passe volontiers de ce chaos à la nouvelle pièce en six actes, que le roi vient de faire. Je trouve ces six actes admirables, surtout si on trouve des acteurs. Il me paraît que la pièce

réussit beaucoup auprès de tous les gens désintéressés. Il faut la jouer au plutôt. Je la regarde comme un chef-d'œuvre qui doit enchanter la nation malgré la cabale. 1771.

Je parlerai de la famille d'*Atrée* et de celle d'*Annibal*, dès que je serai quitte de mes souffrances.

Mille tendres respects à mes anges.

L E T T R E L V I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 11 de mars.

IL n'y a rien à répliquer, Monseigneur, au mémoire dont vous m'avez favorisé, si ce n'est ce que disait *M. le Grand* à *Louis XIV*, sur les rangs que le roi venait de régler : Sire, le charbonnier est maître chez lui.

Le roi peut arranger les choses comme il lui plaît à un bal, à son souper, à sa chapelle ; mais, pour la constitution de l'Etat, elle demande un peu plus d'attention et de connaissances.

Il est prouvé que la pairie est la vraie noblesse et la vraie juridiction suprême du royaume ; c'est l'ancien baronage, c'est le véritable parlement aussi ancien que la monarchie.

1771. — *Guillaume le conquérant*, premier vassal du roi de France, porta les lois fondamentales de la France dans l'Angleterre où elles se sont fortifiées, tandis qu'elles se sont affaiblies dans le lieu de leur origine. Cela est si vrai, que la pairie a été toujours composée en Angleterre de ducs, de marquis, au nombre de deux, de comtes, de vicomtes et de barons; les ducs y ont toujours eu, et prennent encore le titre de très-haut et de très-puissant prince, et on les appelle encore *votre grâce*, qualité qu'on donne au roi.

Voilà pourquoi *François de Montmorenci*, pair et maréchal de France (cité dans le *Mémoire*, page 11), fut inscrit dans le rôle des chevaliers de la Jarretière, en 1572, sous ce titre: *His grace the most high and potent; sa grâce*, le très-haut et puissant prince le duc de *Montmorenci*.

La raison en est que, dans ce temps, les ducs et pairs étaient tous en Angleterre de la famille royale, comme ils l'avaient été en France. Les Anglais ont conservé leur ancienne prérogative, et c'est encore la raison pour laquelle les ducs et pairs anglais, qui étaient dans l'armée du roi *Guillaume III*, ne voulurent jamais céder aux princes de l'Empire. Les princes étrangers n'ont aucun rang en Angleterre que par courtoisie, et les chevaliers de

la Jarretière ne marchent que suivant l'ordre de leur réception, indistinctement, selon l'ancien usage de France. 1771.

Puisque me voilà embarqué dans les profondeurs de la pairie, je vous dirai que la juridiction suprême, en matière d'Etat, a toujours continué d'être en Angleterre la seule cour des pairs, et qu'elle est seule le parlement, comme elle l'était chez nous.

Le roi de France peut encore assembler ses pairs où il veut, et juger la cause d'un pair où il veut, sans y appeler aucun homme de robe, cela est incontestable; c'est pourquoi les difficultés que le parlement de Paris a faites au roi en dernier lieu, m'ont toujours paru très-mal fondées.

Votre jurisprudence ayant continuellement changé, ainsi que tous vos usages, vous avez certainement besoin d'une réforme.

Un des plus grands abus était de se voir obligé d'aller plaider trop loin de chez soi. Cet abus a ruiné mille familles, et la justice n'en a pas été mieux rendue. Si on peut y remédier, c'est un très-grand service rendu à l'Etat, et qui mérite la reconnaissance de la nation.

Voilà mes petites idées, elles se foumettent entièrement aux vôtres, comme de raison; vous devez assurément en savoir plus que moi

— sur tout ce qui concerne votre très-respectable
1771. petaudière. J'en parle comme un moineau qui
ne doit pas juger les aigles de son pays.

Je me mets , dans le fond de mon pot à
moineaux , sous la protection de l'aigle de
Fontenoi , de Gènes et de Minorque.

Conservez vos bontés pour ce vieil aveugle
qui vous est dévoué avec un respect aussi
tendre que s'il avait deux yeux.

Si vous pouviez me gratifier des remontrances
de la cour des aides , je vous ferais infiniment
obligé ; mais de quoi s'avise la cour des aides ?
et que fera la cour des monnaies ? V.

LET TRE L V I I I.

A M. LE COMTE DE SCHOMBERG.

13 de mars.

LE vieux malade , que ses fluxions ont rendu
aveugle , remercie bien tendrement son cher
et respectable inspecteur de son souvenir.

Je n'ai point lu les remontrances de la cour
des aides , et je n'entends point pourquoi la
cour des aides se mêle des conseils souverains
que le roi juge à propos de créer dans son
royaume pour le soulagement de ses peuples ;

mais puisqu'elles sont si bien écrites , je suis curieux de les voir comme pièce d'éloquence , et non pas comme affaire d'Etat. Si vous pouvez, Monsieur, avoir la bonté de me les faire parvenir contre-signées du nom de monseigneur le duc d'Orléans , je vous serai très-obligé ; si cela fait la moindre difficulté, je retire ma très-humble prière. Quand je verrai des remontrances qui opèreront le payement de nos rentes, je serai fort content ; jusque-là je ne vois que des phrases inutiles. L'Oraison de Cicéron, *pro lege manilia*, fit donner le commandement d'Asie à Pompée. Toutes les belles harangues de messieurs n'ont produit, depuis François I, que des lettres de cachet. Il aurait bien mieux valu ne se point baigner dans le sang du chevalier de la Barre et du comte de Lalli.

Votre héros, le prince Adolphe, devenu roi, n'honorera point Ferney de sa présence. J'aurais été assez embarrassé de le recevoir dans l'état où je suis. Je n'ai qu'un souffle de vie ; mais tant que je respirerai, ce sera, Monsieur, pour vous aimer, et pour vous respecter.

1771.

L E T T R E L I X.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

13 de mars.

Job à madame Barmécide.

LE diable avait oublié de crever les yeux à l'autre *Job*, il s'est perfectionné depuis : ainsi, Madame, vous avez actuellement une petite-fille (*) et un vieux serviteur aux Quinzevingts. C'est de mon fumier que j'ai l'honneur de vous écrire avec un têt de pot cassé. Madame votre petite-fille est la plus heureuse aveugle qui soit au monde ; elle court, elle soupe, elle veille dans Babylone, elle compte même aller à Chanteloup ; ce qui est, dit-on, la suprême félicité. *Job* n'y prétend point, il compte mourir incessamment dans ses neiges ; et voici ce qu'il dit, de la part du Seigneur, à l'illustre *Barmécide* :

Votre nom répandra toujours une odeur de suavité dans les nations, car vous fésiez le

(*) Madame du Deffant.

bien

bien au point du jour et au coucher du soleil ; vous n'avez point fait de pacte avec le diable , mais vous avez fait un pacte de famille qui est de DIEU , vous avez une fois donné la paix à Babylone , et vous avez une autre fois empêché la guerre ; et une autre fois , pour vous amuser , vous avez donné une île au commandeur des croyans ; aussi je vous ai écrit dans le livre de vie , très-petit livre où n'a pas de place qui veut. 1771.

J'encadrerai avec vous la sultane *Barmécide*, ma philosophe , dont l'Eternel s'est complu à former la belle ame , et je mettrai dans le même cadre votre sœur de la grande montagne , en qui mérite abonde ; et j'ai dit : Ils feront bien par-tout où ils seront , parce qu'ils feront bien avec eux-mêmes , et que les cœurs généreux sont toujours en paix.

Et si vous voulez vous amuser de rogatons par *A, B, C, D, E*, comme *Abbaye, Abraham, Adam, Alcoran, Alexandre, Anciens et Modernes, Ane, Anges, Anguilles, Apocalypse, Apôtres, Apostats*, on vous fera parvenir ces facéties honnêtes par la voie que vous aurez la bonté d'indiquer ; facéties d'ailleurs pédantesques et très-instructives pour ceux qui veulent savoir des choses inutiles.

Si *Job* pouvait occuper un moment le loisir de la maison *Barmécide*, il serait trop heureux ;

— mais que peut-il venir de bon des précipices et
 1771. des neiges du mont Jura? C'est dans les belles
 campagnes de Chanteloup que se trouvent
 l'esprit, la raison et le génie; ainsi je me tais
 et m'endors sur mon fumier, en me recom-
 mandant au néant.

En attendant, je supplie madame *Barmécide*
 de me conserver ses bontés qui font ma conso-
 lation pour le moment qui me reste à vivre, et
 d'agréer mon profond respect.

Le vieil hermite.

LETTRE LX.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

16 de mars.

JE vous trouve très-heureuse, Madame, de
 n'être qu'aveugle; pour moi, qui le suis
 entièrement depuis quinze jours, avec des
 douleurs horribles dans les yeux, moi qui
 ai la goutte et la fièvre, je me tiens un petit
Job sur mon fumier. Il est vrai que *Job* n'avait
 point perdu les deux yeux, et n'avait point
 surtout perdu la langue, car c'était un terrible
 bavard; le diable, à la vérité, lui avait ôté

tout son bien , et il ne m'a pris qu'une grande —
partie du mien : mais DIEU rendit tout à *Job* , 1771.
et il n'a pas la mine de me rien rendre.

Votre grand'maman a de la santé et bonne compagnie ; sa philosophie et la trempe de son ame doivent encore contribuer à son bonheur dans le plus beau lieu de la nature : elle doit être plus chère que jamais à son mari ; enfin elle jouira des agrémens de votre société. Joignez à tout cela l'acclamation de la voix publique ; son lot me paraît un des meilleurs de ce monde. Il me semble que , quand on a tous les cœurs pour soi , on est le premier personnage de la terre.

Ma *Catherine* joue un autre rôle. Il y a à parier qu'elle sera dans Constantinople avant la fin de l'année , à moins qu'*Aly-bey* ne la prévienne et ne devienne son ennemi , ce qui pourrait très-bien arriver. Voilà des événemens, cela ! nos tracasseries parlementaires sont des sottises de pédans , des pauvretés méprisables, en comparaison de ces belles révolutions. Vous pourriez bien aussi voir cet été quelques querelles surmer entre les Espagnols et les Anglais ; mais ce sont de petites fusées , en comparaison des grands feux de ma *Catherine*.

Les princes de Suède devaient venir dans mon pays barbare , mais ils ont un voyage plus pressé à faire.

— Adieu, Madame ; portez-vous bien. Allez
 1771, voir votre amie ; faites toutes deux le bonheur l'une de l'autre , si le mot de bonheur peut se prononcer ; conservez-moi des bontés qui me consolent. V.

L E T T R E L X I.

A M. D E L A P O N C E.

A Ferney , mars.

SI vous allez à Chanteloup , je me recommande à vos bons offices. Je vous prie de me mettre aux pieds de M. le duc , de madame la duchesse de *Choiseul* et de madame la duchesse de *Grammont* ; leurs bontés seront toujours gravées dans mon cœur. Il me semble que je suis comme la France , je dois beaucoup à ce grand ministre.

S'il a fait le pacte de famille , s'il vous a donné la paix , si la Corse est au roi , je lui dois aussi l'établissement de mademoiselle *Corneille*, les franchises de mes terres , et les grâces dont il a comblé toutes les personnes que j'ai pris la liberté de lui recommander : ainsi , Monsieur , je crois qu'il peut très-raisonnablement compter sur les cœurs de la France , sur le vôtre et sur le mien.

Ce n'est pas que je ne trouve l'érection des
 fix nouveaux conseils admirable , ce n'est pas
 que je ne sois persuadé que nous avons besoin
 d'une nouvelle jurisprudence ; mais cela n'a
 rien de commun avec les services que M. le
 duc de *Choiseul* a rendus à l'Etat , et avec la
 reconnaissance que je lui dois. — 1771.

Je vous remercie bien sensiblement , Mon-
 sieur , du service essentiel que vous venez de
 rendre à ma petite colonie , en assurant par
 vos bontés et par vos soins l'envoi de la petite
 caisse adressée à M. le marquis d'*Offun* : vous
 ne pouviez mieux favoriser ces pauvres gens ,
 dans une circonstance plus critique. Ils sont
 maltraités de tous les côtés. Ils n'ont encore
 rien pu obtenir de ce qu'ils demandaient ; et
 notre petit pays qui se flattait , il y a quelques
 mois , de la protection la plus signalée , est bien
 près de retourner dans son ancienne barbarie.
 Je m'étais épuisé entièrement pour le vivifier
 un peu ; un moment a tout détruit : nous
 n'avons à présent qu'une perspective très-triste,
 avec la famine dont nous avons bien de la
 peine à nous délivrer.

1771.

L E T T R E L X I I .

A M. D E C H A B A N O N .

25 de mars.

VRAIMENT oui, mon cher ami, quoique les malades ne ressentent que leurs maux, j'ai senti vivement le triste état de douze mille honnêtes gens traités comme des nègres par des chanoines et par des moines. On leur avait persuadé qu'ils étaient nés esclaves, et ils le croyaient bonnement. *L'instruction fait tout*, comme vous le savez. J'ai travaillé vivement pour eux, et M. le duc de Choiseul les prenait sous sa protection. Ils ont, dans mon petit *Christin*, un défenseur admirable. Il est enthousiaste de la liberté, de l'humanité et de la philosophie; mais je crois que par ce temps-ci les affaires de mes pauvres esclaves ne seront pas sitôt jugées; le conseil est occupé à des choses plus pressantes; il faut attendre.

Je dois remercier madame la duchesse de Villeroy de m'avoir épargné le soin de faire des chœurs à Oedipe, je n'y aurais pas réussi; on fait mal les choses qu'on n'aime pas, et j'avoue que je n'ai pas de goût pour la musique mêlée avec la déclamation: il me paraît que l'un tue toujours l'autre.

Je suis bien aise que le ton magistral de ce petit *Clément*, sa malignité et ses bévues vous aient révolté comme moi. Ce maroufle descend de *Zoïle*, qui engendra l'abbé *Desfontaines*, qui engendra *Fréron*, qui engendra *Clément*. — 1771.

Adieu, mon cher ami; je suis accablé de maux, je suis aveugle; mais on m'assure que je retrouverai mes yeux quand ce mont Jura, que vous connaissez, n'aura plus de neige.

Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens. Je vous embrasse de tout mon cœur. V.

L E T T R E L X I I I.

A M. LE CÔMTE DE ROCHEFORT.

27 de mars.

Si vous passez, comme vous le dites, Monsieur, au mois de juillet par votre hospice de Ferney avec madame *Dixneufans*; vous savez comme cette faveur sera sentie par ma nièce et par son oncle l'aveugle. J'espère qu'alors j'aurai des yeux; car jusqu'à présent l'été me rend la vue que je perds dans le temps des neiges. On ne peut mieux prendre son temps pour voir, que quand madame *Dixneufans* passe.

— Vous verrez ma petite colonie assez heureu-
 1771. fement établie : celle de Verfoy est un peu
 négligée à présent. Il me semble qu'on a trop
 étendu les idées de M. le duc de *Choiseul*. On
 a fait dépenser au roi six cents mille francs
 pour un port qui honorerait Brest ou Toulon,
 mais où il n'y aura jamais que deux ou trois
 barques. Au lieu de construire le port à l'em-
 bouchure de la rivière, on l'a placé beaucoup
 plus haut, et on s'est mis dans la nécessité de
 donner à la rivière un autre lit, ce qui exigerait
 des dépenses immenses. Voilà comment les
 meilleurs projets échouent, quand on veut
 plus faire que le ministère n'ordonne.

Je conserverai jusqu'au dernier jour de ma
 vie la plus tendre et la plus respectueuse
 reconnaissance pour M. le duc de *Choiseul*. Il
 m'accordait sur le champ tout ce que je lui
 demandais, et je ne lui ai jamais rien demandé
 que pour les autres ; c'est ce qui augmente les
 obligations que je lui ai.

Il est horrible d'être ingrat, mais il faut être
 juste. Je persiste dans la ferme opinion que rien
 n'est plus utile et plus beau que l'établissement
 des six conseils souverains ; cela seul doit
 rendre le règne de *Louis XV* cher à la nation.
 Ceux qui s'élèvent contre ce bienfait, sont des
 malades qui se plaignent du médecin qui leur
 rend la santé. Quelquefois les institutions les

plus salutaires sont mal reçues , parce qu'elles ne viennent pas dans un temps favorable ; mais bientôt les bons esprits se rendent : pour la canaille , il ne faut jamais la compter. 1771.

Adieu , Monsieur ; conservez-moi votre amitié dont vous savez que je fens tout le prix, et qui fait ma consolation.

L E T T R E L X I V.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le premier d'avril.

J'AI été pendant un mois accablé de souffrances , mon cher grand écuyer de *Cyrus* ; j'ai eu la goutte , j'ai été accablé de fluxions sur les yeux , j'ai été aveugle , j'ai été mort , et le vent du nord poursuit encore ma cendre.

Pendant ce temps-là , on m'imputait à Paris je ne fais combien de petites brochures qui courent sur les tracasseries parlementaires , de sorte que je me suis trouvé un des morts les plus vexés.

Tout cela est cause que je ne vous ai pas écrit en même temps que madame *Denis*. Tous ceux qui m'écrivent de Paris me protestent qu'ils sont très-fâchés d'y être ; mais ils y restent. Vous êtes plus sage qu'eux , vous

— prenez le parti de vivre à la campagne , sans
1771. vous vanter de rien. Je ne fais si vous y êtes
actuellement.

N'êtes-vous pas curieux de voir le dénouement de la pièce qu'on joue à Paris depuis deux mois ? Les six actes réussissent très-bien dans les provinces. Pour moi , je vous avoue que je bats des mains quand je vois que la justice n'est plus vénale , que des citoyens ne sont plus traînés des cachots d'Angoulême aux cachots de la conciergerie , que les frais de justice ne sont plus à la charge des seigneurs. Je le dis hautement , ce règlement me paraît le plus beau qui ait été fait depuis la fondation de la monarchie ; et je pense qu'il faut être ennemi de l'Etat et de soi-même pour ne pas sentir ce bienfait.

Vous avez un neveu qui est charmant : voici un petit mot pour lui que je glisse dans ma lettre , sans cérémonie , pour ne pas multiplier les ports de lettres.

L E T T R E L X V.

1771.

A M. LE PRINCE DE BEAUVAU.

A Ferney, 5 d'avril.

JE me mets aux pieds de mon très-respectable confrère qui veut bien m'appeler de ce nom. Comme un chêne est le confrère d'un roseau, le roseau, en levant sa petite tête, dit très-humblement au chêne : Ceux de Dodone n'ont jamais mieux parlé. Il est vrai, illustre chêne, que vous n'avez point prédit l'avenir ; mais vous avez raconté le passé avec une noblesse, une décence, une finesse, un art admirable.

En parlant de ce que le roi a fait de grand et d'utile, vous avez trouvé le secret de faire l'éloge d'un ministre votre ami, dont les soins ont rendu le comtat d'Avignon à la couronne, subjugué et policé la Corse, rétabli la discipline militaire, et assuré la paix de la France. Vous avez sacrifié à l'amitié et à la vérité. Je n'ai que deux jours à vivre, mais j'emploierai ces deux jours à aimer et à révéler un grand ministre qui m'a comblé de bontés, et le roi approuvera ma reconnaissance.

Je ne me mêle pas assurément des affaires

— d'Etat , ce n'est pas le partage des roseaux ;
 1771. j'applaudis comme vous à l'érection des fix
 conseils , à la justice rendue gratuitement ,
 aux frais de justice dont les seigneurs des terres
 sont délivrés ; mais je n'écris point sur ces
 objets : j'en suis bien loin , et je suis indigné
 contre ceux qui m'attribuent tant de belles
 choses.

Il y a , entre autres écrits , un avis important
 à la noblesse de France , dont la moitié est prise
 mot pour mot d'un petit livre d'un jésuite ,
 intitulé *Tout se dira* ; et on a l'injustice et
 l'ignorance de m'imputer cette feuille qui
 n'est qu'un réchauffé. Qu'on m'impute Barmé-
 cide (*), voilà mon ouvrage ; je le réciterais
 au roi.

Mais , dans ma vieillesse et dans ma retraite ;
 je ne peux que rendre justice obscurément et
 sans bruit au mérite.

C'est ainsi que ce pauvre roseau cassé en use
 avec le beau chêne verdoyant auquel il pré-
 sente son profond respect.

(*) L'Épître de *Benaldaki* à *Caramouftie* , vol. d'Épîtres.

L E T T R E L X V I.

1771.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 5 d'avril.

EH bien, Madame, vous aurez l'épître au roi de Danemarck. Je ne vous l'ai point envoyée, parce que j'ai craint que quelque velche ne s'en fâchât. Depuis ma correspondance avec l'empereur de la Chine, je me suis beaucoup familiarisé avec les rois; mais je crains un certain public de Paris, qu'il est plus difficile d'appri-voiser.

D'ailleurs, non-seulement je suis dans les ténèbres extérieures, mais tous les maux sont venus à la fois fondre sur moi. Il y a un avocat, nommé *Marchand*, qui s'est avisé de faire mon testament: il peut compter que je ne lui ferai pas plus de legs que le président *Hénault* ne vous en a fait.

M. le prince de *Beauvau* m'a fait l'honneur de m'envoyer son discours à l'académie. Il est noble, décent, écrit du style convenable; j'en suis extrêmement content. Je ne le suis point du tout qu'on m'impute des ouvrages où l'on

— 1771. On m'a envoyé de Lyon des écrits sur les affaires du temps , qui n'ont pas été faits par messieurs des enquêtes. Il y a un homme à Lyon dont les ouvrages passent quelquefois pour les miens. On se trompe entre ces deux *Sofie*. Je voudrais que chacun prît franchement ce qui lui appartient ; mais il y a des occasions où l'on fait largesse de son propre bien , au lieu de prendre celui d'autrui. Quoi qu'il arrive, je suis choiseulliste et ne suis point parlementaire. Je n'aime point la guerre de la fronde , attendu que les premiers coups de fusil ne manqueraient pas d'estropier la main des payeurs des rentes ; et de plus j'aime mieux obéir à un beau lion qui est né beaucoup plus fort que moi , qu'à deux cents rats de mon espèce. Je trouve d'ailleurs l'établissement des nouveaux conseils admirable. *Clément* , en qualité de procureur de Dijon , pourra écrire contre eux tant qu'il voudra ; pour moi , je vais écrire contre les neiges qui couvrent encore nos montagnes , et qui me rendent entièrement aveugle.

Bonsoir, mon charmant confrère ; conservez bien le goût de la littérature ; il est infiniment préférable à la rage des tracasseries de cour. Soyez bien persuadé que je sens tout votre mérite. Je ne suis pas , Dieu merci , des barbares anti-poétiques.

LETTRE

L E T T R E L X V I I I. 1771.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 29 d'avril.

IL y a long - temps que le vieux malade de Ferney n'a importuné son héros ; il a respecté les tracasseries publiques et l'épidémie régnante. Je ne suis pas courtisan , il s'en faut beaucoup ; mais j'ai pensé dans ma retraite que le parlement n'avait pas le sens commun ; et j'ai toujours dit avec *Chicaneau* :

L'esprit de contumace est dans cette famille.

Je ne connais rien d'égal à la plate folie d'avoir soutenu au roi opiniâtrément qu'un pair était *entaché*, quand le roi le déclarait très-net, sur le vu même des pièces du procès. C'était, ce me semble, vouloir entacher le roi lui-même ; et toute cette aventure m'a paru celle des petites maisons plutôt que celle d'un parlement.

Franchement, nous sommes une nation d'enfans mutins à qui il faut donner le fouet et des sucreries.

La fermentation est aussi forte dans les provinces qu'à Paris, et ne produira vraisemblablement que des arrêtés qui ne subsisteront

Corresp. générale. Tome XIV. * M

— pas , et des protestations très inutiles , sans
1771. quoi la France ferait la fable de l'Europe.

J'avais deux neveux , l'un vient de prendre la place de l'autre dans le parlement de Paris ; cela me fait rire : et je ris de tout ceci , parce que je ne crois pas que cette maladie de la nation soit mortelle. Ses symptômes sont des vertiges qu'il faut faire guérir par M. *Pomme*.

Il y a une maladie plus triste , c'est celle que M. l'abbé *Terrai* ne peut guérir ; elle m'a rendu paralytique. J'avais établi une colonie assez considérable dans mon hameau , et on commençait à prendre mon hameau pour une petite ville ; il y avait des manufactures sous la protection de M. de *Choiseul* ; tout cela est presque détruit en un jour. Les petits pâtissent du malheur des grands , et quelquefois même de leur bonheur. Je ne pourrai plus donner de pension aux conseillers du parlement , comme j'avais l'insolence de faire. Pour le roi , il ne me donne point de pension , et je l'en quitte.

Si j'osais , je penserais comme mon héros , et je dirais qu'une statue vaut mieux qu'une pension. Mais à mon âge , et dans l'état où je suis , cela me paraît un peu frivole.

Mon tendre et respectueux attachement pour vous vous paraîtra peut-être un peu frivole aussi , mais agréez les sentimens d'un cœur qui est à vous depuis cinquante années. V.

A propos, on m'a envoyé la réponse au ———
 mémoire des états de Bretagne. Les accusa- 1771.
 tions me paraissent absurdes. Le duc de *Sully*
 avait bien raison de dire que, si la sagesse
 venait au monde, elle ne se logerait jamais
 dans une compagnie.

L E T T R E L X I X.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

5 de mai.

MA sœur, vous êtes dénaturée : vous abandonnez votre frère le quinze-vingt, comme votre grand'maman abandonne son frère le campagnard. Si je n'étais qu'aveugle et sourd, je prendrais la chose en patience ; si, à ces disgrâces de la nature, la fortune se contentait d'ajouter la ruine de ma colonie, je me consolerais encore : mais on m'a calomnié, et je ne me console point. Je serai fidelle à votre grand'maman et à monsieur son mari, tant que j'aurai un souffle de vie, cela est bien certain.

Je ne crois point du tout leur manquer en détestant des pédans absurdes et fanguinaires.

— 1771. J'ai abhorré, avec l'Europe entière, les assassins du chevalier de *la Barre*, les assassins de *Calas*, les assassins de *Sirven*, les assassins du comte de *Lalli*. Je les trouve, dans la grande affaire dont il s'agit aujourd'hui, tout aussi ridicules que du temps de la fronde. Ils n'ont fait que du mal, et ils n'ont produit que du mal.

Vous savez probablement que d'ailleurs je n'étais point leur ami. Je suis fidelle à toutes mes passions. Vous haïssez les philosophes, et moi je hais des tyrans bourgeois. Je vous ai pardonné toujours votre fureur contre la philosophie, pardonnez-moi la mienne contre la cohue des enquêtes. J'ai d'ailleurs pour moi le grand *Condé* qui disait que la guerre de la fronde n'était bonne qu'à être chantée en vers burlesques.

Je ne fais rien, dans mes déserts, de ce qui s'est passé derrière les coulisses de ce théâtre de *Polichinelle*. Je me borne à dire hautement que je regarde le mari de votre grand'maman comme un des hommes les plus respectables de l'Europe, comme mon bienfaiteur, mon protecteur, et que je partage mon encens entre votre grand'maman et lui. J'ai soixante-dix-sept ans, quoi qu'on die; je mets entre vos mains mes dernières volontés, pour la décharge de ma conscience. Je vous prie

même, avec instance, de communiquer ce testament à votre grand'maman, après quoi je me fais enterrer. 1771.

Soyez très-sûre, Madame, que je mourrai en regrettant de n'avoir pu passer auprès de vous quelques dernières heures de ma vie. Vous savez que vous étiez selon mon cœur, et que je suis le doyen de tous ceux qui vous ont été attachés ; je suis même le seul qui vous reste de vos anciens serviteurs ; je dois hériter d'eux ; je réclame mes droits pour le moment qui me reste. V.

L E T T R E L X X.

A M. DE MAUPEOU,

CHANCELIER DE FRANCE.

A Ferney, 8 de mai.

MONSEIGNEUR,

SERA-T-IL permis à un vieillard inutile d'oser vous présenter un jeune avocat dont la famille exerce cette fonction honorable depuis plus de deux cents ans dans la Franche-Comté ? Il est un de vos plus grands admirateurs, et très-capable de servir utilement.

— 1771. La cause dont il s'est chargé, et que mon-
sieur *Chéry* poursuit au conseil de sa Majesté, est digne assurément d'être jugée par vous. Il s'agit de savoir si douze ou quinze mille francs-comtois auront le bonheur d'être sujets du roi, ou esclaves des chanoines de Saint-Claude. Ils produisent leurs titres qui les mettent au rang des autres Français ; les chanoines n'ont pour eux qu'une usurpation clairement démontrée.

Il est à croire, Monseigneur, que, parmi les services que vous rendez au roi et à la France en réformant les lois, on comptera l'abolition de la servitude, et que tous les sujets du roi vous devront la jouissance des droits que la nature leur donne. Je respecte trop vos grands travaux pour abuser plus longtemps de votre patience. Souffrez que je joigne à mon admiration le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

A M. CHRISTIN.

8 de mai.

VOILA, mon cher ami, la lettre que je prends la liberté d'écrire à monsieur le chancelier : cela est un peu hardi de ma part. *Vox clamantis in deserto* n'est pas faite pour être écoutée à la cour, mais l'envie de vous servir me rend un peu insolent. Je vais écrire à M. Marie, et même à monsieur le marquis de Monteynard.

Frontis ad urbana descendo præmia.

Votre évêque de Saint-Claude veut destituer *Nidol*, notaire de Longchaumois, pour avoir reçu les protestations des habitans contre les faux actes dont les chanoines se prévalent. Il demande à être reçu notaire royal. Je ne fais, mon cher philosophe, si la chose est possible ; je ne me connais point en lettres de chancellerie : vous êtes à portée d'être instruit.

J'ai tout lieu d'espérer que vous aurez d'ailleurs un plein succès, et que vous reviendrez chez vous comme *Charles-quin* de son expédition de Tunis, avec dix-huit mille chrétiens

— dont il avait brisé les fers. Vous n'êtes pas
 1771. homme à renoncer, par ennui, à une chose
 que vous avez entreprise par vertu. Voilà de
 ces occasions où il faut rester sur la brèche
 jusqu'au dernier moment.

Je vous embrasse bien tendrement.

L E T T R E L X X I I.

A M. LE DUC DE LA VRILLIERE,

MINISTRE D'ETAT.

A Ferney, le 9 de mai.

MONSEIGNEUR,

JE dois vous représenter que, par le marché
 fait au nom du roi avec l'entrepreneur, tous
 les matériaux et tout ce qui peut servir au
 port et à la ville de Verfoy appartiennent à
 sa Majesté qui s'est engagée à les payer.

La petite frégate qui a servi à faire les voya-
 ges en Savoie, et qui est destinée à porter les
 sels en Suisse, appartient au roi; elle est ornée
 de fleurs de lis, et porte pavillon de France.

M. Bourcet me manda même qu'il voulait
 la réclamer au nom de sa Majesté. Les dettes

pour

pour lesquelles elle avait été faisie dans un port de Savoie , sur le lac de Genève , ne se montaient qu'à deux mille livres. Je ne balançai pas à la racheter. Je n'insiste point sur le paiement ; je m'en rapporte à votre équité , ou à celle du secrétaire d'Etat dans lequel le département de la ville de Verfoy pourra tomber , ou à monsieur le contrôleur général ; et j'attendrai votre commodité et la leur. — 1771.

Quant au projet de la ville de Verfoy , mon intérêt personnel doit céder sans doute à l'intérêt public. Toutes les observations que j'ai eu l'honneur de vous faire , je les ai faites à M. le duc de *Choiseul* qui daigna condescendre à toutes mes prières , et approuver toutes mes vues , excepté celles de l'emplacement du port que j'avais proposé à l'embouchure de la rivière , seulement pour épargner les frais.

M. *Bourcet* , chargé alors de toute l'entreprise , et assurément plus capable que personne de la conduire , connu , par la nature du terrain , qu'il fallait placer le port beaucoup plus haut , quoique cette position coûtât davantage.

On commençait à tracer la ville , et les fondemens du port étaient déjà jetés , lorsqu'environ deux cents *natifs* de Genève , dont quelques-uns avaient été assassinés par les *citoyens* , se réfugièrent dans Ferney. Ce sont

— presque tous d'excellens ouvriers en horlo-
 1771. gerie ; je les recueillis , je leur bâtis des maisons
 avec une célérité aussi grande que mon zèle.
 M. le duc de *Choiseul* approuva ma conduite.
 Sa Majesté leur permit d'exercer leurs fon-
 ctions en toute liberté , sans payer aucun
 impôt. On promit au village de Ferney tous
 les privilèges dont la ville de Verfoy devait
 jouir.

J'avancai tout ce qui me restait d'argent à
 ces nouveaux colons ; ils travaillèrent. M. le
 duc de *Choiseul* eut même la générosité d'ache-
 ter plusieurs de leurs montres. Ils en fournis-
 sent actuellement en Espagne, en Italie, en
 Hollande, en Russie, et font entrer de l'argent
 dans le royaume. Les choses ont changé
 depuis ; mais j'espère que vos bontés pour
 moi ne changeront point, et que vous vou-
 drez bien protéger ma colonie comme M. le
 duc de *Choiseul* la protégeait. Je lui dois tout.
 Je serai pénétré jusqu'au dernier moment de
 ma vie de la reconnaissance respectueuse que
 je lui dois, et de l'admiration que la noblesse
 de son caractère m'a toujours inspirée.

Vous approuvez mes sentimens , Monsei-
 gneur ; vous avez intérêt, plus que personne ,
 que l'on ne soit point ingrat.

Accablé de vieillesse et de maladies , prêt
 à finir ma carrière , je vous implore bien moins

pour moi que pour les artistes qui se sont ———
 habitués à Ferney, et qui sont utiles à l'Etat 1771.
 auquel je suis très-inutile.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, &c.

L E T T R E L X X I I I.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 13 de mai.

M A D A M E ,

J E vous prie de lire et de faire lire la copie de la lettre à M. le duc de *la Vrillière*. Vous y verrez une très-petite partie de mes sentimens, et mon principal objet a été de les lui manifester ; car assurément je n'insiste point sur ce qu'il m'en a coûté pour retirer le vaisseau amiral d'esclavage.

La colonie que j'avais établie sous la protection de M. le duc de *Choiseul*, et sous la vôtre, fera bientôt détruite ; je ferai entièrement ruiné, et je m'en console avec beaucoup.

— d'honnêtes gens. Près de finir ma carrière, je
 1771. regrette fort peu les vanités de ce monde.

Permettez-moi seulement de vous dire, Madame, que mes derniers sentimens seront ceux de la reconnaissance que je vous dois, de mon admiration pour votre caractère comme pour celui de *Barmécide*, de mon respect et de mon attachement inviolable pour tous deux; c'est ma profession de foi, et rien ne m'en fera changer. Je mourrai aussi fidelle à la foi que je vous ai jurée, qu'à ma juste haine contre des hommes qui m'ont persécuté tant qu'ils ont pu, et qui me persécuteraient encore s'ils étaient les maîtres. Je ne dois pas assurément aimer ceux qui devaient me jouer un mauvais tour au mois de janvier, ceux qui versaient le sang de l'innocence, ceux qui portaient la barbarie dans le centre de la politesse; ceux qui, uniquement occupés de leur sottise vanité, laissaient agir leur cruauté sans scrupule, tantôt en immolant *Calas* sur la roue, tantôt en faisant expirer dans les supplices, après la torture, un jeune gentilhomme qui méritait six mois de Saint-Lazare, et qui aurait mieux valu qu'eux tous. Ils ont bravé l'Europe entière indignée de cette inhumanité; ils ont traîné dans un tombereau, avec un bâillon dans la bouche, un lieutenant général justement haï, à la vérité, mais dont l'innocence m'est démontrée

par les pièces même du procès. Je pourrais ———
 produire vingt barbaries pareilles , et les ren- 1771.
 dre exécrables à la postérité. J'aurais mieux
 aimé mourir dans le canton de Zug ou chez
 les Samoïèdes , que de dépendre de tels com-
 patriotes. Il n'a tenu qu'à moi autrefois d'être
 leur confrère ; mais je n'aurais jamais pensé
 comme eux.

Je vous ouvre , Madame , un cœur qui ne
 fait rien dissimuler , et qui est cent fois plus
 touché de vos bontés qu'ulcéré de leurs injus-
 tices atroces et de leur despotisme insupport-
 able.

Je ne me flatte pas , Madame , que les cir-
 constances où nous sommes , vous et moi ,
 vous permettent de m'écrire. Il est vrai que ,
 si vous me faites dire un mot par votre petite-
 fille , je mourrai plus content ; mais si vous
 gardez le silence , je n'en ferai pas moins à
 vos pieds ; je ne vous serai pas moins dévoué
 avec une reconnaissance aussi vive que respec-
 tueuse.

1771.

L E T T R E L X X I V .

A L A M E M E .

15 de mai.

PERMETTEZ, Madame, que j'ajoute un petit codicille à mon testament, et que je vous explique les étrennes qu'on voulait me donner au mois de janvier dernier.

M. *Séguier*, après la réception que le public lui avait faite à l'académie française, se mit à voyager. Il vint chez moi, et me dit que plusieurs conseillers du parlement le pressaient de dénoncer l'histoire de ce corps, imprimée, dit-on, il y a deux ans; qu'il ne pourrait s'empêcher à la fin de remplir son ministère; que s'il ne faisait pas la dénonciation, ces conseillers la feraient eux-mêmes, et que cela pourrait aller très-loin.

Je lui répondis, en présence de M. *Hénin*, résident à Genève, et de ma nièce, que cette affaire ne me regardait point du tout, que je n'avais aucune part à cette histoire, que d'ailleurs je la regardais comme très-véridique; et que, s'il était possible qu'une compagnie eût de la reconnaissance, le parlement devait des remerciemens à l'écrivain qui l'avait extrêmement ménagé.

Voilà, Madame, ma confession achevée. Si vous me donnez l'absolution, je ne mourrai que dans quinze jours ; si vous me la refusez, je mourrai dans quatre ; mais si je ne mourais pas en vous adorant, je me croirais plus réprouvé que *Belzébuth*. — 1771.

Le vieil hermite.

L E T T R E L X X V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

20 de mai.

Si mon héros ne peut deviner comment cette petaudière se terminera, il n'y a pas d'apparence qu'un vieil aveugle entrevoie ce que le vice-roi d'Aquitaine ne voit point. Je juge seulement, à vue de pays, que notre nation a été toujours légère, quelquefois très-cruelle, qu'elle n'a jamais su se gouverner par elle-même, et qu'elle n'est pas trop digne d'être libre. J'ajouterai encore que j'aimerais mieux, malgré mon goût extrême pour la liberté, vivre sous la patte d'un lion, que d'être continuellement exposé aux dents d'un millier de rats mes confrères.

On m'envoie une seconde édition beaucoup

— plus ample de la brochure des peuples aux
1771. parlemens. Monseigneur voudra bien que je
lui en fasse part. Elle produit quelque effet
dans la province ; ce n'est pas une raison pour
qu'elle réussisse à Paris : cependant tous les
faits en sont vrais.

Je fais très-bon gré à l'auteur d'avoir donné
hardiment tant d'éloges à monsieur le duc de
Choiseul ; il a les plus grandes obligations à ce
ministre.

M. le duc de *Choiseul* a favorisé sa colonie, a
fait donner des privilèges étonnans à sa petite
terre ; il lui a accordé sur le champ toutes les
grâces que ce solitaire lui a demandées pour
les autres ; places, argent, privilèges, rien ne
lui a coûté ; et la dernière grâce qu'il a signée,
a été une patente de brigadier pour un des
neveux du solitaire. Il serait donc le plus
ingrat et le plus indigne de tous les hommes,
s'il n'avait pas une reconnaissance propor-
tionnée à tant de bienfaits. Malheur à celui
qui le condamnerait d'avoir rempli son devoir !
Ce ne fera pas certainement mon héros qui
conseillera l'ingratitude. Un brave chevalier
peut être d'un parti différent d'un autre
brave chevalier, mais tous deux doivent se
rendre justice. Je me trouve comme *Atticus*
entre *César* et *Pompée*. Le solitaire n'a écouté
que son cœur : il est intimement persuadé que

l'ancien parlement de Paris avait autant de tort que du temps de la fronde ; il ne peut d'ailleurs aimer ni les meurtriers des *Calas*, ni ceux du pauvre *Lalli*, ni ceux du chevalier de *la Barre*. Les jurisconsultes de l'Europe, et surtout le célèbre marquis *Beccaria*, n'ont jamais qualifié ces jugemens que d'assassinats. — 1771.

Le solitaire a dans le nouveau parlement un neveu, doyen des conseillers-clerks, qui pense entièrement comme lui.

Le solitaire se flatte que monsieur le chancelier, qui jusqu'à présent a très-approuvé ses sentimens et sa conduite, trouvera très-bon qu'en rendant gloire à la vérité, il rende aussi ce qu'il doit à M. le duc de *Choiseul*.

Le solitaire regarde les nouveaux établissemens faits par monsieur le chancelier, comme le plus grand service qu'on pouvait rendre à la France. Il n'a été que trop témoin des malheurs attachés au trop d'étendue qu'avait le ressort du parlement de Paris. Il trouve que les princes et les pairs auront bien plus d'influence sur le nouveau parlement qui sera moins nombreux. Il croit que tous les seigneurs haut-justiciers doivent rendre grâce à monsieur le chancelier des droits qu'il leur donne. Il pense que ce chef de la justice est presque le seul qui ait eu une éloquence absolument opposée au pédantisme, et il est rempli d'estime

— pour lui, sans rien favoir et sans vouloir rien
1771. favoir des intérêts particuliers qui ont pu
diviser la cour.

Le solitaire supplie même monseigneur le maréchal de *Richelieu* de vouloir bien, dans l'occasion, faire valoir auprès de monsieur le chancelier la naïveté et le défintéressement qu'on expose dans cette lettre, et dont on ne peut pas douter. Monsieur le chancelier a eu la bonté de lui écrire.

Il arrive quelquefois, dans de pareilles occasions, qu'on déplaît aux deux partis; mais à la longue, la franchise et la pureté des sentimens réussissent toujours.

J'ose penser aussi qu'à la longue le nouveau système réussira, parce que c'est le bien de la France.

Ce qui alarme le plus les provinces, c'est la crainte des nouveaux impôts; c'est la douleur de voir qu'après neuf ans de paix les finances du royaume soient dans un état si déplorable, tandis qu'une trentaine de financiers, qui ont fait des fortunes immenses, insultent par leur faste à la misère publique.

J'ai dit à mon héros tout ce que j'avais sur le cœur; j'ajoute très sérieusement que mon plus grand chagrin est de mourir sans avoir la consolation de lui faire encore une fois ma cour; mais les circonstances présentes ne le

permettent pas , et mon triste état me prive absolument de ce que j'ambitionnais le plus. 1772.

Je suis très-aïse que vous ayez rendu vos bonnes grâces à un homme qui était en effet très-affligé de les avoir perdues , et qui sentait toutes les obligations qu'il vous avait. J'ai été quelquefois fâché contre lui d'avoir mis dans mes pièces des vers que je ne voudrais pas avoir faits ; mais dans l'amitié il faut se pardonner ces petits griefs. Ce serait un grand malheur de se brouiller avec ses amis pour des vers ou pour de la prose.

Voilà trop de prose , je vous en demande bien pardon. Agréez mon très-tendre respect et tous les sentimens qui m'attachent inviolablement à vous tant que je respirerai. V.

L E T T R E L X X V I.

A M. L' A B B É A R N A U D.

A Ferney , premier de juin.

IL y avait long-temps , Monsieur , que nous étions confrères. Nous avons souvent pensé de même dans la *Gazette étrangère* , et je pense absolument comme vous sur tout ce que vous dites des langues , dans votre discours aussi utile que sage et éloquent.

Il est très-vrai que notre langue s'est formée
 1771. très-tard, et que cet édifice n'est bâti qu'avec
 des débris. Voilà pourquoi *Racine* et *Boileau*,
 qui ont fait un palais régulier, sont des hom-
 mes admirables ; aussi on fait à présent en
 Angleterre une nouvelle édition magnifique
 de *Boileau*, et on n'en fera jamais de *Bourdaloue*,
 ni de *Maffillon*. Soyez très-sûr que, si on parle
 aujourd'hui français à Moscou et à Copen-
 hague, ce n'est pas à *Pascal* même qu'on en a
 l'obligation.

Notre droguet ne vaut pas le velours
 d'Athènes, mais on l'a si bien brodé qu'il est
 à la mode dans toute l'Europe. Vous savez
 que tous les gens de lettres apprennent aujour-
 d'hui l'anglais, langue plus irrégulière que la
 nôtre, beaucoup plus dure et plus difficile à
 prononcer ; et ce n'est que depuis *Pope* qu'on
 apprend l'anglais.

Dieu me garde de n'être que le cousin du
 meilleur de mes frères, dont j'ambitionne
 l'estime et l'amitié plus que le titre de cousin
 du roi ! Je vous donnerai du respect dans cette
 première lettre ; mais, si les maux qui m'accab-
 lent me permettent encore de vous écrire,
 je bannirai les cérémonies qui ne conviennent
 pas aux philosophes.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Premier de juin.

Vous avez brûlé, Madame, tout ce qu'on a écrit sur les parlemens. Eh bien, brûlez donc encore cette troisième édition d'un écrit composé à Lyon; mais ne brûlez pas la page 7 qui contient les justes éloges du mari de votre grand'maman. Vous devriez bien, si vous avez de l'amitié pour moi, envoyer cette page 7 à madame *Barmécide*.

Je vous répète que je ne serai jamais ingrat, mais que je n'oublierai jamais le chevalier de *la Barre* et mon ami, le fils du président d'*Etallonde*, qui fut condamné au supplice des parricides pour une très-légère faute de jeunesse. Il se déroba par la fuite à cette boucherie de cannibales; je le recommandai au roi de Prusse qui lui a donné, en dernier lieu, une compagnie de cavalerie.

A peine se souvient-on dans Paris de cette horreur abominable. La légèreté française danse sur le tombeau des malheureux. Pour moi, je

— n'ai jamais mis ma légéreté à oublier ce qui fait
1771. frémir la nature. Je déteste des barbares, et
j'aime mes bienfaiteurs.

Vous aimez les Anglais ; n'ayez donc point d'indifférence pour un homme qui est tout aussi anglais qu'eux. Songez d'ailleurs que je vis dans un désert où je veux mourir, à moins que je n'aie mourir en Suisse. Songez que je ne dis jamais tout ce que je pense, et qu'il y a soixante ans que je fais ce métier. Songez qu'ayant fondé une colonie dans ma Sibérie, je dois approuver infiniment la grâce que fait le roi à tous les seigneurs des terres, de payer les frais de leurs justices.

Je fais bien, encore une fois, qu'à Paris on ne fait pas la moindre attention à ce qui peut faire le bonheur des provinces ; je fais qu'on ne s'occupe que de souper et de dire son avis au hasard sur les nouvelles du jour. Il faut d'autres occupations à un homme moitié cultivateur et moitié philosophe. Je me suis ruiné à faire du bien, je ne demande aucune grâce à personne, et je ne veux rien de personne. Si jamais je vais à Paris pour une opération qu'on dit qu'il faut faire à mes yeux, et qui ne réussira pas, ce sera beaucoup plus pour avoir la consolation de m'entretenir avec vous, que pour recouvrer la vue et pour prolonger ma vie.

Un hafard affez heureux m'amena en France, —————
 il y a près de vingt ans. Je ne devrais pas y 1771.
 être, parce que je ne penfe pas à la françaife ;
 mais, quand je ferais autre, comptez, Madame,
 que je vous ferai attaché jufqu'à mon dernier
 moment, avec des fentimens auffi inaltérables
 que ma façon de penfer. V.

L E T T R E L X X V I I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 3 de juin.

LA lettre de mon héros m'a donné un tremblement de nerfs qui m'aurait rendu paralytique, fi je n'avais pas, le moment d'après, reçu une lettre de monsieur le chancelier, qui a remis mes nerfs à leur ton, et rétabli l'équilibre des liqueurs. Il est très-content ; il a feulement changé deux mots et fait réimprimer la chose. On en a fait quatre éditions dans les provinces. C'est la voix de *Jean* prêchant dans le défert, et que les échos répètent.

Mon héros fait que, quand *César* releva les statues de *Pompée*, on lui dit : Tu assures les tiennes. Ainfi mon héros, dans fon cœur,

— 1771. trouvera très-bon qu'on montre de la reconnaissance pour un homme qu'on appelle en France disgracié, et qu'on relève ses statues, pourvu qu'elles n'écrasent personne.

J'avoue que je suis une espèce de don *Quichotte* qui se fait des passions pour s'exercer. J'ai pris parti pour *Catherine II*, l'étoile du Nord, contre *Moustapha*, le cochon du croissant. J'ai pris parti contre nosseigneurs sans aucun motif que mon équité et ma juste haine envers les assassins du chevalier de *la Barre* et du jeune d'*Etallonde*, mon ami, sans imaginer seulement qu'il y eût un homme qui dût m'en favoir gré.

J'ai, dans toutes mes passions, détesté le vice de l'ingratitude; et si j'avais obligation au diable, je dirais du bien de ses cornes.

Comme je n'ai pas long-temps à ramper sur ce globe, je me suis mis à être plus naïf que jamais: je n'ai écouté que mon cœur; et, si on trouvait mauvais que je suivisse ses leçons, j'irais mourir à Astracan, plutôt que de me gêner, dans mes derniers jours, chez les Velches. J'aime passionnément à dire des vérités que d'autres n'osent pas dire, et à remplir des devoirs que d'autres n'osent pas remplir. Mon ame s'est fortifiée à mesure que mon pauvre corps s'est affaibli.

Heureusement mon caractère a plu à l'homme
 auquel

auquel il aurait pu déplaire. Je me flatte —
qu'il ne vous rebute pas, et c'est ce que j'ai 1771.
ambitionné le plus.

Je sens vivement vos bontés. Je ne désespère pas de faire un jour, si je vis, un petit tour très-incognito à Paris ou à Bordeaux, pour vous faire ma cour, vous jurer que je meurs en vous aimant, et m'enfuir au plus vite : mais je crois qu'il faut attendre que j'aye quatre-vingts ans sonnés. Je n'en ai que soixante et dix-huit, je suis encore trop jeune.

J'ai d'ailleurs fondé une colonie quel'homme à qui je dois tout se fait fleurir, et qui me ruine à présent en exigeant ma présence.

Ce que vous daignez me dire sur ma santé et *Tronchin*, me fait cent fois plus de plaisir que votre vespérie ne m'alarme : aussi vous suis-je plus attaché que jamais avec le plus tendre et le plus profond respect, et le plus éloigné de l'ingratitude. V.

1771.

L E T T R E L X X I X.

A M. ELIE DE BEAUMONT.

A Ferney, 7 de juin.

J E ne fais, mon cher *Cicéron*, si vous êtes à Rome ou à Tusculum. Il y a des gens qui prétendent que vous êtes à la cour, et que vous avez une charge auprès de M. le comte de *Provence*. Je vous aimerais mieux dans votre royaume de Canon, dont vous ferez sûrement un lieu d'abondance, de délices et d'étude.

Je conseille à mon petit neveu d'*Ornoi* d'en faire autant chez lui. Quand on a bien cherché le bonheur, on ne le trouve jamais que dans sa propre maison. Je n'ai jamais imaginé qu'il pût être dans la grand'chambre ou dans la grand'salle. Voilà mon autre neveu, le gros abbé, doyen des clercs; il ne s'y attendait pas, il y a six mois. J'aime mieux tout simplement l'ancienne méthode des jurés qui s'est conservée en Angleterre. Ces jurés n'auraient jamais fait rouer *Calas*, et conclu, comme *Riquet*, à faire brûler sa respectable femme; ils n'auraient pas fait rouer *Martin* sur le plus

ridicule des indices ; le chevalier de *la Barre* —
 âgé de dix-neuf ans, et le fils du président ^{1771.}
d'Etallonde, âgé de dix-sept, n'auraient point
 eu la langue arrachée par un arrêt, le poing
 coupé, le corps jeté dans les flammes, pour
 n'avoir point fait la révérence à une procession
 de capucins, et pour avoir chanté une mau-
 vaise chanson de grenadiers. Ils n'auraient
 point traîné à Tiburn un brave général d'ar-
 mée, quoique très-brutal, avec un bâillon
 dans la bouche, et n'auraient point prétendu
 extorquer à sa famille quatre cents mille francs
 d'amende, à quoi son bien était fort loin de
 monter. Je m'étonne seulement qu'on ne lui
 fit pas subir, à Paris, la question ordinaire et
 extraordinaire, pour savoir au juste à quelle
 minute les Anglais nous avaient chassés de
 toute l'Inde, où tant de gens s'étaient con-
 duits en fous, et tant d'autres en fripons.

Mon ami, quand des juges n'ont que l'am-
 bition et l'orgueil dans la tête, ils n'ont jamais
 l'équité et l'humanité dans le cœur. Il y a eu
 dans l'ancien parlement de Paris de belles
 âmes, des hommes très-respectables, pour
 qui j'ai de la vénération ; mais il y a eu des
 bourreaux insolens. Je n'ai qu'un jour à vivre,
 et je le passe à dire ce que je pense. Je persiste
 à croire que l'établissement des six conseils
 souverains est le salut de la France. Je n'aime

— le pouvoir arbitraire nulle part , et surtout je
1771. le hais dans des juges.

Il faut que le nouveau parlement de Paris prenne bien garde à ce qu'il fera sur l'affaire des *Perra* de Lyon. Je pense que la *le Rouge* a été noyée, que c'est son corps qu'on a trouvé dans le Rhône. M. *Loyseau* ne s'éloigne pas de cet avis, et je crois avec lui que la *le Rouge*, en cherchant son chat, ou en étant poursuivie dans cette allée sombre, par quelque effronté, tomba dans les privés que l'on curait alors, et qui étaient ouverts malgré les réglemens de police. Ceux qui laissèrent ces lieux ouverts, étant en contravention, prirent peut-être le parti d'aller jeter le corps dans le Rhône, ce qui est assez commun à Lyon.

Tout le reste de l'accusation contre les *Perra* et contre les autres accusés me paraît le comble de l'absurdité et de l'horreur. Je trouve d'ailleurs qu'il est contre toute raison, contre toute législation, contre toute humanité, de recommencer un procès criminel contre six personnes déclarées innocentes par trente juges qui les ont examinées pendant neuf mois, et qui ne sont pas des imbécilles.

Il y a deux choses bien réformables en France, notre code criminel et le fatras de nos différentes coutumes.

Que voulez-vous ! nous avons été barbares

dans tous les arts, jusqu'au temps qui touchait au beau siècle de *Louis XIV.* Nous le sommes encore en jurisprudence ; et une preuve indubitable, c'est la multiplicité de nos commentaires. Si quelqu'un veut se donner la peine de nous refondre, ce sera un *Prométhée* qui nous apportera le feu céleste. — 1771.

Pour moi, je ne me mêle que de ma petite colonie qui m'a ruiné dans mon désert. M. le duc et madame la duchesse de *Choiseul* la soutenaient par leurs bontés généreuses. Elle est actuellement sur le penchant de sa ruine. J'ai perdu mes protecteurs, j'ai perdu la plus grande partie de mon bien ; je vais bientôt perdre la vie, ce qui arrive à tout le monde, mais ce sera en étant fidelle à la vérité et à l'amitié.

Mille respects à madame de Canon.

1771.

L E T T R E L X X X.

A M. T H O M A S,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

A Ferney, 14 de juin.

JE vous aime, Monsieur, de tout mon cœur, non-seulement parce que vous faites de très-beaux vers, mais parce que vous soutenez noblement l'honneur et la liberté des lettres.

L'article *Epopée* vous fera assurément très-inutile; vous l'aurez dans quatre mois, si la chambre syndicale est aussi exacte cette fois-ci qu'elle l'a été l'autre: mais souvenez-vous bien que cet article *Epopée* n'est que dans votre génie. L'auteur de cet article s'est bien donné de garde de hasarder aucun précepte; il ne connaît que les exemples. Il a traduit quelques morceaux des poètes étrangers, et s'en est tenu là, comme de raison, laissant à tout lecteur la liberté de conscience qu'il demande pour lui-même.

Vous avez très-bien fait de choisir un héros arrivé de la mer Glaciale. Nous n'en avons guère sur les bateaux de la Seine et de la Loire. Il est vrai que votre héros avait deux

natures , il était moitié loup-cervier et moitié homme ; mais c'est l'homme que vous chantez. 1771.

Savez-vous ce qui s'est passé , il y a un an , sur son tombeau ? L'impératrice de Russie y fit chanter un *Te Deum* en grec , pour la victoire navale dans laquelle toute la flotte turque avait été détruite. Un archimandrite nommé *Platon* , aussi éloquent que celui d'Athènes , remercia *Pierre le grand* de cette victoire , et fit souvenir la Russie qu'avant lui on ne connaissait pas le nom de flotte dans la langue de ses vastes Etats. Cela vaut bien , Monsieur , nos sermons de Saint-Roch et de Saint-Eustache , et même nos itératives remontrances qui font tant de bruit chez les Velches.

Soyez sûr , Monsieur , que personne ne rend plus de justice que moi à votre génie et à vos sentimens , et que j'aime votre façon de penser autant que je hais la bassesse et la charlatanerie.

1771.

L E T T R E L X X X I.

A M. ALLAMAND,

*Ministre à Corzier , pays de Vaud en Suisse,
présentement professeur à Lausanne.*

A Ferney, 17 de juin.

UNE partie de ce que je désirais , Monsieur, est arrivée ; je ne voulais que la tolérance , et , pour y parvenir , il fallait mettre dans tout leur ridicule les choses pour lesquelles on ne se tolérait pas.

Je vous assure que , le 30 de mai dernier , Calvin et le jésuite *Garasse* auraient été bien étonnés , s'ils avaient vu une centaine de vos huguenots , dans mon village devenu un lieu de plaifance , faire les honneurs de ce que nous appelons la fête de Dieu , élever deux beaux reposoirs , et leurs femmes assister à notre grand'messe pour leur plaisir. Le curé les remercia à son prône , et fit leur éloge.

Voilà ce que n'auraient fait ni le cardinal de *Lorraine* , ni le cardinal de *Guise*.

Il est vrai que je ne suis pas encore parvenu à faire distribuer aux pauvres les trésors de Notre-Dame de Lorette , pour avoir du pain ;

mais

mais ce temps viendra. On s'apercevra que tant de pierreries sont fort inutiles à une vieille statue de bois pourri : *Dic lapidibus istis ut panes fiant.* — 1771.

Il ne faut plus compter sur la prétendue ville de la tolérance qu'on voulait bâtir à Verfoy. Elle n'existera qu'avec la ville de la diète européenne, dont l'abbé de *Saint-Pierre* a donné le plan; mais du moins il y a un village de libre en France, et c'est le mien. Quand je ne serais parvenu qu'à voir rassemblés chez moi, comme des frères, des gens qui se détestaient au nom de DIEU, il y a quelques années, je me croirais trop heureux.

Vous m'écrivîtes, il y a long-temps, Monsieur, que certaines brochures, dont l'Europe est inondée, ne feraient pas plus d'effet que les écrits de *Tindal* et de *Toland*; mais ces messieurs ne sont guère connus qu'en Angleterre. Les autres sont lus de toute l'Europe; et je vous répons que, de la mer Glaciale jusqu'à Venise, il n'y a pas un homme d'Etat aujourd'hui qui ne pense en philosophe. Il s'est fait dans les esprits une plus grande révolution qu'au seizième siècle. Celle de ce seizième siècle a été turbulente, la nôtre est tranquille. Tout le monde commence à manger paisiblement son pain à l'ombre de son figuier, sans s'informer s'il y a dans le pain

— autre chose que du pain. Il est triste pour
1771. l'espèce humaine que, pour arriver à un but
si honnête et si simple, il ait fallu percer dix-
sept siècles de sottises et d'horreurs.

Adieu, Monsieur; je suis bien fâché que
mon domicile, qui s'embellit tous les jours,
soit si loin du vôtre; je voudrais que votre
Jérusalem fût à deux pas de ma Samarie. Je
vous embrasse sans cérémonie du meilleur de
mon cœur, avec bien de l'estime et de l'amitié.

Je suis aveugle et mourant, mais les vingt-
quatre lettres de l'alphabet sont à peu-près
remplies.

L E T T R E L X X X I I .

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

17 de juin.

M A D A M E ,

Q U O I Q U ' O N ne m'écrive guère de Babylone,
et que j'écrive encore moins, on m'a mandé
que vous étiez malade; peut-être n'en est-il
rien: mais, dans le doute, vous trouverez

bon que je vous dise combien votre fanté est précieuse à tous ceux qui ont des yeux, des oreilles et une ame. Pour des yeux, je ne m'en pique pas ; il n'y a plus qu'un degré entre votre petite-fille et moi. Mes oreilles ne sont pas malheureusement à portée de vous entendre ; à l'égard de l'ame, c'est autre chose : je crois entendre de loin la vôtre devant laquelle la mienne est à genoux. Il n'y a point d'ame au monde qui puisse trouver mauvais qu'il y ait des ames sensibles, pleines de la plus respectueuse reconnaissance pour leurs bienfaiteurs. — 1771.

Soit que votre fanté ait été altérée, soit que, vous et le grand-père de votre petite-fille, vous conserviez une fanté brillante, je compte ne rien faire de mal à propos, en vous disant que votre foulier que je conserve me fera toujours le plus précieux de tous les bijoux ; que les capucins de mon pays, et les sœurs de la charité, et tous les gens qui vont à présent pieds nuds, vous bénissent ; que les horlogers, en émaillant leurs cadrans, et en les ornant de votre nom, vous souhaitent des heures agréables ; que les neiges des Alpes et du mont Jura se fondent quand on parle de vous ; que tous ceux qui ont été comblés de vos bontés ne s'entretiennent que de leur reconnaissance ; que sur les bords de l'Euphrate,

— comme sur ceux de l'Oronte, tous les bergers
1771. vous chantent sur leurs chalumeaux.

Cette églogue, Madame, ne pourrait déplaire qu'à ceux qui n'aiment ni *Théocrite* ni *Virgile*.

Pour moi, Madame, qui les aime passionnément, je vous dirai :

*Ante leves ergo pascentur in aethere cervi,
Quàm nostro illius labatur pectore vultus.*

Vous entendez le latin, Madame, vous savez ce que cela veut dire.

Les cerfs iront paître dans l'air avant que j'oublie son visage. Les savans assurent que cela est fort élégant. Vous me direz, Madame, que je n'ai jamais vu votre visage. Je vous demande pardon, je le connais très-bien; car j'ai, comme vous savez, votre foulard et vos lettres; et, quand on connaît le pied et le style de quelqu'un, il faudrait être bien bouché pour ne pas connaître ses traits parfaitement. Je suis désespéré de ne les pas voir face à face, mais je présume que ce bonheur n'est pas fait pour moi.

Embellissez les bords de l'Oronte, tandis que je vais me faire enterrer vers le lac Leman, en vous présentant, à vous et à tout ce qui vous environne en Syrie, mon profond respect,

mon inviolable reconnaissance, mon adoration de latrie ou du moins d'hyperdulie. 1771.

Le vieux radoteur aveugle, entre un lac et une montagne couverte de neige.

LETTRE LXXXIII.

A M. MARMONTEL.

21 de juin.

Il y a si long-temps, mon très-cher confrère, que je vous ai envoyé trois tomes des Questions sur l'Encyclopédie, qu'il faut que vous ne les ayez pas reçus. J'en ai encore deux autres à mettre dans votre petite bibliothèque : et, comme il est souvent question de vous dans ces volumes, j'ai fort à cœur que vous les ayez ; mais je ne fais comment m'y prendre.

Je dois vous dire que vous avez dans le Nord une héroïne qui combat pour vous ; c'est madame la princesse d'*Aschkof*, assez connue par des actions qui passeront à la postérité. Voici comme elle parle de votre chère sorbonne, dans son *Examen du voyage de l'abbé Chape en Sibérie* : „ La sorbonne nous est connue par deux anecdotes intéressantes. La première, lorsqu'en l'année 1717, elle s'ilustra en présentant à *Pierre le grand* les

— 1771. » moyens de soumettre la Russie au pape ; la
 » seconde, par sa prudente et spirituelle con-
 » damnation du *Bélifaire* de M. Marmontel, en
 » 1767. Vous pouvez juger, par ces deux
 » traits, de la profonde vénération que tout
 » homme qui a le sens commun doit avoir
 » pour un corps aussi respectable, qui plus
 » d'une fois a condamné le pour et le contre.»

J'ai eu deux jours cette très-étonnante prin-
 cesse à Ferney ; cela ne ressemble point à vos
 dames de Paris : j'ai cru voir *Thomyris* qui
 parle français.

Je vous prie, quand vous verrez quelque
 premier commis des bureaux, de lui demander
 pourquoi on parle notre langue à Moscou et
 à Yassi. Pour moi, je crois qu'on en a plus
 d'obligation à votre *Bélifaire* et autres ouvra-
 ges semblables, qu'à nos lettres de cachet.

Est-il vrai que nous aurons bientôt vos
Incas ? est-ce dans leur patrie qu'il faut cher-
 cher le bien être ? Je suis bien sûr que j'y
 trouverai le plaisir ; c'est ce que je trouve
 rarement dans les livres qui me viennent de
 France : j'ai grand besoin des vôtres.

Avez-vous vu la *Dunciade* et l'*Homme dan-
 gereux*, &c., en trois volumes ? Il y a bien de
 la différence entre chercher la plaisanterie et
 être plaissant.

Bonsoir, mon très-cher confrère ; souvenez-

vous de moi avec ceux qui s'en fouviennent, —
 et aimez toujours un peu votre plus ancien 1771.
 ami. Madame *Denis* vous fait mille tendres
 complimens.

L E T T R E L X X X I V .

A M. L' A B B É M I G N O T .

A Ferney, 24 de juin.

Du temps de la fronde, mon cher ami, on
 criait bien autrement contre les sages attachés
 à la bonne cause ; mais , avec le temps , la
 guerre de la fronde fut regardée comme le
 délire le plus ridicule qui ait jamais tourné les
 têtes de nos Velches impétueux et frivoles.

Je ne donne pas deux années aux ennemis
 de la raison et de l'Etat pour rentrer dans leur
 bon sens.

Je ne donne pas six mois pour qu'on bénisse
 monsieur le chancelier de nous avoir délivrés
 de trois cents procureurs. Il y a vingt-quatre
 ans que le roi de Prusse en fit autant ; cette
 opération augmenta le nombre des agricul-
 teurs , et diminua le nombre des chenilles.

Vous avez fait une belle œuvre de suréro-
 gation, en remettant votre place de juge de

— 1771. la caisse d'amortissement, et je ne crois pas cette caisse bien garnie; mais enfin vous résignez quatre mille livres d'appointement: cela est d'autant plus beau que la faction ne vous en fera aucun gré. Quand les esprits sont échauffés, on aurait beau faire des miracles, les pharisiens n'en crient pas moins *Tolle*; mais cela n'a qu'un temps.

Je vois la bataille avec tranquillité, du haut de mes montagnes de neige, et je lève mes vieilles mains au ciel pour la bonne cause. Je suis très-persuadé que monsieur le chancelier remportera une victoire complète, et qu'on aimera le vainqueur.

Je suis fâché qu'on laisse courir plusieurs brochures peu dignes de la gravité de la cause, et du respect que l'on doit au général de l'armée. J'en ai vu une qu'on appelle *Le coup de peigne d'un maître perruquier*, dans laquelle on propose de faire mettre à Saint-Lazare tous les anciens conseillers du châtelet, et de les faire fesser par les frères. Cette plaisanterie un peu grossière ne me paraît pas convenable dans un temps où presque tout le royaume est dans l'effervescence et dans la consternation.

Je serais encore plus fâché qu'on vous proposât, dans le moment présent, des impôts à enregistrer.

J'avoue que je ne conçois pas comment, —
 après neuf années de paix, on a besoin de 1771.
 mettre de nouveaux impôts. Il me semble
 qu'il y aurait des ressources plus promptes,
 plus sûres et moins odieuses ; mais il ne m'appartient pas de mettre le nez dans ce fanc-
 tuaire qui est plus rempli d'épines que d'argent
 comptant.

On parle d'un nouvel arrêté du parlement
 de Dijon, plus violent que le premier ; mais
 je ne l'ai point vu.

Il faut que je vous dise que j'ai un ami
 intime à Angoulême : c'est M. le marquis
 d'Argence, non pas le d'Argens de Provence,
 qui a fait tant d'ouvrages ; mais un brigadier
 des armées du roi, qui a beaucoup de mérite
 et beaucoup de crédit dans sa province. Il
 prétend que le préfidial de cette ville ne vou-
 lait point enregistrer, il prétend que je lui ai
 écrit ces mots : *Le droit est certainement du côté
 du roi ; sa fermeté et sa clémence rendront ce droit
 respectable.* Il prétend qu'il a lu à ces messieurs
 mes deux petites lignes, et qu'il y a pris son
 texte pour obtenir l'enregistrement.

Je ne crois point du tout être homme à
 servir de texte ; je n'ai point cette vanité,
 mais j'ai beaucoup de bonne volonté.

Nous sommes bien contents, votre sœur et
 moi, de votre Turquie. Nous ne pensons

— point du tout que le gouvernement des
 1771. *Mouftapha*, des *Mahomet* et des *Orcan* ait le
 moindre rapport avec notre monarchie gou-
 vernée par les lois, et surtout par les mœurs.
 Votre conduite n'a certainement pas démenti
 vos opinions. Notre pauvre d'*Ornoi* me paraît
 toujours très-affligé. Il est heureux, il est
 jeune; le temps change tout.

Nous vous embrassons bien tendrement.

LET T R E L X X X V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 de juin.

CROYEZ-MOI, Madame, si quelque chose
 dépend de nous, tâchons tous deux de ne
 point prendre d'humeur. C'est ce que nous
 pouvons faire de mieux à notre âge, et dans
 le triste état où nous sommes.

Vous me laissez deviner tout ce que vous
 pensez; mais pardonnez-moi aussi mes idées.
 Trouvez bon que je condamne des gens que
 j'ai toujours condamnés, et qui se sont fouillés
 en cannibales du sang de l'innocent et du
 faible. Tout mon étonnement est que la nation

ait oublié les atrocités de ces barbares. Comme ———
 j'ai été un peu persécuté par eux, je suis en 1771.
 droit de les détester ; mais il me suffit de leur
 rendre justice. Rendez-la-moi, Madame, après
 cinquante années de connaissance ou d'amitié.

J'avais infiniment à cœur que votre grand'-
 maman et son mari fussent persuadés de mes
 sentimens. Je ne vois pas pourquoi vous ne
 leur avez pas envoyé cette septième page ; et
 il est très-triste pour moi qu'elle leur vienne
 par d'autres.

Votre dernière lettre me laisse dans la per-
 suasion que vous êtes fâchée, et dans la crainte
 que votre grand'maman ne le soit ; mais je
 vous avertis toutes deux que je m'enveloppe
 dans mon innocence ; je n'ai écouté que les
 mouvemens de mon cœur : n'ayant rien à me
 reprocher, je ne me justifierai plus. Il y a
 d'ailleurs tant de sujets de s'affliger qu'il ne
 s'en faut pas faire de nouveaux.

Je n'aurai pas la cruauté d'être en colère
 contre vous. Je vous plains, je vous par-
 donne, et je vous souhaite tout ce que la
 nature et la destinée vous refusent aussi-bien
 qu'à moi.

Pardonnez-moi de même l'affliction que je
 vous témoigne, en faveur de l'attachement
 qui ne finira qu'avec ma vie, laquelle finira
 bientôt. V.

1771.

L E T T R E L X X X V I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier de juillet.

JE n'écris plus ; je suis devenu en peu de temps incapable de tout ; je suis tombé très-lourdement après avoir fait encore quelques tours de passe-passe.

Mon cher ange est prié de me renvoyer les Pélopidés de ce jeune homme ; car je ne veux plus entendre parler de ces momeries dans un temps où le goût est entièrement perdu à la cour et égaré à la ville. Il ne reste plus rien du dernier siècle ; il est enterré et je m'enterre aussi.

Je remercie infiniment madame d'Argental d'avoir fait parvenir à madame Corbi les imprécations contre les cannibales en robe, qui se sont souillés tant de fois du sang innocent, et qu'on a la bêtise de regretter. Il était digne de notre nation de s'ingérer de regarder nos assassins comme nos protecteurs. Nous sommes des mouches qui prenons le parti des araignées.

Je fais bien qu'il y a des torts de tous les côtés ; cela ne peut être autrement dans un pays sans principes et sans règles.

On dit que les fortunes des particuliers se sentiront de la confusion générale ; il le faut bien , et je m'y attends. Ma colonie sera détruite , mes avances perdues , toutes mes belles illusions évanouies. — 1771.

Je crois que mon ange a été sollicité de parler à M. de *Monteynard* , en faveur de douze mille braves gens qui sont , je ne fais pourquoi , esclaves de vingt chanoines. On ne fait point à Paris qu'il y a encore des provinces où l'on est fort au-dessous des Cafres et des Hottentots.

Mon cher ange aura sans doute fait sentir à M. de *Monteynard* tout l'excès d'horreur et de ridicule que douze mille hommes , utiles à l'Etat , soient esclaves de vingt fainéans , chanoines , remués de moines. Monsieur de *Monteynard* a trop de raison pour ne pas être révolté d'un si abominable abus.

Que dirai - je d'ailleurs à mes anges , du fond de mes déserts ? qu'il y a deux solitaires qui leur sont attachés plus tendrement que jamais et pour toute leur vie. V.

1771.

L E T T R E L X X X V I I .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 20 de juillet.

O N est donc , mon héros , à Paris comme à Rome , parens contre parens. La différence est qu'il s'agissait chez les Romains de l'empire du monde et de ses bribes , et que chez les Velches il ne s'agit , comme à leur ordinaire , que de billevesées. Je crois pourtant que , s'il y a un bon parti , vous l'avez pris : et ce qui me persuade que ce parti est le meilleur , c'est qu'il n'est pas assurément le plus nombreux.

Je me trouve , Monseigneur , réformé à votre fuite dans ma chétive petite sphère. J'ai deux neveux qui ont chacun un grand crédit dans l'ancien et le nouveau parlement. J'ai donné mon suffrage au nouveau , mais je n'y ai pas eu grand mérite. Il y a long-temps que les *Calas* , les chevalier de *la Barre* , les *Lalli* , &c. m'ont brouillé avec les tuteurs des rois ; et j'ai toujours mieux aimé dépendre du descendant de *Robert le fort* , lequel descendait par femmes de *Charlemagne* , que d'avoir pour rois des bourgeois mes confrères. Je suis bien sûr que toute leur belle puissance intermédiaire ,

l'unité, l'indivisibilité de tous les parlemens ne m'auraient jamais fait rendre un sou de deux cents mille livres d'argent comptant que M. l'abbé *Terrai* m'a prises un peu à la *Mandrin*, dans le coffre-fort de M. *Magon*. Je lui pardonne cette opération de houfard, s'il ne nous prend pas tout le reste. — 1771.

C'est surtout cette aventure qui a dérangé ma pauvre colonie. Elle était née sous la protection de M. le duc de *Choiseul*, elle est tombée avec lui. On avait établi chez moi trois manufactures qui travaillaient pour l'Espagne, pour la Turquie, pour la Russie. Il était assez beau de voir entrer de l'argent en France par les travaux d'un misérable petit village. Tout cela va tomber, si je ne suis pas secouru. Les secours que je demandais n'étaient que le paiement de ce qu'on me doit, et qu'on avait promis de me payer. Je profiterai de vos bontés. J'écrirai à M. l'abbé de *Blet*. Si on me refuse l'aumône, je n'aurai pas du moins à me reprocher de ne l'avoir pas demandée.

Je m'étais figuré que mon héros habiterait uniquement Versailles; mais je vois qu'il veut encore jouir de son beau palais de Paris, où probablement j'aurai le malheur de ne lui faire jamais ma cour.

J'ai pris la liberté de recommander à madame

— la duchesse d'*Aiguillon* une dame de qualité de
 1771. Franche - Comté , madame la comtesse de
Beaufort ; et cette liberté , qui serait ridicule
 dans d'autres circonstances , porte son excuse
 dans l'étonnante aventure dont cette dame
 est la victime. Un coquin de prêtre , d'ailleurs
 très-scandaleux , et mort de ses débauches et
 d'une fièvre maligne , a déclaré en mourant
 que M. le comte de *Beaufort* l'avait assassiné.

M. de *Beaufort* , ancien officier , père de
 six enfans , et reconnu pour un des plus hon-
 nêtes gentilshommes de la province , a été
 décrété de prise de corps , et sa femme
 d'ajournement personnel. Les prêtres se sont
 ameutés , ils ont ameuté le peuple ; M. de
Beaufort a été obligé de s'enfuir pour laisser
 passer le torrent. Il ne demande qu'un sauf-
 conduit d'un mois , pour avoir le temps de
 préparer ses défenses. J'ignore si on peut
 obtenir cela de monsieur le chancelier. Si
 vous pouviez protéger madame de *Beaufort*
 dans cette cruelle affaire , vous feriez une
 action digne de vous.

Cela ressemble à l'aventure de ce *la Frenaye*
 qui se tua chez madame de *Tençin* , pour lui
 faire pièce. Ma destinée est de prendre le parti
 des opprimés. Je plaide actuellement au con-
 seil du roi pour douze mille hommes bien
 faits , que vingt chanoines prétendent être

leurs

leurs esclaves , et que je soutiens n'appartenir qu'au roi. Ces petites affaires-là tiennent la vieille en haleine , et repoussent l'ennui qui cherche toujours à s'emparer des derniers jours d'un pauvre homme. — 1771.

Je ne renonce d'ailleurs ni aux vers ni à la prose ; et , si vous étiez premier gentilhomme d'année , je vous importunerais , moi tout seul , plus que quatre jeunes gens. Je suis pourtant aveugle , non pas comme madame *du Deffant* , mais il s'en faut très-peu. Madame de *Boisgelin* , qui m'a vu dans cet état , m'a recommandé , avec son frère l'archevêque d'Aix , à l'oculiste *Grandjean*. Il serait plaisant qu'un archevêque me rendît la vue.

Je demande bien pardon à mon héros de l'entretenir ainsi de mes misères , mais il a voulu que je lui écrivisse. Il est assez bon pour me dire que ces misères l'amusent ; je ne suis pas assez vain pour m'en flatter ; ainsi je finis avec le plus profond respect et le plus tendre attachement, V.

1771.

L E T T R E L X X V I I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

29 de juillet.

DIEU soit béni, Madame ! votre grand-maman me rend justice, et vous me la rendez. Je ne crains plus de déplaire à une ame aimable, juste et bienfaisante, pour avoir élevé ma voix contre des êtres mal-fesans et injustes, qui dans la société ont toujours été insupportables, et dans l'exercice de leur charge, tantôt des assassins et tantôt des séditionnaires.

Je suis dans un âge et dans une situation où je puis dire la vérité. Je l'ai dite sans rien attendre de personne au monde, et soyez sûre que je ne demanderai jamais rien à personne, du moins pour moi, car je n'ai jusqu'ici demandé que pour les autres.

Si M. *Walpole* est à Paris, je vous prie de lui donner à lire la page 76 de la feuille que je vous envoie ; il y est dit un petit mot de lui. J'ai regardé son sentiment comme une autorité, et ses expressions comme un

modèle. Cette feuille est détachée du septième tome des Questions sur l'Encyclopédie, 1771. que vous ne connaissez ni ne voulez connaître. On a déjà fait quatre éditions des six premiers volumes, comme on a fait quatre éditions de ce grand dictionnaire qui est à la bastille. Il est en prison dans sa patrie; mais l'Europe est encyclopédiste. Vous me répondez comme une héroïne de *Corneille* à *Flaminius* :

Le monde sous vos lois ! ah, vous me feriez peur,
S'il ne s'en fallait pas l'Arménie et mon cœur !

Ne confondez pas, je vous prie, l'or faux avec le véritable. Je vous abandonne tout l'alliage qu'on a mêlé à la bonne philosophie. Nous rendons justice à ceux qui nous ont donné du vrai et de l'utile; soyons ce que le parlement devrait être, équitables et sans esprit de parti; réunissons-nous dans cette sainte religion qui consiste à vouloir être juste, et à ne voir (autant qu'on le peut) les choses que comme elles sont.

Si vous daignez vous faire lire la feuille que je vous envoie (laquelle n'est qu'une épreuve d'imprimeur), vous verrez qu'on y foule aux pieds tous les préjugés historiques.

Il y a d'autres articles sur le goût, tous remplis de traductions en vers, des meilleurs morceaux de la poésie italienne et anglaise,

— Cela aurait pu vous amuser autrefois ; mais
1771. vous avez traité tout ce qui regarde l'*Encyclo-
pédie*, comme vous avez traité mon impé-
ratrice *Catherine*. Vous êtes devenue turque,
pour n'être pas de mon avis.

Avouez du moins qu'on lit l'*Encyclopédie* à
Moscou , et que les flottes d'Archangel sont
dans les mers de la Grèce. Avouez que
Catherine a humilié l'empire le plus formida-
ble , sans mettre aucun impôt sur ses sujets ;
tandis qu'après neuf ans de paix , on nous
prend nos rescriptions sans nous rembourser,
et qu'on accable d'un dixième le revenu de
la veuve et de l'orphelin.

A propos de justice , Madame ; vous sou-
venez-vous des quatre épîtres sur la Loi natu-
relle ? Je vous en parle , parce qu'un prélat
étranger , étant venu chez moi , m'a dit que
non-seulement il les avait traduites , mais
qu'il les prêchait. Je lui ai répondu que
M^e *Pasquier* , l'oracle du parlement , les avait
fait brûler par le bourreau de son parlement.
Il m'a promis de faire brûler *Pasquier* , si
jamais il passe par ses terres.

LETTRE LXXXIX.

1771.

A LA MEME.

De ma maison de quinze-vingt à la vôtre , 9 d'auguste.

„ ENVOYEZ-MOI des pâtes d'abricot de Genève. „

Cela est bientôt dit , Madame ; mais cela n'est pas si aisé à faire. Vos confiseurs de Paris s'opposent à ce commerce. Il n'a jamais été si difficile d'envoyer un pot de marmelade dans votre pays , lorsque toute l'Europe en mange. Si M. *Walpole* demeurait encore quelquefois en France , on pourrait lui en envoyer ; car je ne crois pas qu'on soit assez hardi chez vous pour saisir les confitures d'un ministre anglais.

Quand vous verrez votre grand'maman , je vous prie de me mettre à ses pieds. Elle m'a pardonné mon goût pour *Catherine* ; elle me pardonnera bien la juste horreur que j'ai eue de tout temps pour les pédans qui firent la guerre des pots de chambre au grand *Condé* , et qui ont assassiné un pauvre chevalier de ma connaissance.

Passerai l'émétique , Madame , et je vous passerai la saignée. Je vous sacrifierai une

— 1771. demi-douzaine de philosophes , abandonnez-moi autant de pédans barbares , vous ferez encore un très-bon marché.

Ne m'aviez-vous pas mandé , dans une de vos dernières lettres , que les nouveaux réglemens de finance vous avaient fait quelque tort ? ils m'en ont fait beaucoup , et j'ai bien peur que cela ne dérange la pauvre petite colonie que j'avais établie au pied des Alpes. Je crois que la France est le pays où il doit y avoir le plus d'amis ; car , après tout , l'amitié est une consolation , et on a toujours besoin en France de se consoler.

Ma plus grande consolation , Madame , a toujours été la bonté dont vous m'avez honoré dans tous les temps. Vous savez si je vous suis attaché , et si je ne compterais pas parmi les plus beaux momens de ma vie le plaisir de vous entendre ; car , grâce à nos yeux , nous ne pouvons guère nous voir.

Je ne peux vous dire , Madame , que je vous aime comme mes yeux ; mais je vous aime comme mon ame , car je me suis toujours aperçu qu'au fond mon ame pensait comme la vôtre.

L E T T R E X C.

1771.

A M. C H R I S T I N.

19 d'auguste.

COURAGE, mon cher philosophe; vous attendrez un peu long-temps, mais vous gagnerez la bataille. On a fort applaudi à celle que l'ancien parlement de Besançon a perdue.

Ne manquez pas, je vous prie, de mettre une feuille de laurier dans votre lettre, quand vous m'apprendrez le gain du procès des esclaves. Il faut qu'à votre retour vous ayez une place de conseiller; personne ne la mérite mieux que vous.

Madame de *Beaufort* demande à monsieur le chancelier la grâce de son mari, lequel ne demandait qu'un fauf-conduit. Je crois que cela dépendra des informations. On prétend qu'il y a double sacrilège et simple assassinat. Double sacrilège, parce qu'il y a meurtre de *prêtre* dans une *église*; assassinat, parce qu'ils étaient deux, le comte de *Beaufort* et un jeune avocat, lesquels ont tous deux pris la fuite. L'avocat *Loyseau* de Lyon, qui était à Genève, avait commencé un beau factum en faveur de M. de *Beaufort*. Il prétendait que

1771. le prêtre n'était mort que pour faire niche à l'accusé. Il a rengainé son factum, et il est allé à Paris. J'espère que monsieur votre frère aura bientôt un bon emploi, et que vous reviendrez bientôt victorieux à Saint-Claude revoir votre petite maîtresse.

Je vous embrasse le plus tendrement du monde.

L E T T R E X C I.

A M. FORMEY,

SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE DE
BERLIN.

A Ferney, 26 d'auguste.

J E n'ai qu'une idée fort confuse, Monsieur, de la tragédie dont vous me parlez. Il me semble que *Lothaire* avait tort avec sa femme, mais que le pape avait plus grand tort avec lui. C'est un de nos grands ridicules que la barrette d'un pape prétende gouverner de droit divin la braguette d'un prince. Les Orientaux sont bien plus sages que nous; leurs prêtres ne se mêlent point du sérail des sultans.

Je fais assurément plus de cas du *Condé* de
Reinsberg

Reinsberg que de tous les papes de Rome ,
 sans y comprendre S^t Pierre qui n'a jamais été 1771.
 dans ce pays-là. Je vois avec grand plaisir
 qu'il daigne mêler les lauriers d'*Apollon* à ceux
 de *Mars*. Il jouit d'un bien plus grand avan-
 tage, il a pour lui les cœurs de toute l'Europe.
 Tout ce que vous dites de la vie qu'il mène à
 Reinsberg me confirme dans mon idée que les
 arts et la gloire se font réfugiés vers le Nord.

Vous m'apprenez, Monsieur, que vous
 avez environ deux ans plus que moi, et
 vous prétendez que vous finirez bientôt votre
 carrière. Pour moi, qui suis un jeune homme
 de soixante et dix-huit ans, je vous avoue
 que j'ai déjà fini la mienne. Je suis devenu
 aveugle, et c'est être véritablement mort,
 surtout dans une campagne où il n'y a d'autre
 beauté que celle de la vue.

Je vous assure que je suis très-touché de la
 lettre que vous m'écrivez; elle me fait espé-
 rer que vous aurez quelque pitié de moi dans
 mon oraison funèbre. Vous me reprocherez
 de n'avoir cru ni aux monades ni à l'harmonie
 préétablie, mais il faudra bien que vous con-
 veniez que j'ai été l'apôtre de la tolérance.

J'ai établi, Dieu merci, chez moi cinquante
 familles huguenottes qui vivent comme frères
 et sœurs avec les familles papistes, et je sou-
 haite que les Velches fassent en grand ce que

— moi allobroge j'ai fait en petit. Comme je ne
 1771. peux plus jouer la comédie, j'ai changé mon
 théâtre en manufacture ; c'est ainsi que j'expie
 mes péchés. Vous me direz que je me vante,
 au lieu de me confesser ; mais j'avoue mon
 péché d'orgueil, et mon orgueil est de vous
 plaire.

Adieu, Monsieur ; conservez vos yeux et
 votre appétit tandis que je perds tout cela.
 Conservez-moi aussi vos bontés qui m'ont fait
 un plaisir extrême.

Le vieux malade de Ferney.

LET TRE XCII.

A M. DE LA HARPE.

A Ferney, 4 de septembre.

IL déclare qu'il ne se chargera pas de porter la
 parole divine, si on lui donne des soutiens qui la
 déshonorent, et qu'il ne parlera au nom de DIEU
 et du roi que pour faire aimer l'un et l'autre.

Le monarque a dit : Je vous donne mon fils ;
 et les peuples disent : Donnez-nous un père.

Et le portrait de l'enthousiasme, et celui
 de madame de Maintenon, si vrais, si fins et
 si sublimes ; et cette admirable pensée de sen-
 timent, il est triste de représenter le génie persé-

cutant la vertu ; et cet ignorant *Louis XIV*, —
 moins blessé peut-être des maximes des saints , que 1771
 des maximes du *Télémaque* ; et cette foule de
 peintures qui attendrissent , et de traits de
 philosophie qui instruisent : tout cela , mon
 cher ami , est admirable ; c'est le génie du
 grand siècle passé , fondu dans la philosophie
 du siècle présent.

Je ne fais pas si vous êtes entré actuellement
 dans l'académie , mais je fais que vous êtes
 tout au beau milieu du temple de la gloire.

Votre discours est si beau que le cardinal de
Fleuri vous aurait persécuté , mais sourdement
 et poliment , à son ordinaire. Il ne pouvait
 souffrir qu'on aimât l'aimable *Fénélon*. J'eus
 l'imprudance de lui demander un jour s'il
 faisait lire au roi le *Télémaque* ; il rougit , il me
 répondit qu'il lui faisait lire de meilleures
 choses , et il ne me le pardonna jamais.

Ce fut un beau jour pour l'académie , pour
 la famille de cet homme unique , et surtout
 pour vous. M. d'*Alembert* avec sa petite voix
 grêle est un excellent lecteur ; il fait tout sen-
 tir , sans avoir l'air du moindre artifice. J'au-
 rais bien voulu être là ; j'aurais versé des
 larmes d'attendrissement et de joie.

Il ne manque à votre pièce de poésie qu'un
 sujet aussi intéressant ; elle est également belle
 dans son genre. Je suis enchanté de ces deux

— ouvrages et de vous. J'en fais mon compli-
1771. ment, du fond de mon cœur, à madame
votre femme.

M. le duc de *Choiseul* fera flatté de voir
ses bienfaits si heureusement justifiés.

M. de l'*Etang*, avocat, l'un de vos admi-
rateurs, m'a écrit votre triomphe. Je ne puis
lui répondre aujourd'hui, je suis trop malade.
Il vous voit souvent, sans doute; je vous
prie de le remercier pour moi.

Embrassez bien tendrement l'illustre d'*Alem-
bert*. Il est donc associé à M. *Duclos*; ils
doivent tous deux vous ouvrir les portes d'un
sanctuaire dont ils sont de très-dignes prêtres.
Les *Thomas* et les *Marmontel* n'ont-ils pas
pris une part bien véritable à vos honneurs?
Réunissons-nous tous pour écraser l'envie.

Madame *Denis* est aussi sensible que moi à
votre gloire.

LETTRE XCIII. 1771.

A M. DE BORDES, à Lyon.

13 de septembre.

MON cher philosophe , j'ai eu l'honneur de voir votre filleule , et j'ai reconnu son parrain : elle en a l'esprit et les grâces. Que n'êtes-vous le parrain de toute la ville de Lyon ! J'ai presque oublié mon âge et mes souffrances en voyant madame de *Labévière*.

On m'a mandé qu'on avait puni dans Lyon , d'un supplice égal à celui de *Damiens* , un homme qui avait assassiné sa mère ; que ce spectacle attira une foule prodigieuse ; et que , le lendemain , quand on pendit un pauvre diable , il n'y eut personne : cela fait voir évidemment pourquoi l'on court depuis quelque temps aux tragédies dans le goût anglais.

Je viens d'apprendre que vous n'avez point reçu des Questions qu'il n'appartient qu'à vous de résoudre , et qu'un génevois , qui s'était chargé de vous les rendre , n'a point passé par Lyon , comme il m'en avait flatté ; je répare cette faute , et j'en commets peut-être une plus grande en vous envoyant des

— 1771. choses peu dignes de vous : mais, si l'auteur des Questions pense peu, il pourra vous faire penser beaucoup. Il y a bien des morceaux où il ne dit rien qu'à moitié ; et vous suppléerez aisément à tout ce qu'il n'a osé dire.

Vous m'attribuez, mon cher philosophe, trop de talens dans vos jolis vers. Vous prétendez

Qu'avec trop de largesse
De m'enrichir la nature a pris soin.
— Peu de ducats composent ma richesse ;
Mais ils sont tous frappés à votre coin.

Il me semble que je pense absolument comme vous sur tous les objets qui valent la peine d'être examinés.

Ayez bien soin de votre santé, c'est-là ce qui en vaut la peine. Je vous embrasse sans cérémonie ; les philosophes n'en font point, les amis encore moins.

A M. M I D L E,

*Auteur d'un Abrégé chronologique de l'histoire
de Bourgogne.*

A Ferney, le 13 de septembre.

UN vieux malade demi-bourguignon a reçu, Monsieur, avec un extrême plaisir votre *Histoire de Bourgogne*, et vous en remercie avec autant de reconnaissance. Mes remerciemens tombent d'abord sur votre dissertation contre dom *Titrier*, que je viens de lire. Il serait bien à désirer que toutes ces usurpations, qui ne sont que trop prouvées, fussent enfin rendues à l'Etat. Dom *Titrier* a travaillé dans toutes les provinces de l'Europe, et particulièrement dans la Franche-Comté où nous plaidons actuellement contre lui. Ses titres n'étant pas de droit humain, il prétend qu'ils sont de droit divin; mais nous sommes assurés qu'ils sont de droit diabolique, et nous espérons que le diable en habit de moine ne gagnera pas toujours sa cause.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1771.

L E T T R E X C V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de septembre.

VOICI ce que le vieux solitaire, le vieux malade, le vieux radoteur dit à son cher ange.

1°. Il a reçu la lettre du 14 de septembre.

2°. M. de *la Ferté* ne fait pas que, de ces deux portraits, l'un est de madame la dauphine, et l'autre de la reine de Naples : ce qui me fait soupçonner que ces deux portraits ne sont pas trop ressemblans. Puisque mon cher ange est lié avec M. de *la Ferté*, je le prie, au nom de ma petite colonie, de vouloir bien nous recommander à lui ; elle fournira tout ce qu'on demandera, et à très-bon marché.

3°. Le jeune auteur des *Pélopides* m'a montré sa nouvelle leçon qui est fort différente de la première. Il est honteux de son ébauche ; il vous prie instamment de la renvoyer, et de nous dire comment il faut s'y prendre pour vous faire tenir la leçon véritable.

4°. M. *Lantin* le bourguignon se flatte toujours que le célèbre *le Kain* prendra son affaire d'Afrique en considération.

5°. Si, dans l'occasion, mon cher ange peut

faire quelque éloge de nos colonies à M. le duc d'*Aiguillon*, il nous rendra un grand service. 1771.

Figurez-vous que nous avons fait un lieu considérable d'un méchant hameau où il n'y avait que quarante misérables dévorés de pauvreté et d'écrouelles. Il a fallu bâtir vingt maisons nouvelles de fond en comble. Nous avons actuellement quatre fabriques de montres, et trois autres petites manufactures. Loin d'avoir le moindre intérêt dans toutes ces entreprises, je me suis ruiné à les encourager, et c'est cela même qui mérite la protection du ministère. Le simple historique d'un désert affreux, changé en une habitation florissante et animée, est un sujet de conversation à table avec des ministres. M. le duc de *Choiseul* avait daigné acheter quelques-unes de nos montres pour en faire des présens au nom du roi. Nos fabriques les vendent à un grand tiers meilleur marché qu'à Paris. Presque tous les horlogers de Paris achètent de nous les montres qu'ils vendent impudemment sous leur nom, et sur lesquelles ils gagnent non-seulement ce tiers, mais très-souvent plus de moitié. Tout cela sera très-bon à dire quand on traitera par hasard le chapitre des arts.

6°. Je ne demande point à mon cher ange le secret de Parme ; mais je m'intéresse infiniment à M. de *Féline* ; on dit que ce sont les

— jésuites qui ont trouvé le secret de le persécuter.
 1771. Il est certain que, si les jésuites étaient relégués en enfer, ils y cabaleraient; jugez de ce qu'ils doivent faire étant à Rome.

7°. Je vous prie de présenter mes respects à votre voisin.

8°. Comment mon autre ange se porte-t-elle? a-t-elle repris toute sa fanté? sa poitrine et son estomac sont-ils bien en ordre? vous amusez-vous tous deux, et madame *Vestris* entre-t-elle dans vos plaisirs?

Je me mets plus que jamais sous les ailes de mes anges. *V.*

L E T T R E X C V I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 23 de septembre.

JE n'ai pas été assez impudent pour oser interrompre mon héros dans son expédition de Bordeaux; mais, s'il a un moment de loisir, qu'il me permette de l'ennuyer de mes remerciemens pour la bonté qu'il a eue dans mes petites affaires avec les héritiers de madame la princesse de *Guise* et avec mon héros lui-même.

Vous avez de plus, Monseigneur, la bonté
de me protéger auprès de M. le duc d'*Aiguillon*. 1771.
Je ne savais pas, quand j'eus l'honneur de
vous écrire, qu'il fût enfin décidé que Verfoy,
dont il était question, serait entièrement dans
le département de M. le duc de *la Vrillière*.
Je l'apprends, et je me restreins à demander
les bontés de M. le duc d'*Aiguillon* pour la
colonie que j'ai établie. Elle est assez considé-
rable pour attirer l'attention du ministère, et
pour mériter sa protection dans le pays étran-
ger. Son commerce est déjà très-étendu. Elle
travaille avec succès, et ne demande, ni ne
demandera aucun secours d'argent à M. l'abbé
Terrai. Je désire seulement qu'on daigne la
recommander à Paris à M. d'*Ogny*, intendant
général des postes, et en Espagne à M. le
marquis d'*Offun*, qui nous ont rendu déjà tous
les bons offices possibles, et que je craindrai
encore moins d'importuner quand ils sauront
que le ministre des affaires étrangères veut
bien me protéger.

J'ai été entraîné dans cette entreprise assez
grande, par les circonstances presque forcées
où je me suis trouvé; et je ne demande, pour
assurer nos succès, que ces bontés générales
qui ne compromettent personne.

C'est dans cet esprit que j'écris à M. le duc
d'*Aiguillon*, et que je me renomme de vous

— dans ma lettre ; j'espère que vous ne me démentirez pas. Il ne s'agit, encore une fois, que de
1771. me recommander à M. le marquis d'*Offun* et à M. d'*Ogny*. Si vous voulez bien lui en écrire un petit mot, je vous en aurai beaucoup d'obligation.

Je vous demande bien pardon de vous fatiguer de cette bagatelle ; mais, après tout, c'est un objet de commerce intéressant pour l'Etat, et qui augmente la population d'une province. Vous êtes si accoutumé à faire du bien dans celle que vous gouvernez, que vous ne trouverez pas ma requête mal placée.

Conservez vos bontés, Monseigneur, à votre plus ancien courtisan, qui vous fera attaché avec le plus tendre respect jusqu'au dernier moment de sa vie. V.

L E T T R E X C V I I.

1771.

A MILORD CHESTERFIELD.

A Ferney , le 24 de septembre.

DES cinq sens que nous avons en partage , milord *Huntingdon* dit que vous n'en avez perdu qu'un seul , et que vous avez un bon estomac , ce qui vaut bien une paire d'oreilles.

Ce serait peut-être à moi de décider lequel est le plus triste d'être sourd ou aveugle , ou de ne point digérer. Je puis juger de ces trois états en connaissance de cause ; mais il y a long-temps que je n'ose décider sur les bagatelles , à plus forte raison sur des choses si importantes. Je me borne à croire que , si vous avez du soleil dans la belle maison que vous avez bâtie , vous aurez des momens tolérables. C'est tout ce qu'on peut espérer à l'âge où nous sommes , et même à tout âge. *Cicéron* écrivit un beau traité sur la vieillesse , mais il ne prouva point son livre par les faits ; ses dernières années furent très-malheureuses. Vous avez vécu plus long-temps et plus heureusement que lui. Vous n'avez eu affaire ni à des dictateurs perpétuels ni à des triumvirs. Votre lot a été et est encore un des plus désirables dans cette grande loterie

— où les bons billets font si rares , et où le gros
1771. lot d'un bonheur continu n'a été encore
gagné par personne.

Votre philosophie n'a jamais été dérangée
par des chimères qui ont brouillé quelquefois
des cervelles , d'ailleurs assez bonnes. Vous
n'avez jamais été , dans aucun genre , ni char-
latan ni dupe des charlatans ; et c'est ce que
je compte pour un mérite très-peu commun
qui contribue à l'ombre de félicité qu'on peut
goûter dans cette courte vie , &c.

L E T T R E X C V I I I .

A M. D E L A H A R P E .

Le 26 de septembre.

JE suis assurément bien étonné et bien con-
fondu , mon cher enfant. Je ne l'aurais pas été ,
si on vous avait donné une place à l'académie ,
avec une pension ; c'était-là ce qu'on devait
attendre. Je viens d'écrire à un homme qui
peut servir et nuire ; mais je crains bien que
ce ne soit *Marion Delorme* qui écrit en faveur
de *Ninon* , et qu'on ne les envoie toutes deux
faire pénitence aux Magdelonettes.

Je souhaite , pour l'honneur de la nation ,

que cette affaire s'affoupisse; elle deviendrait encore plus ridicule que celle de *Bélifaire* : 1771. mais il y a long-temps que le ridicule ne nous effraie point. Je suis sûr que, si vos succès vous donnent des ennemis, ils vous donneront des protecteurs. Tous ceux qui vous ont couronné sont intéressés à affermir votre couronne. Tous les parens de *Télémaque* et de *Calypto* prendront votre parti. Ce petit ouvrage augmentera votre célébrité. Courage, il faut combattre. Si on s'obstine à vous chicaner, il fera beau de dire : J'imité mon héros, j'aime la vertu, et je me soumets.

L E T T R E X C I X.

A M. AUDIBERT, à *Marseille*.

A Ferney, 2 d'octobre.

MILLE remerciemens, Monsieur, de toutes vos bontés; c'est en avoir beaucoup que de daigner descendre, comme vous faites, dans toutes les minuties de ma cargaison. Je félicite de tout mon cœur vos Marseillois d'avoir si bien profité de la mauvaise spéculation des Anglais, et de faire si bien leurs affaires avec les Ottomans qui font fort mal les leurs. Moi qui vous parle, je soutiens actuellement un

— 1771. commerce que j'ai établi entre Ferney et la sublime Porte. J'ai envoyé à la fois des montres à sa Hautesse *Mouftapha* et à sa Majesté impériale russe qui bat toujours sa pauvre Hautesse; et je fais bien plus de cas de ma correspondance avec *Catherine II* qu'avec le commandeur des croyans. C'est une chose fort plaisante que j'aye bâti vingt maisons dans mon trou de Ferney pour les artistes de Genève qu'on a chassés de leur patrie à coups de fusil. Il se fait actuellement, dans mon village, un commerce qui s'étend aux quatre parties du monde; je n'y ai d'autre intérêt que celui de le faire fleurir à mes dépens. J'ai trouvé qu'il était assez beau de se ruiner ainsi de fond en comble avant que de mourir.

Voudriez-vous bien, Monsieur, quand vous ferez de loisir, me mander s'il est vrai que la flotte russe ait brûlé toute la flotte turque dans le port de Lemnos, qu'*Ali-bey* ait repris Damas et Jérusalem la sainte; si le comte *Orlof* a repris le Négrepont, et si Raguse s'est mise sous la protection du saint Empire romain?

Le commerce de Marseille ne souffre-t-il pas un peu de toutes ces brûlures et de tous ces ravages?

Je vous réitère mes remerciemens et tous les sentimens avec lesquels, &c.

LETTRE

L E T T R E C.

1771.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 d'octobre.

MON cher ange, votre lettre du 30 de septembre m'a trouvé bien affligé. On dit que les vieillards font durs ; j'ai le malheur d'être sensible comme si j'avais vingt ans. Le soufflet donné à *la Harpe* et à notre académie est tout chaud sur ma joue.

Ma colonie qui n'est plus protégée me donne de très-vives alarmes. Je me suis ruiné pour l'établir et pour la soutenir ; j'ai animé un pays entièrement mort ; j'ai fait naître le travail et l'opulence dans le séjour de la misère, et je suis à la veille de voir tout mon ouvrage détruit ; cela est dur à soixante et dix-huit ans.

La situation très-équivoque dans laquelle est ma colonie, par rapport à Pétersbourg où elle avait de très-gros fonds, me met dans l'impossibilité de rien faire à présent pour mademoiselle *Daudet* : c'est encore pour moi une nouvelle peine.

Si la retraite de M. de *Féline* avait pu produire quelque chose de défagréable pour vous, jugez combien j'aurais été inconsolable.

Corresp. générale. Tome XIV. * S

— 1771. J'ai commandé vos deux montres telles que vous les ordonnez ; vous les aurez probablement dans quinze jours.

Mon jeune homme vous enverrait bien aussi les Pélopidés , qui sont très-différens de ceux qui sont entre vos mains ; mais , malgré toute la vivacité de son âge , il fait attendre. Vous auriez aussi la folie *Ninon* , et vous ne seriez peut-être pas mécontent de la docilité de ce jeune candidat ; mais le temps ne me paraît guère favorable.

Ma pauvre colonie occupe actuellement toute mon attention. Cent personnes dont il faut écouter les plaintes et soulager les besoins , d'assez grandes entreprises près d'être détruites , et l'embarras des plus pénibles détails , font un peu de tort aux belles-lettres. Je vous demande en grâce de parler à M. le duc d'*Aiguillon* ; vous le pouvez , vous le voyez les mardi ; je ne vous demande point de vous compromettre , j'en suis bien éloigné. Je lui ai écrit , je lui ai demandé en général sa protection ; j'ose dire qu'il me la devait : il ne m'a point fait de réponse ; ne pourriez-vous pas lui en dire un mot ? serait-il possible que les bontés de M. le duc de *Choiseul* pour ma colonie m'eussent fait tort , et que je fusse à la fois ruiné et opprimé pour avoir fait du bien ? cela ferait rude. Il vous est assurément très-aisé

de favoir , dans la conversation , s'il est favorablement disposé ou non. Voilà tout ce que je conjure votre amitié de faire le plutôt que vous pourrez , dans une occasion si pressante. Si M. le maréchal de *Richelieu* était à Versailles , il pourrait lui en dire quelques mots , c'est-à-dire , en faire quelques plaisanteries , tourner mon entreprise en ridicule , se bien moquer de moi et de ma colonie ; mais mon cher ange sentira mon état sérieusement , et le fera sentir : c'est en mon cher ange que j'espère. Je parlerai belles-lettres une autre fois ; je ne parle aujourd'hui que tristesse et tendresse. Mille respects à madame d'*Argental*.

L E T T R E C I.

A M. DE POMARET.

14 d'octobre.

LE vieux malade , Monsieur , est bien sensible à votre souvenir. Le ministère est trop occupé des parlemens pour songer à persécuter les dissidens de France. On laisse du moins fort tranquilles ceux que j'ai recueillis chez moi ; ils ne payent même aucun impôt , et j'ai obtenu jusqu'à présent toutes les facilités possibles pour leur commerce.

— 1771. Je présume qu'il en est ainsi dans le reste du royaume. On s'appesantit plus sur les philosophes que sur les réformés ; mais si les uns et les autres ne parlent pas trop haut , on les laissera respirer en paix ; c'est tout ce que l'on peut espérer dans la situation présente. Le gouvernement ne s'occupera jamais à déraciner la superstition ; il sera toujours content , pourvu que le peuple paye et obéisse. On laissera le prépuce de *Jésus-Christ* dans l'église du Puy en Velay , et la robe de la vierge *Marie* dans le village d'Argenteuil. Les possédés qui tombent du haut-mal iront hurler la nuit du jeudi-saint dans la Sainte-Chapelle de Paris, et dans l'église de Saint-Maur ; on liquéfiera le sang de *S' Janvier* à Naples. On ne se fouciera jamais d'éclairer les hommes , mais de les asservir. Il y a long-temps que , dans les pays despotiques, *saute qui peut* est la devise des sujets.

LETTRE CII.

1771.

A MADAME LA DUCHESSE

DOUAIRIERE D'AIGUILLON.

A Ferney, 16^e d'octobre.

MADAME,

JE vous ai importunée deux fois fort témérairement : la première pour un gentilhomme qui disait n'avoir point tué un prêtre et qui l'avait tué ; la seconde , pour moi qui disais ne point recevoir de réponse de M. le duc d'*Aiguillon* , et qui , le moment d'après , en reçus une pleine d'esprit , de grâces et de bonté , comme si vous l'aviez écrite. Cela prouve que je suis un jeune homme de soixante et dix-huit ans , très-vif et très-impatient , ce qui autrement veut dire un radoteur ; mais je ne radote point en étant persuadé que M. le duc d'*Aiguillon* écrit mieux que M. le cardinal de *Richelieu* , et que je vous donne sans difficulté la préférence sur madame la duchesse d'*Aiguillon* , première du nom.

Il est vrai que je meurs dans l'impénitence

— finale sur les testamens , mais aussi je meurs
 1771. dans le respect et dans la reconnaissance finale
 avec laquelle j'ai l'honneur d'être ,
 Madame , &c.

L E T T R E C I I I .

A M. T H I R I O T .

A Ferney , 20 d'octobre.

J'AI bien vu , mon ancien ami , que vos sentimens pour moi ne sont point affaiblis , puisque vous m'avez envoyé M. *Bacon*. C'est un homme qui pense comme il faut , et qui me paraît avoir autant de goût que de simplicité. Il serait à souhaiter que tous les procureurs généraux eussent été aussi humains et aussi honnêtes que leur substitut.

Il m'apprend que vous avez changé encore de logement , et que vous êtes dans une situation assez agréable. Vivez et jouissez. Vous approchez de la soixante et dixième , et moi de la soixante et dix-huitième. Voilà le temps de songer bien sérieusement à la conservation du reste de son être , de se prescrire un bon régime , et de se faire des plaisirs faciles qui ne laissent après eux aucune peine. Je tâche

d'en user ainsi. J'aurais voulu partager cette petite philosophie avec vous , mais ma destinée veut que je meure à Ferney. J'y ai établi une colonie d'artistes , qui a besoin de ma présence. C'est une grande consolation que de rendre ses derniers jours utiles , et ce plaisir tient lieu de tous les plaisirs. 1771.

Adieu ; portez-vous bien , et conservez-moi une amitié dont je sens le charme aussi vivement que si je n'avais que trente ans.

L E T T R E C I V.

A M. M A R M O N T E L.

21 d'octobre.

MON cher ami , après les aventures des *Bélisaire* et des *Fénélon* , il ne nous reste plus que d'adorer en silence la main de DIEU qui nous châtie. Les jésuites ont été abolis , les parlemens ont été réformés , les gens de lettres ont leur tour. *Bergier* , *Riballier* , *Cogé pecus et omnia pecora* , auront seuls le droit de brouter l'herbe. Vous m'avouerez que je ne fais pas mal d'achever tout doucement ma carrière dans la paix de la retraite , qui seule soutient le reste de mes jours très-languissans.

Heureux ceux qui se moquent gaiement du rendez-vous donné dans le jardin pour aller

— 1771. souper en enfer , et qui n'ont point affaire à des fripons gagés pour abrutir les hommes , pour les tromper , et pour vivre à leurs dépens ! Sauve qui peut.

Dieu veuille qu'en dépit de ces marauds-là vous puissiez choisir , pour remplir le nombre de nos quarante , quelque honnête homme franc du collier , et qui ne craigne point les cagots. Il n'y a plus moyen d'envoyer un seul livre à Paris. Cela est impraticable , à moins que vous ne trouviez quelque intendant ou fermier des postes qui soit assez hardi pour s'en charger : encore ne fais-je si cette voie ferait bien sûre. Figurez-vous que tous les volumes des Questions sur l'Encyclopédie, qui ont été imprimés jusqu'ici , l'ont été à Genève, à Neuchâtel , dans Avignon , dans Amsterdam ; que toute l'Europe en est remplie , et qu'il n'en peut entrer dans Paris un seul exemplaire. On protégeait autrefois les belles-lettres en France , les temps font un peu changés.

Vous faites bien , mon cher confrère , de vous amuser de l'opéra comique ; cela n'est sujet à aucun inconvénient ; et d'ailleurs on dit que le grand théâtre tragique est tout-à-fait tombé depuis la retraite de mademoiselle *Clairon*. Je vous prie de lui dire combien je lui suis attaché , et d'être persuadé de la tendre amitié qu'on a pour vous dans la retraite de Ferney.

LETTRE

L E T T R E C V.

1771.

A M. B O U R G E L A T. (*)

A Ferney, le 26 d'octobre.

EN lisant, Monsieur, la savante dissertation que vous avez eu la bonté de m'envoyer sur la vessie de mon bœuf, vous m'avez fait souvenir du bœuf du quatrième livre des *Géorgiques*, dont les entrailles pourries produisaient un essaim d'abeilles. Les perles jaunes que j'avais trouvées dans cette vessie me surprenaient surtout par leur énorme quantité, car je n'en avais pas envoyé à Lyon la dixième partie. Cela m'a valu de votre part des instructions dont un agriculteur comme moi vous doit les plus sincères remerciemens : voilà le miel que vous avez fait naître.

Je suis toujours effrayé et affligé de voir les vessies des hommes et des animaux devenir des carrières, et causer les plus horribles tourmens ; et je me dis toujours : Si la nature a eu assez d'esprit pour former une vessie et tous

(*) Directeur général des écoles royales vétérinaires, commissaire général des haras, correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, membre de l'académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse. La France lui a l'obligation des écoles vétérinaires dont il est le créateur.

— 1771. ses accompagnemens , pourquoi n'a-t-elle pas eu assez d'esprit pour la préserver de la pierre? On est obligé de me répondre que cela n'était pas en son pouvoir ; et c'est précisément ce qui m'afflige.

J'admire surtout votre modestie éclairée, qui ne veut pas encore décider sur la cause et la formation de ces calculs. Plus vous savez, et moins vous assurez. Vous ne ressemblez pas à ces physiciens qui se mettent toujours sans façon à la place de DIEU , et qui créent un monde avec la parole. Rien n'est plus aisé que de former des montagnes avec des courans d'eau , des pierres calcaires avec des coquilles , et des moissons avec des vitrifications ; mais le vrai secret de la nature est un peu plus difficile à rencontrer.

Vous avez ouvert , Monsieur , une nouvelle carrière, par la voie de l'expérience ; vous avez rendu de vrais services à la société : voilà la bonne physique. Je ne vois plus que par les yeux d'autrui , ayant presque entièrement perdu la vue à mon âge de soixante-dix-huit ans ; et je ne puis trop vous remercier de m'avoir fait voir par vos yeux.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E C V I.

1771.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de novembre.

MON cher ange, on ne trouve pas tous les jours des facilités d'envoyer des livres. M. Dupuits vous remettra le six et le sept. Je voudrais pouvoir vous envoyer quelque chose de plus agréable, car j'aime toujours mieux les vers que la prose; mais actuellement je suis bien dérouté. Mes colonies, qui ne sont point du tout poétiques, sont pour moi une source d'embarras qui feraient tourner la tête à un jeune homme; jugez ce qui doit arriver à celle d'un pauvre vieillard cacochyme. Cela n'empêchera pas que vous n'ayez vos montres dans quelque temps.

M. Dupuits, ci-devant employé dans l'état-major, va solliciter la faveur d'être replacé. Je ne crois pas qu'on puisse trouver un meilleur officier, plus instruit, plus attaché à ses devoirs, et plus sage. Je m'applaudis tous les jours de l'avoir marié avec notre *Corneille*; ils font tous deux un petit ménage charmant. Je compte bien, mon cher ange, que vous le vanterez à M. le marquis de *Monteynard*. Il y a plaisir à recommander des gens qui ne vous

— attireront jamais de reproches. Mon gendre
 1771. *Dupuits* a déjà quinze ans de service. Comme
 le temps va ! cela n'est pas croyable. Ce serait
 une grande consolation pour moi de le voir
 bien établi avant que je finisse ma chétive
 carrière.

Je vous prie donc , et très-instamment , de
 le protéger tant que vous pourrez auprès du
 ministre.

J'ai été bien émerveillé de l'aventure de
 madame de *la Garde* , et du procès de M.
Duhautoi contre M. de *Soyecourt*. Je ne conçois
 pas trop , quoique nous soyons dans un siècle
 de fer , comment des hommes de cette qualité
 se sont mis fermiers de forge.

J'ai peine aussi à comprendre comment les
 étincelles de cette forge n'ont pas un peu
 roussi le manteau de M. l'abbé *Terrai*. Je
 m'aperçois qu'il est toujours à la tête des
 finances , parce qu'on ne me paye point une
 partie de l'argent qu'il m'a pris dans mes
 poches , dans l'aventure des rescissions.

Ne pourriez-vous point me dire quelle est
 la porte qui conduit à son cabinet et à son
 coffre-fort ?

J'ai toujours ouï dire que les ministres , pour
 se délasser de leurs travaux , avaient volontiers
 quelque c à laquelle on pouvait s'adresser
 dans l'occasion.

A propos de c , n'avez-vous pas quelque actrice un peu passable à la comédie qui puisse jouer *Zaïre* et *Olimpie* ? Ce sont deux pièces que j'aime : *Olimpie* , d'ailleurs , est faite pour le peuple ; il y a des prêtres et un bûcher. Je ne les verrai pas jouer ; mais on aime les enfans , quoiqu'on soit éloigné d'eux. C'est ainsi que je vous aime , mon cher ange , et que je suis attaché à madame d'*Argental* avec le plus tendre respect. V.

L E T T R E C V I I .

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

9 de novembre.

Vous pardonnez sans doute , mon cher militaire philosophe , au vieux malade qui paraît si négligent ; mais il sera toujours pénétré pour vous de la plus tendre amitié. Je prends la liberté d'en dire autant à madame *Dixneufans* qui est tout aussi philosophe que vous.

Je ne vous ai point envoyé la *Méprise* d'Arras. Premièrement , le paquet serait trop gros ; en second lieu , ayant été mieux informé , j'ai su que l'avocat avait fait un roman plutôt qu'un factum , et qu'il avait joint au ridicule

— 1771. de sa déclamation puérile, le malheur de mentir en cinq ou six endroits importants. Ce bavard m'avait induit en erreur ; ainsi on est obligé de supprimer la Méprise. Le malheureux qui a été condamné à la roue était assurément très-innocent ; sa femme, condamnée à être brûlée, était plus innocente encore ; mais l'avocat n'en est qu'un plus grand fot d'avoir affaibli une si bonne cause par des faussetés, et d'avoir détruit des raisons convaincantes par des raisons pitoyables. J'ignore actuellement où cette affaire abominable en est ; je fais seulement que la malheureuse veuve de *Montbailli* n'a point été exécutée. Il est arrivé à cette infortunée la même chose qu'aux prétendus complices du chevalier de *la Barre*. Le supplice de ce jeune officier, qui serait certainement devenu un homme d'un très-grand mérite, arracha tant de larmes, et excita tant d'horreur, que les misérables juges d'Abbeville n'osèrent jamais achever le procès criminel de ces pauvres jeunes gens qui devaient être sacrifiés au fanatisme. Ces fatales catastrophes qui arrivent de temps en temps, jointes aux malheurs publics, font gémir sur la nature humaine. Mais que mon militaire philosophe soit heureux avec madame *Dixneufans* ! il est de l'intérêt de la Providence que la vertu soit quelquefois récompensée.

On vient de réformer le parlement de Dijon ;

on en fait autant à Rennes et à Grenoble. —
 Celui de Dombes, qui n'était qu'une excroissance inutile, est supprimé. 1771.
 Voilà toute cette grande révolution finie plus heureusement et avec plus de tranquillité qu'on n'avait osé l'espérer. La justice rendue gratuitement, et celle des seigneurs exercée aux dépens du roi, feront une grande époque, et la plus honorable de ce siècle. Un grand mal a produit un grand bien. Il y a de quoi se consoler de tant de malheurs attachés à notre pauvre espèce.

Vous ne retournez à Paris qu'à la fin de décembre; il faudra que vous alliez servir votre quartier; vous n'aurez guère le temps de voir monsieur d'Alembert: mais, si vous le voyez, je vous prie de lui dire que je voudrais passer le reste de ma vie entre vous et lui.

Notre hermitage vous renouvelle les sincères assurances de l'amitié la plus inviolable.

1771.

L E T T R E C V I I I .

A M. D E L A H A R P E .

A Ferney, 23 de novembre.

„ Autant que l'université de Paris était autrefois célèbre et brillante , autant est-elle tombée dans l'avorissement. La faculté de théologie surtout me paraît le corps le plus méprisable qui soit dans le royaume. „

Ces paroles sont tirées de l'Histoire critique de la philosophie , par M. Deslandes , tome III , page 299.

Nous sommes bien loin, vous et moi, mon cher ami, de penser comme l'auteur de cette histoire. Nous respectons tous deux, comme nous le devons, le concile perpétuel des Gaules, et surtout le père du concile qui a daigné vous reprendre et vous faire sentir la vérité. Il est triste pour moi d'ignorer son nom, et de ne pouvoir lui rendre la justice qu'il mérite.

J'ignore aussi le nom du jeune homme égaré qui préfère le talent de faire de bons vers à la dignité de cuistre de collège (*). *Boileau* certainement ne travaillait pas si bien à son âge. Il

(*) M. de *Saint-Ange*.

lui manque très-peu de chose pour égaler le Boileau du bon temps.

1771.

Je voudrais peut-être qu'il changeât *ici sa main d'une onde* ; cet hémistiche n'est pas heureux.

Et son bras demi-nud est armé. On prononce *nu est*, et cela est rude.

Je ne fais si on aimera la *voix langoureuse* : la chaleur du baiser est dans *Vertumne* : ainsi j'aimerais mieux *donne un baiser*, que *prend un baiser*. Ovide dit, *dedit oscula*.

Je voudrais que le mariage de la vigne et de l'ormeau fût écrit avec plus de soin. *Ces feuillages verts, dans les airs*, sont un peu faibles. Il faut que ce morceau l'emporte sur celui de l'opéra des fens.

Essayer à la fin sa douceur fortunée. Cette douceur fortunée est un peu faible.

Jamais belle n'eût vu tant d'amans sur ses pas. Cela veut dire, si vous étiez mariée, vous auriez plus d'amans que personne. Cela n'est ni honnête ni de l'intérêt de *Vertumne*. Ovide dit, si vous vouliez vous marier, *Hélène* n'aurait pas plus de prétendans. Il ne dit pas, *si vous vouliez essayer*.

Peut-être que le discours de *Vertumne* est un peu trop long dans l'auteur français ; j'ai peur qu'il ne languisse un peu. Il fera plus d'effet s'il est plus resserré.

— 1771. Voilà toutes mes réflexions sur un très-bel ouvrage. Il me semble qu'il faudrait faire une souscription pour engager l'auteur à suivre un si beau talent. Je souscris pour deux cents francs, parce que je suis devenu pauvre; ma colonie m'a ruiné.

Je vous embrasse tendrement, mon cher ami, *macte animo*. La carrière est rude, mais elle est belle.

L E T T R E C I X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 27 de novembre.

VRAIMENT, mon héros, quand je vous envoyai le *Bolingbroke* par la poste de Toulouse, ce fut plutôt pour amuser le politique que pour instruire le philosophe. Vous êtes tout instruit; cependant il n'est pas mal de répéter quelquefois son catéchisme pour s'affermir dans cette bonne doctrine qui fait jouir de la vie et mépriser la mort.

Un autre anglais nommé *Muller*, qui m'était venu voir à Ferney, et qui croit être par-tout dans le parlement de Westminster, s'est avisé de dire depuis peu, dans Rome, qu'il s'était chargé de me rapporter les oreilles du grand inquisiteur, dans un papier de musique. Le

pape, en ayant été informé, lui a dit : *Faites bien mes complimens à M. de V. . . . ; mais dites-lui que sa commission est infesable : le grand inquisiteur n'a plus d'yeux ni d'oreilles.* — 1771.

Moi qui n'avais point du tout chargé mon anglais de cette mauvaise plaisanterie, j'ai été tout confondu du compliment de sa fainteté. J'ai pris la liberté de lui écrire que je lui croyais les meilleures oreilles et les meilleurs yeux du monde, *un ingegno accorto, un cuore benevolo*, et que je comptais sur sa bénédiction paternelle, *in articulo mortis*.

A vue de pays, votre cour de Paris ne fera pas long-temps le parlement de M. Muller. Voilà une grande révolution faite en peu de mois ; c'est une époque bien remarquable dans l'histoire des Velches.

Vous savez, sans doute, tous les détails de l'affassinat du roi de Pologne ; c'est bien là une autre affaire parlementaire. Je vous supplie de remarquer que voilà cinq têtes couronnées, cinq images de DIEU assassinées en très-peu de temps dans ce siècle philosophique. On ne peut pas dire pourtant que les philosophes aient eu beaucoup de part à ces actions d'Aod et de Ravailac.

Conservez-moi vos bontés, Monseigneur ; il faut que ceux qui ont encore la vigueur du bel âge aient pitié de ceux qui l'ont perdue. V.

1771.

L E T T R E C X.

A M. L A U R E N T,

INGENIEUR ET CHEVALIER DE L'ORDRE
DU ROI.

6 de décembre.

JE savais, Monsieur, il y a long-temps, que vous aviez fait des prodiges de mécanique; mais je vous avoue que j'ignorais, dans ma chaumière et dans mes déserts, que vous travailliez actuellement par ordre du roi aux canaux qui vont enrichir la Flandre et la Picardie. Je remercie la nature qui nous épargne les neiges cette année : je suis aveugle quand la neige couvre nos montagnes ; je n'aurais pu voir les plans que vous avez bien voulu m'envoyer; j'en suis aussi surpris que reconnaissant. Votre canal souterrain, surtout est un chef-d'œuvre inoui. *Boileau* disait à *Louis XIV*, dans le beau siècle du goût,

J'entends déjà frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées.

Lorsque son successeur aura fait exécuter tous ses projets, les mers ne s'étonneront plus de

rien ; elles seront très-accoutumées aux prodiges.

 1771.

Je trouve qu'on se fe fait peut-être un peu trop valoir dans le siècle passé , quoiqu'avec justice , et qu'on ne se fait peut-être pas assez valoir dans celui-ci. Je connaissais le poëme de l'empereur de la Chine , et j'ignorais les canaux navigables de *Louis XV.*

Vous avez raison de me dire , Monsieur , que je m'intéresse à tous les arts et aux objets du commerce.

Tous les goûts à la fois font entrés dans mon ame.

Quoiqu'octogénaire j'ai établi des fabriques dans ma solitude sauvage ; j'ai d'excellens artistes qui ont envoyé de leurs ouvrages en Russie et en Turquie ; et , si j'étais plus jeune , je ne désespérerais pas de fournir la cour de Pékin du fond de mon hameau suisse.

Vive la mémoire du grand *Colbert* , qui fit naître l'industrie en France ,

Et priva nos voisins de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes.

Bénissons cet homme qui donna tant d'encouragemens au vrai génie , sans affaiblir les sentimens que nous devons au duc de *Sulli* , qui commença le canal de Briare , et qui aima

— plus l'agriculture que les étoffes de soie. *Ille*
 1771. *debit facere, et ista non omittere.*

Je défriche depuis long-temps une terre ingrate; les hommes quelquefois le font encore plus; mais vous n'avez pas fait un ingrat, en m'envoyant le plan de l'ouvrage le plus utile.

J'ai l'honneur d'être avec une estime égale à ma reconnaissance, &c.

L E T T R E C X I.

A M. DE LA CROIX, *avocat à Toulouse.*

Le 6 de décembre.

VOTRE éloquence, Monsieur, et vos raisons ont fait enfin rendre une justice complète à mon ami *Sirven*. Vous avez acquis de là gloire, et lui du repos. Ce sont deux bons oreillers sur lesquels on peut dormir à son aise.

J'ai l'honneur de remercier monsieur le premier président. Je fais mes tendres complimens à M. *Sirven*. Je l'attends avec impatience. Le triste état de ma fanté ne me permet pas d'en dire davantage.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, &c.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 16 de décembre.

ME voilà chargé d'une rude commiffion pour mon héros. Un brave brigadier fuisse , nommé *M. Constant d'Hermenches* , et si l'on veut, *Rebecque* , lieutenant colonel du régiment d'In-ner , ayant fervi très-utilement en Corfe , est venu à Ferney fur le cheval que montait autre-fois *Paoli* , et je crois même qu'il a monté fur la maîtresse : voilà deux grands titres.

Comme je me vante par-tout d'être attaché à mon héros , il s'est imaginé que vous lui accorderiez votre protection auprès de M. le duc d'*Aiguillon*. Il s'agit vraiment d'un régi-ment fuisse ; ce n'est pas une petite affaire. Il y a là une file de tracasseries dans lesquelles je fuis bien loin de vous prier d'entrer , et dont je n'ai pas une idée bien nette.

Tout ce que je fais , Monfeigneur , c'est que , pour foutenir ma vanité parmi les Suiffes , et pour leur faire accroire que j'ai beaucoup de crédit auprès de vous , je vous fupplie de vouloir bien donner à M. le duc d'*Aiguillon* la

— 1771. lettre ci-jointe, avec le petit mot de recommandation que vous croirez convenable à la situation présente. J'ignore parfaitement si M. le duc d'*Aiguillon* est chargé de cette partie; je fais seulement que je suis chargé de vous présenter cette lettre, et que je ne puis me dispenser de prendre cette liberté.

Je présume que vous êtes accablé de requêtes d'officiers, et je vous demande bien pardon de vous parler d'un régiment suisse, pendant que les français vous obsèdent; mais, après tout, il ne vous en coûtera pas plus de donner cette lettre, qu'il ne m'en a coûté à moi d'avoir la hardiesse de vous l'envoyer.

Je suis si enterré dans mes déserts, que je ne fais si vous êtes premier gentilhomme d'année en 1772. Si vous l'êtes, je vous demanderai votre protection pour ma colonie.

Croiriez-vous que le roi de Prusse a fait déjà deux chants d'un poëme épique en vers français, sur l'assassinat du roi de Pologne? Le roi de la Chine et lui sont les deux plus puissans poëtes que nous ayons.

J'ai commencé à établir entre Pétersbourg et ma colonie un assez gros commerce, et je n'attends qu'une réponse pour en établir un avec Pékin par terre; cela paraît un rêve, mais cela n'en est pas moins vrai. Je suis sûr que, si j'étais plus jeune, je verrais le temps où l'on
pourrait

pourrait écrire de Paris à Pékin par la poste, —
 et recevoir réponse au bout de sept ou huit 1771.
 mois. Le monde s'agrandit et se déniaise. Je
 demande surtout que quand mon crédit s'étend
 jusqu'à Archangel, M. le duc d'*Aiguillon* ait
 la bonté de me recommander à M. d'*Ogny*.

Je vous demande en grâce, Monseigneur,
 d'exiger absolument de monsieur votre neveu
 ce petit mot de recommandation, sans quoi
 mes grandes entreprises seraient arrêtées, ma
 colonie irait à tous les diables, les maisons
 que j'ai bâties pour loger mes artistes devien-
 draient inutiles, et tout l'excès de ma vanité
 serait confondu. Si on me protège, je suis
 homme à bâtir une ville; si on m'abandonne,
 je reste écrasé dans une chaumière, et bien
 puni d'avoir voulu être fondateur, à l'âge
 de soixante et dix-huit ans passés: mais il
 faut faire des folies jusqu'au dernier moment;
 cela amuse un vieux malade qui est toujours
 passionné pour votre grandeur, pour votre
 gloire et pour vos plaisirs, et qui vous aimera
 jusqu'au dernier moment de sa vie, avec le
 plus profond respect. V.

Je vous demande encore pardon de la lettre
 fuisse qui me paraît un peu hasardée.

1771.

L E T T R E C X I I I .

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Décembre.

J E n'ai point changé d'avis, Monsieur, depuis que je vous ai vu. Je déteste toujours les assassins du chevalier de *la Barre*, je respecte le gouvernement du roi. Rien n'est si beau que la justice gratuitement rendue dans tout le royaume, et la vénalité supprimée. Je trouve ces deux opérations admirables, et je suis affligé qu'on ne leur rende pas justice. La reine de Suède disait que la gloire d'un souverain consiste à être calomnié pour avoir fait du bien.

Monsieur le premier président de Toulouse me mande que la première chose qu'il a faite avec son nouveau parlement, a été de rendre une entière justice aux *Sirven*, et de leur adjuger des dépens considérables. Songez qu'il ne fallut que deux heures pour condamner cette famille au dernier supplice, et qu'il a fallu neuf ans pour faire rendre justice à l'innocence.

J'apprends que les assassins du roi de Pologne avaient tous communié et fait serment à l'autel de la *sainte Vierge* d'exécuter leur parricide.

J'en fais mes complimens à *Ravillac* et au
révérend père *Malagrida*. ——
1771.

Mais j'aime mieux me mettre aux pieds de
madame *Dixneufans* que je soupçonne avoir
vingt ans , et que vous avez empêchée de
rester vierge.

Quand vous ferez à Versailles , je pourrai
vous envoyer un Abrégé de l'histoire du par-
lement , très-véridique. Vous pourrez en parler
à monsieur le chancelier , qui permettra que
je vous fasse tenir le paquet à son adresse.

L E T T R E C X I V.

A M. LE COMTE D'ARANDA.

A Ferney , 20 de décembre.

MONSIEUR LE COMTE ,

Vos manufactures sont fort au-dessus des mien-
nes ; mais aussi , votre Excellence m'avouera
qu'elle est un peu plus puissante que moi.

Je commence par la manufacture de vos vins ,
que je regarde comme la première de l'Europe.
Nous ne favons à qui donner la préférence du
Canarie , ou du Garnacha , ou du Malvasia ,
ou du muscatel de Malaga. Si ce vin est de vos

— terres, il s'en faut bien que la terre promise
1771. en approche. Nous avons pris la liberté d'en
boire à votre santé, dès qu'il fut arrivé.

Jugez quel effet il a dû faire sur des gens
accoutumés aux vins de Suisse.

Votre manufacture de demi-porcelaine
est très-supérieure à celle de Strasbourg. Ma
poterie est, en comparaison de votre porce-
laine, ce qu'est la Corse en comparaison de
l'Espagne.

Je fais aussi des bas de soie, mais ils sont
grossiers, et les vôtres sont d'une finesse admi-
rable.

Pour du drap, je ne vas pas jusque-là. Vos
beaux moutons sont inconnus chez nous. Votre
drap est moëlleux, aussi ferme que fin, et très-
bien travaillé, sans avoir cet apprêt qui gêne,
à mon gré, les draps d'Angleterre et de
France, et qui n'est fait que pour tromper les
yeux.

Agréez avec bonté mes remerciemens,
mes observations et mon admiration pour un
homme qui descend dans tous ces petits détails,
au milieu des plus grandes choses. Il me semble
que, du temps des ducs de *Lerme* et des comtes
d'*Olivarès*, l'Espagne n'avait pas de ces fabri-
ques.

Je conserve précieusement l'arrêt solennel
du 7 de février 1770, qui décrie un peu les

fabriques de l'inquisition ; mais c'est à l'Europe
entière à vous en remercier. —————

1771.

Si jamais vous voulez orner le doigt de quelque illustre dame espagnole d'une montre en bague , à répétition , à secondes , à quart et demi-quart avec un carillon , le tout orné de diamans , cela ne se fait que dans mon village , et on y fera à vos ordres. Ce n'est pas par vanité ce que j'en dis , car c'est le pur hasard qui m'a procuré le seul artiste qui travaille à ces petits prodiges. Les prodiges ne doivent pas vous déplaire.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect , &c.

L E T T R E C X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de décembre.

MON cher ange , IV , V et VIII vous seront rendus par milord d'*Atrimple* , à moins qu'ils ne soient saisis aux portes. Milord d'*Atrimple* est un écoffais modeste , chose assez rare ; jeune homme simple , et même un peu honteux , avec beaucoup d'esprit ; philosophe comme *Spinoza* , doux comme une fille. Il est neveu de milord *Stairs* , et l'aîné de la maison ; il n'a

— pas le nez si haut , mais je crois qu'il l'aura
1771. plus fin.

Voilà tout ce que le vieux malade de Ferney peut dire aujourd'hui à ses anges auxquels il souhaite cent bonnes années. V.

L E T T R E C X V I.

A M P E R R E T,

AVOCAT AU PARLEMENT DE DIJON.

A Ferney , le 28 de décembre.

JE vous remercie , Monsieur , de nous avoir fait connaître nos usages barbares. J'ai lu ce qui regarde l'esclavage de la main-morte , avec d'autant plus d'attention et d'intérêt , que j'ai travaillé quelque temps en faveur de ceux qu'on appelle francs , et qui sont esclaves , et même esclaves de moines. *S^t Pacôme* et *S^t Hilarion* ne s'attendaient pas qu'un jour leurs successeurs auraient plus de serfs de main-morte que n'en eut *Attila* ou *Genferic*. Nos moines disent qu'ils ont succédé aux droits des conquérans , et que leurs vassaux ont succédé aux peuples conquis. Le procès est actuellement au conseil. Nous le perdrons , sans doute , tant

les vieilles coutumes ont de force , et tant les saints ont de vertu. — 1771.

On rit du péché originel , on a tort. Tout le monde a son péché originel. Le péché de ces pauvres serfs , au nombre de plus de cent mille dans le royaume , est que leurs pères , laboureurs gaulois , ne tuèrent pas le petit nombre de barbares visigoths , ou bourguignons , ou francs , qui vinrent les tuer et les voler. S'ils s'étaient défendus comme les Romains contre les Cimbres , il n'y aurait pas aujourd'hui de procès pour la main-morte. Ceux qui jouissent de ce beau droit assurent qu'il est droit divin ; je le crois comme eux , car assurément il n'est pas humain. Je vous avoue , Monsieur , que j'y renonce de tout mon cœur ; je ne veux ni main-morte , ni échutte dans le petit coin de terre que j'habite ; je ne veux ni être serf , ni avoir des serfs. J'aime fort l'édit d'*Henri II* , adopté par le parlement de Paris. Pourquoi n'est-il pas reçu dans tous les autres parlemens ? Presque toute notre ancienne jurisprudence est ridicule , barbare , contradictoire. Ce qui est vrai en-deçà de mon ruisseau est faux au-delà. Toutes nos coutumes ne sont bonnes qu'à jeter au feu. Il n'y a qu'une loi et une mesure en Angleterre.

Vous citez *l'Esprit des lois*. Hélas ! il n'a remédié et ne remédiera jamais à rien. Ce n'est

— 1771. pas parce qu'il cite faux trop souvent, ce n'est pas parce qu'il songe presque toujours à montrer de l'esprit, c'est parce qu'il n'y a qu'un roi qui puisse faire un bon livre sur les lois, en les changeant toutes. Agréez, Monsieur, mes remercimens, &c.

L E T T R E C X V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de janvier.

— 1772. O R, mes anges, voici le fait. Cette lettre fera pour vous et pour M. de *Thibouville*, puisqu'il a trouvé son jeune homme; et je suppose que ce jeune homme lira bien, et sera pleurer son monde.

Mon jeune homme à moi m'est venu trouver hier, et m'a dit ces propres paroles :

A l'âge où je suis, j'ai grand besoin d'avoir des protections à la cour, comme par exemple, auprès du secrétaire de monsieur le trésorier des menus, ou auprès de messieurs les comédiens ordinaires du roi. On m'a dit que *Sophonisbe* n'étant qu'un réchauffé, et les *Pélopides* ayant été déjà traités, ces deux objets me procureraient difficilement la protection que je demande.

D'ailleurs

D'ailleurs des gens bien instruits m'ont assuré que, pour balancer le mérite éclatant de l'opéra comique et de fax-hall, pour attirer l'attention des Velches, et pour forcer la délicatesse de la cour à quelque indulgence, il fallait un grand spectacle bien imposant et bien intéressant; qu'il fallait surtout que ce spectacle fût nouveau; et j'ai cru trouver ces conditions dans la pièce ci-jointe (*) que je soumetts à vos lumières. Elle m'a coûté beaucoup de temps, car je l'ai commencée le 18 de décembre, et elle a été achevée le 12 de janvier.

Il serait triste d'avoir perdu un temps si précieux.

J'ai répondu au jeune candidat que je trouvais sa pièce fort extraordinaire, et qu'il n'y manquait que de donner bataille sur le théâtre; que sans doute on en viendrait là quelque jour, et qu'alors on pourrait se flatter d'avoir égalé les Grecs.

Mais, mon cher enfant, quel titre donnez-vous à votre tragédie? aucun, Monsieur. On ferait cent allusions, on tiendrait cent mauvais discours, et les Velches feraient tant que ma pièce ne serait point jouée; alors je serais privé de la protection du secrétaire

(*) Les Lois de Minos.

— de monsieur le trésorier des menus , et de
 1772. celle de messieurs les comédiens ordinaires du
 roi ; et je serais obligé d'aller travailler aux
 feuilles de M. *Fréron* , pour me pousser dans
 le monde.

J'ai eu pitié de ce pauvre enfant , et je
 vous envoie son œuvre , mes chers anges. Si
 M. de *Thibouville* veut se trémousser et con-
 duire cette intrigue , cela pourra l'amuser
 beaucoup , et vous aussi.

Il y a vraiment , dans ce drame , je ne fais
 quoi de singulier et de magnifique qui sent
 son ancienne Grèce ; et si les Velches ne
 s'amuse pas de ces spectacles grecs , ce n'est
 pas ma faute ; je les tiens pour réprochés à
 jamais. Pour moi , qui ne suis que Suisse ,
 j'avoue que la pièce m'a fait passer une heure
 agréable dans mon lit où je végète depuis
 long-temps.

Je vous remercie , mes chers anges , des
 ouvertures que vous me donnez avec tant de
 bonté pour établir un bureau d'adresse en
 faveur de mes monstres. Madame le Jeune
 ne pourrait-elle pas être la correspondante ? on
 s'arrangerait avec elle.

Il est arrivé de grands malheurs à notre colo-
 nie : je m'y suis ruiné , mais je ne suis pas
 découragé. J'aurai toujours dans mon village
 le glorieux titre de fondateur. J'ai rassemblé

des gueux ; il faudra que je finisse par leur fonder un hôpital. 1772.

Je me mets à l'ombre de vos ailes plus que jamais , mes divins anges.

Vous devez recevoir la drôlerie de mon jeune homme par M. *Bacon* , non pas le chancelier , mais le substitut du procureur général , lequel doit l'avoir reçue dûment cachetée de la main de monsieur le procureur général. Si ces curieux ont ouvert le paquet , je souhaite qu'ils aiment les vers , mais j'en doute.

LETTRE CXVIII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney , 22 de janvier.

LE vieillard , Madame , que vous honorez de tant de bontés , vous parlera aussi librement dans sa lettre , que s'il avait le bonheur de vous entretenir au coin du feu. Nous n'avons , vous et moi , que des sentimens honnêtes ; on peut les confier au papier encore mieux qu'à l'air qui les emporte dans une conversation qui s'oublie.

Un petit mot glissé dans votre lettre que M. *Dupuits* m'a apportée , m'oblige de vous ouvrir tout mon cœur.

1772. Je dois à M. le duc de *Choiseul* la reconnaissance la plus inviolable de tous les plaisirs qu'il m'a faits. Je me croirais un monstre, si je cessais de l'aimer passionnément. Je suis aussi sensible à l'âge de près de quatre-vingts ans qu'à vingt-cinq.

Je ne dois pas bénir la mémoire de l'ancien parlement, comme je dois chérir et respecter votre parent, votre ami de Chanteloup. Il était difficile de ne pas haïr une faction plus insolente que la faction des seize.

M. *Séguier*, l'avocat général, me vint voir au mois d'octobre 1770, et me dit, en présence de madame *Denis* et de M. *Hénin*, résident du roi à Genève, que quatre conseillers le pressaient continuellement de requérir qu'on brûlât l'Histoire du parlement, et qu'il serait forcé de donner un beau réquisitoire vers le mois de février 1771. On requit autre chose en ce temps-là de ces messieurs, et la France en fut délivrée.

Il eût fallu quitter absolument la France, s'ils avaient continué d'être les maîtres, M. *du Rey de Meynières*, président des enquêtes, m'avait écrit, dix ans auparavant, que le parlement ne me pardonnerait jamais d'avoir dit la vérité dans l'Histoire du siècle de *Louis XIV.*

Vous savez combien il était dangereux

d'avoir une terre dans le voisinage d'un conseiller, et quels risques on courait, si on était forcé de plaider contre lui. 1772.

Joignez à ces tyrannies leurs persécutions contre les gens de lettres, la manière aussi infame que ridicule dont ils en usèrent avec le vertueux *Helvétius*, enfin le sang du chevalier de *la Barre* dont ils se font couverts, et tant d'autres assassinats juridiques. Songez que, dans leurs querelles avec le clergé, ils devinrent meurtriers, afin de passer pour chrétiens; et vous verrez que je ne suis pas payé pour les aimer.

La cause de ces bourgeois tyrans n'a certainement rien de commun avec celle de votre parent aussi aimable que respectable.

Il y a deux ans que je ne sors guère de mon lit. J'ai rompu tout commerce. J'attends la mort, sans rien savoir de ce que font les vivans : mais je croirais mourir damné, si j'avais oublié un moment mes sentimens pour mon bienfaiteur. C'est-là ma véritable profession de foi que je fais entre vos mains; c'est-là ce que j'ai crié sur les toits au temps de son départ.

Je l'ai dit à la terre, au ciel, à *Gusman* même.

Je mourrai en l'aimant; et je vous supplie, par mon testament, d'avoir la bonté de le lui

— faire savoir si vous lui écrivez ; c'est la seule
 1772. grâce que mon cœur puisse implorer , et je
 me jette à vos pieds , Madame , pour l'ob-
 tenir.

Le vieux malade de Ferney , V.

LETTRE CXIX.

A. M. MARMONTEL.

26 de janvier.

JE vous écris bien tard , mon cher ami , mais je n'ai pas un moment à moi. Mes maladies et mes travaux qui ne les soulagent guère, occupent tout ce malheureux temps ; ces travaux sont devenus forcés ; car , quand on a commencé un ouvrage , il faut le finir. J'envoie les tomes six , sept et huit aux adresses que vous m'avez données , et j'espère que ces rogatons vous parviendront sûrement.

Je verrai bientôt cet *Helvétius* que les assassins du chevalier de *la Barre* traitèrent si indignement, et dont je pris le parti si hautement. Je n'avais pas beaucoup à me louer de lui, et d'ailleurs je ne trouvais pas son livre trop bon ; mais je trouvais la persécution abominable. Je l'ai dit , et redit vingt fois. Je ne

fais si M. *Saurin* a reçu un petit billet que je lui ai écrit sur la mort de son ami. 1772.

Je dois de grands remercimens à M. l'abbé *Morellet* pour une dissertation très-bien faite que j'ai reçue de sa part. Je n'ai pas la force de dicter deux lettres de suite ; chargez-vous , je vous en prie , de ma reconnaissance , et dites-lui combien je l'estime et je l'aime.

Ma misère m'empêche aussi d'écrire à monsieur d'*Alembert*. Embrassez-le pour moi aussi bien que tous mes confrères qui veulent bien se souvenir que j'existe.

Dites à mademoiselle *Clairon* que je ne l'oublierai qu'en mourant , et aimez votre ancien ami *V.* qui vous est tendrement attaché , jusqu'à ce qu'il aille fumer son jardin après l'avoir cultivé.

L E T T R E C X X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 28 de janvier.

MON HÉROS ,

J E viens de lire dans le discours de *du Belloi* un trait de vous que je ne connaissais pas , et qui est bien digne de vous. Mon héros m'avait caché celui-là. Il entrera pourtant dans

— l'histoire , malgré vous. Quand vous avez fait
1772. une belle action , vous ne songez plus qu'à
vous divertir , et vous semblez oublier la
gloire comme si elle était ennuyeuse ; cepen-
dant vous deviez bien me dire un mot de cette
aventure , car elle est aussi plaisante que glo-
rieuse , et tout-à-fait dans votre caractère.

Je n'ai pas trop consulté votre caractère ,
quand je vous ai ennuyé de requêtes pour des
choses dont je me soucie assez médiocrement ;
mais , comme tout le monde , jusqu'aux Suisses ,
fait que vous m'honorez de vos bontés depuis
environ cinquante-cinq ans , on m'a forcé de
vous importuner.

Je présume que vous avez daigné disposer
M. le duc d'*Aiguillon* en faveur de ma colonie ,
car monsieur d'*Ogny* lui donne toutes les faci-
lités possibles. Ma colonie réussit , du moins
jusqu'à présent ; elle travaille dans mon vil-
lage pour les quatre parties du monde , en
attendant qu'elle meure de faim.

Je n'ai nulle nouvelle de la succession de
madame la princesse de *Guise*. Je ne fais rien
de ce qui se passe en France ; mais je suis fort
au fait des Turcs et des Russes.

Que dites-vous du roi de Prusse qui m'a
envoyé un poëme en six chants contre les
confédérés de Pologne ? Les contributions
qu'il tire de tous les environs de Dantzick

pourront servir à faire imprimer son poëme , avec de belles estampes et de belles vignettes. 1772.

Le roi de Pologne n'est pas comme vous qui ne m'écrivez point ; il m'a écrit une lettre pleine d'esprit et de plaifanterie sur son affaflinat : il est digne de régner , car il est philosophe.

Croiriez-vous qu'une partie des confédérés a proposé pour roi le landgrave de Hesse , que vous avez vu à Paris ? voilà ce que c'est que d'être bon catholique.

Je finis ma lettre , de peur d'ennuyer mon héros qui se moquerait de moi. Je le supplie d'agréer le tendre et profond respect d'un vieux malade qui n'en peut plus. V.

L E T T R E C X X I.

A M. DE LA HARPE.

28 de janvier.

MON cher champion du bon goût , je ne savais pas que vous eussiez été malade , car je ne fais rien dans mon lit dont je ne sois presque plus.

N'y a-t-il pas une place vacante à l'académie , et ne l'aurez-vous point ? car les arrêts du conseil passent , et le mérite reste.

— 1772. Je ne suis pas plus pour les gravures que vous. Ce que j'aime du beau *Virgile* d'Angleterre, c'est qu'il n'y a point d'estampes.

Ne fessiez-vous pas une tragédie? mais faites donc des actrices. On dit qu'il n'en reste plus que la moitié d'une.

J'aime tout-à-fait un élan *qui expire sous une combinaison*; cela m'enchanté. J'avais autrefois un père qui était grondeur comme M. *Grichard*; un jour, après avoir horriblement, et très-mal à propos, grondé son jardinier, et après l'avoir presque battu, il lui dit: *Va-t-en coquin; je souhaite que tu trouves un maître aussi patient que moi*: je menai mon père au Grondeur, je priai l'acteur d'ajouter ces propres paroles à son rôle, et mon bon homme de père se corrigea un peu.

Faites-en autant aux *Précieuses ridicules*; faites ajouter *l'élan de la combinaison*, menez y l'acteur, quel qu'il soit, et tâchez de le corriger.

Le vieux malade vous embrasse de tout son cœur.

L E T T R E C X X I I.

1772.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

A Ferney, premier de février.

LE vieux malade de Ferney a eu l'honneur, Monsieur, de vous envoyer les fadaïses du questionnaire par la voie que vous lui avez indiquée. Je ne fais si vous aurez des momens pour lire des choses si inutiles. Un homme qui ne sort pas de son lit, et qui dicte au hasard ses rêveries, n'est guère fait pour amuser.

Il me paraît que tous les honnêtes gens ont été d'autant plus sensibles à la perte d'*Helvétius*, que les marauds d'ex-jésuites et les marauds d'ex-convulsionnaires ont toujours aboyé contre lui jusqu'au dernier moment. Je n'aimais point son livre, mais j'aimais sa personne.

Vous avez grande raison, Monsieur, de dire qu'on a souvent exagéré la méchanceté de la nature humaine; mais il est bon de faire des caricatures des méchantes gens, et de leur présenter des miroirs qui les enlaidissent; quand cela ne servirait qu'à en corriger un ou deux sur vingt mille, ce serait toujours un bien.

— 1772. Quant aux barbares qui veulent des tragédies en prose, ils en méritent. Qu'on leur en donne à ces pauvres Velches, comme on donne des chardons aux ânes.

Pour les autres Velches qui se passionnent pour ou contre les parlemens, cela passera comme le jansénisme et le molinisme; mais ce qui ne passera qu'après ma mort, c'est mon tendre et sincère attachement pour vous, Monsieur, qui méritez autant d'amitié que d'estime.

LET T R E C X X I I I .

A M A D A M E

LA M A R Q U I S E D' A R G E N S .

A Ferney, premier de février.

M A D A M E ,

Vous ne pouviez confier vos sentimens et vos regrets à un cœur plus fait pour les recevoir et pour les partager. Mon âge de soixante et dix-huit ans, les maladies dont je suis accablé, et le climat très-rude que j'habite, tout m'annonce que je verrai bientôt le digne mari que vous pleurez.

Je fus bien affligé qu'il ne prît point sa route par Ferney, quand il partit de Dijon; et, par une fatalité singulière, ce fut le roi de Prusse qui m'apprit la perte que vous avez faite. Je ne crois pas qu'il eut en France un ami plus constant que moi. Mon attachement et mon estime augmentaient encore par les traits que frère *Berthier* et d'autres polissons fanatiques lançaient continuellement contre lui. Les ouvrages de ces pédans de collège sont tombés dans un éternel oubli, et son mérite restera. C'était un philosophe gai, sensible et vertueux. Ses ennemis n'étaient que des dévots, et vous savez combien un dévot est loin d'un homme de bien. Son nom sera consacré à la postérité, par le roi de Prusse et par vous. Voilà les deux ornemens de son buste. On ne peut rien ajouter à l'építaphe faite par le roi. Il n'y a que vous, Madame, dont le pinceau puisse se joindre au sien.

C'est un prodige bien singulier qu'une dame, aussi aimable que vous l'êtes, ait fait une étude particulière des deux langues savantes qui dureront plus que toutes les autres langues de l'Europe. Vous avez la science de madame *Dacier*, et elle n'avait point vos grâces.

Que ne puis-je, Madame, être auprès de vous! que ne puis-je vous parler long-temps de mon cher *Isaac*, et surtout vous entendre!

—
1772. Si vous permettez en effet que mon amitié et ma douleur gravent un mot dans un coin du monument que vous lui destinez, si vous souffrez que mes sentimens s'expliquent après ceux du roi de Prusse et les vôtres, vous ne doutez pas que je ne sois à vos ordres. Vous ne sauriez croire combien j'ai été touché de votre lettre. S'il restait encore quelque chose de nous-mêmes après nous, ce qui est fort douteux, il vous saurait gré de la consolation que vous m'avez donnée en m'écrivant.

Soyez bien persuadée, Madame, de l'estime respectueuse avec laquelle je ferai, tant que je vivrai, votre très &c.

L E T T R E C X X I V.

A M. S A U R I N.

2 de février.

Nous sommes, mon cher philosophe, un petit nombre d'adeptes qui aimons encore les bons vers. Votre petit recueil, moitié gai, moitié philosophique, m'a fait grand plaisir. Comment! vous parlez de la vieilleffe comme si vous la connaissiez. Pour moi, je fais ce qui en est; j'en éprouve toutes les misères,

et avec cela je vous dirai que je n'ai trouvé
la vie tolérable que depuis que je vieillis 1772.
dans ma retraite.

Vous faites des vers comme si vous n'écriviez point en prose, et vous écrivez en prose comme si vous ne fessiez point de vers. Votre comédie du mariage de *Julie* est une des plus agréablement dialoguées que j'aye jamais lues.

Adieu, mon cher philosophe; vieillissez, quoi que vous en disiez. Je m'amuse à établir des colonies et à marier des filles; cela me rajeunit.

J'ai toujours oublié de vous demander si mademoiselle de *Livri*, votre ancienne amie, vit encore. Je me souviens que, du temps de l'aventure horrible des *Calas*, j'écrivis à M. de *Gouvernet* pour le prier de s'intéresser à cette famille infortunée. Il ne me fit point de réponse, et ne voulut point voir madame *Calas*. Il ne mérite pas de vieillir; cependant je ne souhaite pas qu'il soit mort.

Je vous embrasse bien tendrement.

1772.

L E T T R E C X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de février.

C E jeune homme , mes chers anges , quoi qu'on die , est un fort bon garçon ; et quoi qu'il se soit égayé quelquefois aux dépens des *Nonottes* , des *Frérons* et des *Patouillets* , il a un fonds de raison et de justice qui me fait toujours plaisir.

Ce jeune crétois était donc avec moi , lorsqu'on m'apporta les remarques de vos quatre têtes dans un bonnet ; il les lut avec attention.

Je ne suis point , me dit-il , de ces crétois dont parle *S^t Paul* ; il les appelle menteurs , méchantes bêtes et ventres paresseux ; c'était bien lui , pardieu , qui était un menteur et une méchante bête ; je ne fais pas s'il était constipé , mais je suis bien sûr qu'il n'aurait jamais fait ma tragédie crétoise , quelque peu qu'elle vaille ; il n'aurait pas fait non plus les remarques des quatre têtes ; elles me paraissent fort judicieuses : il faut qu'il y ait bien plus d'esprit à Paris que dans nos provinces , car je n'ai trouvé personne , ni à Mâcon , ni à

Bourg-en-Bresse ,

Bourg-en-Bresse, qui m'ait fait de pareilles observations. — 1772.

Aussitôt il prit papier, plume et encre ; et voilà mon jeune homme qui se met à raturer, à corriger, à refaire. Il est fort vif ; c'est un petit cheval qui, au moindre coup d'éperon, vous court le grand galop. Je n'ai pas été mécontent de sa besogne, mais je ne puis rien assurer qu'après qu'elle aura été remise sous vos yeux.

Ce qui me plaît de sa drôlerie, c'est qu'elle forme un très-beau spectacle. D'abord des prêtres et des guerriers disant leur avis sur une estrade, une petite fille amenée devant eux qui leur chante pouille, un contraste de grecs et de sauvages, un sacrifice, un prince qui arrache sa fille à un évêque tout prêt à lui donner l'extrême-onction ; et, à la fin de la pièce, le maître-autel détruit, et la cathédrale en flammes : tout cela peut amuser ; rien n'est amené par force ; tout est de la plus grande simplicité ; et il m'a paru même qu'il n'y avait aucune faute contre la langue, quoique l'auteur soit un provincial.

Mon candidat veut que je vous envoie sa pièce le plutôt que je pourrai ; mais il faut le temps de la transcrire. Il m'a dit qu'il avait des raisons essentielles que son drame fût joué cette année. Je prie donc M. de

— *Thibouville* de me mander si son autre jeune
1772. homme est prêt, et si on peut compter sur lui.

A l'égard de votre ami qui est à la campagne, je vous dirai qu'il ne peut avoir été choqué d'un petit mot, d'ailleurs très-juste et très à sa place, à l'article *Parlement*, puisque ce petit mot n'a paru que depuis environ un mois, et est probablement entièrement ignoré de lui.

Quoi qu'il en soit, je vous aurai une obligation infinie, si vous voulez bien faire en sorte qu'il soit persuadé de mes sentimens.

Mon jeune homme vous prie de répondre sur M. de *Thibouville*, ou qu'il fasse réponse lui-même, supposé qu'on puisse lire son écriture; car je crains toujours que ce candidat qui est fort vif, comme je vous l'ai dit, n'ait la rage de faire imprimer son drame, dès qu'il en fera un peu content.

Interim je me mets à l'ombre de vos ailes.

Le vieux malade de Ferney.

L E T T R E C X X V I. 1772.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

12 de février.

COMMENT donc mon héros daigne, du milieu de son tourbillon, m'écrire dans ma caverne une lettre toute philosophique ! Je suis persuadé que le duc d'*Epernon*, votre devancier en Aquitaine, dont je vous ai vu autrefois si entiché, et qui ne vous valait pas à beaucoup près, n'aurait point écrit une pareille lettre de quatre pages à *Malherbe* ou à *Gassendi*.

J'avoue qu'il y a un peu de ridicule à moi à me mêler des affaires des autres ; mais je suis comme ces vieilles catins qui ne peuvent rien refuser, et qui sont trop heureuses qu'on leur demande quelque chose. D'ailleurs, vous savez comme la destinée est faite, et comme elle nous ballotte. Elle m'adressa les *Calas* et les *Sirven*, sans que je cherchasse pratique. Je me pris de passion pour ces infortunés ; et, Dieu merci, je réussis, ce qui m'arrive bien rarement.

J'ai eu la même faiblesse pour deux ou trois cents génevois sur qui leurs compatriotes

— 1772. tiraient comme sur des perdreaux ; ils se réfugièrent dans mon village ; je leur bâtis une vingtaine de maisons de pierre. J'ai établi quatre manufactures ; ce sont les hochets de ma vieillesse ; et , si monsieur le contrôleur général ne m'avait pas pris dans ma poche, ou plutôt dans celle de M. *Magon* , deux cents mille francs qu'il avait à moi en dépôt (ce qui s'appelle , dit-on , chez les Velches une opération de finance) , ma colonie aurait été très-florissante presque en naissant. Elle se soutient pourtant , malgré cette perte épouvantable ; et , si le ministère voulait bien nous protéger , et surtout si je n'étais pas si vieux , mon village deviendrait une ville dans peu d'années.

Jé vois donc que la destinée fait tout , et que nous ne sommes que ses instrumens. Elle vous a choisi pour les plus brillans événemens en tout genre , pour tous les plaisirs et pour toutes les sortes de gloire , et elle me fait faire des fauts de carpe dans un désert.

Vraiment , je ne savais pas que M. le duc d'*Aiguillon* n'avait point la surintendance des postes. Je ne fais rien de ce qui se passe dans votre brillante cour. Je ne suis en relation qu'avec les climats de l'ourse. Je fais plus de nouvelles d'Archangel que de Versailles. J'ignore même si vous êtes cette année pre-

mier gentilhomme de la chambre en exercice. —
 Si vous l'étiez, je fais bien ce que je vous 1772.
 proposerais pour vous amuser; mais je pense
 que c'est M. le duc de *Fleuri*, et je ne le crois
 pas si amusable que vous, j'oserais même dire
 si amusant; car enfin, il faut bien qu'il y ait
 des nuances entre les confrères, et chacun
 a son mérite différent.

Quoi qu'il en soit, Monseigneur, conservez
 vos bontés pour un vieillard cacochyme qui
 vous est attaché avec le plus tendre respect,
 jusqu'au moment où il ira revoir ou ne pas
 revoir tous ceux qui ont vécu avec vous, et
 qui sont engloutis dans la nuit éternelle. V.

L E T T R E C X X V I I.

A M. DE LA HARPE.

25 de février.

M O N cher ami, qui devriez être mon con-
 frère, je vois, par votre lettre du 15 de février,
 que vous avez été malade. Vos maladies,
 Dieu merci, sont passagères. Je ne relèverai
 pas de la miennie qui me conduit tout dou-
 cement dans l'autre monde. Je vous avertis
 que, si vous ne me succédez pas à l'académie,
 je ferai très-fâché.

— 1772. Je ne vois pas pourquoi vous ne vous chargeriez pas du roi de Prusse, en laissant aux militaires le soin de parler de ses campagnes, et en vous bornant à la partie littéraire. Il me fait l'honneur de m'écrire, tous les quinze jours, des lettres pleines d'esprit et de connaissances; il fait encore quelquefois des vers français: tout cela est de votre ressort. Vous êtes dans le beau printemps de votre âge, et ma vieille main ne peut plus tenir le pinceau.

Je n'ai presque jamais lu dans le *Mercur*e que les articles de votre façon. Je ne connais guère que vous et M. d'*Alembert* qui sachiez écrire. La raison en est que vous savez penser; les autres font des phrases. Ils sont tous les élèves du père *Nicodème* qui disait à *Jeannot*:

Fais des phrases, *Jeannot*; ma douleur t'en conjure.

On écrit à peu-près en prose comme en vers, en style allobroge et inintelligible. La précision, la clarté, les grâces sont passées de mode, il y a long-temps. Tâchez de ranimer un peu ce malheureux siècle qui ne subsiste plus que de l'opéra comique.

Croiriez-vous qu'on va jouer *Mahomet* à Lisbonne avec la plus grande magnificence? c'est une belle époque dans le pays de l'inquisition. Le visigoth *Crébillon* avait fait ce qu'il

avait pu pour qu'on ne le jouât pas à Paris ; —
il avait raison. 1772.

Adieu , mon cher successeur ; on ne peut vous être plus attaché que le vieux malade de Ferney.

L E T T R E C X X V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 de mars.

MESSIEURS du quatuor , j'ai montré au jeune avocat du *Roncel* les pouilles que vous lui chantez. Voici comme il a plaidé sa cause, et mot pour mot ce qu'il m'a répondu :

„ Je suis très-occupé dans ma province , et
„ il me ferait impossible d'être témoin à Paris
„ de l'histrionage en question. Mon seul plaisir
„ ferait de contribuer deux ou trois fois à
„ l'amusement de messieurs du quatuor à qui
„ vous êtes si justement attaché ; mais cela
„ devient absolument impossible. On doit
„ jouer le mercredi des cendres la pièce de
„ *M. le Blanc* (*) qui traite précisément le
„ même sujet. Voici ce qu'un connaisseur qui
„ a vu cette tragédie m'en écrit :

(*) *Les Druides* , tragédie. O..

— 1772. „ *Le sujet en est beau , c'est l'abolition des*
 „ *sacrifices humains dont nos ancêtres se ren-*
 „ *daient coupables. On la jouera le mercredi des*
 „ *cendres ; et , en attendant mieux , nous aurons*
 „ *le plaisir de voir sur le théâtre un peuple détrompé*
 „ *qui chasse ses prêtres et brise des autels arrosés*
 „ *de son sang. Je vous enverrai cette pièce aussitôt*
 „ *qu'elle sera imprimée. L'auteur , M. le Blanc ,*
 „ *est un véritable philosophe , un brave ennemi*
 „ *des préjugés de toute espèce , et des tyrans de*
 „ *toutes les robes ; et , ce qui est bien plus néces-*
 „ *saire pour écrire une tragédie , il est vraiment*
 „ *poète.*

„ Il ne me reste donc d'autre parti à prendre
 „ que celui de me joindre à M. le Blanc , de
 „ montrer que je ne suis point son plagiaire ,
 „ et que deux citoyens , sans s'être rien com-
 „ muniqué , ont plaidé chacun de leur côté la
 „ cause du genre-humain. Je regarde le sup-
 „ plice des citoyens qui furent immolés à
 „ Thorn, en 1724, à la sollicitation des jésuites,
 „ la mort affreuse du chevalier de la Barre ,
 „ la Saint-Barthelemi et les arrêts de l'inqui-
 „ sition comme de véritables sacrifices de sang
 „ humain ; et c'est ce que je me propose de
 „ faire entendre dans une préface et dans des
 „ notes , d'une manière qui ne pourra cho-
 „ quer personne. Voilà le seul but que je me
 „ propose dans mon ouvrage. Je l'aurais livré
 „ de

„ de tout mon cœur aux comédiens de Paris , ———
 „ si je ne me voyais prévenu ; mais ils n'accep- 1772.
 „ teraient pas à la fois deux pièces sur le même
 „ sujet. Le réchauffé n'est jamais bien reçu ; et
 „ vous savez d'ailleurs combien de gens s'ameu-
 „ teraient pour faire tomber mon ouvrage. Je
 „ me pique seulement d'écrire en français ;
 „ c'est un devoir indispensable que tout le
 „ monde a négligé depuis *Racine*. On m'assure
 „ que M. le Blanc a rempli ce devoir indis-
 „ pensable pour quiconque veut être lu des
 „ gens de goût.

„ Je suis fâché que vous ayez envoyé déjà
 „ ma tragédie à messieurs du quatuor, je ne
 „ la trouve pas digne d'eux. „

Voilà , Messieurs , mot pour mot , ce que
 m'a dit ce jeune homme , et je vous avoue
 que je n'ai pas eu le courage de lui rien
 répliquer. J'ai trouvé qu'il avait raison en
 tout , et j'ose croire que vous penserez comme
 moi. Si la pièce de M. du *Roncel* vaut quelque
 chose , vous serez bien aises que le petit
 nombre de connaisseurs , qui reste encore à
 Paris , voye à la fois deux ouvrages sur un
 objet si intéressant.

Quant aux autres dont M. de *Thibouville*
 parle , ce sera l'affaire de M. le maréchal de
Richelieu , quand il sera d'année , et quand il

_____ y aura des acteurs ; j'ajoute encore quand les
1772. temps seront plus favorables , et quand les
cabales seront un peu apaisées.

Pour réussir en France il faut prendre son temps.

Vous savez comme on a voulu , pendant vingt ans , étouffer la *Henriade* , et ce que toutes mes tragédies ont essuyé de contradictions. On doit tâcher de bien faire , et se résigner.

Je ne suis fait que pour les pays étrangers. La *Henriade* ne fut bien reçue qu'en Angleterre. *Crébillon* empêcha *Mahomet* d'être joué. C'est madame *Necker* , née en Suisse , qui m'a fait un honneur que je ne méritais pas.

Ce sont aujourd'hui les rois de Suède , de Danemarck , de Prusse , de Pologne , et l'impératrice de Russie , qui me protègent. Nul n'est prophète en son pays.

L E T T R E C X X I X.

1772.

A M. V A S S E L I E R, à *Lyon*.

A Ferney, 2 de mars.

J E ne plains, mon cher correspondant, ni le conseiller qui s'est pendu, ni celui qui n'a pris conseil de personne; ils ont tous deux suivi leur goût. Je plains ceux qu'on empoisonne avec du vert-de-gris, parce que ce n'était pas leur intention.

Je vous confie qu'un jeune avocat, nommé M. du *Roncel*, m'a remis un manuscrit fort singulier (*) dont vous pourriez gratifier votre protégé *Roffet*. Il obtiendrait certainement une permission sans difficulté, et je puis vous assurer que celui-là vaudrait quelque argent. J'ai eu beaucoup de peine à engager M. du *Roncel* à donner la préférence à Lyon sur Genève. Ce que M. du *Roncel* vous demande surtout, c'est le plus profond secret; il n'en faut parler ni à votre père ni à votre maîtresse; je suis sûr de votre confesseur.

(*) Les Lois de Minos.

1772.

L E T T R E C X X X .

A M. D E C H A B A N O N .

A Ferney, le 9 de mars.

VOUS me faites un très-beau présent, mon cher ami. Vous rendez un grand service aux lettres, en faisant connaître *Pindare*. Votre traduction est noble et élégante, vos notes très-instructives. Je vous avoue que j'ai de la peine à m'accoutumer à voir ce *Pindare* couper si souvent ses mots en deux, mettre une moitié du mot à la fin d'un vers, et l'autre moitié au commencement du vers suivant.

Je fais bien que vous me direz que c'est en faveur de la musique; mais je ne suis pas moins étonné de voir dès la première strophe,

Chryzea formigx Apollo-
nos, Kai ioplokamon.

Voudriez-vous mettre, dans un opéra,

Lyre d'or d'Apôl-
lon, et des cheveux violets?

Que dites-vous de

*Amphi te La-
toïda.*

 1772.

Le fils de La-
tone ?

On aurait pu, ce me semble, faire de la musique grecque sans cette étrange bigarrure. Les odes d'*Anacréon* étaient chantées, et *Anacréon* ne s'avisa jamais de couper ainsi les mots en deux.

On prétend aussi que les rapsodes chantaient les vers d'*Homère*, et il n'y a pas un seul vers d'*Homère* taillé comme ceux de *Pindare*.

Ce qui me paraît bien étrange, c'est de voir dans *Horace*

*Jove non probante u-
xorius amnis.*

Jupiter condamnait le cour-
roux du fleuve amant de sa femme.

Il se donne souvent cette licence. Il n'y a pas moyen de réprover une méthode qu'*Horace* adoptait. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les Français se moqueraient de nous, si nous prenions la liberté que *Pindare* et *Horace* ont prise. Passe pour *Chapelle* qui écrit au courant de la plume :

1772.

A cet agréable repas
 Petit-Val ne se trouva pas.
 Et fais-tu bien pourquoi? c'est parce
 Qu'il est toujours avec sa garce.

Au reste, je doute fort qu'on ait chanté toutes les odes d'*Horace*. Croyez-vous que les dames romaines et les hommes du bon ton eussent goûté un grand plaisir à chanter à table cette chanson *Perficos odi que Dacier* a traduite ainsi?

„ Laquais, je ne suis point pour la magni-
 „ fidence des Perses. Je ne puis même souffrir
 „ les couronnes qui sont pliées avec de petites
 „ bandelettes de tilleul. Cesse donc de t'in-
 „ former où tu pourras trouver des roses
 „ tardives. Je ne demande que des couronnes
 „ de simple myrte, sans que tu y fasses d'autre
 „ façon. Le myrte sied bien à un laquais
 „ comme toi; et il ne me sied pas mal, lorsque
 „ je bois sous l'épaisseur d'une treille. „

Je doute encore que la bonne compagnie de Rome ait répété en chorus les horreurs qu'*Horace* reproche à la sorcière *Canidie* et à quelques autres vieilles.

Plusieurs favans prétendent que les trois quarts des odes d'*Horace* n'étaient point faites pour la musique. Mais enfin, ode signifie chanson; et qu'est-ce qu'une chanson qu'on ne

peut chanter ? On nous dit que c'est ainsi ———
 qu'on en use dans toute l'Europe ; on y fait 1772.
 des stances rimées qui ne se chantent jamais :
 aussi les amateurs de la musique répondent
 que c'est un reste de barbarie.

L'abbé *Terrasson* demandait sur quel air
Moïse avait mis son fameux cantique au sortir
 de la mer rouge : *Chantons un hymne au Sei-*
gneur qui s'est manifesté glorieusement ?

Il faut que je vous fasse une petite querelle
 sur votre discours préliminaire qui me paraît
 excellent. Vous appelez *Cowley* le *Pindare*
anglais ; vous lui faites bien de l'honneur :
 c'était un poète sans harmonie , qui cherchait
 à mettre de l'esprit par-tout. Le vrai *Pindare*
 est *Dryden*, auteur de cette belle ode intitulée :
La fête d'Alexandre, ou *Alexandre et Timothée*.
 Cette ode , mise en musique par *Purcel* (si je
 ne me trompe), passe en Angleterre pour le
 chef-d'œuvre de la poésie la plus sublime et
 la plus variée ; et je vous avoue que , comme
 je fais mieux l'anglais que le grec , j'aime cent
 fois mieux cette ode que tout *Pindare*.

C'est assez blasphémer contre le premier
 violon du roi de Sicile *Hiéron*. Je voudrais
 bien savoir seulement si on chantait ses odes
 en parties. Il est très-probable que les Grecs
 connaissaient cette harmonie que nous leur

— nions avec beaucoup d'impudence. *Platon* le
1772. dit expressement, et en termes formels.

Pardon de faire avec vous le savant.

D'un certain magister le rat tenait ces choses,
Et les difait à travers champs, &c.

Gardez-vous bien de me prendre pour un grec sur tout ce que je vous dis là, car je suis l'homme du monde le moins grec. Je devine seulement que vous devez avoir eu une peine extrême à rendre en prose agréable et coulante votre sublime chantre des cochers grecs et des combats à coups de poing.

Je ne connais point les vers de *Clément*, ni ne les veux connaître. Je suis émerveillé qu'un pareil petit gremlin, qui n'a jamais rien fait qu'une détestable tragédie, refusée par les comédiens, se soit avisé d'insulter messieurs de *Saint-Lambert*, *Watelet*, *Delille*, et *tutti quanti*, avec autant de suffisance que d'insuffisance. *Marsyas* n'en avait pas tant fait quand *Apollon* l'écorcha. Il faut que ce polisson soit un bâtard de *Fréron*, comme *Fréron* est un bâtard de *Desfontaines*.

Adieu, mon cher ami; il faut qu'après avoir prêté des grâces, de l'ordre, de la clarté à votre inintelligible et boursofflé thébain qu'on dit sublime, vous vous remettiez à faire quelque tragédie, ou quelque opéra français. Notre

langue a autant de vogue qu'en avait autrefois la langue grecque. On parle français dans tout le Nord où les Grecs étaient inconnus. Ranimez un peu nos Muses qui languissent en plus d'un genre; soutenez notre honneur qui se recommande à vous. 1772.

Je vous embrasse avec la plus tendre et la plus constante amitié. Madame Denis se joint à moi.

L E T T R E C X X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de mars.

MES divins anges, si cette lettre du pays des neiges parvient jusqu'à vous; si, parmi les sottises de Paris, vous daignez vous intéresser un peu aux sottises de la Crète, vous saurez que le jeune avocat du *Roncel* est toujours reconnaissant comme il doit l'être des bontés du quatuor. Il lui est venu un petit scrupule qu'il m'a confié, et sur lequel je vous consulte. Il a peur que *Teucer* ayant paru déterminé, dès le second acte, à étendre son autorité trop bornée, et à ne pas souffrir le sacrifice d'*Astérie*, ne paraisse se démentir

— au troisième acte, lorsque la violence de *Datame*
 1772. a changé la situation des affaires. Il craint qu'on ne reproche à *Teucer* de changer aussi trop aisément, il prétend que *Teucer* ne saurait trop insister sur les raisons qui le forcent à souffrir le supplice d'*Astérie*, contre lequel il s'était déclaré d'abord si hautement.

Cet avocat ne plaide que pour vous plaire; il craint même que son factum ne paraisse à l'audience des comédiens. Il est toujours dans l'idée que ces messieurs n'ont ni goût, ni sentiment, ni raison; qu'ils ne se connaissent pas plus en tragédies que les libraires en livres, et qu'en tout ils sont aussi mauvais juges que mauvais acteurs; qu'enfin il est honteux de subir leur jugement, et plus honteux d'en être condamné. C'est à vous de juger de ces moyens que mon avocat emploie; je ne puis lui donner de conseil, moi qui suis absent de Paris depuis vingt-quatre ans, et qui ne suis au fait de rien.

On m'a dit d'étranges nouvelles d'un autre tripot plus respectable. Je ne sais si on me trompe, mais on m'assure que tout va changer; je ne crois que vous en vers et en prose.

Je me mets à l'ombre de vos ailes. Si cette facétie vous a amusés un peu, je me tiens très-content.

L E T T R E C X X X I I. 1772.

A M. L'ABBÉ DUVERNET.

A Ferney, 23 de mars.

LE vieux malade de Ferney, Monsieur, vous renouvelle ses remerciemens et sa protestation bien sincère qu'il n'a jamais lu ni n'élira le libelle diffamatoire de *la Beaumelle* et de l'abbé *Sabatier*. Il y a plus de quatre cents libelles de cette espèce. La vie est courte, et le peu de temps qui me reste doit être mieux employé. Il est juste, Monsieur, que vous qui voulez bien être mon avocat, vous lisiez les pièces du procès; mais pour moi qui ai presque perdu la vue, il faut que je remette entièrement ma cause entre vos mains, et que je m'en rapporte à votre éloquence et à votre sagesse.

A l'égard du procès que poursuit monsieur *Christin*, et qui est assurément plus considérable, il espère faire rendre justice à ses cliens par le parlement de Besançon auquel l'affaire a été renvoyée.

Je n'ai point donné ma médaille à *Graffet*; il y a environ dix-huit ans que je n'ai vu cet homme; je ne lui ai jamais écrit; j'ai tiré d'un

— état bien triste son frère qui est chargé d'une
 1772. nombreuse famille à Genève. Ces deux frères
 ont pu imprimer mes sottises ; m'imprime
 qui veut, et me lit qui peut.

Vous me demandez les pièces de vers qu'on
 a faites à mon honneur et gloire ; je conserve
 peu de ces pièces fugitives. Si j'en ai quelques-
 unes , elles sont confondues dans des tas
 immenses de papiers que ma santé délabrée
 et mes fluxions sur les yeux ne me permettent
 guère de débrouiller. Je tâcherai de vous
 satisfaire ; mais vous savez que les louanges
 des amis persuadent moins le public que les
 fatires des ennemis. J'aurais beau étaler cent
 certificats , comme l'apothicaire *Arnoud* et le
 sieur *le Lièvre*, cela ne servirait de rien.

Puisque vous êtes l'enchanteur qui daigne
 écrire la vie du *Don Quichotte* des Alpes qui
 s'est battu si long-temps contre des moulins à
 vent , il faut vous fournir les pièces nécessaires
 en original. M. *du Rey de Morfan*, frère de
 madame la première présidente , a l'extrême
 bonté de se donner cette peine ; c'est un
 homme de lettres fort instruit. Si on lui
 reproche quelques fautes de jeunesse , il les
 répare aujourd'hui par la conduite la plus sage.
 Je le possède à Ferney depuis quelque temps.
 Il faut qu'il soit bien bon , car la besogne qu'il
 a entreprise n'est point amusante et sera fort

longue ; mais il paraît que vous avez encore
 plus de bonté que lui. Agréez, Monsieur, 1772.
 tous les sentimens que vous doit la recon-
 naissance de votre très-humble, &c.

Le vieux malade de Ferney.

LET TRE CXXXIII.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 24 de mars.

JE vous écris, Madame, malgré le pitoyable
 état où mon grand âge, ma mauvaise santé et
 le climat dur où je me suis confiné, ont
 réduit mon corps et mon ame. Un officier
 suisse, qui part dans le moment, veut bien
 se charger de ma lettre. Songez que vous
 m'aviez mandé que vous alliez chez votre
 grand'maman, il y a près de six mois ; j'ai
 cru toujours que vous y étiez. J'apprends que
 vous êtes à Paris. Vous m'aviez promis de
 me mettre aux pieds de votre grand'maman
 et de son mari.

Je vous dis très-sincèrement que je mourrai
 bientôt, mais que je mourrai de douleur si
 votre grand'maman et son très-respectable

— 1772. mari pouvaient soupçonner un moment que mon cœur n'est pas entièrement à eux. Je l'ai déclaré très-nettement à un homme confidérable qui ne passe pas pour être de leurs amis. Je ne demande rien à personne ; je n'attends rien de personne. Je repasse dans ma mémoire toutes les bontés dont votre grand'maman et son mari m'ont comblé ; j'en parle tous les jours ; elles font encore la consolation de ma vie.

J'ai autant d'horreur pour l'ingratitude que pour les assassins du chevalier de *la Barre*, et pour des bourgeois insolens qui voulaient être nos tyrans. J'ai manifesté hautement tous ces sentimens ; je ne me fais démenti en rien, et je ne me démentirai certainement pas ; je n'ai d'autre prétention dans ce monde que de satisfaire mon cœur. Je suis votre plus ancien ami ; vous vous êtes souvenue de moi dans ma retraite ; votre commerce de lettres, la franchise de votre caractère, la beauté de votre esprit et de votre imagination, m'ont enchanté. Mon amitié n'est point exigeante, mais vous lui devez quelque chose ; vous lui devez de me faire connaître aux deux personnes respectables qui ne me connaissent pas. Je ne leur écris point, parce qu'on m'a dit qu'ils ne voulaient pas qu'on leur écrivît, et que d'ailleurs je ne sais comment m'y prendre ; mais

vous avez des moyens, et vous pouvez vous en servir pour leur faire passer le contenu de ma lettre. Je vous en conjure, Madame, par tout ce qu'il y a de plus sacré dans le monde, par l'amitié. Il m'est aussi impossible de les oublier que de ne pas vous aimer. 1772.

Je vous souhaite toutes les consolations qui peuvent vous rendre la vie supportable. Je voudrais être avec vous à Saint-Joseph, dans l'appartement de *Formont*. J'y viendrais, si je pouvais m'arracher à mes travaux de toute espèce, et à une partie de ma famille qui est avec moi. Consolez-moi d'être loin de vous, en faisant hardiment ce que je vous demande. Soyez bien persuadée, Madame, que vous n'avez pas dans ce monde un homme plus attaché que moi, plus sensible à votre mérite, plus enthousiaste de vous, de votre grand-maman et de son mari.

 1772. LETTRE CXXXIV.

A M. VASSELIER, à Lyon.

Le 28 de mars.

PREMIÈREMENT, le cher correspondant est supplié de s'informer du jeune *Chazin*, écolier de réthorique, qui paraît avoir quelques talens, et qui a écrit une lettre si bien faite que le vieux malade lui a répondu, quoiqu'il ne réponde à personne; et qu'on lui envoie un petit livre tout de poésie, pour le mettre un peu au fait.

Secondement, voici bien une autre histoire: la pièce de l'avocat du *Roncel* a été lue aux comédiens qui en ont été émerveillés, et qui l'ont reçue avec acclamation. On ne fait encore s'ils pourront la jouer immédiatement après Pâques, parce qu'ils ont donné parole à monsieur du *Belloi*, et qu'ils ont appris déjà la tragédie de *Don Pèdre*. Un ami de M. du *Roncel* s'est chargé de cette négociation; on attend des nouvelles de cet ami: ainsi il faudra absolument que *Roffet* attende ces nouvelles pour imprimer. Il ne s'agit que de huit ou dix jours; c'est un présent qu'on lui fait, et il doit se conformer aux intentions de ceux

qui

qu'il lui font : A cheval donné , on ne regarde pas la bride , dit *Cicéron*.

1772.

Au reste , il y a de bien bonnes notes à faire à la queue de cette tragédie , à commencer par les sacrifices de sang humain qu'ont fait si souvent les Juifs , tantôt à leur *Adonai* , tantôt à *Moloch* , tantôt à *Melkom* : mais ces notes doivent édifier les fidèles dans une autre édition.

On embrasse tendrement le cher correspondant.

P. S. M. du *Roncel* , à qui j'ai communiqué votre lettre du 27 , dit que vous êtes le maître absolu de la facétie à vous envoyée , que tout ce que vous ferez sera très-bien fait. Pour moi , je trouve que les druides d'aujourd'hui sont aussi fripons que les anciens. Je suis sûr qu'ils brûleraient tous les philosophes dans des statues d'osier , s'ils le pouvaient. Je ne fais pas quels monstres sont les plus abominables , ou ceux du temps passé ou ceux du temps présent.

1772.

L E T T R E C X X X V.

A M. C H R I S T I N.

30 de mars.

MON cher philosophe, nous avons lu et traduit l'acte de *magister Andreas Banduyens*, qu'un de vos habitans de Longchaumoïis m'a apporté. Nous avons trouvé que cet acte est un peu équivoque, et peut-être serait plus dangereux que profitable à nos pauvres esclaves. On les appelle *taillables* dans ces actes, et on les relève seulement de l'obligation où ils étaient de payer certaines redevances onéreuses.

Il est vrai qu'on trouve dans cet écrit les mots de *liberté* et de *franchise*; mais je crains que cette liberté et cette franchise regardent seulement les petites impositions annuelles dont on les délivre, et ne les laissent pas moins soumis à cette infame taillabilité de servitude qui est l'opprobre de la nature humaine. C'est aux moines d'être esclaves, et non d'en avoir. Les hommes utiles à l'Etat doivent être libres, mais nos lois sont aussi absurdes que barbares. Douze mille hommes esclaves de vingt moines devenus chanoines! cela augmente la fièvre

qui me tourmente ce printemps. Je n'aurai point de fanté cette année. Je crains bien de mourir en 1772 ; c'est l'année centenaire de la Saint-Barthelemi. 1772.

Venez faire vos pâques à Ferney, mon cher philosophe. Je vous embrasse bien tendrement.

L E T T R E C X X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Premier d'avril.

MON cher ange a sans doute reçu la lettre écrite au quinqué ; et je ne puis rien ajouter au verbiage de M. du Roncel. Vraiment, je vous enverrai tant de neuvièmes que vous voudrez, mais comment et par où ? Les clameurs commencent à s'élever, et il y a des personnes qui n'osent pas voyager. Si vous ne trouvez pas une voie, vous qui habitez la superbe ville de Paris, comment voulez-vous que j'en trouve, moi qui suis chez les Antipodes, dans un désert entouré de précipices ?

Vous m'avez ôté un poids de quatre cents livres qui pesait sur mon cœur, en me disant que M. d'Albe (*) avait toujours de la bonté

(*) M. le duc de Choiseul.

— 1772. pour moi : mais ce n'est pas assez ; et je mourrai certainement d'une apoplexie foudroyante, s'il n'est pas persuadé de mon inviolable attachement , et de la reconnaissance la plus vive que ce cœur oppressé lui conserve. L'idée qu'il en peut douter me désespère. Je l'aime comme je l'ai toujours aimé, et autant que j'ai toujours détesté et méprisé des monstres noirs et insolens , ennemis de la raison et du roi.

Florian qui pleurait ma nièce, et qui est venu chez moi toujours pleurant, a trouvé dans la maison une petite calviniste assez aimable , et , au bout de quinze jours , il est allé se faire marier vers le lac de Constance par un ministre luthérien. Ce mariage-là n'est pas tout-à-fait selon les canons, mais il est selon la nature dont les lois sont plus anciennes que le concile de Trente.

Est-il vrai que M. le duc de *la Vrillière* se retire ? j'en ferais fâché ; il m'a témoigné en dernier lieu les plus grandes bontés. Ayez celle de me mander si vous voyez déjà des arbres verts aux Tuileries , des fenêtres de votre palais. Je me mets , de ma chaumière , au bout des ailes de mes anges , avec effusion de cœur.

A U M E M E.

3 d'avril.

MES anges ont voulu des changemens, les voilà. S'ils n'en font pas contens, M. du *Roncel* est homme à en faire d'autres ; c'est un homme très-facile en affaires ; un peu goguenard, à la vérité, mais dans le fond bon diable.

Il croit que le quinqué se moque de lui, quand le quinqué lui propose de nommer aux premières dignités de la Crète. Il dit que c'est au jeune candidat, qui a lu la pièce, à nommer les grands officiers de la cour de *Teucer*. C'est à ce jeune candidat qu'on peut transférer l'ancien droit des Guébres. Songez au reste que mon avocat est un pauvre provincial, qui n'a pas la moindre connaissance des tripots de Paris. Amusez-vous ; faites comme il vous plaira. Notre du *Roncel* dit que, si on ne plaide pas sa cause à Paris, il l'ira plaider à Varsovie ; que *Teucer* est frère de lait de *Stanislas Poniatowski* ; que sûrement *Stanislas* finira comme *Teucer*, et que *Pharès*, évêque de Cracovie, passera mal son temps.

— 1772. Pour moi, mes anges, je n'entends rien à tout cela. Tout ce que je fais, c'est que, si jamais on me soupçonnait de connaître seulement M. du *Roncel*, je serais sifflé à triple carillon par une armée de *Pompignans*, de *Frérons*, de *Cléments* et *tutti quanti*.

Sur ce, j'attends vos ordres, et je vous supplie très-instamment d'engager votre ami à mander à M. d'*Albe* que je lui ferai inviolablement attaché jusqu'à mon dernier soupir, tout comme à vous, si j'ose le dire.

L E T T R E C X X X V I I I .

A U M E M E .

6 d'avril.

MES anges sauront que j'épuise tout mon savoir-faire à suspendre l'édition de la tragédie de notre jeune avocat. Je crois que j'y parviendrai ; mais je me flatte que le quinqué, en considération de mes services, pourra faire passer, à la rentrée, le bon homme *Teucer* subrogé aux droits des *Guèbres* ; car il me semble qu'on peut céder son droit à qui on veut, et que le tripot est le maître de substituer *Crétois* à *Guèbres*, en changeant *guè* en *cré*, et *bres* en *tois*.

De plus, je ne doute pas que mon avocat, qui plaide pour rien, ne donne à *Teucer* et à la demoiselle *Astérie* les émolumens de sa drôlerie. Ils pourraient, sur ce pied-là, s'obstiner à dire : Nous voulons faire le voyage de Crète avant le voyage d'Espagne. Don *Pèdre* se soutiendra toujours par lui-même, mais *Teucer* a besoin d'un temps favorable. Si cette négociation est trop difficile, il faudrait du moins être sûr qu'il n'y aurait point d'intervalle entre l'Espagne et la Crète. L'avocat demande votre avis sur ce point de droit, comme à un fameux jurifconsulte. Vous savez de quelle docilité il a été dans son factum, et il espère surtout qu'un ancien conseiller de grand'chambre lui sera favorable dans cette conjoncture critique.

Voilà tout ce qu'il peut dire à présent pour sa cause.

Signé, maître du *Roncel*, avocat.

L'Ouvreur de loge, procureur.

Monieur *D. . . .*, rapporteur.

Monieur de *T. . . .*, solliciteur.

1772.

L E T T R E C X X X I X .

A M. D E L A H A R P E .

6 d'avril.

NOTRE académie défile : j'attends mon heure, mon chère enfant. J'envoie mon codicille à notre illustre doyen qui pourrait bien se moquer de mon testament, comme il s'est moqué plus d'une fois de son très-humble ferviteur le testateur.

Je crois que le philosophe d'*Alembert*, très-véritable philosophe qui a refusé la place de duc de *la Vauguion* à Pétersbourg, se soucie fort peu de la place de secrétaire; mais nous devons tous souhaiter qu'il daigne l'accepter, d'autant plus que, malgré tous ses mérites, il a une écriture fort lisible, ce que vous n'avez pas.

Le moment présent ne me paraît pas favorable pour écrire à l'homme en place dont vous me parlez. On m'a fait auprès de lui une petite tracasserie; car il y a toujours des gens officieux qui me servent de loin. Agissez toujours; *pulsate, et aperietur vobis*.

Connaissez-vous M. l'abbé *Duvernét* qui veut absolument écrire ma vie, en attendant
que

que je sois tout-à-fait mort ? M. d'*Alembert* le connaît ; il faudrait qu'il eût la bonté d'engager mon historiographe à ne point faire paraître de mon vivant certains petits morceaux qu'il m'a envoyés , et qui me paraissent très-prématurés , et , qui pis est , très-peu intéressans. Je n'ose prier M. d'*Alembert* de lui en parler ; mais si , par hasard , il voyait M. l'abbé *Duvernet* , il me ferait grand plaisir de l'engager à modérer son zèle , qui d'ailleurs ne lui procurerait ni prébende ni prieuré. Ces momens-ci ne sont pas les plus brillans pour la république des lettres ; nous sommes condamnés *ad bestias*. Contentons-nous , pour le présent , du bon témoignage de notre conscience. Pour moi , je mets tout aux pieds de mon crucifix , à mon ordinaire.

Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur , et je vous donne ma bénédiction *in quantum possum , et in quantum indiges*.

1772.

L E T T R E C X L.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 6 d'avril.

J'ADRESSE mes hommages tantôt à mon héros, tantôt à mon doyen. C'est aujourd'hui mon doyen qui est le sujet de ma lettre. Vous nous enterrez tous l'un après l'autre, et vous avez vu renouveler toute notre pauvre académie, quoique plusieurs de mes confrères soient beaucoup plus âgés que vous. Enterrez-moi quand il vous plaira, et faites-moi accorder un peu de terre sainte, ce qui est une grande consolation pour un mort; mais, en attendant, vous allez nommer un secrétaire. Je ne fais pas sur qui vous jetez les yeux; mais daignez songer, Monseigneur, qu'il y a une pension sur la cassette, attachée d'ordinaire à cette éminente dignité; que d'*Alembert* est pauvre, et qu'il n'est pauvre que parce qu'il a refusé cinquante mille livres de rente en Russie. Il possède toutes les parties de la littérature, il me paraît plus propre que personne à cette place, il est exact et assidu. Si vous n'êtes engagé pour personne, je pense que vous ne sauriez faire un meilleur choix que celui de M. d'*Alembert*; mais votre

volonté soit faite tant à l'académie qu'à la cour.

1772.

Oserai-je encore vous parler du petit *la Harpe* qui a beaucoup d'esprit et beaucoup de goût, qui a fait de jolies choses, qui a bien traduit *Suétone*, qui est travailleur, et qui est bien plus pauvre que d'*Alembert*; si vous le mettiez de l'académie, il pourrait vous devoir sa fortune, vous feriez un heureux, et c'est un très-grand plaisir, comme vous savez.

Ces deux idées me sont venues dans la tête, en apprenant dans mes déserts la mort de deux de mes confrères. Je vous les soumets au hasard, et peut-être fort étourdiment; et pour peu que vous réprochiez mes deux idées, je les abandonne tout net. Mes grandes passions, car il faut en avoir jusqu'au dernier moment, se tournent actuellement vers *Ali-bey*, *Catherine II*, *Moustapha* et le roi de Pologne. J'avais pris toutes ces affaires-là fort à cœur; cependant, à la fin, je m'en détacherai comme de l'académie et du théâtre.

Je m'étais flatté d'abord que les Turcs seraient chassés de la Grèce, et que je pourrais aller voir ce beau pays d'Athènes où naquit votre devancier *Alcibiade*; mais je vois qu'il faudra mourir au milieu des neiges du mont Jura: cela est bien désagréable pour un homme aussi frileux que moi. Ce qui est beaucoup plus

— triste, c'est de mourir sans avoir refait ma cour
 1772. à mon héros ; mais je deviens aveugle et sourd,
 il me faut un pays chaud ; je suis réduit à
 couvrir toujours ma pauvre tête d'un bonnet,
 quelque temps qu'il fasse ; il n'y a pas moyen
 d'aller à Paris dans cet état, lorsque tout le
 monde est coiffé à l'oiseau royal. Je ne puis
 me présenter à l'hôtel de Richelieu avec un
 bonnet à oreille, mais il y a sous ce bonnet
 une vieille tête et un cœur qui vous appar-
 tiennent ; l'un vous a toujours admiré, l'autre
 toujours aimé, et cela forme un composé plein
 d'un profond respect pour mon héros. V.

L E T T R E C X L I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 10 d'avril.

IL est très-certain, Madame, ou que vous
 m'avez trompé, ou que vous vous êtes trompée.
 On dit que les dames y sont fujettes, et nous
 aussi ; mais le fait est que vous m'écrivîtes que
 vous alliez à la campagne, et que j'ignore
 encore si vous y avez été ou non. M. Dupuits

prétend que vous n'avez jamais fait ce voyage. —
 Si vous ne l'avez pas fait, vous deviez donc 1772.
 avoir la bonté de m'en instruire. Vous me
 dites, je pars, et vous restez un an sans m'écrire.
 Qui de vous ou de moi a tort en amitié ?

Tout ce que je puis vous dire, c'est que je
 n'ai pas changé un seul de mes sentimens. Je
 vous répète que j'ai détesté et que je détesterais
 toujours les assassins en robe et les pédans
 insolens.

Je n'ai rien su de ce qui se passe depuis un
 an dans aucun des tripots de Paris. J'ai con-
 servé, j'ai affiché hautement la reconnaissance
 que je dois à vos amis, et je l'ai surtout signifié
 à M. le maréchal de *Richelieu*, que vous voyez
 peut-être quelquefois.

Du reste, je fais beaucoup plus de nouvelles
 du Nord que de Paris.

Je suis fort aise que vous vous foyez remise
 à relire *Homère*, vous y trouverez du moins
 un monde entièrement différent du nôtre. C'est
 un plaisir de voir que nos guerres sur le Rhin
 et sur le Danube, notre religion, notre galan-
 terie, nos usages, nos préjugés, n'ont rien
 de ces temps qu'on appelle héroïques. Vous
 verrez que l'immortalité de l'ame, ou du moins
 d'une petite figure aérienne qu'on appelait
 ame, était reçue dans ce temps-là chez toutes
 les grandes nations. Cette opinion était ignorée

— des Juifs, et n'y a été en vogue que très-tard,
 1772. du temps d'*Hérode*. Vous êtes bien persuadée
 que ni les pharisiens ni *Homère* ne nous apprendront ce que nous devons être un jour. J'ai connu un homme qui était très-fermement persuadé qu'après la mort d'une abeille, son bourdonnement ne subsistait plus. Il croyait, avec *Epicure* et *Lucrece*, que rien n'était plus ridicule que de supposer un être inétendu, gouvernant un être étendu, et le gouvernant très-mal. Il ajoutait qu'il était très-impertinent de joindre le mortel à l'immortel. Il disait que nos sensations sont aussi difficiles à concevoir que nos pensées; qu'il n'est pas plus difficile à la nature, ou à l'auteur de la nature, de donner des idées à un animal à deux pieds, appelé homme, que du sentiment à un ver de terre. Il disait que la nature a tellement arrangé les choses, que nous pensons par la tête comme nous marchons par les pieds. Il nous comparait à un instrument de musique, qui ne rend plus de son quand il est brisé. Il prétendait qu'il est de la dernière évidence que l'homme est comme tous les autres animaux et tous les végétaux, et peut-être comme toutes les autres choses de l'univers, fait pour être et pour n'être plus.

Son opinion était que cette idée console de tous les chagrins de la vie, parce que tous ces

prétendus chagrins ont été inévitables : aussi cet homme parvenu à l'âge de *Démocrite*, riait de tout comme lui. Voyez, Madame, si vous êtes pour *Démocrite* ou pour *Héraclite*. 1772.

Si vous aviez voulu vous faire lire des Questions sur l'Encyclopédie, vous y auriez pu voir quelque chose de cette philosophie, quoiqu'un peu enveloppée. Vous auriez passé les articles qui ne vous auraient pas plu, et vous en auriez peut-être trouvé quelques-uns qui vous auraient amusée. A peine cet ouvrage a-t-il été imprimé qu'il s'en est fait quatre éditions, quoiqu'il soit peu connu en France. Vous y trouveriez aisément sous la main toutes les choses dont vous regrettez quelquefois de n'avoir pas eu connaissance. Vous passeriez sans peine et sans regret le peu d'articles qui ont exigé des figures de géométrie. Vous y trouveriez un précis de la philosophie de *Descartes* et du poëme de l'*Arioste*. Vous y verriez quelques morceaux d'*Homère* et de *Virgile*, traduits en vers français. Tout cela est par ordre alphabétique. Cette lecture pourrait vous amuser autant que celle des feuilles de *Fréron*.

Il y a une dame avec qui vous soupiez, ce me semble, quelquefois, et qui est la mère d'un contre-feing. Mais je ne fais plus ni ce que vous faites, ni ce que vous pensez. Pour

— moi, je pense à vous, Madame, plus que vous
1772. ne croyez; et je vous aime fans doute plus
que vous ne m'aimez. V.

L E T T R E C X L I I.

A M. M A R M O N T E L.

11 d'avril.

MON cher et ancien ami, qui sont les gens qui ont dit qu'on n'aime point son successeur? Ils en ont menti; j'étais ami de *Duclos*, et je suis encore plus le vôtre. Je me flatte qu'avec le titre d'historiographe vous avez une bonne pension. *Martin Fréron* dit que vous n'avez fait que des romans. Premièrement, je maintiens que les anciens historiens n'ont fait que cela; et ensuite je dis qu'un homme qui écrit bien une fable, en écrira beaucoup mieux l'histoire. Je suis persuadé que *Fénélon* aurait su rendre l'histoire de France intéressante. C'est un secret qui a été ignoré de tous nos écrivains. Laissez donc braire maître *Aliboron* dit *Fréron*. Il appartient bien à cette canaille d'oser juger les véritables gens de lettres! Ce misérable n'a gagné sa vie qu'à décrier ce que les autres ont fait, et il n'a jamais rien fait par

lui-même. Encore son devancier *Desfontaines*, son maître en méchanceté, avait-il donné une médiocre traduction de l'Enéide. C'est une chose bien avilissante pour la France que le *Journal des Savans* soit négligé parce qu'il est sage, et qu'on ait soutenu les feuilles des *Desfontaines* et des *Frérons* parce qu'elles sont fatiriques. Je me suis toujours déclaré l'implacable ennemi de ces interlopes qui sont l'opprobre de la littérature, et je suis fidelle à mes principes.

Ce que vous me mandez du nommé *Clément* me fait voir qu'il aspire à remplacer *Fréron*. Ce sera une belle série, depuis *Zoïle* et *Mævius*. Je viens de retrouver une lettre de ce misérable, dans laquelle il me demande l'aumône; et, dès qu'il a été à Paris, il s'est mis à écrire contre moi : mais je ne lui en fais pas mauvais gré, il m'a mis en bonne compagnie.

Sommes-nous assez heureux pour que monsieur d'*Alembert* soit notre secrétaire perpétuel? Je réponds du moins que, s'il y a de la perpétuité, ce sera pour son nom.

Ne m'oubliez pas, je vous en prie, auprès de ceux qui veulent bien se souvenir de moi dans l'académie. Adieu, mon cher historiographe de *Bélisaire* et des *Incas*.

1772.

L E T T R E C X L I I I .

A M. M A L L E T D U P A N .

A Ferney , 24 d'avril.

MON cher et aimable professeur, qui ne professerez jamais que la vérité et le noble mépris des impostures et des imposteurs, que vous êtes heureux d'être auprès d'un prince juste (*), bon, éclairé, qui foule aux pieds l'infame superstition, et qui met la religion dans la vertu, qui n'est ni papiste, ni calviniste, mais homme, et qui rend heureux les hommes qui lui sont soumis ! Si j'étais moins vieux, je quitterais mes neiges pour les fleurs, et mon triste climat pour son triste climat qu'il adoucit, et qu'il rend agréable par ses mœurs et par ses bontés.

Vous avez devant vous une belle carrière; vous pouvez, en donnant des leçons d'histoire dans un goût nouveau, et en détruisant les mensonges absurdes qui défigurent toutes les histoires, attirer à Cassel un grand nombre d'étrangers qui apprendront à la fois la langue française et la vérité. J'ai eu un ami, nommé

(*) Le landgrave de Hesse-Cassel.

M. *Audra*, docteur de sorbonne, qui mépri-
 fait prodigieusement la sorbonne, et qui était
 allé faire à Toulouse ce que vous faites à Cassel. —
 1772.
 Une foule étonnante venait l'entendre. Les
 fripons tremblèrent; ils se réunirent contre
 lui. Les prêtres firent tant qu'ils lui ôtèrent
 sa place que le conseil de ville lui avait donnée.
 Il en est mort de chagrin. Vous éprouverez un
 fort tout contraire. Par quelle fatalité faut-il
 que les plus beaux climats de la terre, le
 Languedoc, la Provence, l'Italie, l'Espagne,
 soient livrés aux superstitions les plus infames,
 lorsque la raison règne dans le Nord? Mais
 souvenons-nous que ce sont les peuples du
 Nord qui ont conquis la terre; espérons qu'ils
 pourront l'éclairer.

Madame *Denis*, et tout ce qui est à Ferney,
 vous fait mille complimens. Je vous envoie
 le neuvième tome des Questions, qui excite
 beaucoup de rumeur chez les tartufes de
 Genève.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

1772.

L E T T R E C X L I V .

A M. M A R I N .

A Ferney, 27 d'avril.

JE dois vous dire d'abord, mon cher ami, que c'est moi qui fis faire une consultation à Rome. Il s'agissait du marquis de *Florian*, mon neveu, et d'une femme divorcée. Ce n'est point du tout le cas de M. de *Bombelle*; ces deux affaires n'ont aucun rapport. De plus, mon neveu étant officier, chevalier de Saint-Louis, et pensionné par le roi, est astreint à des devoirs dont la transgression pourrait avoir des suites fâcheuses. Priez M. *Linguet* de ne point parler du tout de cette affaire.

J'ai lu le mémoire en faveur de M. le comte de *Morangiés*. J'ai été fort lié dans ma jeunesse avec madame sa mère. Je date de loin. Je ne peux imaginer qu'il perde son procès. Il est vrai qu'il a commis une grande imprudence en confiant à des gredins des billets pour cent mille écus. Les grandes affaires se traitent souvent ainsi à Lyon et à Marseille. Oui; mais c'est avec des banquiers et des négocians accrédités, et non pas avec des gueuses qui prêtent sur gage.

Cette affaire, qui paraît unique, ressemble
 assez à celle d'une friponne de janséniste que
 j'ai connue. Elle redemandait dans Bruxelles,
 en 1740, la somme de trois cents mille florins
 d'empire au frère *Yancin*, procureur des jésuites
 et son confesseur. Je fus témoin de tout ce
 procès. Cette femme, nommée *Genep*, feignit
 d'être fort malade; elle envoya chercher le
 confesseur procureur *Yancin*. La coquine avait
 mis en sentinelle, derrière une tapisserie, un
 notaire, deux témoins et son avocat, jansé-
 niste comme *Arnaud*. Le confesseur arrive; il
 prend une espèce de transport au cerveau à
 madame *Genep*. Elle s'écrie: Mon père, je ne
 me confesserai point que je ne voye mes trois
 cents mille florins en sûreté. Le confesseur,
 qui lui voit rouler les yeux et grincer les
 dents, croit devoir ménager sa folie; il lui dit,
 pour l'apaiser, qu'elle ne doit point craindre
 pour son argent, et qu'il faut d'abord songer
 à son ame. Tout cela est bel et bon, reprit la
 mourante; mais avez-vous fait un emploi
 valable de mes trois cents mille florins? Oui,
 oui, ne soyez en peine que de votre salut,
 ma bonne. — Mais songez bien à mon argent.
 — Eh, mon Dieu, oui j'y songe; un petit
 mot de confession, s'il vous plaît. Cependant
 on fait un procès verbal des demandes et des
 réponses; et dès le lendemain la malade répète

1772.

— 1772. en justice cette somme immense , ce qui prouve en passant que les disciples d'*Augustin* en savent autant que les enfans d'*Ignace*. Les jésuites se servirent contre ma drôlesse des mêmes moyens que *M. Linguet* emploie. Où avez-vous pris trois cents mille florins d'empire , vous la veuve d'un petit commis à cent écus de gages ? où je les ai pris ? dans mes charmes. Que répondre à cela ? que faire ? *Madame Genep* meurt , et jure en mourant , sur son crucifix , qu'elle a porté la somme entière chez son confesseur. Les héritiers poursuivent , ils trouvent un fiacre qui dépose qu'il a porté l'argent dans son carrosse. Le fiacre apparemment était janséniste aussi ; l'avocat triomphait. Je lui dis , ne chantez pas victoire : si vous aviez demandé dix ou douze mille florins , vous les auriez eus ; mais vous n'en aurez jamais trois cents mille. En effet , le fiacre , qui n'était pas aussi habile que madame *Genep* , fut convaincu d'être un sot menteur , il fut fouetté et banni. J'ai peur qu'il n'en arrive autant à notre ami du *Jonquai*.

A propos , j'ai été fâché que *M. Linguet* , élève de *Cicéron* , ait traité *Cicéron* de lâche qui ne plaideit que pour des coquins ; il ne faut pas qu'un cordelier prêche contre saint *François d'Assise* : mais j'ai toujours pensé comme lui sur l'Histoire ancienne , et je l'ai

dit long-temps avant lui, et ensuite je me suis appuyé de son opinion. Son plaidoyer me paraît bien raisonné et bien écrit. Je voudrais bien voir ce que M. Gerbier peut opposer à des argumens qui me semblent convaincans. 1772.

L'Eloge de la police est un beau morceau ; la comparaison hardie de la direction des boues et lanternes , des p....., des filous et des espions , avec l'ordre des sphères célestes , est si singulière , que l'auteur devait bien citer Fontenelle à qui elle appartient.

Tâchez , mon cher ami , de me procurer les deux factums pour et contre , et l'épître du faquin qui se croit secrétaire de Boileau , en cas que vous ayez ce rogaton.

On ne peut vous être plus attaché que le vieux malade de Ferney.

L E T T R E C X L V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 29 d'avril.

Je dirai d'abord à mon héros qu'il est impossible que *la Harpe* ait fait les très-impertinens vers que les cabaleurs du temps ont mis sur son compte. Il en est incapable, et il est évident qu'ils font d'un homme qui ose être jaloux

— de votre gloire , de votre considération , de
 1772. l'extrême supériorité que vous avez eue sur
 tous ceux qui ont couru la même carrière que
 vous. Soyez très-persuadé , Monseigneur ,
 que *la Harpe* n'a eu aucune part à cette plate
 infamie ; je le fais de science certaine. Il résul-
 tera de cette calomnie atroce que vous accor-
 derez votre protection à ce jeune homme ,
 avec d'autant plus de bonté qu'il a été accusé
 auprès de vous plus cruellement.

Je vois de loin toutes les ridicules cabales
 qui désolent la société dans Paris , et qui ren-
 dent notre nation fort méprisable aux étran-
 gers. Nous sommes dans l'année centenaire
 de la Saint-Barthelemi ; mais nous avons sub-
 stitué des combats de rats et de grenouilles à
 la foule des grands assassins et des crimes
 horribles qui nous firent détester du genre-
 humain. Aujourd'hui du moins nous ne
 sommes qu'avilis.

La discorde n'a chez nous d'autre effet que
 celui qu'elle a chez les moines. Elle produit
 des pasquinades contre monsieur le prieur , de
 petites jalousies , de petites intrigues ; tout
 est petit , tout est bassement méchant. Je ne
 vois pas ce que nous deviendrions sans l'opéra
 comique qui sauve un peu notre gloire.

Dieu me garde de m'aller fourrer dans le
 tourbillon d'impertinences , qui emporte à

tout

tout vent toutes les cervelles de Paris. Je voudrais bien pourtant ne point mourir sans vous avoir fait ma cour. Il est dur pour moi de n'avoir point cette consolation, mais je ne puis me remuer. Il y a deux ans que je n'ai mis d'habit; j'ai fermé ma porte à tous les étrangers; je suis presque entièrement sourd et aveugle, quoique j'aye encore quelquefois de la gaieté. 1772.

J'ai peur de ne pas réussir à être gai; j'ai peur que vous n'avez pas été content de ma Bégueule, car vous n'avez jamais fréquenté de ces personnes-là, et elles n'auraient pas été long-temps bégueules avec vous. Si jamais vous fessiez un petit tour à Richelieu, je me ferais traîner sur la route pour envisager encore une fois mon héros, et pour lui renouveler le plus sincère, le plus respectueux et le plus tendre des hommages. V.

1772.

L E T T R E C X L V I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

4 de mai.

LES quatre ou cinq ans dont vous me parlez, Madame, supposeraient pour mon compte quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-trois ans, ce qui n'est pas dans l'ordre des probabilités. Il est certain qu'en général votre espèce féminine va plus loin que la nôtre ; mais la différence en est si médiocre , que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Un philosophe nommé *Timée* a dit , il y a plus de deux mille cinq cents ans , que notre existence est un moment entre deux éternités ; et les jansénistes , ayant trouvé ce mot dans les paperasses de *Pascal* , ont cru qu'il était de lui. Les individus ne sont rien , et les espèces sont éternelles.

Je ne crois pas que vous ayez lu les Lettres de *Memmius* à *Cicéron* , dont la traduction se trouve à la fin du neuvième tome des Questions , que je ne vous ai pas envoyé. Non-seulement je n'envoie le livre à personne ,

et je n'écris presque à personne ; mais je pense que la moitié de ces Questions au moins n'est faite que pour les gens du métier , et doit furieusement ennuyer quiconque ne veut que s'amuser. J'ignore si vous avez le temps et la volonté de vous faire lire bien posément ces Lettres de *Memmius* : les idées m'en paraissent très-plausibles , et c'est-à quoi je me tiens. 1772.

Le petit conte de la Bégueule est d'un genre tout différent ; c'est la farce après la tragédie. J'avoue que je n'ai pas osé vous l'envoyer , parce que j'ai supposé que vous n'aviez nulle envie de rire. Le voilà pourtant ; vous pouvez le jeter dans le feu , si bon vous semble.

Quand je vous dis , Madame , que je voudrais habiter la chambre de *Formont* , je ne vous dis que la vérité ; mais l'état de ma santé ne me permettrait pas même de vous voir , ce qu'on appelle en visite. La vie de Paris serait non-seulement affreuse , mais impossible à soutenir pour moi. Je ne fais plus ce que c'est que de mettre un habit ; et lorsque le printemps et l'été me délivrent de mes fluxions sur les yeux , mes journées entières sont consacrées à lire. Si je vois quelques étrangers , ce n'est que pour un moment.

Voyez si cette vie est compatible avec le séjour d'une ville où il faut promener la moitié du temps son corps dans une voiture , et où

— 1772. l'ame est toujours hors de chez elle. Les conversations générales ne sont qu'une perte irréparable du temps.

Vous êtes dans une situation bien différente. Il vous faut de la dissipation : elle vous est aussi nécessaire que le manger et le dormir. Votre triste état vous met dans la nécessité d'être consolée par la société ; et cette société, qu'il me faudrait chercher d'un bout de la ville à l'autre, me serait insupportable. Elle est surtout empoisonnée par l'esprit de parti, de cabale, d'aigreur, de haine, qui tourmente tous vos pauvres Parisiens, et le tout en pure perte. J'aimerais autant vivre parmi des guêpes, que d'aller à Paris par le temps qui court.

Tout ce que je puis faire pour le présent, c'est de vous aimer de tout mon cœur, comme j'ai fait pendant environ cinquante années. Comment ne vous aimerais-je pas ? votre ame cherche toujours le vrai ; c'est une qualité aussi rare que le vrai même. J'ose dire qu'en cela je vous ressemble : mon cœur et mon esprit ont toujours tout sacrifié à ce que j'ai cru la vérité.

C'est en conséquence de mes principes, que je vous prie très-instamment de faire passer à votre grand'maman ce petit billet de ma main, que je joins à ma lettre.

Vous m'avez boudé pendant près d'un an,

vous avez eu très-grand tort assurément ; vous m'avez fait une véritable peine, mais mon cœur n'en est pas moins à vous. Il faut que vous le soulagiez du fardeau qui l'accable. J'ai été désolé de l'idée qu'on a eue que j'ai pu changer de sentiment. Vous me devez justice auprès de votre grand'maman. Puisque vous m'envoyez ce qu'elle vous écrit pour moi, envoyez-lui donc ce que je vous écris pour elle ; et songez que, vous et votre grand'maman, vous êtes mes deux passions, si vous n'êtes pas mes deux jouissances.

L E T T R E C X L V I I.

A M. * * *.

A Ferney, le 4 de mai.

IL faut, Monsieur, que chacun fasse son testament ; mais vous vous doutez bien que celui qu'on m'impute n'est point mon ouvrage. L'ancien et le nouveau Testament ont fait dire assez de sottises, sans que j'y ajoute les miennes. Mes prétendues dernières volontés sont la production d'un avocat de Paris, nommé *Marchand*, qui fait rire quelquefois par ses plaisanteries. J'espère que mon vrai testament fera plus honnête et plus sage. Le

— malheur est qu'après avoir été esclave toute sa
 1772. vie, il faut l'être encore après sa mort. Personne ne peut être enterré comme il voudrait l'être. Ceux qui seraient bien aises d'être dans une urne sur la cheminée d'un ami, sont obligés d'aller pourrir dans un cimetière ou dans quelque chose d'équivalent; ceux qui auraient envie de mourir dans la communion de *Marc-Aurèle*, d'*Epictète* et de *Cicéron*, sont obligés de mourir dans celle de *Luther*, s'ils sont malades à Upsal, ou d'aller dans l'autre monde avec l'huile d'un patriarche grec, si la fièvre les prend dans la Morée. J'avoue que, depuis quelques années, on meurt plus commodément qu'autrefois vers le petit pays que j'habite; la liberté de penser s'y établit insensiblement comme en Angleterre. Il y a des gens qui m'accusent de ce changement. Je voudrais avoir mérité ce reproche, depuis Constantinople jusqu'à la Dalécarlie. Il est ridicule et horrible de gêner les vivans et les morts. Chacun, ce me semble, doit disposer de son corps et de son ame à sa fantaisie. Le grand point est de ne jamais molester ni le corps ni l'ame de son prochain. Notre consolation, après notre mort, est que nous ne saurons rien de la manière dont on nous aura traités. Nous avons été baptisés sans en rien savoir, nous serons inhumés de même.

Le mieux ferait peut-être de n'avoir point reçu cette vie dont on se plaint si souvent, et qu'on aime toujours ; mais rien n'a dépendu de nous. Nous sommes attachés, comme dit *Horace*, avec les gros clous de la nécessité, &c. — 1772.

L E T T R E C X L V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de mai.

MON cher ange, ceci est sérieux. On m'accuse publiquement dans Paris d'être l'auteur d'une pièce de théâtre intitulée les Lois de Minos, ou Astérie. Cette calomnie sera si préjudiciable à votre pauvre du *Roncel*, qu'assurément sa pièce ne sera jamais jouée ; et je fais qu'il avait besoin qu'on la représentât pour bien des raisons. Vous savez qu'on fit examiner les Druides par un docteur de forbonne, et qu'on a fini par en défendre la représentation et l'impression.

Vous voyez qu'il est d'une nécessité indispensable que M. le duc de *Duras*, M. de *Chauvelin*, M. de *Thibouville*, mademoiselle *Vestris*, et surtout le *Kain*, crient de toutes

— leurs forces à l'imposture, et rendent à l'avocat
1772. ce qui lui appartient.

Il est certain qu'en toute autre circonstance sa pièce aurait passé sans la moindre difficulté; mais vous savez que quand le lion voulut chasser les bêtes à corne de ses Etats, il voulut y comprendre les lièvres, et qu'on s'imagina que leurs oreilles étaient des cornes.

Il arrivera malheur, vous dis-je, si vous n'y mettez la main. J'aurais sur cette affaire mille choses à vous dire, que je ne vous dis point. Tout est parti, intrigue, cabale dans Paris. Du *Roncel* deviendra un terrible sujet de scandale. Il se flattait de venir passer quelques jours auprès de vous, et il ne le pourra pas; cette idée le désespère. Il me semble que vous pouvez aisément mettre un emplâtre sur cette blessure. Vos amis peuvent soutenir hardiment la cause de ce jeune avocat, sans que personne soit en droit de les démentir.

Au reste, quand il faudra sacrifier quelques vers à la crainte des allusions, du *Roncel* sera tout prêt; vous savez combien il est docile.

Il me semble que M. le duc de *Duras* peut s'amuser à protéger cet ouvrage. Puisqu'il y a tant de cabales, il peut se mettre à la tête de celle-là sans aucun risque. Rien n'est si amusant, à mon gré, qu'une cabale. J'ose croire que, quand il le faudra, monsieur le chancelier

protégera

protégera son avocat. J'ai sur cela des choses assez extraordinaires à vous dire. Je crois que je dois compter sur ses bontés ; mais le préalable de toute cette négociation , est qu'on dise par-tout que la pièce n'est point de moi : sans ce point principal , on ne viendra à bout de rien. 1772.

C'est grand'pitié que ce qui était , il y a trente ans , la chose du monde la plus simple et la plus facile , soit aujourd'hui la plus épineuse. C'était pour se dérober à toutes ces petites misères que du *Roncel* voulait imprimer son plaidoyer sans le prononcer.

Enfin , vous êtes ministre public ; les droits de la Crète sont entre vos mains , mon cœur aussi.

L E T T R E C X L I X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 8 de mai.

J'AI quelque soupçon que mon héros me boude et me met en pénitence. Trop de gens me parlent des Lois de Minos , et monseigneur le premier gentilhomme de la chambre , monsieur notre doyen peut dire : On ne m'a point

Corresp. générale. Tome XIV. * D d

— confié ce code de *Minos*, on s'est adressé à
1772. d'autres qu'à moi. Voici le fait.

Un jeune homme et un vieillard passent ensemble quelques semaines à Ferney. Le jeune candidat veut faire une tragédie, le vieillard lui dit; voici comme je m'y prendrais. La pièce étant brochée: Tenez, mon ami, vous n'êtes pas riche, faites votre profit de ce rogaton; vous allez à Lyon, vendez-la à un libraire, car je ne crois pas qu'elle réussit au théâtre; d'ailleurs, nous n'avons plus d'acteurs. Mon homme la donne à un libraire de Lyon, le libraire s'adresse au magistrat de la librairie; ce magistrat est le procureur général. Ce procureur général, voyant qu'il s'agit de lois, envoie vite la pièce à monsieur le chancelier qui la retient, et on n'en entend plus parler. Je ne dis mot; je ne m'en avoue point l'auteur; je me retire discrètement. Pendant ce temps-là, un autre jeune homme, que je ne connais point, va lire la pièce aux comédiens de Paris. Ceux-ci, qui ne s'y connaissent guère, la trouvent fort bonne; ils la reçoivent avec acclamation. Ils la lisent ensuite à M. le duc de *Duras* et à M. de *Chauvelin*; ces messieurs croient deviner que la pièce est de moi; ils le disent, et je me tais; et quand on m'en parle, je nié, et on ne me croit pas.

Voilà donc , mon héros , à quel point nous
en sommes. ————— 1772.

Je suppose que vous êtes toujours à Paris dans votre palais , et non dans votre grenier de Versailles. Je suppose encore que vos occupations vous permettent de lire une mauvaise pièce ; que vous daignerez vous amuser un moment des radoterics de la Grèce et des miennes : en ce cas , vous n'avez qu'à donner vos ordres. Dites - moi comment il faut s'y prendre pour vous envoyer un gros paquet , et dans quel temps il faut s'y prendre ; car monseigneur le maréchal a plus d'une affaire , et une plate pièce de théâtre est mal reçue quand elle se présente à propos , et à plus forte raison quand elle vient mal à propos.

Pour moi , c'est bien mal à propos que j'achève ma vie loin de celui à qui j'aurais voulu en consacrer tous les momens , et dont la gloire et les bontés me sont chères jusqu'à mon dernier soupir. V.

1772.

L E T T R E C L.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de mai.

M. de *Thibouville* ne m'a pas écrit un seul mot en faveur de du *Roncel* ; je ne fais ce qu'il fait ni où il est. N'est-il point à Neuilly ? mais que deviendra la Crète ? que ferez-vous d'*Astérie* et de son petit sauvage ? pensez-vous, mes chers anges, avoir fait une bonne action en me calomniant ; en me faisant passer pour l'auteur, et notre avocat pour mon prête-nom ? ne voyez-vous pas déjà tous les *Pharés* du monde s'unir pour m'excommunier, et la pièce défendue et honnie ? comment vous tirerez-vous de ce borbier ?

Je suis persuadé que la paix entre *Catherine* et *Moustapha* est plus difficile à faire. Vous sentez de plus combien un certain doyen sera piqué de n'avoir pas été dans la confidence ; combien ses mécontentemens vont redoubler. Il trouvera la pièce scandaleuse, impertinente, ridicule. Voyez quel remède vous pouvez apporter à ce mal presque irréparable, et qui n'est pas encore ce qu'il y a de plus terrible dans l'affaire de ce pauvre du *Roncel*. Pour

moi, je n'y fais d'autre emplâtre que de me confier au doyen. Après quoi il faudra, dans l'occasion, me confier aussi au chancelier; car vous frémiriez si je vous disais ce qui est arrivé. Allez, allez, vous devez avoir sur les bras la plus terrible négociation que jamais envoyé de Parme ait eue à ménager. 1772.

Quoi qu'il en soit, je baise les ailes de mes anges. Je les prie de s'amuser gaiement de tout cela. Avec le temps, on vient à bout de tout, ou du moins de rire de tout.

Le roi de Prusse trouve les Pélopidés une très-bonne pièce très-bien écrite. Il dit expressément que celle de *Crébillon* est d'un ostrogoth. L'impératrice de Russie me demandait, il n'y a pas long-temps, si *Crébillon* avait écrit dans la même langue que moi.

L E T T R E C L I.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

Du 11 de mai.

J'AI été tenté de me mettre dans une grosse colère à l'occasion de ce qui s'est passé à l'académie française; mais, quand je considère que M. d'*Alembert* a bien voulu être notre secrétaire perpétuel, je suis de bonne humeur,

— 1772. parce que je suis sûr qu'il mettra les choses sur un très-bon pied. Les ouragans passent, et la philosophie demeure.

Si le jeune auteur d'une tragédie nouvelle a l'honneur d'être connu de vous, Monsieur, et s'il y a, comme vous le dites, un grain de philosophie dans sa pièce, conseillez-lui de la garder quelque temps dans son porte-feuille: la saison n'est pas favorable.

Je vais faire venir, sur votre parole, l'*Histoire de l'établissement du commerce dans les deux Indes*. J'ai bien peur que ce ne soit un réchauffé avec de la déclamation. La plupart des livres nouveaux ne font que cela.

Un barbare vient de m'envoyer, en six volumes, l'*Histoire du monde entier* qu'il a copiée, dit-il, fidèlement d'après les meilleurs dictionnaires.

Embrassez pour moi, je vous prie, mon cher secrétaire. L'académie n'en a point encore eu de pareil. Je mourrais bien gaie-ment, si vous pouviez faire encore un petit voyage avec lui. V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

12 de mai.

J'ÉCRIS de ma main, Madame, cette fois-ci, et d'une petite écriture comme votre grand'maman, malgré mes fluxions sur les yeux. Je voudrais bien que vous pussiez en faire autant.

J'ai exécuté les ordres de votre grand'maman à la lettre. Je n'ai prononcé son nom qu'à des étrangers qui passent continuellement par nos cantons, et j'ai conclu que l'Europe pensait comme moi.

Au reste, je n'écris à personne, et je ne fatigue la poste qu'à porter les montres que ma colonie fabrique. J'ai été long-temps un peu émerveillé que M. Séguier, ci-devant avocat général, fût venu me voir à Ferney pour me dire qu'il serait obligé de déférer l'Histoire du parlement, et que *messieurs* l'en pressaient fort : comme si un historien avait pu dissimuler la guerre de la fronde, et

— comme s'il avait fallu mentir pour plaire à
1772. *messieurs*. Je n'avais pas lieu assurément de me
louer de *messieurs* ; mais , après avoir dit ce
que je pensais d'eux depuis vingt ans , j'ai
gardé un profond silence sur toutes les choses
de ce monde ; et je n'ai laissé remplir mon
cœur que des sentimens que je dois à mes
généreux bienfaiteurs.

Je fais des vœux pour eux , moi qui ne
prie jamais DIEU , et qui me contente de la
résignation. Il y a des choses que je déteste
et que je souffre. Je vois parfaitement de
loin toute la méchanceté des hommes , et le
néant de leurs illusions.

J'attends la mort en ne changeant de sen-
timent sur rien , et surtout sur l'attachement
que je vous ai voué pour le reste de ma vie.

Voltaire.

L E T T R E C L I I I.

1772.

A MADAME DE BEAUHARNAIS.

Le

ON dit, Madame, que les divinités apparaissaient autrefois aux solitaires dans les déserts ; mais elles n'écrivaient point de jolies lettres ; et j'aime mieux la lettre dont vous m'avez honoré, que toutes les apparitions de ces nymphes de l'antiquité. Il y a encore une chose qui me fait un grand plaisir, c'est que vous ne m'auriez point écrit, si vous aviez été dévote ou superstitieuse : il y a des confesseurs qui défendent à leurs pénitentes de se jouer à moi. Je crois, Madame, que, si quelqu'un est assez heureux pour vous diriger, ce ne peut être qu'un homme du monde, un homme aimable qui n'a point de fots scrupules. Vous ne pouvez avoir qu'un directeur raisonnable et fait pour plaire. Le comble de ma bonne fortune, c'est que vous écrivez naturellement, et que votre esprit n'a pas besoin d'art. On dit que votre figure est comme votre esprit. Que de raisons pour être enchanté de vos bontés ! Agréez, Madame, la reconnaissance et le respect du vieux solitaire V.

1772.

L E T T R E C L I V.

A M. VASSELIER.

A Ferney, mai.

MON cher correspondant, j'aime mieux envoyer des montres à Gènes pour Maroc, que des mémoires de l'avocat du *Roncel* à monsieur le chancelier. Notre fabrique a l'air d'une grande correspondance. Elle envoie à la fois à Pétersbourg, à Constantinople et au fond de l'Afrique; mais jusqu'à présent elle n'en paraît pas plus riche. Il faut espérer que ce petit commerce, dans les quatre parties du monde, produira enfin quelque chose, et que j'en viendrai à mon honneur qui a été le seul but de mon entreprise.

Je fais réflexion que les équivoques gouvernent ce monde. On intitule une tragédie les *Lois de Minos*; à ce mot de lois, un magistrat lyonnais croit qu'il s'agit de nos parlemens, et un prêtre croit qu'il est question du droit canon; mais la première loi des Français est le ridicule. Il ne faut songer qu'à cultiver son jardin et à soutenir sa colonie: c'est vous qui la soutenez.

Pourriez-vous, mon cher ami, m'aider à

rendre un petit service ? Il s'agirait de faire
toucher six louis à un vieillard nommé 1772.
d'*Aumart*, retiré depuis peu au Mans. J'ima-
gine que le directeur de la poste du Mans
pourrait les lui faire remettre. M. *Scherer* vous
donnerait ces six louis, sur la seule inspection
de mon billet ; mais s'il y a la moindre diffi-
culté, le moindre inconvénient, n'en faites
rien : je prierai M. *Scherer* de me rendre ce
bon office.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E C L V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de mai.

MON cher ange, le jeune avocat du *Roncel*
a non-seulement renoncé aux ames de fer et
à son crédit, mais il a changé entièrement la
troisième partie de son plaidoyer et plusieurs
paragaphes dans les autres.

Vous avez la bonté de nous mander que
M. le duc de *Duras* daigne s'intéresser à cette
petite affaire, et qu'il doit la recommander
au magistrat dont elle dépend. Si ce magistrat
est monsieur le chancelier, sachez enfin qu'il

1772 — la connaît déjà ; et qu'il y a plus d'un mois que le plaidoyer de du *Roncel* est entre ses mains , par une aventure très-bizarre et très-ridicule. Il n'en a dit mot , ni moi non plus ; l'avocat n'a point paru. J'ai dû ignorer tout ; je me suis renfermé dans mon honnête silence. Il ne m'appartient pas de me mêler des affaires du barreau , on jugera bien cette cause sans moi ; mais M. le duc de *Richelieu* m'inquiète : j'ai lieu de croire qu'il est fâché qu'on se soit adressé à d'autres qu'à lui ; nous tâcherons de l'apaiser.

On a suivi entièrement le conseil de l'ange très-sage , dans la petite réponse à M. *le Roi*. Point d'injures , beaucoup d'ironie et de gaieté. Les injures révoltent , l'ironie fait rentrer les gens en eux-mêmes , la gaieté défarme.

La Condamine n'aurait pas tant de tort ; comptons :

Les soldats de <i>Corbulon</i>	30
<i>La Beaumelle</i> et compagnie.	5
<i>Clément</i> et compagnie.	15
<i>Fréron</i> et compagnie.	20
L'escadron volant.	30
Total.	<u>100</u>

Lesquels font au parterre une troupe formidable , soutenue de quatre mille hypocrites.

Que faut-il opposer à cette armée ? force bons vers , et force bons acteurs ; mais où les trouver ? 1772.

Je me flatte que l'autre *Teucer* fera agissant dans les derniers actes , comme le mien.

Je commence à croire qu'il y aura un long congrès à Yassy , car ma colonie y envoie des montres avec des cadrans à la turque.

Je plains ce galant danois , c'était l'amour médecin ; et après tout ni *Astolphe* ni *Joconde* ne firent couper le cou aux amans de leurs femmes.

Je baise humblement les ailes de mes anges.

Voltaire.

Dites - moi donc comment je puis vous envoyer la Crète : pourquoi n'a-t-on pas encore représenté Pierre ? V.

1772.

L E T T R E C L V I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 18 de mai.

VRAIMENT, Madame, je me suis souvenu que je connaissais votre danois. Je l'avais vu, il y a long-temps, chez madame de *Bareith*; mais ce n'était qu'en passant. Je ne savais pas combien il était aimable. Il m'a semblé que M. de *Bernstorff*, qui se connaissait en hommes, l'avait placé à Paris; et que ce pauvre *Struenzée*, qui ne se connaissait qu'en reines, l'avait envoyé à Naples. Je ne crois pas qu'il ait beaucoup à attendre actuellement du Danemarck ni du reste du monde. Sa santé est dans un état déplorable: il voyage avec deux malades qu'il a trouvés en chemin. Je me suis mis en quatrième, et leur ai fait servir un plat de pilules à souper; après quoi, je les ai envoyés chez *Tiffot*, qui n'a jamais guéri personne, et qui est plus malade qu'eux tous, en faisant de petits livres de médecine.

Ce monde-ci est plein, comme vous savez, de charlatans en médecine, en morale, en théologie, en politique, en philosophie. Ce

que j'ai toujours aimé en vous , Madame ,
 parmi plusieurs autres genres de mérite , c'est
 que vous n'êtes point charlatane. Vous avez
 de la bonne foi dans vos goûts et dans vos
 dégoûts , dans vos opinions et dans vos
 doutes. Vous aimez la vérité , mais l'attrape
 qui peut. Je l'ai cherchée toute ma vie sans
 pouvoir la rencontrer. Je n'ai aperçu que
 quelque lueur qu'on prenait pour elle ; c'est
 ce qui fait que j'ai toujours donné la préfé-
 rence au sentiment sur la raison.

A propos de sentiment , je ne cesserai
 jamais de vous répéter ma profession de foi
 pour votre grand'maman. Je vous dirai tou-
 jours qu'indépendamment de ma reconnais-
 sance qui ne finira qu'avec moi , elle et son
 mari sont entièrement selon mon cœur.

N'avez-vous jamais vu la carte de Tendre
 dans *Clélie* ? je suis pour eux à Tendre sur
 Enthousiasme. J'y resterai. Vous savez aussi ,
 Madame , que je suis pour vous , depuis
 vingt ans , à Tendre sur Regrets. Vous savez
 quelle serait ma passion de causer avec vous ;
 mais j'ai mis ma gloire à ne pas bouger ; et
 voilà ce que vous devriez dire à votre grand'-
 maman.

Adieu , Madame ; mes misères saluent les
 vôtres avec tout l'attachement et toute l'amitié
 imaginable. V.

1772.

L E T T R E C L V I I .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 25 de mai.

MON héros est doyen de notre délabrée académie, et moi le doyen de ceux que mon héros tourne en ridicule depuis environ cinquante ans. Le cardinal de *Richelieu* en usait ainsi avec *Boisrobert*. Il me paraît que chacun a son souffre-douleurs. Permettez à votre humble plaignant de vous dire que, s'il y a des mots plaisans dans votre lettre, il n'y en a pas un seul d'équitable.

Premièrement, je ne suis pas assez heureux pour avoir la plus légère correspondance avec M. le duc de *Duras*; et s'il m'honorait de sa bonté et de sa familiarité, comme vous le prétendez, vous ne le trouveriez pas mauvais. Bon sang ne peut mentir.

Je vous certifierai ensuite que M. d'*Argental* a ignoré très-long-temps cette baliverne des Lois de *Minos*; qu'elle a été lue aux comédiens par un jeune homme, et donnée pour être l'ouvrage d'un avocat nommé du *Roncel*, étant raisonnable qu'une tragédie sur les lois parût faite par un jurisconsulte.

Puis

Puis je vous certifierai qu'il y a trois ans ———
 que je n'ai écrit à *Thiriot*. Je vous dirai de 1772.
 plus que je voulais faire imprimer la pièce, et
 donner le revenant-bon de l'édition à l'avocat
 (ainsi que j'ai donné depuis vingt ans le
 profit de tous mes ouvrages). Que je ne
 voulais point du tout risquer celui-ci au
 théâtre. Cet avocat l'avait mise entre les
 mains du libraire *Roffet*, à Lyon. Le procu-
 reur général, qui a la librairie dans son
 département, crut, sur le titre et sur la dédi-
 cace à un ancien conseiller, que c'était une
 satire des nouveaux parlemens et des prêtres :
 mais le fait est que, s'il y a quelque allusion
 dans cette pièce, c'est manifestement sur le
 roi de Pologne qu'elle tombe. J'ai déjà eu
 l'honneur de vous dire que monsieur le pro-
 cureur général de Lyon envoya la pièce à
 monsieur le chancelier qui l'a gardée ; et
 quelque extrême bonté qu'il ait pour moi,
 je n'ai pas voulu la réclamer. Je me suis
 amusé seulement à corriger beaucoup la pièce,
 et surtout à l'écrire en français, ce qui n'est
 pas commun depuis plusieurs années.

Vous me demanderez peut-être pourquoi
 je n'ai pas pris la liberté de m'adresser à vous,
 et d'implorer vos bontés pour *Minos* ? c'est
 parce que je voulais demeurer inconnu ; c'est
 parce que je craignais prodigieusement que

— vous n'exerçassiez sur votre humble client
 1772. l'habitude enracinée où vous êtes de vous
 moquer de lui ; c'est parce que vous n'avez
 jamais eu la bonté de m'instruire comment
 je pourrais vous adresser de gros paquets ;
 c'est parce qu'on risque de prendre très-mal
 son temps avec un vice-roi d'Aquitaine,
 avec un maréchal de France entouré d'affaires
 et de courtisans , qui peut être tenté de jeter
 au feu une malheureuse pièce de théâtre qui
 se présente mal à propos ; c'est que vous vous
 moquâtes de la tragédie de *Méropé* ; c'est
 qu'à soixante et dix-huit ans il est tout natu-
 rel que je ne mérite que vos sifflets, en vous
 ennuyant d'une tragédie. Ce n'est pas que je
 n'aye tout bas l'insolence de la croire bonne,
 mais je n'oserais le présumer tout haut : d'ail-
 leurs, à qui confierais-je mes faiblesses plutôt
 qu'à mon respectable doyen , s'il daignait
 m'encourager , au lieu de me rabêtir, comme
 il fait toujours ?

Eh bien , quand vous aurez du temps de
 reste , quand vous voudrez voir mon œuvre
 qui est fort différente de celle qu'on a lue au
 tripot de la comédie , dites-moi donc si je
 dois vous l'envoyer sous l'enveloppe de M. le
 duc d'*Aiguillon* ou sous la vôtre. Mais, Dieu
 merci , vous ne me dites jamais rien. Ne
 ferait-il pas même de votre intérêt qu'on dit

un jour qu'à nos âges on conservait le feu du génie ?

1772.

Pour vous faire rougir de vos cruautés , tenez , voilà les Cabales ; elles valent mieux que la Bégueule : c'est , je crois , de mes petits morceaux détachés le moins mauvais. Tournez cela en ridicule , si vous l'osez. Vous ferez du moins le seul qui vous en moquerez , car vous êtes le seul à qui je l'envoie en toute humilité.

Vous m'allez dire encore qu'il faut que j'aye une terrible santé , puisque je fais tant de pauvretés à mon âge ; voilà sur quoi mon héros se trompe. *Toto cælo , totâ terrâ aberrat.*

Je suis plié en deux , je souffre vingt-trois heures en vingt-quatre , et je me tuerais si je n'avais pas la consolation de faire des sottises. J'en ferai donc tant que je vivrai , mais je vous ferai attaché , Monseigneur le railleur , avec un aussi tendre respect que si vous applaudissiez à mes lubies.

Je me prosterne. *V.*

N. B. Je crois que le comte de *Morangis* n'a point touché les cent mille écus. Oserais-je vous demander ce que vous en pensez ?

L'abbé *Mignot* est mon propre neveu , et passe pour le meilleur juge du parlement ; ainsi vous gagnerez vos trois procès ; mais perdrai-je toujours le mien avec vous ?

1772.

L E T T R E C L V I I I .

A U M E M E .

A Ferney , 30 de mai.

A vous seul , je vous en supplie.

M O N H E R O S ,

L'IMPÉRATRICE de Russie , qui me fait l'honneur de m'écrire plus souvent que vous , me mande , par sa lettre du 10 d'avril , qu'elle enverra en Sibérie les prisonniers français. On les croit déjà au nombre de vingt-quatre.

Il se peut qu'il y en ait quelques-uns auxquels vous vous intéressez. Il se peut aussi que le ministère ne veuille pas se compromettre , en demandant grâce pour ceux dont l'entreprise n'a pas été avouée par lui.

Quelquefois on se sert (et surtout en semblables occasions) de gens sans conséquence. J'en connais un qui n'est de nulle conséquence , et que même quelquefois vous appellez inconséquent. Il serait prêt à obéir à des ordres positifs , sans répondre du succès ; mais assurément il ne hasarderait rien sans un commandement exprès. Il se souvient qu'il

eut le bonheur d'obtenir la liberté de quelques officiers suisses pris à la journée de Rosback. Il ne se flatte pas d'être toujours aussi heureux ; mais il est plus ennemi du froid que des mauvais vers , et tient que des français font très-mal à leur aise en Sibérie. 1772.

Il attend donc les ordres de monseigneur le maréchal , supposé qu'il veuille lui en donner de la part du ministre des affaires étrangères ou de celui de la guerre. Oserais-je , Monseigneur , vous demander ce que vous pensez du procès de M. de *Morangiés* ? Il court dans Paris la copie d'une lettre de moi sur cette affaire ; cette copie est fort infidèle , et celui qui l'a divulguée n'est pas discret. Quoi qu'il en soit , je me mets aux pieds de mon héros avec soumission profonde.

Voltaire.

1772.

L E T T R E C L I X.

A . M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney , 5 de juin.

Vous me parlez , Madame , de philosophie pratique ; parlez-moi de sânté pratique. La disposition des organes fait tout ; et malgré le sot orgueil humain , malgré les petites vanités qui se jouent de notre vie , malgré les opinions passagères qui entrent dans notre cervelle , et qui en sortent sans favoir ni pourquoi ni comment , la manière dont on digère décide presque toujours de notre manière de penser , témoin Jean qui pleure et qui rit , qui a couru tout Paris , et que vous n'avez probablement point lu.

M. de *Gleichen* m'a paru digérer fort mal. Je crois qu'il n'approuve guère le style du théâtre danois. J'étais très-malade quand il vint dans mon hermitage. J'ai peur qu'en qualité de ministre accoutumé aux cérémonies , il n'ait été un peu choqué de ma rusticité. Je laisse taire aux dames les honneurs de

ma retraite champêtre ; c'est à elles à voir si les lits font bons , et si on a bien fait mousser le chocolat de *messieurs* à leur déjeuner. 1772.

M. de *Schomberg* a paru pardonner à mes mœurs agrestes. Je souhaite que les Danois soient aussi indulgens que lui. De tous ceux qui ont passé par Ferney , c'est la sœur de M. de *Cucé* dont j'ai été le plus content , car c'est à elle que je dois de n'avoir pas perdu entièrement les yeux. Elle me donna d'une drogue qui ne m'a pas guéri , mais qui m'a beaucoup soulagé. Je voudrais bien qu'il y eût des recettes pour votre mal comme pour le mien. Nous avons à Genève un physicien qui électrise parfaitement le tonnerre ; il a voulu électriser aussi un homme qui a une goutte sereine , mais il n'y a pas réussi. A l'égard du tonnerre , c'est une bagatelle ; on l'inocule comme la petite vérole. Nous nous familiarisons fort , dans notre siècle , avec tout ce qui se fait trembler dans les siècles passés. Il est prouvé même , généralement parlant , que chez les nations policées on vit un peu plus long - temps qu'on ne vivait autrefois. Je vous en fais mon compliment , si c'en est un à faire. Je vois bien qu'il est si doux de vivre avec votre grand'maman , que vous aimez encore la vie , malgré tout le mal que vous en dites souvent avec tant de raison.

— 1772. C'est un rossignol que vous êtes allée entendre chanter dans sa belle cage. Je conçois très-bien qu'on soit heureux quand on a, comme dit le *Guarini* :

Lieto nido , esca dolce , aura cortese.

Mais , lorsqu'avec ces avantages on est aimé , respecté de l'Europe , et qu'on possède un génie supérieur , on doit être content. Le moyen de n'être pas au-dessus de la fortune , quand on est si fort au-dessus des autres.

J'ai un peu besoin , moi chétif , de cette philosophie dont vous me parlez. De tous les établissemens que j'ai faits dans mon désert , il ne me restera bientôt plus que mes vers à foie. On a chicané mes artistes qui envoyaient des montres en Amérique , à Constantinople et à Pétersbourg. Le commerce qu'ils entreprenaient était immense , et faisait entrer en France beaucoup d'argent. C'était un plaisir de voir mon abominable village changé en une jolie petite ville , et de nombreux artistes étrangers devenus français , bien logés et faisant bonne chère avec leurs familles , dans de jolies maisons de pierre de taille que je leur avais bâties. La protection d'un grand-homme avait fait ce miracle qui va se détruire. Il faudra que je dise comme le bon homme *Job* : Je suis forti tout nu du sein de la terre,

et

et j'y retournerai tout nu ; mais remarquez que *Job* difait cela en s'arrachant les cheveux et en déchirant fes habits. Moi , je ne m'arrache pas les cheveux , parce que je n'en ai point , et je ne déchire point mes habits , parce que par le temps qui court il faut être économe.

Adieu , Madame ; fefons tous deux comme nous pourrons. Vogue la pauvre galère. Penfez fortement et uniformément , et confervez-moi vos bontés ; vous favez combien elles me font chères. V.

L E T T R E C L X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney ; 8. de juin.

MON héros daigne me mander qu'il va dans fon royaume d'Aquitaine. Il y eft donc déjà ; car mon héros eft comme les dieux d'*Homère* , il va fort vite , et furement il eft arrivé au moment que j'ai l'honneur de lui écrire. Il a d'autres affaires que celles des Lois de Minos ; il eft occupé de celles de *Louis XV.* Je commence par lui jurer , s'il a un moment de loisir , qu'il n'y a pas un mot à changer

— dans tout ce que je lui ai écrit touchant la
 1772. Crète ; et si M. d'Argental lui a donné une
 très-mauvaise défaite , ce n'est pas ma faute.
 Pourquoi mentir sur des bagatelles ? Il ne faut
 mentir que quand il s'agit d'une couronne ou
 de sa maîtresse.

Je n'ai point de nouvelles de la Russie :
 vous pensez bien , Monseigneur , qu'on ne
 m'écrit pas toutes les postes. Ce que je vous
 ai proposé est seulement d'une bonne ame. Je
 ne cherche point du tout à me faire valoir. Il
 se pourrait même très-bien que l'on se piquât
 d'en agir noblement , sans en être prié ,
 comme fit l'impératrice *Anne* à la belle équipée
 du cardinal de *Fleuri* qui avait envoyé quinze
 cents français contre dix mille russes , pour
 faire semblant de secourir l'autre roi *Stanislas*.
 Ma destinée est toujours d'être un peu enfoncé
 dans le Nord. Vous vous en apercevrez ,
 quand vous daignerez lire quelques endroits
 des Lois de *Minos*. Vous verrez bien que le
 roi de Crète *Teucer* est le roi de Pologne
Stanislas-Auguste Poniatowsky , et que le grand-
 prêtre est l'évêque de Cracovie , comme aussi
 vous pourrez prendre le temple de *Gortine*
 pour l'église de Notre - Dame de *Czenstochowa*.

J'ai donc la hardiesse de vous envoyer cette
 facétie , à condition que vous ne la lirez que

quand vous n'aurez absolument rien à faire. —
 Vous savez bien qu'*Horace*, en envoyant des vers à *Auguste*, dit au porteur: Prends bien garde de ne les présenter que quand il fera de loisir et de bonne humeur. 1772.

Si mon héros est donc de belle humeur et de loisir, je lui dirai que madame *Arsène* et son charbonnier sont un sujet difficile à manier, et que celui qui en fera un joli opéra comique fera bien habile.

Je prendrai encore la liberté de lui dire que, selon mon petit sens, il faudrait quelque chose d'héroïque, mêlé à la plaisanterie. J'ai un sujet qui, je crois, ferait assez votre fait; mais je ne fais rien de plus propre à une fête que la *Pandore de la Borde*. La musique m'a paru très-bonne. Vous me direz que je ne m'y connais point; cela peut fort bien être, mais je parierais qu'elle réussirait infiniment à la cour. Vous m'avouerez qu'il est beau à moi de songer aux plaisirs de ce pays-là.

Il faut, dans votre grande salle des spectacles à Versailles, des pièces à grand appareil; les *Lois de Minos* peuvent avoir du moins ce mérite. *Olimpie* aussi ferait, je crois, beaucoup d'effet; mais vous manquez, dit-on, d'acteurs et d'actrices: et de quoi ne manquez-vous pas? le beau siècle ne reviendra

1772. — plus. Il y aura toujours de l'esprit dans la nation. Il y aura du raisonné, et malheureusement beaucoup trop, et même du raisonné fort obscur et fort inintelligible; mais pour les grands talens, ils feront d'autant plus rares que la nature les a prodigués sous *Louis XIV.* Jouissez long-temps de la gloire d'être le dernier de ce siècle mémorable, et de soutenir l'honneur du nôtre. Vivez heureux autant qu'on peut l'être en ce pauvre monde et en ce pauvre temps. Vos bontés ajoutent infiniment à la quiétude de ma douce retraite. Mon cœur y est toujours pénétré pour vous du plus tendre respect. *V.*

L E T T R E C L X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de juin.

NON, je ne puis croire ce comble d'iniquité; non, il n'est pas possible que mes anges abandonnent la Crète à tant d'horreurs, et qu'ils laissent plaider la cause sans que les avocats soient préparés. J'ai déjà mandé que ce pauvre diable d'avocat du *Roncel* travaillait comme *Linguet* à mettre plus d'ithos et de

pathos dans son plaidoyer , et à prévenir toutes les objections de ses adverfaires. Jugez-en par ces vers-ci qui expliquent précifément quelle était l'efpèce de pouvoir d'un roi de Crète : —
1772.

Minos fut defpotique , et laiffa pour partage
Aux rois fes fuceffeurs un pompeux efclavage ,
Un titre , un vain éclat , le nom de majefté ,
L'appareil du pouvoir , et nulle autorité.

Tout ce qui pourrait fournir aux méchans des allufions impies fur les prêtres , où quelques allégories audacieufes contre les parlemens , eft ou adouci ou retranché avec toute la prudence dont un avocat eft capable. Enfin tous les emplâtres font prêts , et on les appliquera fur le champ aux bleffures faites par les cifeaux de la police. Il n'eft donc pas poffible, encore une fois , que des anges gardiens , des anges confolateurs , expofent aux fifflats du barreau un plaidoyer auquel on travaille tous les jours. Ils ne font pas capables d'une telle diablerie. Ils me renverront par *Marin* le plaidoyer de du *Roncel* , tel qu'il a été eftropié à la police , et on le renverra par la même voie.

Toutes les nouvelles font l'éloge de mademoifelle *Sainval la cadette*. Je fupplie inflamment mes anges de faire une forte brigade pour

— lui faire jouer *Olimpie* à Fontainebleau. J'ai
 1772. mes raisons pour cela , mais des raisons si
 fortes , si touchantes , si convaincantes , que
 si mes anges les savaient , ils les prévien-
 draient avec la bonté la plus empressée. Je
 n'ai point de nouvelles de M. le maréchal
 de *Richelieu* , et je ne fais quand il revient.
 Que dites - vous du procès de la veuve
Verron ?

L E T T R E C L X I I .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 4 de juillet.

MON HEROS ,

JE reçois de votre grâce une lettre qui m'en-
 chante. Elle me fait voir qu'au bout de cin-
 quante ans vous avez daigné enfin me prendre
 sérieusement. Je vois que notre doyen , quand
 il veut s'en donner la peine , est le véritable
 protecteur des lettres : mais ce que vous avez
 la bonté de me dire sur la perte que vous avez
 faite , a pénétré mon cœur. J'avais déjà pris
 la liberté de vous ouvrir le mien. Je sentais
 combien vous deviez être affligé , et à quel

point il est difficile de réparer de tels malheurs. Je vous plaignais en vous voyant rester presque seul de tout ce qui a contribué aux agrémens de votre charmante jeunesse. Tout est passé, et on passe enfin soi-même pour aller trouver le néant, ou quelque chose qui n'a nul rapport avec nous, et qui est par conséquent le néant pour nous. — 1772.

Je souhaite passionnément que les affaires et les plaisirs vous distraient long-temps.

La bonté avec laquelle vous vous êtes occupé de la Crète, a été pour vous un moment de diversion. Vos réflexions sont très-justes; et quoique cet ouvrage ait beaucoup plus de rapport à la Pologne qu'à la France, cependant il est très-aisé d'y trouver des allusions à nos anciens parlemens et à nos affaires présentes. Il ne faut pas laisser le moindre prétexte à ces allégories désagréables, et c'est à quoi j'ai travaillé, à la réception de la belle lettre dont vous m'avez honoré. Il y a même beaucoup encore à faire dans le dialogue et dans la versification, pour que la pièce soit digne d'être protégée par monseigneur le maréchal de *Richelieu*.

Notre doyen fait de quelle difficulté il est d'écrire à la fois raisonnablement et avec chaleur, de ne pas dire un mot inutile, de mêler l'harmonie à la force, d'être aussi exact

— en vers qu'on le ferait dans la prose la plus
 1772. châtiée. On peut remplir ces devoirs dans
 cinq ou six vers ; mais il n'a été donné qu'à
Jean Racine d'en faire des centaines de suite,
 qui approchent de la perfection : tout le reste
 est plein de boue , et les fautes fourmillent
 au milieu des beautés.

Il ne faut pourtant pas se décourager. Il
 faut qu'à mon âge je tâche de faire voir qu'il
 y a encore des ressources , et que ceux qui
 sont nés lorsque *Racine* et *Boileau* vivaient
 encore , lorsque *Louis XIV* tenait encore sa
 brillante cour , lorsque madame la dauphine
 de Bourgogne commençait à donner les plus
 grandes espérances , lorsque la France donnait
 le ton à toutes les nations de l'Europe , con-
 servent encore quelques étincelles de ce feu
 qui nous animait.

Je vous demande en grâce de ne pas laisser
 sortir de vos mains ma pauvre Grèce , jusqu'à
 ce que j'aye épuisé tout mon savoir-faire.

Pour vous parler des prisonniers français
 qui se sont beaucoup plus signalés que les
 Crétois , je vous dirai que je me flatte tou-
 jours qu'ils seront reçus magnifiquement à
 Pétersbourg , qu'on y étalera toute la pompe
 de la puissance , tout l'éclat de la victoire ,
 et toute la galanterie d'une femme de beau-
 coup d'esprit. On ne peut mieux réparer la

petite fredaine dont vous parlez , et vous —
 m'avouerez que cette fredaine a produit les 1772.
 plus grandes choses. Si vous étiez encore au
 mois d'auguste dans votre royaume , je vous
 supplierais de vous y faire donner les Crétois
 bien corrigés. Le vieux malade aura l'honneur
 de vous en dire davantage une autre fois ; il
 est à vos pieds avec le plus tendre respect. V.

L E T T R E C L X I I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

6 de juillet.

J E fais depuis vingt ans , Madame , en
 petit dans ma chaumière , ce que votre grand-
 maman fait avec tant d'éclat dans son palais
 délicieux. Je vous imite aussi en parlant d'elle
 et de son respectable mari , et en leur étant
 tendrement attaché , quoi qu'ils en disent ; et
 une preuve que je ne change point . c'est que
 je suis chez moi. Madame de *Saint-Julien* , qui
 a daigné faire cent trente lieues pour me
 venir voir dans mon hermitage , pourrait
 vous en dire des nouvelles. Je finirai par m'en

— tenir à ma bonne conscience , et à souffrir en
1772. paix qu'on ne me croye pas.

Savez-vous qu'il paraît deux petits volumes de lettres de madame de *Pompadour* ? Elles sont écrites d'un style léger et naturel , qui semble imiter celui de madame de *Sévigné*. Plusieurs faits sont vrais , quelques-uns faux , peu d'expressions de mauvais ton. Tous ceux qui n'auront pas connu cette femme , croiront que ces lettres sont d'elle. On les dévore dans les pays étrangers. On ne saura qu'avec le temps que ce recueil n'est que la friponnerie d'un homme d'esprit qui s'est amusé à faire un de ces livres que nous appelons , nous autres pédans , pseudonymes. Il y a bien des gens de votre connaissance qui ne seront pas contents de ce recueil ; ils y sont extrêmement maltraités , à commencer par son frère ; mais dans un mois on n'en parlera plus. Tout cela s'engloutit dans le torrent des sottises dont on est inondé.

Vous voulez que je vous envoie les miennes ; vous en aurez. On a imprimé à Paris les *Cabales* , la *Bégueule* , *Jean qui pleure et qui rit* : on les a cruellement défigurés. Je vous en ferai tenir , dans quelques semaines , une petite édition , avec des notes très-instructives pour la jeunesse qui veut être philosophe.

Je crois votre M. de *Gleichen* à Spa ; où il y a grande compagnie. Sa fanté est bien mauvaise , et les révolutions du Danemarck ne la rétabliront pas. Il se fait un peu le mystérieux à Ferney , mais son mystère était qu'il ne savait rien. Toute cette aventure est bien horrible et bien honteuse. Gardez-vous d'ailleurs d'aimer trop les étrangers : leurs amitiés sont , comme eux , des oiseaux de passage. *Formont* valait mieux. Il n'y a que les gens peu répandus qui sachent aimer.

Adieu , Madame ; je suis très-peu répandu.

Voltaire.

LET TRE CLXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de juillet.

MON cher ange , je commence par vous demander si vous avez lu les lettres de madame de *Pompadour* , c'est-à-dire les lettres qui ne sont pas d'elle , et dans lesquelles l'auteur cherche à copier le style de madame de *Sévigné*. On les dévore et on les dévorera , jusqu'à ce qu'on soit bien convaincu que c'est un ouvrage supposé , et qu'on doit en faire le même cas que des lettres de *Ninon* , de celles

— de la reine *Christine*, et des mémoires de
 1772. madame de *Maintenon*. Des gens qui sont assez
 au fait prétendent que ce recueil est de cet
 honnête *Vergy* qui vous a fait une si jolie tra-
 casserie. Vous n'êtes point nommé dans ces
 lettres : M. le maréchal de *Richelieu* y est
 horriblement maltraité. Il est difficile de met-
 tre un frein à ces infamies.

Il faut que vous fachiez qu'il arriva chez
 moi, ces jours passés, deux piémontais qui
 me dirent avoir travaillé long-temps dans les
 bureaux de M. de *Félinio*, et qui ont, disent-
 ils, été emprisonnés long-temps à son occa-
 sion ; ils prétendaient avoir été accusés d'avoir
 voulu empoisonner la duchesse de Parme. Je
 leur demandai ce qu'ils voulaient de moi, ils
 me répondirent qu'ils me priaient de les
 employer ; je leur dis que j'étais bien fâché,
 mais que je n'avais personne à empoisonner ;
 et le singulier de l'aventure, c'est qu'ils refu-
 sèrent de l'argent.

Difons à présent, je vous prie, un petit
 mot de la Crète. Bénis soient ceux qui me
 l'ont renvoyée ; elle était perdue, si on
 l'avait donnée telle qu'elle était. Les muti-
 lations lui feront du bien ; j'ajuste des bras
 et des jambes à la place de ceux qu'on a
 coupés. Je l'avais envoyée à M. le maréchal
 de *Richelieu*, avec quelques additions que

vous n'aviez pas. Je ne comptais pas qu'elle pût lui plaire, elle a été plus heureuse que je ne croyais. Il voulait la faire jouer à Bordeaux, où il dit avoir une excellente troupe. Je l'ai conjuré de n'en rien faire. Je ne crois pas en faire jamais une pièce qui soit aussi touchante que *Zaïre*; mais il se pourra faire qu'elle ait son petit mérite. Il ne faut pas que tous les enfans d'un même père se ressemblent; la variété fait quelque plaisir. Je voudrais bien que l'amour jouât un grand rôle chez nos Crétois, mais c'est une chose impossible. Un amant qui ne soupçonne point sa maîtresse, qui n'est point en fureur contre elle, qui ne la tue point, est un homme insipide; mais il est beau de réussir sans amour chez des Français. Enfin, nous verrons si vous serez content. J'espère du moins que le roi de Pologne le sera. Vous sentez bien que c'est pour lui que la pièce est faite. Je suis quelquefois honni dans ma patrie; les étrangers me consolent. On a joué à Londres une traduction de *Tancrède* avec un très-grand succès. La pièce m'a paru fort bien écrite.

Je sors de *Zaïre*; des comédiens de province m'ont fait fondre en larmes. Nous avons un *Lusignan* qui est fort au-dessus de *Brizard*, et un *Orosmane* qui a égalé le *Kain* en quelques endroits.

— 1772. Une mademoiselle *Camille*, grande, bien faite, belle voix, l'air noble, le geste vrai, va se présenter pour les rôles de reines; elle demande votre très-grande protection auprès de M. le duc de *Duras*. Je ne l'ai point vue; on en dit beaucoup de bien; vous en jugerez, elle viendra vous faire sa cour à Paris. C'est assez, je crois, vous parler comédie; le sujet est intéressant, mais il ne faut pas l'épuiser. Je me mets à l'ombre des ailes de mes anges. *V.*

L E T T R E C L X V.

A U M E M E.

25 de juillet.

MON cher ange, M. le marquis de *Félin* est bien bon de daigner descendre jusqu'à m'expliquer ce que c'est que mes deux aventuriers de Nice. Il me passe tous les jours sous les yeux de pareils *Gusmans d'Alfarache*. Il y en a autant que de mauvais poètes à Paris, et de mauvais prêtres à Rome; mais je vois que la Providence tire toujours le bien du mal, puisque ces deux polissons m'ont valu un écrit instructif de la part d'un homme pour qui j'ai l'estime la plus respectueuse; et qui est

vosre ami. Je vois avec douleur que l'esprit —
de la cour romaine domine encore dans pres- 1772.
que toute l'Italie , excepté à Venise.

Romanos rerum dominos gentemque togatam.

Je ne voyagerai point dans ce pays-là ,
quoique M. *Ganganelli* m'ait assuré que son
grand inquisiteur n'a plus ni d'yeux ni
d'oreilles.

Je vous supplie de vouloir bien présenter
mes très-humbles remerciemens à M. le mar-
quis de *Felino*. Je crois que le séjour de Paris
lui fera pour le moins aussi agréable que celui
de Parme.

Je songe toujours à la Crète , et je vous
aurais déjà envoyé mon dernier mot , si je
pouvais avoir un dernier mot.

Votre favori *Roscus* veut-il , quand il fera
à Ferney , jouer Gengis et Sémiramis ? je crois
que le pauvre entrepreneur de la troupe ne
pourrait lui donner que cent écus par repré-
sentation ; et , si je ne me trompe , je vous l'ai
déjà mandé. Cela sert du moins à payer des
chevaux de poste. Pour moi , je ne puis plus
être magnifique ; je me suis ruiné en bâtimens
et en colonies , et je m'achève en bâtissant
une maison de campagne pour *Florian*.

Je dirai , en parodiant *Didon* :

1772. *Exiguam urbem statui, mea mœnia vidi,
Et nunc parva mei sub terras ibit imago.*

Voici des pauvretés pour vous amuser.
Je me mets à l'ombre des ailes de mes anges. V.

Vous croyez bien que je recevrai M. le chevalier de *Buffevent* de mon mieux, tout malade et tout languissant que je suis. Les apparitions de vos parens et de vos amis sont des fêtes pour moi.

L E T T R E C L X V I.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE SAINT-HEREM.

A Ferney, 27 de juillet.

M A D A M E,

VOUS avez écrit à un vieillard octogénaire qui est très-honoré de votre lettre ; il est vrai que madame votre mère daigna autrefois me témoigner beaucoup d'amitié et quelque estime. Ce serait une grande consolation pour moi,

moi, si je pouvais mériter de sa fille un peu
de ses sentimens. ————
1772.

Vous avez assurément très-grande raison de regarder l'adoration de l'Être des êtres comme le premier des devoirs, et vous savez sans doute que ce n'est pas le seul. Nos autres devoirs lui sont subordonnés; mais les occupations d'un bon citoyen ne sont pas aussi méprisables et aussi haïssables qu'on a pu vous le dire.

Celui qui a contribué à rendre *Henri IV* encore plus cher à la nation, celui qui a écrit le *Siècle de Louis XIV*, qui a vengé les *Calas*, qui a écrit le *Traité de la tolérance*, ne croit point avoir célébré des choses méprisables et haïssables. Je suis persuadé que vous ne haïssez, que vous ne méprisez que le vice et l'injustice; que vous voyez dans le maître de la nature le père de tous les hommes; que vous n'êtes d'aucun parti; que plus vous êtes éclairée, plus vous êtes indulgente; que votre vertu ne sera jamais altérée par les séductions de l'enthousiasme. Telle était madame votre mère que je regrette toujours.

Tous les hommes sont également faibles, également petits devant DIEU, mais également chers à celui qui les a formés. Il ne nous appartient pas de vouloir soumettre les autres à nos opinions. Je respecte la vôtre

Corresp. générale. Tome XIV. * G. g.

1772. je fais mille vœux pour votre félicité , et j'ai l'honneur d'être avec le plus sincère respect, Madame , votre , &c.

L E T T R E C L X V I I .

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

31 de juillet.

J E vous avais dit, Madame , que je n'aurais jamais l'honneur de vous écrire pour vous faire de vains complimens , et que je ne m'adresserais à vous que pour exercer votre humeur bienfaisante ; je vous tiens parole ; il s'agit de favoriser les blondes. Je ne fais si vous n'aimeriez pas mieux protéger des blondins ; mais il n'est question ici ni de belles dames ; ni de beaux garçons : et je ne vous demande votre protection qu'auprès de la marchande qui soutient seule l'honneur de la France , ayant succédé à madame *du Chap* (*).

Vous avez vu cette belle blonde , façon de dentelle de Bruxelles , qui a été faite dans notre village. L'ouvrière qui a fait ce chef-d'œuvre est prête d'en faire autant , et en aussi

(*) Fameuse marchande de modes.

grand nombre qu'on voudra , et à très-bon ———
 marché pour l'ancienne boutique *du Chap* ; 1772.
 elle prendra une douzaine d'ouvrières avec
 elle , s'il le faut , et nous vous aurons l'obli-
 gation d'une nouvelle manufacture. Vous
 nous avez porté bonheur , Madame ; notre
 colonie augmente , nos manufactures se per-
 fectionnent , je suis encore obligé de bâtir de
 nouvelles maisons. Si le ministère voulait un
 peu nous encourager , et me rendre du moins
 ce qu'il m'a pris , Ferney pourrait devenir un
 jour une ville opulente. Ce sera une assez
 plaifante époque dans l'histoire de ma vie ,
 qu'on m'ait saisi mon bien de patrimoine entre
 les mains de M. de la Borde et de M. Magon ,
 tandis que j'employais ce bien , fans aucun
 intérêt , à défricher des champs incultes , à
 procurer de l'eau aux habitans , à leur donner
 de quoi ensemençer leurs terres , à établir six
 manufactures , et à introduire l'abondance
 dans le séjour de la plus horrible misère ; mais
 je me consolerais , si vous favorisez nos blon-
 des , et si vous daignez faire connaître à l'hé-
 ritière de madame *du Chap* qu'il y va de son
 intérêt et de sa gloire de s'allier avec nous.

Quand vous reviendrez , Madame , aux
 Etats de Bourgogne , si vous daignez vous
 souvenir encore de Ferney , nous vous bai-
 gnerons dans une belle cuve de marbre , et

— nous aurons un petit cheval pour vous pro-
 1772. mener, afin que vous ne foyez plus sur un
 gènevois. Tout ce que je crains c'est d'être
 mort quand vous reviendrez en Bourgogne.
 Votre écuyer *Racle* a pensé mourir ces jours-
 ci, et je pense qu'il finira comme moi par
 mourir de faim; car M. l'abbé *Terrai* qui m'a
 tout pris, ne lui donne rien, du moins jus-
 qu'à présent. Il faut espérer que tout ira mieux
 dans ce meilleur des mondes possibles. Je me
 flatte que tout ira toujours bien pour vous,
 que vous ne manquerez ni de perdrix ni de
 plaisirs. Vous ne manquerez pas de vers
 ennuyeux, si je savais comment vous faire
 tenir *Systèmes*, *Cabales*, &c., avec des notes
 très-instructives.

En attendant, recevez, Madame, mon
 très-tendre respect.

Le vieux malade de Ferney.

L E T T R E C L X V I I I.

 1772.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

10 d'auguste.

J'AI tort, Madame, j'ai très tort; mais je n'ai pas pourtant si grand tort que vous le pensez: car, en premier lieu, je croyais que vous n'aviez plus du tout de goût pour les vers, et surtout pour les miens; et secondement, je n'étais pas content de l'édition dont vous avez la bonté de me parler; je vous en envoie une meilleure.

Pour peu que vous vouliez connaître le système de *Spinoza*, vous le verrez assez proprement exposé dans les notes. Si vous aimez à vous moquer des systèmes de nos rêveurs, il y aura encore de quoi vous amuser.

Vous verrez de plus, dans les notes des Cabales, si j'ai eu si grand tort de me réjouir de la chute et de la dispersion de *messieurs*. La plupart sont, comme moi, à la campagne; je leur souhaite d'en tirer le parti que j'en tire.

Je me suis mis à établir une colonie; rien

— 1772. n'est plus amusant : ma colonie ferait bien plus nombreuse et plus brillante , si M. l'abbé *Ferrai* ne m'avait pas réduit à une extrême modestie.

Puisque vous avez vu M. *Hubert* , il fera votre portrait : il vous peindra en pastel , à l'huile , en *mezzotinto* : il vous dessinera sur une carte avec des ciseaux , le tout en caricature. C'est ainsi qu'il m'a rendu ridicule d'un bout de l'Europe à l'autre. Mon ami *Fréron* ne me caractérise pas mieux , pour réjouir ceux qui achètent ses feuilles.

Nous voici bientôt , Madame , à l'anniversaire centenaire de la Saint-Barthelemi. J'ai envie de faire un bouquet pour le jour de cette belle fête. En ce cas , vous avez raison de dire que je n'ai point changé depuis cinquante ans ; car il y a en effet cinquante ans que j'ai fait la *Henriade*. Mon corps n'a pas plus changé que mon esprit. Je suis toujours malade comme je l'étais. Je passe mon temps à faire des gambades sur le bord de mon tombeau , et c'est en vérité ce que font tous les hommes. Ils sont tous *Jean* qui pleure et qui rit ; mais combien y en a-t-il malheureusement qui sont *Jean* qui mord , *Jean* qui vole , *Jean* qui calomnie , *Jean* qui tue !

Eh bien , Madame , n'avouerez-vous pas à la fin que ma *Catherine II* n'est pas *Catherine* qui file ? ne conviendrez-vous pas qu'il n'y a

rien de plus étonnant ? Au bout de quatre ans de guerre , au lieu de mettre des impôts , elle augmente d'un cinquième la paye de toutes les troupes : voilà un bel exemple pour nos *Colberts*. —
1772.

Adieu, Madame; quoi qu'en dise M. *Hubert*, je n'ai pas long-temps à vivre : et quoi que vous en disiez , j'ai la plus grande envie de vous faire ma cour. Comptez que je vous suis attaché avec le plus tendre respect. *V.*

L E T T R E C L X I X.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 25 d'auguste.

Ce n'était pas, Madame, quand je n'avais plus l'honneur de vous tenir à Ferney que mes jours devaient être filés d'or et de soie. J'ai reçu ces petits échantillons de soie blanche, façonnée en blondes, que vous avez eu la bonté de nous envoyer. Nos ouvrières de Ferney vont travailler sur ces modèles. J'aurai bientôt l'honneur de vous envoyer un essai d'une autre manufacture, car je suis aussi sûr de votre secret que de vos bontés.

Vraiment je remercierai M. le duc de *Duras*;

— 1772. mais je dois commencer par vous. Oserai-je, en vous présentant mes remerciemens, vous faire encore une prière? ce serait, Madame, de vouloir bien, quand vous verrez monsieur d'Ogny, lui parler de la reconnaissance extrême que j'ai de toutes les facilités qu'il a accordées à ma colonie jusqu'à présent. Ma sensibilité, et surtout un petit mot de votre bouche, l'engageront peut-être à me continuer des faveurs qui me sont bien nécessaires. Si elles cessaient, mes fabriques tomberaient, mes maisons que j'ai augmentées deviendraient inutiles, les fabricans ne pourraient me rien rembourser des avances énormes que je leur ai faites sans aucun intérêt, je me verrais ruiné. Voilà deux hommes à Ferney dont vous daignez soutenir la cause dans des genres différens, *Racle* et moi.

Le vieux malade est trop vieux pour venir vous faire sa cour à Paris. Il faut savoir aimer la retraite; mais, Madame, il vous sera attaché jusqu'au dernier moment de sa vie avec le plus tendre respect. *V.*

LETTRE

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 d'auguste.

MON cher ange m'écrit du 22 ; mais n'a-t-il point reçu le paquet des Lois de Minos que je lui avais dépêché par M. *Bacon*, substitut de monsieur le procureur général ? Il me parle de la fête de la Saint-Barthelemi, mais pas un mot de Minos. J'ai peur que messieurs de la poste ne se soient lassés de favoriser mon petit commerce de tragédies et de montres, que je faisais assez noblement. J'ai essuyé les plus grandes difficultés et les plus cruels contre-temps, dont ni tragédie, ni comédie, ni petits vers, ni brochures ne peuvent guère me consoler ; mais si Minos ne vous a point été rendu, que deviendrai-je ?

J'ai toujours été persuadé que le procureur qui a joué le rôle de magistrat avec du *Jonquay* est punissable ; et que *Desbrugnières*, le pousse-cu, mérite le pilori ; que M. de *Morangiés* a cru attraper les du *Jonquay*, en se faisant prêter par eux cent mille écus qu'il ne pouvait rendre ; qu'il a été attrapé lui-même ; que dans l'ivresse

— de l'espérance de toucher cent mille écus dans
1772. trois jours , il a signé des billets avant d'avoir
l'argent : mais je tiens qu'il est impossible que
les du *Jonquay* aient eu cent mille écus.

Dieu veuille que je ne perde pas cent mille
écus à mes manufactures.

Minos me consolera un peu , s'il réussit ;
mais vraiment pour le Dépositaire , je ne suis
pas en état d'y songer : Minos a toute mon
ame.

On a joué , ces jours passés , *Olimpie* sur le
théâtre de Genève , qui est à quelques pas de
la ville ; elle a été applaudie bien plus qu'à Paris.
Une belle actrice toute neuve , toute simple,
toute naïve , sans aucun art , a fait fondre en
larmes. Ce rôle d'*Olimpie* n'est pas fait , dit-on ,
pour mademoiselle *Vestris* ; c'est à vous d'en
juger. *Patras* a joué supérieurement le grand-
prêtre. Je le trouve bien meilleur que *Sarrazin*
dans plusieurs rôles ; il me paraît nécessaire au
tripot de Paris. Il s'offre à jouer tous les rôles.
Il a beaucoup d'intelligence , un air très-inté-
ressant ; il y a là de quoi faire un acteur admi-
rable. Il me serait très-nécessaire dans les Lois
de Minos. Les comédiens le refusent-ils parce
qu'il est bon ? Ils ont déjà privé le public de
plusieurs sujets qui auraient soutenu leur pau-
vre spectacle. Les intérêts particuliers nuisent
au bien général dans tous les tripots.

Je lirai le livre dont vous me faites l'éloge ; —
 mais j'aime mieux *Molière* que des réflexions 1772.
 sur *Molière*.

A l'ombre de vos ailes , mes divins anges. V.

L E T T R E C L X X I.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET.

Premier de septembre.

L'ABBÉ *Pinzo*, Monsieur, écrit trop bien en français ; il n'a point le style diffus et les longues phrases des Italiens. J'ai grand'peur qu'il n'ait passé par Paris, et qu'il n'ait quelque ami encyclopédiste. Malheureusement sa position est celle de *Pourceaugnac* : Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.

A l'égard des Systèmes, il faut s'en prendre un peu à M. le Roi, dont l'équipée est un peu ridicule.

A l'égard des athées, vous savez qu'il y a athée et athée, comme il y a fagots et fagots. *Spinoza* était trop intelligent pour ne pas admettre une intelligence dans la nature. L'auteur du *Système* ne raisonne pas si bien que *Spinoza*, et déclame beaucoup trop.

Je suis fâché pour *Leibnitz*, qui furement

— 1772. était un grand génie, qu'il ait été un peu charlatan ; ni *Newton* ni *Locke* ne l'étaient. Ajoutez à sa charlatanerie que ses idées sont presque toujours confuses. Puisque ces messieurs veulent toujours imiter DIEU qui créa, dit-on, le monde avec la parole, qu'ils disent donc comme lui, *fiat lux*.

Ce que j'aime passionnément de monsieur d'*Alembert*, c'est qu'il est clair dans ses écrits comme dans sa conversation, et qu'il a toujours le style de la chose. Il y a des gens de beaucoup d'esprit dont je ne pourrais en dire autant.

Adieu, Monsieur ; faites provigner la vigne tant que vous pourrez ; mais il me semble qu'on nous fait manger à présent des raisins un peu amers. *V.*

L E T T R E C L X X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de septembre.

EH bien, mon cher ange, tout est-il déchaîné contre les Lois de Minos, jusqu'à la poste ? Il est certain, de certitude physique, que je fis partir le paquet, il y a plus de trois semaines, à l'adresse de monsieur le procureur général du

parlement ; et sous cette enveloppe à son substitut M. *Bacon*, à qui j'envoie d'autres paquets toutes les semaines, et qui jusqu'à présent n'a pas été négligent à les rendre. Au nom de *Rhadamante*, envoyez chez ce *Bacon*. Il se peut que la multiplicité prodigieuse des affaires, sur la fin de l'année de robe, lui ait fait oublier mon paquet cette fois-ci. Il se peut encore que messieurs des postes, qui m'ont taxé un autre envoi vingt-cinq pistoles, aient retenu ce dernier ; peut-être quelque commis aime les vers : enfin je suis très en peine, et je suis émerveillé de votre tranquillité. Ce n'est point, encore une fois, à *Marin*, c'est à *Bacon* que j'avais envoyé *Minos* ; et, ce qu'il y a de pis, c'est que je n'ai plus que des brouillons informes auxquels on ne connaît rien.

Jeme console par le succès de ce *Roméo*, et par le succès de tous ces ouvrages absurdes écrits en style barbare, dont nos *Velches* ont été si souvent les dupes. Il faut qu'une pièce passablement écrite soit ignorée, quand les pièces visigothes sont courues ; mais faut-il qu'elle soit égarée et qu'elle devienne la proie de *Fréron* avant terme ? Il faut avouer qu'il y a des choses bien fatales dans ce monde, sans compter ce qui est arrivé en Pologne, en Danemarck, à Parme, et même en France.

Ons'est avisé de jouer à Lyon le *Dépositaire* ;

— on y a ri de tout son cœur , et il a fort réuffi.
 1772. Les Lyonnais apparemment ne font point gâtés par *la Chauffée* ; ils vont à la comédie pour rire. O *Molière* , *Molière* ! le bon temps eft pañfé. Qui vous eût dit qu'on rirait un jour au théâtre de *Racine* , et qu'on pleurerait au vôtre , vous eût bien étonné.

Comment en un plomb lourd votre or s'est-il changé?

Il nous manquait une tragédie en profe , nous allons l'avoir. C'en eft fait ; le monde va finir , l'ante-chrift eft venu.

J'ai écrit à M. le duc de *Duras* pour le remercier de fes bontés. Hélas ! elles deviendront inutiles. Paris eft devenu velche. Vous étiez ma confolation , mon cher ange ; mais vous vous êtes gâté ; vous avez je ne fais quelle inclination fatale pour la comédie larmoyante , qui abrègera mes jours. Je ne vous en aime pas moins ; mais je pleure dans ma retraite , quand je fonge que vous aimez à pleurer à la comédie.

Tendres respects à mes anges. V.

LETTRE CLXXIII.

1772.

AM. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 16 de septembre.

MON héros est très-bienfaisant, quoiqu'il se moque de la bienfaisance. Ce qu'il daigne me dire sur les mariages des protestans, me touche d'autant plus qu'il n'y a point de semaine où je ne voye des suites funestes de la proscription de ces alliances. Je suis assurément intéressé plus que personne à voir finir cette horrible contradiction dans nos lois, puisque j'ai peuplé mon petit séjour de protestans. Certainement l'ancien commandant du Languedoc, le gouverneur de la Guienne, est l'homme de France le plus instruit des inconvéniens attachés à cette loi, dont les catholiques se plaignent aujourd'hui aussi hautement que les huguenots; et monseigneur le maréchal de *Richelieu*, qui a rendu de si grands services à l'Etat, est peut-être aujourd'hui le seul homme capable de fermer les plaies de la révocation de l'édit de Nantes. Il sent bien que la faute de *Louis XIV* est de s'être cru assez puissant pour convertir les calvinistes, et de n'avoir pas vu qu'il était assez puissant pour les contenir.

— 1772. *Mouſtapha*, tout borné qu'il eſt, fait trembler cent mille chrétiens dans Conſtantinople, pendant que les Ruſſes brûlent ſes flottés et font fuir ſes armées.

Vous connoiſſez très-bien nos ridicules, mais jugez ſ'il y en a un plus grand que celui de reſuſer un état à des familles que l'on veut conſerver en France. Voyez à quoi on eſt réduit tous les jours. M. de *Florian*, ancien capitaine de cavalerie, a l'honneur d'être connu de vous; il avoit épouſé une de mes nièces qui eſt morte. Il vient à Ferney pour ſe diſſiper, il y trouve une huguenotte fort aimable, il l'épouſe; mais comment l'épouſe-t-il? c'eſt un prêtre luthérien qui le marie avec une calviniſte, dans un pays étranger.

Vous voyez quels troubles et quels procès peuvent en naître dans les deux familles.

Je ſuis perſuadé que vous avez été témoin de cent aventures auſſi bizarres.

Puiſque vous pouſſez la bonté et la condeſcendance juſqu'à vouloir qu'un homme auſſi obſcur que moi vous diſe ce qu'il penſe ſur un objet ſi important et ſi délicat, permettez-moi de vous demander ſ'il ne ſerait pas poſſible de remettre en vigueur, et même d'étendre l'arrêt du conſeil ſigné par *Louis XIV* lui-même, le 15 de ſeptembre 1685, par lequel les proteſtans pouvaient ſe marier devant un officier

de justice ? Leurs mariages n'avaient pas la dignité d'un sacrement comme les nôtres , 1772. mais ils étaient valides ; les enfans étaient légitimes , les familles n'étaient point troublées. On crut , en révoquant cet arrêt , forcer les huguenots à rentrer dans le sein de la religion dominante , on se trompa. Pourquoi ne pas revenir sur ses pas lorsqu'on s'est trompé ? pourquoi ne pas rétablir l'ordre , lorsque le désordre est si pernicieux , et lorsqu'il est si aisé de donner un état à cent mille familles , sans le moindre risque , sans le moindre embarras , sans exciter le plus léger murmure ? J'ose croire que , si vous êtes l'ami de monsieur le chancelier , vous lui proposerez un moyen qui paraît si facile.

L E T T R E C L X X I V .

A M. CAILLEAU , *libraire à Paris.*

Le

MONSIEUR , quoique j'avance à pas de géant à mon seizième lustre , et que je sois presque aveugle , mon cœur ne vieillit point ; je l'ai senti s'émouvoir au récit des malheurs d'*Abélard* et d'*Héloïse* , dont vous avez eu l'honnêteté de m'envoyer les lettres et les épîtres que je

— 1772. — connaissais déjà en partie. Le choix que vous en avez fait, et l'ordre que vous y avez donné, justifient votre goût pour la littérature. Votre réponse à la lettre de notre ami *Pope*, m'a beaucoup intéressé; elle enrichit votre collection; elle est purement écrite et avec énergie. Qu'elle peint bien les agitations d'un cœur combattu par la tendresse et le repentir! Il serait à souhaiter que ceux qui exercent l'art typographique eussent vos talens; le siècle des *Elzévirs*, des *Etiennes*, des *Frobens*, des *Plantins*, &c. renaîtrait. Je ne le verrai point, mais je mourrai du moins avec cette espérance.
Je suis, &c.

L E T T R E C L X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de septembre.

MON cher ange, je suis dans l'extase de *le Kain*. Il m'a fait connaître *Sémiramis* que je ne connaissais point du tout. Tous nos Genevois ont crié de douleur et de plaisir; des femmes se sont trouvées mal, et en ont été fort aises.

Je n'avais point d'idée de la véritable tragédie, avant *le Kain*; il a répandu son esprit

sur les acteurs. Je ne savais pas quel honneur —
 il fe fait à mes faibles ouvrages , et comme il 1772.
 les créait ; je l'ai appris à fix vingts lieues de
 Paris. Il est bien fatigué ; il demande en grâce
 à M. le duc de *Duras* , et à M. le maréchal
 de *Richelieu* , la permission de ne se rendre à
 Fontainebleau que le 12. Il mérite cette indul-
 gence. Je vous supplie d'en parler ; j'écris de
 mon côté et en son nom ; un mot de votre
 bouche fera plus que toutes nos lettres. Vous
 n'aurez donc que le 12 le code Minos ; vous
 le trouverez un peu changé , mais non pas
 autant que je le voudrais.

Je ne suis plus si pressé que je l'étais. J'ai
 dompté la fougue impétueuse de ma jeunesse ;
 mais je crois qu'on pourra fort bien publier ce
 code au retour de Fontainebleau.

On parle d'une pièce de M. le chevalier de
Châtellux , qu'on répète ; j'en cède le pas sans
 difficulté. Son livre *de la Félicité publique* m'a
 rendu heureux , du moins pour le temps que
 je l'ai lu ; il est juste que j'en aye de la recon-
 naissance. De plus , il faut laisser les Velches
 dégorger leur Roméo et leur Juliette.

Je me mets toujours sous les ailes de mes
 divins anges. V.

1772.

L E T T R E C L X X V I .

A M. M A R M O N T E L .

A Ferney , 29 de septembre.

O N m'a instruit, mon cher ami, du beau tour que vous m'avez joué. Il m'est impossible de vous remercier dignement, et d'autant plus impossible que je suis assez malade. Il ne faut pas vous témoigner sa reconnaissance en mauvais vers, cela ne serait pas juste; mais je dois vous dire ce que je pense en prose très-sérieuse: c'est qu'une telle bonté de votre part et de celle de mademoiselle *Clairon*, une telle marque d'amitié est la plus belle réponse qu'on puisse faire aux cris de la canaille qui se mêle d'être envieuse. C'est une plus belle réponse encore aux *Ribaltier* et aux *Cogé*. Soyez très-certain que je suis plus honoré de votre petite cérémonie de la rue du Bac, que je ne le serais de toutes les faveurs de la cour. Je n'en fais nulle comparaison. Il y a sans doute de la grandeur d'ame à témoigner ainsi publiquement son estime et sa considération en France à un suisse presque oublié, qui achève sa carrière entre le mont Jura et les Alpes.

Il n'y a pas grand mal à être oublié, c'est

même souvent un bonheur ; le mal est d'être —
 persécuté, et vous savez combien nous l'avons 1772.
 été, et par qui ? par des cuistres dignes du
 treizième siècle.

S'il faut détester les cabales, il faut respecter
 l'union des véritables gens de lettres ; c'est
 l'unique moyen de leur donner la considération
 qui leur est nécessaire.

Je vous remercie donc pour moi, mon cher
 ami, et pour la gloire de la littérature que vous
 avez daigné honorer dans moi.

Voici mon action de grâce à mademoiselle
Clairon. Je vous en dois une plus travaillée ; mais
 vous savez qu'un long ouvrage en vers demande
 du temps et de la santé.

Je vous embrasse tendrement, mon cher
 ami ; mon seul chagrin est de mourir sans vous
 revoir.

Je vous prie de présenter à mademoiselle
Clairon ma petite épître écourtée. V.

1772.

L E T T R E C L X X V I I .

A M. DE LA HARPE.

29 de septembre.

MON cher successeur, on a donc essayé sur mon image ce qu'on fera un jour pour votre personne? La maison de mademoiselle *Clairon* est donc devenue le temple de la gloire? c'est à elle à donner des lauriers, puisqu'elle en est toute couverte. Je ne pourrai pas la remercier dignement; je suis un peu entouré de cyprès. On ne peut pas plus mal prendre son temps pour être malade.

M. *le Kain* est chez moi. Il a joué six de mes pièces, et l'auteur est actuellement dans son lit. Je vais pourtant me secouer, et écrire au grand-prêtre et à la grande-prêtresse.

Je n'ai point lu *Roméo*. On m'a mandé que cela était un peu bizarre: mais j'attends les *Barmécides* comme on attend du vin de Champagne dans un pays où l'on ne boit que du vin de Brie. Je vous avais envoyé les *Cabales* et les *Systêmes*, mais vous étiez à la campagne.

Je suis fâché, mon cher successeur, de mourir sans vous revoir. Nous avons actuellement M. de *Florian* que vous connaissez; il

s'est remarié avec une jolie huguenotte , et ———
 devient un habitant de Ferney où nous lui 1772.
 bâtissons une jolie maison. Ce séjour est bien
 changé. Il est vrai que nous n'avons plus de
 théâtre , mais en récompense notre village est
 devenu une petite ville assez jolie , toute pleine
 de manufactures florissantes. C'est dommage
 que je m'y fois pris si tard ; et j'avoue encore
 qu'un souper avec vous chez mademoiselle
Clairon vaut mieux que tout cela.

Vous avez donc changé d'habitation : je vous
 souhaite , quelque part que vous soyez , autant
 de bonheur que vous avez de talens. Madame
Denis ne vous oublie point , mais elle n'écrit
 à personne. Sa paresse d'écrire est invincible ,
 et par conséquent pardonnable. Elle est uni-
 quement occupée de l'éducation de la fille de
M. Dupuits , qui a de singuliers talens. *M. de*
Boufflers ne dirait pas d'elle qu'elle tient plus
 d'une corneille que du grand *Corneille*.

Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur ,
 et je me recommande au souvenir de madame
 de *la Harpe*.

1772.

LETTRE CLXXVIII.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, 29 de septembre.

ON dit, monsieur le Prince, que les mourans prophétisent : je me trouve peut-être dans ce cas. Je fis, il y a trois mois, une assez mauvaise tragédie qu'on pourra bien jouer au retour de Fontainebleau. Il s'est trouvé que c'était mot pour mot, dans deux ou trois situations, l'aventure du roi de Suède. J'en suis encore tout étonné, car en vérité je n'y entendais pas finesse.

Puis donc que vous me faites apercevoir que je suis prophète, je vous prédis que vous ferez ce que vous êtes déjà, un des plus aimables hommes de l'Europe, et un des plus respectables. Je vous prédis que vous introduirez le bon goût et les grâces chez une nation qui peut-être a cru jusqu'à présent que ses bonnes qualités lui devaient tenir lieu d'agrémens. Je vous prédis que vous ferez connaître la saine philosophie à des esprits qui en sont encore un peu loin, et que vous ferez heureux en la cultivant.

Je me prédis à moi, sans être forcier, que
je

je vous ferai attaché jusqu'au dernier moment
de ma vie avec le plus tendre et le plus sincère
respect. 1772.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CLXXIX.

A M. LE BARON

DE CONSTANT DE REBECQUE,

SEIGNEUR D'HERMENCHES.

29 de septembre.

LE vieux malade de Ferney, Monsieur, n'est pas trop exact, mais il est bien sensible; il est pénétré de votre souvenir et de vos bontés.

Nous avons eu *le Kain* assez long-temps. Il a joué six fois, et s'en est retourné avec de l'argent et des présens. J'aurais bien voulu que la garnison d'Huningue eût été plus près de Genève.

Je me crois un peu prophète. Je fis, il y a plus de trois mois, une tragédie qui ne vaut pas grand'chose, mais qui est, à quelques différences près, la révolution de Suède. Nous attendons celle de Pologne.

Corresp. générale. Tome XIV. * I i

— 1772. Il n'y a rien de nouveau en Russie, sinon un rhinocéros pétrifié qu'on a trouvé dans les fables, au soixante-cinquième degré de latitude. Ce rhinocéros, joint aux os d'éléphant qu'on rencontre souvent en Sibérie, fait présumer que ce monde est bien vieux, et qu'il a éprouvé des révolutions que le véridique *Moïse* n'a point connues.

Voilà tout ce que je fais dans ma retraite.

Vous êtes occupé actuellement à commander des évolutions à de braves gens qui ne feront, je crois, la guerre de long-temps. Vous faites très-bien d'embellir votre maison de campagne auprès de Laufane. Quand on a bien connu le monde, on conclut qu'on n'est bien que chez soi.

Madame *Denis* vous fait mille complimens. Vous savez, Monsieur, avec quels sentimens je vous suis attaché pour le reste de ma vie.

L E T T R E C L X X X.

1772.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, 4 d'octobre.

J'AI bien des remords, Madame, d'avoir été si long-temps sans vous écrire; mais j'ai été malade: il m'a fallu mener *le Kain* tous les jours à deux lieues, pour jouer la comédie auprès de Genève; et n'ayant rien à faire du tout, j'ai été accablé des détails les plus inquiétans.

J'ai été sur le point de voir ma colonie détruite. Dès qu'on veut faire quelque bien, on est sûr de trouver des ennemis. Qu'on rende service, dans quelque genre que ce puisse être, on peut compter qu'on trouvera des gens qui chercheront à vous écraser. Faites de la prose ou des vers, bâtissez des villes, cela est égal: l'envie vous persécutera infailliblement. Il n'y a d'autre secret, pour échapper à cette harpie, que de ne jamais faire d'autre ouvrage que son épitaphe, de ne bâtir que son tombeau, et de se mettre dedans au plus vite.

— 1772. Quand je vous dis , Madame , que j'ai bâti une petite ville assez jolie , cela est très-ridicule , mais cela est très-vrai. Cette ville même fe fait un commerce assez confidérable ; mais fi on continue à me chicaner , tout périra. Pour me dépiquer , j'ai fait une épître à *Horace*. Je ne vous l'envoie pas , parce que je ne fais pas fi vous aimez *Horace* , fi vous souffrez encore les vers , fi vous avez envie de lire les miens. Vous n'aurez cette épître que quand vous m'aurez dit : Envoyez-la-moi. Ce n'est pas assez de prier quelqu'un à fouper , il faut avoir de l'appétit.

J'ai toujours mon ancien chagrin que vous connaissez. Ce chagrin m'empêchera de revoir jamais Paris. Je ne faurais souffrir les tracasseries et les factions , auffi ridicules qu'acharnées , qui règnent dans cette Babylone où tout le monde parle fans s'entendre. Je m'en tiens à mes Alpes et à votre souvenir. Je vous fouhaite toute la fanté , tous les amusemens , toute la bonne compagnie , tous les bons soupers qu'on peut mettre à la place de deux yeux qui vous manquent.

Voici le temps où je vais perdre les miens , dès que les neiges arrivent ; et cependant je ne cherche point à revenir à Paris , parce que j'aime mieux souffrir chez moi que d'effuyer des tracasseries dans votre grande ville. Il est

vrai que les hommes ne se mangent pas les uns les autres dans Paris comme dans la nouvelle Zélande , qui est habitée par des anthropophages dans huit cents lieues de circonférence ; mais on se mange dans Paris le blanc des yeux fort mal à propos. On dit même quelquefois que le ministère nous mange et nous gruge ; mais je n'en veux rien croire. 1772.

Adieu , Madame ; vivons l'un et l'autre le moins malheureusement que nous pourrons : c'est toujours là mon refrain ; car , puisque nous ne nous tuons pas , il est clair que nous aimons la vie.

Je vous aime , Madame ; je vous aimerai toujours , je vous ferai inviolablement attaché , aussi-bien qu'à votre grand'maman : mais de quoi cela servira-t-il ? V.

L E T T R E C L X X X I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 d'octobre.

MON cher ange , je suis bien malingre ; cependant je vous écris de ma très-faible main. Dès que je reçus votre lettre et celle pour *le Kain* , je lui envoyai sur le champ votre

— dépêche à Lyon ; je lui écrivis : Partez dans
1772. l'instant.

Le lendemain je reçus les lettres de M. le maréchal de *Richelieu* et de M. le duc de *Duras*. J'envoyai à *le Kain* la lettre de M. le duc de *Duras*, et je réitérai mes instances. Il doit être parti aujourd'hui 4 d'octobre, s'il est sage et honnête, comme je crois qu'il l'est.

M. le maréchal de *Richelieu* me mande qu'il le fera mettre en prison, s'il n'est pas à Paris le 4. Cela ne me paraît ni d'un bon compte, ni d'une exacte justice. Vous m'aviez toujours mandé qu'il pouvait arriver le 8, et qu'on serait content ; or il est certain qu'il peut aisément être à Paris le 8.

Il vous apportera le code *Minos* que je lui donnai quand il partit de *Ferney*. Je suis fâché que madame la comtesse *du Barri* n'ait pas la bonne leçon, car j'entends dire qu'elle a beaucoup de goût et d'esprit naturel. Vous devez le savoir mieux que moi, vous qui allez nécessairement à la cour.

En attendant que *le Kain* vous ait remis cette dernière copie, voici, pour vous amuser, l'épître à *Horace*. Je vous supplie de n'en laisser prendre de copie à personne ; c'est jusqu'à présent un secret entre *Horace* et vous. Je ne vous parle point des barbaries de notre théâtre vandale et anglais. Je gémis et je vous implore.

V.

L E T T R E C L X X X I I .

1772.

A U M E M E .

21 d'octobre.

J'AI d'abord à me justifier devant mon ange gardien de quelques péchés d'omission. J'avais, dans mes distractions, oublié cette jolie petite nièce de madame *du Bocage*. Voici ce que je dis à la tante, et même en assez mauvais vers :

Ces bontés que pour moi ta nièce a fait paraître,
De tes rares talens font encore un effet;
Elle a pris en jouant, pour orner mon portrait,
Un reste de ces fleurs que ta muse a fait naître.

Cette demoiselle aura de meilleurs vers, quand elle aura quinze ans; ce ne sera pas moi qui les ferai. Il faut bientôt que je renonce à vers et à prose; car vous avez beau avoir de l'indulgence pour les Lois de Minos, c'est mon dernier effort, c'est le chant du cygne.

Il faut que je me prépare à aller rendre visite à *Despréaux* et à *Horace*. Je vous remercie, mon divin ange, de n'avoir laissé prendre de copie à personne de l'épître à *Horace*; elle exciterait beaucoup de murmures, et ce n'est pas le temps

— de faire crier. On criera assez contre moi, si
1772. les Lois de Minos réussissent.

Le symbole, en patois savoyard, est une profession de foi extrêmement bête, que ce polisson d'évêque d'Annecy, soi-disant prince de Genève, a fait imprimer sous mon nom. Voyez l'article *Fanatisme* aux pages 24, 25, &c. du tome VI des Questions sur l'Encyclopédie.

J'ai fait les plus incroyables efforts pour lire les Chérusques et Roméo. Je ne fais auquel des deux ouvrages donner le prix. Je suis émerveillé des progrès que ma chère nation fait dans les beaux arts. Il est démontré que, si ces admirables ouvrages réussissent, les Lois de Minos seront huées d'un bout à l'autre : il faut s'y attendre, en prévenir les acteurs, ne se pas décourager, jouer la pièce avec un majestueux enthousiasme, bien morguer le public, et le traiter avec la dernière insolence.

Il ne paraît pas trop convenable que le rôle de *Mérione* ne soit pas joué par *Molé* ; mais je ne veux faire aucune bassesse auprès de ce héros ; j'abandonne la pièce à son mauvais destin.

M. le duc de *Praslin* est donc à Paris ; je prie mes chers anges de vouloir bien continuer à me mettre dans ses bonnes grâces : il est plus juste que son cousin.

Mes chers anges, vous pensez bien que mon

cœur

cœur prend souvent la poste pour aller chez vous ; mais il est bien difficile que mon corps soit du voyage. Il faut tant de cérémonies ; et puis ma détestable santé me condamne à des assujettissemens qui m'excluent de la société. Je suis homme pourtant à franchir tous les obstacles , si je puis venir passer huit jours à l'ombre de vos ailes ; après quoi je reviendrai mourir dans mes Alpes. — 1772.

Mon doyen des clercs , qui est chez moi , dit que vous avez un vieux procès de la succession paternelle ; vous croyez bien que votre cause lui paraîtra excellente.

Je renouvelle mes tendres et respectueux hommages à mes anges.

LET TRE CLXXXIII.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

23 d'octobre.

JE me vante , Madame , d'avoir les oreilles aussi dures que vous , et le cœur encore davantage ; car je vous assure que je n'ai pas entendu un seul mot de presque tous les ouvrages en vers et en prose qu'on m'envoie depuis dix

Corresp. générale. Tome XIV. * K k

— ans. La plupart m'ont mis dans une extrême
1772. colère. J'ai été indigné que le siècle fût tombé
de si haut. Je ne reconnais plus la France en
aucun genre, excepté dans celui des finances.

J'ai voulu, dans la tragédie des Lois de
Minos, faire des vers comme on en faisait il y
a environ cent ans. Je voudrais que vous en
jugeassiez. Il faudrait que je vous procurasse du
moins ce petit amusement. Vous diriez au lec-
teur de cesser, quand l'ennui vous prendrait;
avec cette précaution on ne risque rien. Mon
idée serait que vous priassiez *le Kain* de venir
souper chez vous en très-petite et très-bonne
compagnie. J'entends, par petite et bonne
compagnie, quatre ou cinq personnes tout au
plus, qui aiment les vers qui disent quelque
chose et qui ne sont pas tout-à-fait allobroges.

J'exige encore que vos convives aiment le
roi de Suède, et même un peu le roi de Polo-
gne. Je veux qu'ils soient persuadés qu'on a
immolé des hommes à DIEU depuis *Iphigénie*
jusqu'au chevalier de *la Barre*.

Je veux outre cela que vos convives, hommes
et femmes, soient un peu indulgens, puisque
la sottise est faite, et qu'il n'y a plus moyen
de rien réparer.

J'exige encore que la chose soit secrète, et
que vos amis aient au moins le plaisir d'y mettre
du mystère, si le mystère est un plaisir.

Si vous acceptez toutes ces conditions, voici un petit billet pour *le Kain*, que je mets dans ma lettre. Lisez ce billet, ou plutôt faites-vous le lire, puis faites-le cacheter. 1772.

Je ne vous parlerai point cette fois-ci de l'épître à *Horace*. Ce que je vous propose a l'air plus agréable. Cette épître à *Horace* n'est pas finie; elle est d'ailleurs fort scabreuse, et elle demanderait un secret bien plus profond que le souper des Lois de Minos.

Je vous avouerai, Madame, que j'aimerais mieux vous lire cette tragédie crétoise, que de la faire lire par un autre; mais j'ai fait vœu de ne point aller à Paris, tant qu'on me soupçonnera d'avoir manqué à votre grand'maman. Je suis toujours très-ulcéré, et ma blessure ne se fermera jamais. Ne vous fâchez pas si je suis constant dans tous mes sentimens. V.

1772.

L E T T R E C L X X X I V .

A M. M A R M O N T E L .

23 d'octobre.

J E ne fais , mon très-cher confrère , ce que j'aime le mieux de votre prose ou de vos vers. Votre ode m'immortalisera , et votre lettre fait ma consolation. Je n'ai qu'un chagrin , mais il est violent , et je vous le confie.

On s'est imaginé que j'avais manqué à des personnes très-considérables , parce que j'avais trouvé la conduite de monsieur le chancelier très-ferme et très-juste , parce que j'avais dit hautement que l'obstination d'*entacher* M. le duc d'*Aiguillon* , était un ridicule énorme , parce qu'enfin je ne pouvais voir qu'avec horreur ceux que M. *Beccaria* appelle , dans ses lettres , les assassins du chevalier de *la Barre*.

Je n'ai prétendu , en tout cela , être d'aucun parti ; et c'est même ce qui m'a déterminé à faire la petite plaisanterie des Cabales. Mais plus je me suis moqué de toutes les cabales , moins on me doit accuser d'en être. Les chefs de ma faction sont *Horace* , *Virgile* et *Cicéron*. Je prends surtout parti contre les vers allobroges dont nous sommes inondés depuis si long-

temps. Je ris de *Fréron* et de *Clément*, mais je n'entre point dans les querelles de la cour; 1772. j'ignore s'il y en a. C'est la plus horrible injustice du monde de m'avoir soupçonné d'abandonner des personnes à qui j'ai mille obligations; cette idée me fâche. Le soupçon d'ingratitude me fait plus de peine que la chute des Lois de Minos ne m'en fera.

C'est contre ces Lois qu'il y aura une belle cabale, et je m'en moque. J'ai fait cette pièce pour avoir occasion d'y mettre des notes qui vous réjouiront.

Je reviens à vos vers, mon cher ami; ils sont trop beaux pour moi. Je fais ce que je puis pour oublier que c'est de moi dont vous parlez, et alors je les trouve plus admirables, et j'admire votre courage autant que votre poésie. Mais quand verrons-nous *les Incas*? quand ferai-je un petit voyage au Pérou? On dit que cette fois-ci vous ne mettez point votre nom à votre ouvrage, que vous ne voulez plus vous battre avec *Cogé pecus* et avec *Ribaudier*. J'y perds une occasion de rire à leurs dépens, mais je me consolerais très-aisément, si vous n'avez point de tracasserie.

Je me mets aux pieds de la grande-prêtresse de votre temple: je vous assure qu'un jour cette petite orgie fera une grande époque dans l'histoire de la littérature. Si je pouvais faire

— un voyage , ce ferait celui de la rue du Bac.
 1772. Je ne viendrais à Paris que pour voir quatre
 ou cinq amis , la statue d'*Henri IV* , et m'en
 retourner.

Madame *Denis* vous fait mille tendres com-
 plimens , et je vous aime comme je le dois.

L E T T R E C L X X X V .

A M. M A R I N .

A Ferney , 30 d'octobre.

Vous vous intéressez , mon cher ami , à
 M. de *Morangiés* : il me mande du 21 qu'il
 est résolu à s'aller mettre lui-même en prison ,
 puisqu'on y a mis le chirurgien *Ménager*. Vous
 m'écrivez du 25 qu'on le dit à la conciergerie.
 Cette démarche est triste , mais elle est d'un
 homme sûr de son innocence. Au reste , il est
 bien étrange que le comte de *Morangiés* soit
 emprisonné , et que *du Jonquay* soit libre. Je
 vous supplie de lui faire parvenir sûrement
 cette lettre , quelque part où il soit. Je m'in-
 téresse infiniment à cette affaire. Elle est capa-
 ble de faire mourir de chagrin le père de M. de
Morangiés , et M. de *Morangiés* lui-même. Il
 faudrait qu'il ne me cachât rien. Cela est plus

important qu'il ne pense. Je me trouve en état de le servir, et j'ai encore plus de zèle.

 1772.

Voici de *nouvelles probabilités* qui m'ont paru nécessaires. Il s'agit de bien distinguer ici la forme du fond; et l'arrêt qui dépend des juges, de l'honneur qui n'en dépend pas. Il est certain que la prévention est contre M. de *Morangiés*, mais il me paraît à moi qu'il ne peut être coupable.

Ce qui frappe le plus les juges, c'est le mystère qu'il a voulu mettre à un emprunt considérable qui ne se peut jamais faire secrètement. Ses billets d'ailleurs parlent contre lui, et si des témoins, qu'il est difficile de convaincre, persistent à déposer en faveur de *du Jonquay*, je ne vois pas qu'il puisse gagner sa cause; mais il ne faut pas qu'il la perde au tribunal du public.

Je crois donc qu'il est de la dernière importance de séparer bien nettement son honneur de ces cent mille écus. J'espère toujours qu'il ne sera pas condamné à payer ce qu'il ne doit point; mais enfin ce malheur peut arriver, et il faut le prévenir. Je crois que c'est le tour le plus favorable qu'on pourrait prendre, et que cette manière d'envisager la chose peut servir auprès des juges comme auprès de tous ceux qui ne sont pas instruits. Le plus grand avantage de ce mémoire, c'est qu'il est très-court.

— Les longs plaidoyers fatiguent tous les lecteurs.
1772. J'en enverrai autant d'exemplaires qu'on voudra ; vous n'avez qu'à parler.

Mon gros doyen n'est pas aisé à convaincre. Il commence pourtant à se convertir. Il a l'esprit et le cœur justes.

Je vous prie de lire ce que j'écris à M. de *Morangiés*, et de le cacheter.

Nous parlerons une autre fois de Ninon et de Minos. Mais je suis plus tranquille sur cet article que sur celui de M. de *Morangiés*. Je serai pourtant jugé avant lui, mais je ne perdrai pas cent mille écus. Tout ce qui peut m'arriver, c'est d'être sifflé, et c'est le plus petit malheur du monde.

L E T T R E C L X X X V I.

A M. LE COMTE DE MORANGIÉS.

A Ferney, 30 d'octobre.

JE suis toujours, Monsieur, très-persuadé de la justice de votre cause, et je ne le suis pas moins de la violence des préjugés contre vous, et de l'acharnement de la cabale. Un parti nombreux vous poursuit et se déchaîne sur votre avocat autant que sur vous. Je me

souviens que , quand il défendit la cause de M. le duc d'*Aiguillon* , on m'envoya les satires les plus sanglantes contre l'avocat et contre l'accusé. 1772.

Cependant il me parut très-clair , par son mémoire , que M. le duc d'*Aiguillon* avait très-bien servi l'Etat et le roi , tant dans le militaire que dans le civil. Il a triomphé à la fin , malgré ses nombreux ennemis , et malgré les plus horribles calomnies. J'espère que tôt ou tard on vous rendra la même justice.

Il ne faut pas vous dissimuler un malheur que M. le duc d'*Aiguillon* n'avait pas , c'est celui de vous être trouvé chargé de dettes de famille très-considérables , qui vous ont forcé d'en faire encore de nouvelles , et de recourir à des expédiens aussi onéreux que désagréables.

La saisie de vos meubles , ordonnée par le parlement en faveur de quelques créanciers , pendant le cours de votre procès contre les *du Jonquay* , a pu vous faire très-grand tort. On a mêlé malignement toutes ces affaires ensemble ; on s'est élevé également contre vous et contre votre avocat.

Plus le procès devient compliqué , plus il semble que les préjugés augmentent. Il peut y avoir des juges prévenus , ils peuvent se laisser entraîner à l'opinion dominante d'un certain public , puisqu'ils voient déjà par

— avance , dans cette opinion même , l'appro-
1772. bation d'une sentence qu'ils rendraient contre
vous.

Je ne balancerais pas , si j'étais à votre place , à faire un mémoire en mon propre et privé nom , signé de mon procureur. Je suis sûr que ce mémoire serait vrai dans tous les points ; j'avouerais même la nécessité fatale où vous avez été de recourir quelquefois à des ressources déjà connues du public , ressources tristes , mais permises , et qui n'ont rien de commun avec la cruelle affaire de *du Jonquay* et de la *Verron*.

Je crois que c'est le seul parti que vous deviez prendre. Je vous servirai de grammairien ; je mettrai les points sur les *i*. Il fera bien important que vous ne disiez rien qui ne soit dans la plus exacte vérité , et je m'en rapporte à vous. Il faudra même que vous disiez hardiment que vous faites dépendre le jugement de votre cause du moindre fait que vous auriez altéré par un mensonge.

Je ne m'embarrasse pas que vous soyez condamné ou non en première instance : il serait triste , sans doute , de perdre au bailliage ce procès qui me paraît si juste ; mais ce malheur même pourrait tourner à votre avantage , en vous ramenant un public qu'on a vu changer plus d'une fois de sentiment sur les choses les

plus importantes. J'oserais vous répondre que le parlement n'en aura que plus d'attention à écartier tout préjugé dans son arrêt en dernier ressort, et qu'il y mettra l'application la plus scrupuleuse, comme la justice la plus impartiale. 1772.

En un mot, cette affaire est une bataille dans laquelle vous devez commander en personne. Vous me paraissez d'autant plus capable de livrer ce combat avec succès, que vous semblez tranquille dans les secousses que vous éprouvez. Vous savez qu'il faut qu'un général ait la tête froide et le cœur chaud. Je serai de loin le secrétaire du général, pourvu que j'aye son plan bien détaillé. Quand vous seriez battu par les formes, il faut vaincre par le fond; il faut que votre réputation soit à couvert, c'est-là le point essentiel pour vous et pour toute votre maison.

En un mot, Monsieur, je suis à vos ordres sans cérémonies.

Gardez-moi le secret, ne craignez point au parlement un rapporteur prévenu.

Vous ne pouviez mieux faire que d'offrir vous-même de vous constituer prisonnier; et si vous avez fait cette démarche, elle contribuera à faire revenir le public.

Je viens de consulter sur votre affaire; rien n'est plus nécessaire qu'un mémoire en votre

— propre nom , dans lequel vous fassiez bien
1772. sentir qu'on a malignement confondu le procès
de la *Verron* avec quelques affaires défagréables
auxquelles vos dettes de famille vous ont
exposé. C'est ce malheureux mélange qui vous
a nui plus que vous ne pensez. Mettez-moi au
fait de tout , vous serez promptement servi
par un avocat qui ne fera rien imprimer sans
votre approbation en marge à chaque page,
et qui ne vous fera parler que convenable-
ment.

L E T T R E C L X X X V I I .

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

Ferney , le 31 d'octobre.

PARDONNEZ , encore une fois , à un vieillard
qui lutte contre les douleurs , de vous remer-
cier si tard. Je n'en suis pas moins , monsieur
le Marquis , reconnaissant de vos faveurs. Il
est très-vrai que vous faites mieux des vers
que l'homme dont vous me parlez ; mais je
ne crois pas que vous augmentiez votre for-
tune comme il arrondit la sienne. Votre lyre
est plus harmonieuse ; il a pour lui la flûte , le
tambour , et le coffre-fort.

Je crois que l'abbé *Mignot*, mon neveu, —
 mérite l'éloge dont vous l'honorez. Je suis 1772.
 bien loin de me croire digne des fleurs que
 vous jetez sur le drap mortuaire dont je vais
 bientôt être embéguiné. J'écrivis, il y a quel-
 que temps, à *Horace* qui est de votre connoi-
 sance, mais je n'ai pas osé rendre ma lettre
 publique, attendu que je lui ai parlé un peu
 librement; mais je prendrai encore plus de
 liberté quand je le verrai.

Je prends avec vous celle de recommander
 à votre indulgence les Lois de Minos. Vous
 verrez un beau tapage le jour de l'audience.
 Vous êtes dans un pays où tout est cabale,
 et loin duquel je fais très-bien de mourir en
 vous étant très-tendrement attaché.

LETTRE CLXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de novembre.

MON cher ange, il me revient que les
Frérons, les *la Beaumelles* et compagnie, ont
 fait un pacte pour faire siffler notre avocat;
 mais, puisque vous l'avez pris sous votre pro-
 tection, je me flatte que vous lui donnerez
 une audience favorable.

— Je vous suis très-obligé d'avoir fait copier
 1772. les écritures de ce procès , conformément à la dernière copie. J'ose croire que , si les acteurs jouent avec un peu d'enthousiasme , mais sans précipitation , notre cause fera gagnée ; je dis notre cause , car vous en avez fait la vôtre.

Le frère de madame de *Sauvigni* , qui me sert de copiste , chose assez singulière , jure son dieu et son diable qu'il n'a donné à personne de copie de la lettre à *Horace*. S'il ne me trompe point , il se pourrait faire que votre secrétaire en eût laissé traîner une ; cependant , vous autres messieurs les ministres , vous avez des secrétaires fidèles et attentifs , qui ne laissent rien traîner. Après tout , il n'y a plus de remède. Il faut se consoler , et croire que ni le roi de Prusse , ni *Ganganelli* , ni l'abbé *Grizel* , ni l'avocat *Marchand* , ne me persécuteront pour cette honnête plaisanterie. On marche toujours sur des épines dans le maudit pays du Parnasse ; il faut passer sa vie à combattre. Allons donc , combattons , puisque c'est mon métier.

On m'a apporté une répétition , boîte unie , avec ciselure au bord , diamans aux boutons et aux aiguilles , le tout pour dix-sept louis : j'en suis émerveillé. Si vous connaissez quelqu'un qui fût curieux d'un si bon marché , je vous enverrais la montre , avec un joli faux

étui. Un tel ouvrage vaudrait cinquante louis à Londres. Ma colonie prospère, et moi non. J'ai de terribles reproches à faire à monsieur le contrôleur général. 1772.

Le gros doyen clerc doit être à présent à Paris, et certainement prendra votre affaire à cœur; il ne ferait pas de la famille s'il ne vous était pas fortement attaché.

Voudriez-vous avoir la bonté de m'écrire ce que vous pensez des répétitions. J'y étais autrefois assez indifférent, mais je crois que je deviens sensible; vous me rajeunissez.

A l'ombre de vos ailes. V.

LETTRE CLXXXIX.

A M. MARIN.

13 de novembre.

JE ne puis trouver, mon cher correspondant, la lettre d'*Helvétius* sur le bonheur. A l'égard du sujet de la lettre, je fais qu'il ne se trouve nulle part, et je ne vous le demande pas: mais pour la lettre, je vous supplie de vouloir bien me la communiquer, si vous l'avez. Il est bon de savoir ce qu'on dit de cet être fantastique après lequel tout le monde court.

— 1772. Savez-vous ce que c'est qu'un Sylla du jésuite la Rue qu'on attribue à Pierre Corneille ? S'il était de Corneille , ce n'était pas de son bon temps.

Je ne croyais pas que Marie-Thérèse revendiquât tant de terrains ; cela me paraît fort. Il restera peu de chose au roi de Pologne. Mais il est plaisant que le roi de Prusse ait commencé par faire des vers contre les confédérés , avant de prendre la Prusse polonoise. Il m'a envoyé un service de porcelaine de Berlin. Cette porcelaine est plus belle que celle de Saxe ; c'est ce que j'ai jamais vu de plus parfait. Cela console des sifflets que vous avez prédits aux Lois de Minos. Je me les suis bien prédits moi-même , et nous sommes ordinairement du même avis.

J'ai bien peur que les ciseaux de la police n'aient coupé le nez à Minos. Quelques bonnes gens auront substitué des vers honnêtes à des vers un peu hardis , et c'est encore un encouragement à la sifflerie ; car vous savez que ces vers si sages sont d'ordinaire fort plats et fort froids.

Je reçois à l'instant *le Bonheur* , d'*Helvétius*. C'est un livre : je croyais que c'était un petit poème à la main. Je vous demande pardon. Vale.

LETTRE

L E T T R E C X C.

1772.

A M. CHRISTIN.

14 de novembre.

MON cher philosophe, mon cher défenseur de la liberté humaine, vous avez assurément plus de courage et d'esprit que vous n'êtes gros. Vous rendez service, non-seulement à vos esclaves, mais au genre-humain.

Et pro sollicitis non tacitus reis;

Et centum puer artium.

Je vous envoie un fatras d'érudition que j'ai reçu de Paris. Le fait est qu'il est abominable que des moines veuillent rendre esclaves des hommes qui valent mieux qu'eux, et à qui ils ont vendu des terres libres. Il n'y a point de prescription contre un pareil crime. J'ai reçu votre aimable lettre; elle me donne de grandes espérances. Toutefois un bon accommodement vaudrait mieux qu'un procès dont l'issue est toujours incertaine. Si les chanoines veulent se mettre à la raison, leur transaction pourra servir de modèle aux autres, et vous ferez le père de la patrie.

Corresp. générale. Tome XIV. * LI

— Je vous embrasse , mon cher ami , du meilleur de mon cœur.

1772.

Rarement les philosophes en savent assez pour faire venir du blé à leurs amis ; mais vous êtes de ces philosophes qui savent être utiles. Nous vous avertissons qu'il y a , dans notre petit pays de Gex , plus de difficultés pour faire venir un sac de froment , qu'il n'y en a eu à Paris pour se faire oindre des saintes huiles au nombril et au croupion , du temps des billets de confession. Il faut que votre certificat et votre acquit à caution soient à Gex au plus tard vingt-quatre heures après le départ de Saint-Claude. Cela devient insupportable. Je vous demande bien pardon de tant de peine.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 21 de novembre.

MON héros, je me doutais bien que *Nonotte* ne vous amuserait guère ; mais ce *Nonotte* m'intéresse, et il faut que tout le monde vive. Voici quelque chose qui vous amusera davantage.

Vous avez sans doute, dans votre bibliothèque, les ouvrages de tous les rois, et notamment ceux du feu roi *Stanislas*. Vous verrez, dans la préface de son livre intitulé *la Voix du citoyen*, qu'il a prédit mot pour mot ce qui arrive aujourd'hui à la Pologne. Je crois que le roi de Prusse est celui qui gagne le plus au partage. Il m'a envoyé un joli petit service de sa porcelaine qui est plus belle que celle de Saxe. Je le crois très-bien dans ses affaires. Mais que dites-vous de l'impératrice de Russie, qui, au bout de quatre ans de guerre, augmente d'un cinquième les appointemens de tous ses officiers, et qui achète un brillant gros comme un œuf ? *Minos* ne portait pas de pareils diamans à son bonnet. On dit que dans sa succession on trouva des sifflets qui m'étaient destinés de loin. Que cela ne décourage pas

— vos bontés. On a été hué quelquefois par le
 1772. parterre de Paris, et approuvé de la bonne
 compagnie. D'ailleurs, c'est une chose fort
 agréable qu'une première représentation. On
 y voit les états généraux en miniature, des
 cabales, des gens qui crient, un parti qui
 accepte, un parti qui refuse, de la liberté et
 beaucoup de critique. Chacun jouit du *liberum
 veto*, et cette diète est aussi tumultueuse que
 celles des Polonais. Je ne crois pas qu'on doive
 s'en tenir aux délibérations d'une première
 séance; on ne juge bien des ouvrages de
 goût qu'à la longue; et même, dans des
 choses plus graves, vous verrez que le public
 n'a jamais bien jugé qu'avec le temps. Je fais
 que j'ai contre moi une terrible faction, mais
 je suis tout résigné; et pourvu que je vous
 plaise un peu, je me tiens fort content. C'est
 toujours beaucoup qu'un jeune homme comme
 moi ait pu amuser mon héros une heure ou
 deux.

Conservez-moi vos bontés, Monseigneur;
 foyez bien sûr qu'elles me sont beaucoup
 plus chères que tous les applaudissemens qu'on
 pourrait donner à *le Kain*, à mademoiselle *Vestris*
 et à *Brizard*.

Agréez toujours mon tendre et profond
 respect.

Le vieux malade V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de novembre.

MON cher ange , voici une petite addition qui m'a paru essentielle dans le mémoire de notre avocat. Je vous prie de la mettre entre les mains du président *le Kain*. Elle est nécessaire , car on jouait au propos interrompu.

Je crains fort les ciseaux de la police. Si on nous ronge les ongles , il nous sera impossible de marcher : d'ailleurs le vent du bureau n'est pas pournous. On ne veut plus que des Roméo et des Chérufques. Les beaux vers font passés de mode. On n'exige plus qu'un auteur sache écrire. Hélas ! j'ai hâté moi-même la décadence , en introduisant l'action et l'appareil. Les pantomimes l'emportent aujourd'hui sur la raison et sur la poésie ; mais ce qu'il y a de plus fort contre moi , c'est la cabale. J'ai autant d'ennemis qu'en avait le roi de Prusse. C'est une chose plaisante de voir tous les efforts qu'on prépare pour faire tomber un vieillard qui tomberait bien de lui-même.

Actuellement que le congrès de Foczani est renoué , il n'y a plus que moi en Europe qui

— 1772. fasse la guerre ; mais la ligue est trop forte , je serai battu. Ne m'en aimez pas moins , mon cher ange.

L E T T R E C X C I I I.

A M. D E L A H A R P E.

30 de novembre.

IL n'y a que vous , mon cher successeur , qui ayez pu écrire au nom d'*Horace*. Heureusement vous ne lui avez pas refusé votre plume , comme il refusa la sienne à *Auguste*. Vous avez mis dans sa lettre la politesse , la grâce , l'urbanité de son siècle. *Boileau* n'a pas été si bien servi que lui. De quoi s'avifait-il aussi de prendre son secrétaire dans les charniers Saints-Innocens ? Je vous remercie des galanteries que vous me dites , tout indigne que j'en suis ; et je vous remercie encore plus d'avoir si bien saisi l'esprit de la cour d'*Auguste*. Ce n'est pas tout-à-fait le ton d'aujourd'hui. Notre racaille d'auteurs est bien grossière et bien insolente ; il faut lui apprendre à vivre.

J'avais voulu autrefois ménager ces messieurs , mais je vis bientôt qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de se moquer d'eux. Ce

font les enfans de la médiocrité et de l'envie; —
 on ne peut ni les éclairer ni les adoucir. Il 1772.
 faut brûler leur vilain visage avec le flambeau
 de la vérité. Jamais de paix avec un sot méchant :
 pour peu qu'on soit honnête , ils prétendent
 qu'on les craint.

Vous donnez quelquefois , dans le *Mercur* ,
 des leçons qui étaient bien nécessaires à notre
 siècle de barbouilleurs. Continuez ; vous ren-
 drez un vrai service à la nation.

Je vous embrasse plus tendrement que
 jamais.

L E T T R E C X C I V .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 2 de décembre.

J E crois , Monseigneur , que vous êtes déjà
 instruit de l'aventure de cette tragédie de Sylla
 qu'on attribuait à notre père du théâtre. Elle
 est véritablement d'un écolier , puisque le
 jésuite *la Rue* , qui en est l'auteur , et qui a
 tant prêché devant *Louis XIV* , n'a jamais été
 au fond qu'un écolier de rhétorique. J'avais
 vu cette pièce , il y a environ soixante et cinq
 ans. Je me souviens même de quelques vers.
 Je me souviens surtout qu'il y avait trois femmes

— 1772. qui venaient affaîner le dictateur perpétuel ; il les renvoyait coudre ou faire quelque chose de mieux.

Comme la pièce était remplie de deux choses que *la Couture*, le fou de *Louis XIV* n'aimait point, qui sont le *brailler* et le *raisonné*, le père *Tournemine*, mauvais raisonneur et très-ampoulé personnage, mit en titre de sa copie, *Sylla*, tragédie digne de *Corneille*. Un autre jésuite, qui avait plus de goût, effaça *digne*. C'est en cet état qu'elle est parvenue aux héritiers d'un héritier de *Dumoulin*, le médecin ; et c'est ce chef-d'œuvre qui a extasié votre parlement de la comédie.

Mon héros, qui a plus de goût que ces sénateurs, ne s'est pas mépris comme eux.

Mais comme il a autant de bonté que de goût, il daigne protéger la Crète. Je ne fais si on avait bien distribué les rôles, je ne m'en suis point mêlé. *Le Kain* est le seul des héros crétois qui soit de ma connaissance. Je m'en rapporte en tout aux bontés et aux ordres de mon héros de la France.

Vraiment, vous avez bien raison sur la *Sophonisbe* ; il faudrait absolument refaire la fin du quatrième acte : ce n'est pas une chose aisée à un pauvre homme presque octogénaire, qui a versé sur les Crétois les dernières gouttes de son huile ; mais, si la cabale des *Frérons* et

des

des *la Beaumelle* n'écrase point les Lois de Minos, et s'il me reste encore quelque vigueur, je l'emploierai auprès de Sophonisbe, pour tâcher de vous plaire. 1772.

Le tripot comique doit sans doute vous excéder, mais cela amuse; c'est une république qui ne ressemble à rien; et il y a toujours à la tête de ce gouvernement anarchique quelques dames de considération, très-soumises à monsieur le premier gentilhomme de la chambre.

Puissiez-vous amuser votre loisir à ressusciter les talens et les plaisirs! Ni les uns ni les autres ne sont plus faits pour moi; je n'ai plus guère à vous offrir que mon tendre et respectueux attachement qui me suivra jusqu'au tombeau. V.

L E T T R E C X C V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de décembre.

MON cher ange, ce que vous me mandez, dans votre lettre du 27 de novembre, est bien affligeant. J'ai peur que cette nouvelle n'ait contribué à la maladie de madame d'Argental.

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.

Corresp. générale. Tome XIV. * M m

— 1772. Je tremble que le fromage ne soit entièrement autrichien , et qu'il ne soit saupoudré par des jésuites ; mais aussi il me semble que ce mal peut produire un très-grand bien pour vous. Vous êtes conciliant , vous avez dû plaire , vous pourrez tout raccommoder ; tout peut tourner à votre gloire et à votre avantage. Je ne fais si je me fais illusion , et si mes conjectures sur le fromage sont vraies. Je vois les choses de trop loin. Je n'ai jamais été si fâché de n'être pas auprès de vous ; mais , pour faire ce voyage , il faut être deux.

C'est à *Jean-Jacques Rousseau* , à qui la France a tant d'obligations , d'honorer de sa présence votre grande ville , et d'y marier nos princes à la fille du bourreau ; c'est au sage et vertueux *la Beaumelle* d'y biller dans de belles places ; j'e père même que *Fréron* y fera noblement récompensé : mais moi je ne suis fait que pour la Scythie.

Que vous êtes bon , que vous êtes aimable , que je vous suis obligé d'avoir empêché mademoiselle *Taschin* d'hériter de moi ! car cette demoiselle qui a tué *Thiriot* , s'appelle *Taschin*. Je reconnais bien là votre cœur. Ma plus grande consolation dans ce monde a toujours été d'avoir un ami tel que vous.

Je vais écrire à M. de *Sartine* suivant vos instructions. *Thiriot* avait toujours espéré être

lui-même l'éditeur de mes lettres et de beaucoup de petits ouvrages ; il fera bien attrapé. 1772.

Voici un petit mot pour ce chevalier que je ne connais point du tout ; mais puisque vous le protégez , il m'intéresse.

Je conçois que *Molé* aura eu de la peine à prendre son rôle de confédéré , et à se voir prisonnier de guerre de *le Kain* ; mais enfin il faut que les héros s'attendent à des revers. M. le maréchal de *Richelieu* m'a écrit sur cela la lettre du monde la plus plaisante. Je lui ai grande obligation de m'avoir un peu ranimé au sujet de *Sophonisbe*. Je crois qu'avec un peu de foin on peut en faire une pièce très-intéressante. Je crois même qu'un africain peut avoir trouvé du poison avant de trouver un poignard , attendu qu'en Afrique il n'y a qu'à se baïsser et en prendre. A peine ai-je reçu sa lettre que j'ai travaillé à cette *Sophonisbe*. Je suis comme *Perrin Dandin* qui se délasse à voir d'autres procès. Les intervalles de mes maladies continuelles sont toujours occupés par la folie des vers , ou par celle de la prose.

Madame *Denis* a été malade tout comme moi ; elle a eu une violente dyssenterie : ce mal a été épidémique vers nos Alpes , et même beaucoup de monde en est mort. J'ai été d'abord dans de cruelles tranfes , mais elle est entièrement hors d'affaire. Je n'ai plus

— d'inquiétude que sur votre fromage, car je me
1772. flatte que l'indisposition de madame d'Argental
n'a pas de suite ; si elle en avait, je serais bien
affligé.

Adieu, mon très-cher ange ; à l'ombre de
vos ailes.

Le vieux V.

L E T T R E C X C V I.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX.

A Ferney, 7 de décembre.

MONSIEUR,

LA première fois que je lus *la Félicité publique*,
je fus frappé d'une lumière qui éclairait mes
yeux, et qui devait brûler ceux des fots et des
fanatiques ; mais je ne savais d'où venait cette
lumière. J'ai su depuis que je l'aurais aisément
reconnue, si j'avais jamais eu l'honneur de
converser avec vous ; car on dit que vous parlez
comme vous écrivez : mais je n'ai pas eu la
félicité particulière de faire ma cour à l'illustre
auteur de *la Félicité publique*.

Je chargeai de notes mon exemplaire, et
c'est ce que je ne fais que quand le livre me

charme et m'instruit. Je pris même la liberté —
de n'être pas quelquefois de l'avis de l'auteur. 1772.
Par exemple , je disputais contre vous sur un
demi-favant , très-méchant homme , nommé
Dutens , réfugié à présent en Angleterre , qui
imprima , il y a cinq ans , un sot libelle
atroce contre tous les philosophes , intitulé *le*
Tocfin (*). Ce polisson prétend que les anciens
avaient connu l'usage de la bouffole , la gravi-
tation , la route des comètes , l'aberration des
étoiles , la machine pneumatique , la chimie ,
&c. &c.

Je disputais encore sur ce mot *Jehova* , que
je croirais phénicien , et je ne regardais le patois
hébraïque que comme un informe composé
de syriaque , d'arabe et de chaldéen.

Mais en écrivant mes doutes sur ces misères ,
avec quel transport je remarquais tout ce qui
peut élever l'ame , l'instruire et la rendre
meilleure ! comme je mettais *bravo* , à la page
cinquième du premier volume , à ces *règles*
cruellement héroïques , &c. et à *salus gubernantium* ,
et aux réflexions sur la *cloaca magna* , et sur
mille traits d'une finesse de raison supérieure
qui me faisait un plaisir extrême !

Je recherchais s'il n'y a en effet qu'un million

(*) Voyez l'article *Système* , Dictionnaire philosophique ,
tome IX.

— 1772. d'esclaves chrétiens (*). Vous entendez les serfs de glèbe ; et j'en trouvais plus de trois millions en Pologne, plus de dix en Russie, plus de six en Allemagne et en Hongrie. J'en trouvais encore en France, pour lesquels je plaide actuellement contre des moines seigneurs.

J'observais que *Jésus-Christ* n'a jamais songé à parler d'adoucir l'esclavage ; et cependant combien de ses compatriotes étaient en servitude de son temps ! Je me souvenais qu'au commencement du siècle le ministère comptait, dans la généralité de Paris, dix mille têtes de prêtraille, habitués, moines et nonnes. Il n'y a que dix mille *priests* en Angleterre. Je mettais madame de *Vintimille* à la place du cardinal de *Fleuri*, page 152. Vous savez que ce pauvre homme fit tout malgré lui.

Enfin votre ouvrage, d'un bout à l'autre, me fait toujours penser. Tout ce que vous dites sur le christianisme est d'une sage hardiesse. Vous en usez avec les théologiens comme avec des fripons qu'un juge condamne sans leur dire des injures.

Quelle réflexion que celle-ci ! *Ce n'est qu'à des peuples brutes qu'on peut donner telles lois qu'on veut.*

(*) On ne parle, en cet endroit de l'ouvrage, que des esclaves noirs, et non pas des serfs qu'on ne peut assimiler aux esclaves des anciens.

Que vous jugez bien *François I!* J'aurais voulu ———
 que vous eussiez dit un mot de certains barbares 1772.
 dont les uns assassinèrent *Anne Dubourg*, la
 maréchale d'*Ancre*, &c. ; et les autres, le che-
 valier de *la Barre*, &c., en cérémonie.

Population, Guerre, chapitres excellens.

Je vous remercie de tout ce que vous avez
 dit ; je vous remercie de l'honneur que vous
 faites aux lettres et à la raison humaine. Je
 suis pénétré de celui que vous me faites, en
 daignant m'envoyer votre ouvrage. Je suis bien
 vieux et bien malade, mais de telles lectures
 me rajeunissent.

Conservez-moi, Monsieur, vos bontés dont
 je sens tout le prix. Que n'êtes-vous quel-
 quefois employé dans mon voisinage ! je me
 flattrais, avant de mourir, du bonheur de
 vous voir. Certes, il se forme une grande
 révolution dans l'esprit humain. Vous mettez
 de belles colonnes à cet édifice nécessaire.

J'ai l'honneur d'être avec respect, avec
 reconnaissance, avec enthousiasme, &c.

1772.

L E T T R E C X C V I I.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

12 de décembre.

UN vieux malade de quatre-vingts ans a reçu, Monsieur, votre lettre du 23 de novembre, et sur le champ j'ai remercié le roi de Prusse de ce qu'il voulait bien penser à vous. J'ai pris la liberté de lui dire combien vous méritez d'être avancé, et que sa gloire est intéressée à réparer les abominables injustices qu'on vous a faites en France. Le mot d'injustice même est trop faible; je regarde cette atrocité comme un grand crime, et tous les hommes éclairés pensent comme moi.

Je suppose que vous m'avez écrit par la voie de M. Rey d'Amsterdam. Je me sers de la même voie pour vous répondre et pour vous assurer que vous me serez toujours cher par votre malheur et par votre mérite. Permettez-moi de ne point signer, et reconnaissez-moi à mes sentimens.

LETTRE CXCVIII.

1773.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de janvier.

EH bien , avais-je tort de vous appeler mon ange gardien , et de me mettre à l'ombre de vos ailes ? M. de *Chauvelin* s'en mêle donc aussi ? je lui dois quelques petits remerciemens couchés par écrit. Ils partent du fond de mon cœur , ainsi vous trouverez bon que je les fasse passer par vos mains. La personne qui a répondu , *mais* sans aigreur , n'est pas sujette à en montrer ; mais cette personne est opiniâtre comme une mule sur certaines petites choses , quoiqu'elle se laisse aller à tout vent sur d'autres , à ce qu'on disait très-mal à propos. Il faut prendre les gens comme ils sont , à ce qu'on dit. Je profiterai de tout cela dans l'occasion , et cette occasion pourrait bien se trouver dans l'île de Candie , supposé que le voyage fût heureux , et que nous n'essuyassions pas de vents contraires.

Vous savez , mon très-cher ange , qu'il y a dans les plus petites affaires , de même que dans les plus grandes , des anicroches qui dérangent tout. L'aventure des exemplaires d'une pauvre tragédie est de ce nombre. Il

— 1773. faut d'abord vous dire que le jeune homme, auteur d'*Astérie*, n'ayant nulle expérience du monde, crut, sur la foi de nosseigneurs du tripot, qu'il ferait exposé au sifflet immédiatement après le Fontainebleau. Ensuite on lui certifia qu'il ferait jugé quinze jours après sans faute. Le jeune étourdi, comptant sur cette parole, donna son factum à imprimer dans l'imprimerie de l'imprimeur *Gabriel Cramer*, dont il eut aussi parole que ce factum, accompagné de notes un peu chatouilleuses, ne paraîtrait qu'après la première séance des juges.

Vous saurez maintenant qu'il y a deux *Grasset* frères, l'un est dans l'imprimerie de l'imprimeur *Gabriel Cramer*, l'autre est libraire à Laufane. Ce *Grasset* de Laufane est, dit-on :

Pipeur, escroc, fycophante, menteur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde.

Il est associé avec le bourgmestre de Laufane et deux ministres de la parole de Dieu : ce sont eux qui, en dernier lieu, ont fait une édition des ouvrages du jeune homme, édition presque aussi mauvaise que celle de *Cramer* et de *Panckoucke*; mais enfin cela fait beaucoup d'honneur à l'auteur. Rien ne répond plus fortement au *mais*, qu'une édition faite par deux prêtres. Or, le *Grasset* de Genève a probablement envoyé à son frère

de Laufane les feuilles du mémoire du jeune avocat, feuilles incomplètes, feuilles auxquelles il manque des cartons absolument nécessaires, feuilles remplies de fautes grossières, selon la coutume de nos allobroges. Je ne puis être présent par-tout; je ne puis remédier sur le champ à tout; je passe ma vie dans mon lit; j'y griffonne, j'y dirige cent horlogers dont les têtes sont quelquefois plus mal montées que leurs montres; j'y donne mes ordres à mes vaches, à mes bœufs, à mes chevaux de toute espèce. Le prince et le marquis sont occupés des tracasseries continues de leur vaste république, et pendant ce temps là on envoie des Minos tronqués à Paris.

Cela peut être, mais il se peut aussi que deux ou trois curieux aient vu un exemplaire de la première épreuve, que j'avais confié à M. le comte de *Rochefort*, lorsqu'il était à Ferney, au mois de novembre; il manque même à cet exemplaire la dernière page. Il se peut encore que ce *Grasset* ait compté contrefaire l'édition cramérienne, sitôt qu'elle paraîtrait, et qu'il l'ait mandé au libraire de Paris qui débite son édition lausanoise en trente-six volumes. Je n'ai aucun commerce avec ce malheureux; il est venu quelquefois à Ferney; je lui ai fait défendre ma porte.

1773. Voilà l'état des choses , quant aux typographes ; à l'égard des calomniographes , j'en ris ; il y a cinquante ans que j'y suis accoutumé. Mais je remercie bien tendrement mon cher ange de la bonté qu'il a de songer à réprimer ce coquin de *Clément*. S'il a fait imprimer un libelle , il faut que quelque petit censeur royal , quelque petit fripon de commis à la douane des pensées ait été de concert avec lui. Je tâcherai de découvrir cette manœuvre ; mais , encore une fois , je suis touché jusqu'au fond du cœur des bontés de mon cher ange.

Madame *Denis* et moi nous souhaitons le plus heureux 1773 à mes deux anges , et la tranquillité à Parme , avec les pensions.

L E T T R E C X C I X.

A M. D E C H A B A N O N.

8 de janvier.

VOTRE lettre sur la langue et sur la musique , mon cher ami , est bien précieuse. Elle est pleine de vues fines et d'idées ingénieuses. Je ne connais guère la musique de *Corelli*. J'entendis autrefois une de ses sonates , et je m'enfuis , parce que cela ne disait rien ni au

cœur , ni à l'esprit , ni à mon oreille. J'aimais
mille fois mieux les noëls de *Mouton* et *Roland* 1773.
Lassé.

Ce *Corelli* est bien postérieur à *Lulli*, puisqu'il mourut en 1734. Si vous voulez avoir un modèle de récitatif mesuré italien , avant *Lulli*, absolument dans le goût français , faites-vous chanter par quelque basse taille , le *sunt rosæ mundi breves* de *Carissimi*. Il y a encore quelques vieillards qui connaissent ce morceau de musique singulier. Vous croirez entendre le monologue de *Roland*, au quatrième acte.

Vous pourrez d'ailleurs trouver quelques contradicteurs ; mais vous ne trouverez que des lecteurs qui vous estimeront.

J'attends avec impatience la traduction des *Odes d'Horace*. Il est juste que je présente à ce traducteur si digne de son auteur , et à son aimable frère , une certaine épître à cet *Horace*, que vous n'avez vue que très-incorrecte.

Madame *Denis* vous fait mille complimens. Le vieux bavard qui a osé écrire à *Horace* vous aime de tout son cœur. *V.*

1773.

L E T T R E C C.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de janvier.

IL ne s'agit pas cette fois-ci de la Crète auprès de mes anges, il s'agit de montres. Je présente requête, au nom de *Valentin* et compagnie, contre *le Jeune* et sa femme, à qui ils ont confié depuis long-temps plusieurs montres, et fourni une pièce de toile. Le sieur *Valentin* leur a écrit plusieurs lettres sans pouvoir obtenir une seule réponse. Je supplie très-instamment mes anges de vouloir bien parler à *le Jeune*, et de tirer la chose au clair. La société de *Valentin* est la moins riche de Ferney; elle a essuyé plusieurs malheurs; un nouveau l'accablerait sans ressource.

Cependant *Valentin* et compagnie ne m'occupe pas si fort qu'il me fasse absolument oublier les Crétois. Je ne vois pas pourquoi les Lois de Minos seraient appelées *Astérie*, qui n'est qu'un nom de roman; la pièce est connue par-tout sous le nom des Lois de Minos; c'est sous ce titre qu'elle est imprimée: mais votre volonté soit faite. Vous ne m'aviez rien dit du drame d'*Alcidonis*, et du beau

passe-droit qu'on vous fefait. Vous avez craint
 apparemment que je n'en fusse affligé ; mais 1773.
 je m'attends à tout de la part du tripot , et je
 vous avoue que dans le fond il ne m'importe
 guère

Que Minos foit devant , ou Minos foit derrière.

Je pourrais me plaindre de *le Kain* qui ne
 m'a pas feulement écrit , mais je ne me fâche
 point contre les héros de l'antiquité ; et
 pourvu que *le Kain* ne fasse point trop les
 beaux bras , pourvu qu'il ne cherche point à
 radoucir fa voix dans fon rôle de sauvage ;
 pourvu qu'il ne fasse point de ces longs silen-
 ces qui impatientent , excepté dans le moment
 où il croit fa sauvage morte , et où il se laisse
 aller comme évanoui entre les bras d'un de
 fes compagnons ; si dans tout le reste il veut
 être un peu brutal , je ferai très-content. Le
 succès d'une tragédie au théâtre dépend abso-
 lument des acteurs , et de l'auteur à l'impref-
 sion ; mais on a beau imprimer la pièce quand
 elle est tombée , il faut dix ans , il faut être
 mort pour qu'elle se relève. Les gens de let-
 tres font les seuls qui puissent la rétablir , et
 ils s'en gardent bien ; au contraire ils jettent
 des pierres dans fa fosse ; et quand l'auteur
 n'est plus , ils ne le déterrent que pour ense-
 velir à fa place la pièce de quelque auteur en

— 1773. vie. Voilà le train du monde , dans plus d'une profession.

Venons à quelque chose qui me tient plus au cœur. Mon cher ange a-t-il reçu une lettre par la voie de M. *Bacon* ? M. le maréchal de *Richelieu* vous a-t-il parlé de ce souper ? s'est-il expliqué avec vous sur le projet d'un certain voyage ? Vous savez que *Charles XII* ne voulut jamais revoir Stockholm après la journée de Pultava. Tâchez que je ne sois pas battu en Crète ; mais , vainqueur ou vaincu , je serai toujours bien dévot au culte des anges , et je leur serai très-tendrement résigné à la vie et à la mort. V.

L E T T R E C C I.

A M. D E L A H A R P E.

A Ferney , 22 de janvier.

M O N cher ami , mon cher successeur , votre *Eloge de Racine* est presque aussi beau que celui de *Fénélon* , et vos notes sont au-dessus de l'un et de l'autre. Votre très-éloquent discours sur l'auteur du *Télémaque* vous a fait quelques ennemis. Vos notes sur *Racine* sont si judicieuses , si pleines de goût , de finesse , de force et de chaleur , qu'elles pourront bien

vous

vous attirer encore des reproches ; mais vos critiques (s'il y en a qui ofent paraître) seront forcés de vous estimer et, je le dis hardiment , de vous respecter. 1773.

Je suis fâché de ne vous avoir pas instruit plutôt de ce que j'ai entendu dire souvent , il y a plus de quarante ans , à feu M. le maréchal de *Noailles* , que *Corneille* tomberait de jour en jour , et que *Racine* s'élèverait. Sa prédiction a été accomplie , à mesure que le goût s'est formé ; c'est que *Racine* est toujours dans la nature , et que *Corneille* n'y est presque jamais.

Quand j'entrepris le Commentaire sur *Corneille* , ce ne fut que pour augmenter la dot que je donnais à sa petite nièce que vous avez vue ; et , en effet , mademoiselle *Corneille* et les libraires partagèrent cent mille francs que cette première édition valut. Mon partage fut le redoublement de la haine et de la calomnie de ceux que mes faibles succès rendaient mes éternels ennemis. Ils dirent que l'admirateur des scènes sublimes qui font dans *Cinna* , dans *Polyeucte* , dans le *Cid* , dans *Pompée* , dans le cinquième acte de *Rodogune* , n'avait fait ce commentaire que pour décrier ce grand-homme. Ce que je faisais par respect pour sa mémoire , et beaucoup plus par amitié pour sa nièce , fut traité

— 1773. de basse jalousie et de vil intérêt par ceux qui ne connaissent que ce sentiment, et le nombre n'en est pas petit.

J'envoyai presque toutes mes notes à l'académie ; elles furent discutées et approuvées. Il est vrai que j'étais effrayé de l'énorme quantité de fautes que je trouvais dans le texte ; je n'eus pas le courage d'en relever la moitié ; et M. *Duclos* me manda que, s'il était chargé de faire le commentaire, il en remarquerait bien d'autres. J'ai enfin ce courage. Les cris ridicules de mes ridicules ennemis, mais plus encore la voix de la vérité qui ordonne qu'on dise sa pensée, m'ont enhardi. On fait actuellement une très-belle édition in-4°. de *Corneille* et de mon *Commentaire*. Elle est aussi correcte que celle de mes faibles ouvrages est fautive. J'y dis la vérité aussi hardiment que vous.

Qui n'a plus qu'un moment à vivre
N'a plus rien à dissimuler.

Savez-vous que la nièce de notre père du théâtre se fâche quand on lui dit du mal de *Corneille* ; mais elle ne peut le lire ; elle ne lit que *Racine*. Les sentimens de femme l'emportent chez elle sur les devoirs de nièce. Cela n'empêche pas que, nous autres hommes qui faisons des tragédies, nous ne devions le

plus profond respect à notre père. Je me souviens que quand je donnai, je ne fais comment, Oedipe, étant fort jeune et fort étourdi, quelques femmes me disaient que ma pièce (qui ne vaut pas grand'chose) surpassait celle de *Corneille* (qui ne vaut rien du tout) : je répondis par ces deux vers admirables de *Pompée* : 1773.

Restes d'un demi-dieu dont jamais je ne puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis.

Admirons, aimons le beau, mon cher ami, par-tout où il est ; détestons les vers visigoths dont on nous assomme depuis si long-temps, et moquons-nous du reste. Les petites cabales ne doivent point nous effrayer ; il y en a toujours à la cour, dans les cafés et chez les capucins. *Racine* mourut de chagrin, parce que les jésuites avaient dit au roi qu'il était janséniste. On a pu dire au roi, sans que j'en sois mort, que j'étais athée, parce que j'ai fait dire à *Henri IV* :

Je ne décide point entre Genève et Rome.

Je décide avec vous qu'il faut admirer et chérir les pièces parfaites de *Jean*, et les morceaux épars inimitables de *Pierre*. Moi qui ne suis ni *Pierre* ni *Jean*, j'aurais voulu vous

— 1773. envoyer ces Lois de Minos qu'on représentera, ou qu'on ne représentera pas sur votre théâtre de Paris ; mais on y a voulu trouver des allusions , des allégories. J'ai été obligé de retrancher ce qu'il y avait de plus piquant , et de gâter mon ouvrage pour le faire passer. Je n'ai d'autre but , en le faisant imprimer, que celui de faire comme vous des notes qui ne vaudront pas les vôtres , mais qui feront curieuses ; vous en entendrez parler dans peu.

Adieu ; le vieux malade de Ferney vous embrasse très-ferré.

L E T T R E C C I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de janvier.

MON cher ange, les notes chatouilleuses ne paraîtront qu'après la pièce , du moins si on me tient parole ; et encore j'empêcherai bien que ce volume un peu hasardé n'entre à Paris ; ou s'il y entre , il ne fera qu'entre peu de mains , et alors il n'y a aucun danger ; car , en fait de livres, comme en fait d'amour, il n'y a de scandale que dans l'éclat.

On m'a mandé que cet Alcidonis , auquel

j'ai été sacrifié , est protégé par madame la duchesse de *Villeroi*, qui même y a travaillé, et qui a fait faire la musique ; si la chose est ainsi, elle m'a ôté le plaisir d'être le premier à lui céder tous mes droits bien respectueusement. 1773.

Lorsque les Lois de Minos ou Astérie seront sur le point d'être représentées au jugement très-incertain et souvent très-fautif de la cohue du parterre, je vous informerai de la cabale qui a pris déjà ses mesures. Elle est de la plus grande violence ; mais

Je ne veux pas prévoir les malheurs de si loin.

M. le marquis de *Chauvelin* a eu la bonté de m'écrire ; mais vous sentez qu'il ne faut pas que M. le maréchal de *Richelieu* se presse, avant que l'affaire des Lois de Minos soit plaidée ; je joue gros jeu dans cette partie. Il est certain qu'il eût mieux valu ne plus jouer du tout à mon âge , et se retirer paisiblement sur son gain ; mais je vois que la passion du jeu ne se corrige guère. Une autre fois je vous en dirai davantage, puisque vous avez la bonté de vous intéresser à mes passions ; mais je suis un malade entouré de gens plus malades que moi. Madame de *Florian* est attaquée de la poitrine ; je lui ai bâti une maison que probablement elle n'habitera guère. Il ne faut pas

1773. — plus compter sur la vie que sur le succès des pièces nouvelles. Je ne compte que sur votre amitié qui fait ma consolation.

L E T T R E C C I I I .

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

Ferney, le premier de février.

A moi les philosophes, c'est-à-dire les sages et les honnêtes gens. Vous savez quelle peine j'avais prise pour ces Lois de Minos. J'avais vraiment employé près de huit jours pour les faire, et j'en mettais presque autant pour les corriger; un nommé *Valade*, libraire de Paris, vient d'imprimer la pièce toute défigurée, toute remplie de mauvais vers que je n'ai pourtant pas faits, en un mot, toute différente de mon dernier manuscrit qui était encore tout différent des feuilles imprimées que vous avez entre les mains. C'est quelque bel esprit de comédien qui m'a joué ce tour. Je vous prie d'en parler à M. le maréchal de *Richelieu*, qui a la surintendance du tripot, et qui ne laissera pas un tel brigandage impuni. J'ai d'ailleurs l'honneur de lui en écrire; tout cela est un fort petit malheur, mais il faut de l'ordre en toutes choses.

Mes respects à madame *Dixneufans* et à son —
digne mari. Je leur ferai attaché jusqu'au 1773.
dernier moment de ma ridicule vie. V.

L E T T R E C C I V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, premier de février.

EN voici bien d'une autre, Monseigneur; le tripot m'a joué d'un mauvais tour. Quelqu'un de ces messieurs a vendu une copie informe et détestable du *Minos* que vous protégez, à un nommé *Valade*, fripon de libraire de la rue Saint-Jacques, qui la débite hardiment dans Paris, au mépris de toutes les lois de la Crète et de la France. Cette piraterie doit intéresser MM. d'*Argental* et de *Thibouville*; car j'ai trouvé dans la pièce beaucoup de vers de leur façon. Je les crois meilleurs que les miens; mais enfin chacun a son style, et il n'y a point de peintre qui fût content qu'un autre travaillât à son tableau.

Quoi qu'il en soit, ce *Valade* me paraît réprimable, et le voleur qui lui a vendu la pièce, très-punissable. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. de *Sartine*, et je n'ai nulle

— 1773. protection auprès de lui. Je ne fais pas pourquoi l'impression ne dépend pas de messieurs les premiers gentilshommes de la chambre, puisque la représentation en dépend. Ce monde-ci est plein de contradictions et d'ani-croches.

J'avais fondé sur Minos l'espérance de vous faire ma cour à Paris ; mon espérance est détruite : c'est la fable du pot au lait.

Il serait curieux de savoir quel est le feigneur crétois qui a fait l'infamie de vendre la pièce à un des pirates de la rue Saint-Jacques ; cela peut servir dans l'occasion, et vous sauriez à quoi vous en tenir sur l'honnêteté des gens du tripot.

Je comptais vous dédier cette pièce, malgré tout le ridicule des dédicaces ; mais comment faire à présent ? Je suis déjoué de toutes les façons. Les *Frérons* et toute la canaille de la littérature vont me tomber sur le corps. N'importe, je vous la dédierai encore, si vous me le permettez. Mais feriez-vous si mal d'écrire à M. de *Sartine* ? il donnerait certainement tous ses soins à découvrir le fripon.

On m'assure que les comédiens ne laisseront pas de donner la pièce au premier de mars. Il n'y a autre chose à faire qu'à y retravailler encore pour dérouter les polissons.

Conservez toujours vos bontés pour votre
ancien

ancien courtisan fiffé ou non fiffé , mais attaché à vous avec le plus profond et le plus tendre respect. V. 1773.

L E T T R E C C V.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

3 de février.

MON très-cher confrère , je vous prie de ne pas manquer d'excommunier , d'une excommunication majeure , le libraire *Valade* , grand imprimeur de libelles , qui , malgré toutes les lois de la police , a défiguré les Lois de Minos d'une manière à déchirer les entrailles paternelles d'un vieux radoteur qui ne reconnoît plus son ouvrage. Le scélérat a sans doute acheté une détestable copie de quelque bel esprit ouvreur de loges , qui n'a pas manqué d'y mettre beaucoup de vers de sa façon. Voilà certainement le plus horrible abus qui soit en France , et peut-être le seul ; car tout le reste assurément va à merveille. Mais j'ai mes Lois de Minos sur le cœur , et j'ambitionne trop votre suffrage pour vous laisser croire un moment que la pièce soit entièrement de moi.

Corresp. générale. Tome XIV. * O o

— 1773. Vous me direz qu'il est très-ridicule à mon âge de faire des pièces de théâtre ; je le fais bien , mais il ne faut pas reprocher à un homme d'avoir la fièvre. Que voulez-vous qu'on fasse au milieu des neiges si ce n'est des tragédies ? Si j'étais avec vous , je passerais mon temps à vous écouter et à me réjouir , et nous serions tous deux *Jean* qui rit. Cependant M. *Valade* ne fera pas de moi *Jean* qui pleure.

Je vous embrasse , je vous regrette et je vous aime de tout mon cœur. *V.*

L E T T R E C C V I.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Ferney , 8 de février.

JE vous ai un peu grondé , mais je ne vous en aime pas moins. Il est vrai que , si on avait été tout d'un coup à monsieur le lieutenant de police , le vol aurait été découvert et puni. D'ailleurs , je pense encore qu'il vous est fort aisé de savoir à qui vous avez donné la pièce telle qu'elle est imprimée , et en quelles mains elle est restée. C'est un bonheur , après tout , qu'on m'ait mis à portée de défavouer cet ouvrage , et de crier à la falsification. Vous

me fefiez beaucoup d'honneur de joindre vos vers aux miens ; mais , en vérité , vous deviez m'en avertir. L'art des vers eft plus difficile qu'on ne penfe. Je fais bien que le cinquième acte eft le plus faible , et après le quatrième je ne pouvais pas aller plus loin ; mais du moins il ne faut pas finir , comme je vous l'ai dit , par des complimens qui ne fignifient rien. — 1773.

Après avoir détruit tes funeftes erreurs.

Vous fentez combien le mot d'erreurs eft faible et mal placé quand il s'agit de facrifices de fang humain , d'une faction barbare , et d'une bataille meurtrière. Ajoutez que l'épithète *funefte* n'eft qu'une épithète , et par conféquent qu'une cheville.

Ta clémence , grand prince , a fubjugué nos cœurs.

Ce n'eft furement pas la clémence qui a gagné *Datame*. Le roi eft venu lui-même le tirer de prifon , lui donner des armes , le faire combattre avec lui ; ce n'eft pas là de la clémence : c'eft tout ce que pourrait dire un courtifan rebelle à qui on aurait pardonné , et le mot de *grand prince* , fuivi de *grand-homme* et de *grand roi* , eft , comme vous le voyez bien , infupportable.

Je ne méritais pas le trône où tu m'appelle.

1773. — Il faut une *s* à appelle, grâce aux lois sévères de notre poésie qui ne permet plus la plus légère licence en fait de langue. On retranchait quelquefois cette *s* du temps de *Voiture*, mais aujourd'hui c'est un solécisme.

J'adore Astérie, et tu me rends digne d'elle.
C'est ce qu'on pourrait dire dans des lettres patentes du roi ; mais vous voyez combien il est au-dessous du caractère de *Datame* de ne se croire digne d'épouser *Astérie* que parce qu'il obtient une dignité dont il ne se fait nul cas. Ce compliment dément son caractère. Certainement il était bien plus convenable à ce fier sauvage, qui se croit égal aux rois, de dire qu'il pense être digne d'*Astérie*, parce qu'il l'a toujours aimée ; c'est le sentiment d'une ame hardie et fière ; le contraire est un compliment très-ordinaire, et par conséquent d'une extrême froideur.

Les quatre derniers vers de *Datame* sont de la même faiblesse. Il dit, et il retourne en quatre vers sans force, qu'il sera un sujet fidelle.

J'ai vu plusieurs endroits dans la pièce sur lesquels je vous ferais de pareilles remarques. On souffre des vers de liaison dans une tragédie ; mais les gens de goût ne peuvent souffrir des vers lâches, des hémistiches rebattus, des épithètes oiseuses, des lieux

communs qui traînent les rues. Vous devez concevoir à quel point je dois être affligé qu'on ait ainsi gâté mon ouvrage, sans daigner m'en dire un mot. Mes plus cruels ennemis ne m'auraient pas rendu un si mauvais service. 1773.

Cependant, encore une fois, je vous pardonne, en me flattant que vous réparerez cet affront, qui est très-aisé à pardonner et à réparer.

Une vingtaine de vers ne me feront jamais oublier l'amitié que vous m'avez témoignée, &c.

L E T T R E C C V I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 19 de février.

JE me meurs pour le présent, mon héros; vous me direz que, quand je serai mort, il n'importe guère que mademoiselle *Raucourt* soit fâchée ou non contre moi : je vous répondrai qu'il importe beaucoup à ma mémoire que je ne meure pas souillé de cet opprobre. De méchantes langues ont fait courir cette histoire scandaleuse dans Paris, et ont prétendu que c'était un tour cruel que vous aviez voulu faire à cette pauvre fille, dont tout le

— 1773. monde est idolâtre. Je crois que, dans l'ordre des petites choses, rien n'est plus essentiel que de faire parvenir à mademoiselle *Raucourt*, la petite lettre que je vous ai écrite sur son compte.

Vous aurez bientôt *Patras*, dont je crois qu'il est très-aisé de faire un acteur excellent, et de le rendre utile dans tous les genres.

Il m'est arrivé un petit accident, c'est que je me meurs, au pied de la lettre. On m'a fait baigner au milieu de l'hiver pour ma strangurie. Votre exemple m'encourageait; mais il n'appartient pas à tout le monde d'oser vous imiter: mes deux fuseaux de jambes sont devenus gros comme des tonneaux. J'ajouterais au bel état où je suis la sottise de mourir de douleur, si on jouait les Lois de Minos telles que des gens de beaucoup d'esprit et de mérite les ont faites. Je ne veux point me parer des plumes du paon; je suis un pauvre geai qui s'est toujours contenté de son plumage. Les vers de ces messieurs peuvent être fort beaux, mais ils ne sont pas de moi, je n'en veux point. Leurs beautés entièrement déplacées dépareraient trop l'ouvrage.

En un mot, je vous demande en grâce qu'on ne joue pas cette indigne rapsodie, vendue par un comédien au libraire *Valade*. Ce libraire a la bêtise de dire qu'il ne l'a

imprimée que sur la copie de Genève et de Laufane, et vous remarquerez qu'elle n'a paru encore ni à Laufane ni à Genève; mais ce brigandage est comme tout le reste. Dieu ait pitié de ma chère patrie qui avait autrefois une si belle réputation dans l'Europe! Tout est bien changé, et vous ne faites que rire de cette décadence. Riez de la mienne, mais pleurez de celle de votre patrie. Votre vieux courtisan se recommande très-tristement à vos bontés. V.

1773.

L E T T R E C C V I I I.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Ferney, le 22 de février.

VOUS me prenez à votre avantage. Je suis dans les horreurs d'une maladie qui pourrait bien être la dernière. On se réconcilie à la mort avec ses ennemis, à plus forte raison avec ses amis. Je vous demande donc pardon très-sérieusement de vous avoir soupçonné d'avoir fait les vers à la *Pellegrin*, qui ont déshonoré mon ouvrage. Il y en a un, entre autres, qui est d'un ridicule extrême; c'est à la seconde scène du second acte.

Ah! tu vois ce pontife ardent à m'outrager.

— 1773. Il faut avouer que voilà un *ah!* bien placé, et que cela fait un bel effet. Je répète que mes plus cruels ennemis n'auraient jamais pu me jouer un pareil tour.

Quant à celui qui a fait vendre sous main à *Valade* ce malheureux exemplaire, je fais qui c'est; vous le savez aussi, et je n'en parle pas.

Croyez-moi, jouissez des talens des acteurs, s'ils en ont, et renoncez au tripot.

Quant à la proposition de faire parler d'amour une sauvage dont l'amour n'est pas le sujet de la pièce, cette proposition est beaucoup plus déplacée que les complimens qu'on mettait dans la bouche de *Datame*, à la fin du cinquième acte. La fade galanterie n'a certainement rien à voir dans cette pièce. Elle était faite pour plaire au roi de Suède, au roi de Pologne et au roi de Prusse; elle était faite pour fournir des notes sur les sacrifices de sang humain, et sur toutes les horreurs religieuses; mais n'en parlons plus, c'est trop bavarder pour un homme qui se meurt.

J'allais écrire à M. d'*Argental*; mes maux qui augmentent m'en empêchent. Pardonnez-moi le crime de vous avoir soupçonné d'une vingtaine de vers détestables, et soyez sûr que si je meurs, ce sera en vous aimant.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 17 de mars.

J E ne fais pas, mon cher ange, si je suis encore en vie; mais si j'existe, c'est bien tristement. J'ai la sottise d'être profondément affligé de l'insolence avec laquelle ce fripon de *Valade* a fait accroire à monsieur le chancelier et à M. de *Sartine*, qu'il n'avait fait sa détestable édition que sur celle qui lui avait été envoyée de Genève, tandis que ma véritable édition de Genève n'est pas encore tout-à-fait achevée d'imprimer, à l'heure que je vous écris.

Vous pouviez confondre d'un mot l'imposture de ce misérable, puisque son édition contient des vers que je n'ai point faits, et dont la pièce a été remplie sans m'en donner le moindre avis. Vous savez ce que je vous ai mandé sur ces vers, et vous pouvez juger de la peine extrême que j'en ai ressentie. Il faut peu de chose pour accabler un malade; et souvent qui a résisté à cinquante accès de fièvre consécutifs, ne résiste pas à un chagrin.

— 1773. Pendant ma maladie , il m'est arrivé des revers bien funestes dans ma fortune , et j'ai craint de mourir sans pouvoir remplir mes engagemens avec ma famille. La vie et la mort des hommes sont souvent bien malheureuses ; mais l'amitié que vous avez pour moi , depuis plus de soixante ans , rend la fin de ma carrière moins affreuse.

Pardonnez les expressions que la douleur m'arrache ; elles sont bien excusables dans un vieillard octogénaire , qui sort de la mort pour se voir enseveli sous quatre pieds de neige , et pour être , comme il est d'usage , abandonné de tout le monde. J'espère que je ne le ferai pas par vous , que je ne mourrai pas de chagrin , n'étant pas mort de cinquante accès de fièvre , et que je reprendrai ma gaieté pour les minutes que j'ai à ramper sur ce misérable globule.

A M. LE JEUNE DE LA CROIX, *avocat.*

A Ferney, le 22 de mars.

J'AI reçu, Monsieur, votre lettre, lorsque j'échappai à peine, et pour très-peu de temps, d'une maladie qui n'épargne guère les gens de mon âge. Ainsi votre confrère, monsieur *Marchand*, est plus en droit que jamais de faire mon testament; mais vous êtes bien plus en droit de réfuter la calomnie qui vous a imputé un libelle contre M. de *Morangiés* et contre moi. Je connais trop votre style, Monsieur, pour m'y être mépris un moment. Il est vrai qu'on a voulu l'imiter, mais on n'en est pas venu à bout. Je vous ai toujours rendu justice; et, quoique nous soyons d'avis très-différent sur le singulier procès de monsieur de *Morangiés*, mon estime pour vous n'en a jamais été altérée. Je me hâte de vous témoigner mes véritables sentimens; malgré la faiblesse extrême où je suis, je serais trop fâché de mourir sans compter sur votre amitié, et sans vous assurer de la mienne. C'est avec ces sentimens, Monsieur, que j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur, *Voltaire.*

1773.

L E T T R E C C X I.

A M. M A R I N.

27 de mars.

J'AI reçu, mon cher Monsieur, ma *Déclaration* imprimée à Paris. J'ai été fâché de voir, *Réponse d'un avocat à l'écrit intitulé*, au lieu de *Réponse à l'écrit d'un avocat, intitulé*, &c. Cela fait un contre-sens assez ridicule ; mais il faut souffrir ce ridicule auquel on ne peut remédier.

L'affaire de M. de *Morangiés* est d'un ridicule bien triste et bien cruel. Il la perdra, quoiqu'il soit démontré qu'il n'a jamais reçu les cent mille écus. Dieu veuille que je me trompe ! Cependant il me paraît que le public des honnêtes gens revient beaucoup en faveur de M. de *Morangiés*. C'est une chose bien absurde que la rétractation d'un faux témoin ne soit pas admise en justice après le récolement. Je regarde le défaveu fait par cette malheureuse *Hérissé-tempête*, avant d'être fouettée et marquée, comme une espèce de testament de mort, qui doit servir de matière à une nouvelle instruction, et qui prouve évidemment que M. de *Morangiés* est opprimé par la plus infame canaille. La faveur donnée

à un vérol. et le décret de prise de corps contre un chirurgien honnête homme, marquent, ce me semble, la plus mauvaise volonté de la part du juge. Ce juge s'est fait un point d'honneur de protéger la populace contre la noblesse, mais il ne fallait protéger que la vérité contre l'imposture. Le grand malheur est qu'on ne peut prouver cette imposture juridiquement, et que les billets de M. de *Morangiés* subsistent toujours. Au reste, ce problème me paraît plus intéressant que cent mille billevesées mathématiques, et cent mille discours pour les prix des académies.

Je ne connais point du tout ce M. de *Boissi* dont vous vous plaignez, ni cet abbé *Savatier* qui m'a tant dénigré. Ma longue maladie, dont je ne suis pas encore guéri, ne m'a pas laissé le temps de lire leurs brochures.

On dit que M. de *la Harpe* a fait une tragédie qui est le meilleur de tous ses ouvrages. Je le souhaite de tout mon cœur pour l'honneur des lettres et pour son avantage. C'est, de tous nos jeunes gens, celui qui fait le mieux des vers, qui écrit le mieux en prose, et qui a le goût le plus sûr.

1773.

1773.

L E T T R E C C X I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

29 de mars.

S A V E Z - V O U S bien , Madame , pourquoi j'ai été si long-temps sans vous écrire ? c'est que j'ai été mort pendant près de trois mois , grâce à une complication de maladies qui me persécutent encore. Non-seulement j'ai été mort , mais j'ai eu des chagrins et des embarras ; ce qui est bien pire.

Puisque vous avez vu les Lois de Minos , il est juste que je vous envoie les notes qu'une bonne ame a mises à la fin de cette pièce. Je pourrais même vous dire que cette tragédie n'a été faite que pour amener ces notes qui paraîtront peut-être trop hardies à quelques fanatiques , mais qui sont toutes d'une vérité incontestable. Faites-vous les lire ; elles vous amuseront au moins autant qu'une feuille de *Fréron*.

Quelques personnes seront peut-être étonnées qu'on parle dans ces notes du chevalier de *la Barre* , et de ses exécrables assassins ; mais

je tiens qu'il en faut parler cent fois , et faire détester, si l'on peut, la mémoire de ces monstres , appelés juges , à la dernière postérité. — 1773.

Je fais bien que l'intérêt personnel d'un très-grand nombre de familles , l'esprit de parti , la crainte des impôts et du pouvoir arbitraire , ont fait regretter dans Paris l'ancien parlement ; mais , pour moi , Madame , j'avoue que je ne pouvais qu'avoir en horreur des bourgeois , tyrans de tous les citoyens , qui étaient à la fois ridicules et sanguinaires. Je me suis déclaré hautement contre eux , avant que leur insolence ait forcé le roi à nous défaire de cette cohue. Je regardais la vénalité des charges comme l'opprobre de la France , et j'ai béni le jour où nous avons été délivrés de cette infamie. Je n'ai pas cru assurément m'écarter de la reconnaissance que je dois et que je conserve à un bienfaiteur , en m'élevant contre des persécuteurs qui n'ont rien de commun avec lui. Je n'ai fait ma cour à personne , je n'ai demandé aucune grâce à personne. La satisfaction de manifester mes sentimens et de dire la vérité , m'a tenu lieu de tout. Un temps viendra où les haines et les factions seront éteintes , et alors la vérité restera seule.

Il y a quelque chose d'aussi sacré pour moi que cette vérité , c'est l'ancienne amitié. Je compte sur la vôtre en vous répondant de la

— mienne ; c'est ce qui fait ma consolation dans
 1773. mes neiges et dans mes souffrances. Ma gaieté
 n'est pas revenue , mais elle reviendra avec
 les beaux jours , si mes maladies diminuent.
 Si je n'ai plus de gaieté , j'aurai du moins de
 la résignation et de la fermeté , un profond
 mépris pour toute superstition , et un attache-
 ment inviolable pour vous. V.

L E T T R E C C X I I I .

A M. D E L A H A R P E .

29 de mars.

O U I , j'ai vu les vers sur la statue ; ils me
 font trop d'honneur , mais ils font excellens.
 En voici (*) sur cette statue , qui ne valent
 pas les vôtres. Ce sont *levia carmina et faciles*
versus qu'on fait *currente calamo* , et qui ne
 prétendent à rien. Cependant , si vous pouvez
 les glisser dans le mercure , ce fera toujours
 un petit service rendu à *Aliboron* et à sa
 séquelle.

Je fais partir un ballot de livres de contre-
 bande. Vous croyez bien qu'il y en a quelques
 exemplaires pour vous qui êtes un peu de

(*) A M. Pigal , volume d'Epîtres.

contrebande

contrebande aussi, puisque vous êtes rempli
de goût et de génie.

 1773.

Le discours de l'avocat *Belleguier*, en l'honneur de l'université, se trouve dans ce recueil. Il y a des pièces curieuses, et même importantes. Ce qu'il contient de moins bon, c'est la tragédie des Lois de Minos; mais du moins les vers dont *Valade* l'avait honorée n'y sont pas. Cette pièce n'avait été faite que pour amener des notes sur les sacrifices du temps passé et du temps présent. Ces notes ne seront approuvées ni par *Riballier* ni par *Cogé pecus*, mais elles sont toutes dans la plus exacte vérité; ainsi elles peuvent faire du bien : *le vrai seul est aimable, il doit régner par-tout.*

Il y a une épître dédicatoire à M. le maréchal de *Richelieu*, bien longue et assez singulière. Il me semble que je vous ai assez bien désigné, à la page 10. Puissent les alguazils de la littérature, et les commis à la douane des pensées, laisser arriver mon petit ballot en fureté!

1773.

LETTRE CCXIV.

A M. MARMONTEL.

19 de mars.

VOTRE ancien ami est revenu au monde, mais ce n'est pas pour long-temps. Ce qui est bien sûr, c'est qu'il vous fera tendrement attaché dans le petit nombre de minutes qu'il peut avoir encore à végéter sur ce globule.

Je vous plains, je plains le théâtre et le bon goût, puisque mademoiselle *Clairon* va en Allemagne; mais je ne puis la blâmer de quitter le pays de la frivolité et de l'ingratitude.

J'ai mis au coche un petit ballot de rogatons qu'on vient enfin d'imprimer à Genève. On y trouve des pièces assez curieuses, et, entre autres, le discours de l'avocat *Belleguier* qui n'aura point le prix de l'université. Vous y verrez aussi les Lois de Minos qui n'ont été faites que pour amener des notes très-vraies et très-infolentes, très-dignes de l'avocat *Belleguier*, très-dignes d'être lues par vous, et qui ne seront point du tout du goût de *Cogé-pecus* et de *Ribaudier*.

Vous voyez bien que *Valade* est un fripon

et un sot fripon , puisqu'il ose dire qu'il imprima son infame rapsodie sur une édition de Genève , et que cette édition de Genève ne paraît que depuis huit jours. 1773.

Voici une lettre à M. *Pigal* ; elle se sent un peu de ma maladie , mais aussi elle n'a point de prétention.

Adieu , mon très-cher confrère ; ma grande prétention est à votre amitié.

Présentez , je vous prie , mes regrets à mademoiselle *Clairon*.

L E T T R E C C X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 d'avril.

IL s'en faut bien , mon cher ange , que je sois guéri. Les apparences font que j'irai bientôt trouver votre ami M. de *Croismare* , qui était mon cadet.

Permettez-moi de vous citer un vers de ces pauvres Lois de Minos :

On voit périr les siens avant que de mourir.

Mais à mesure qu'on est privé de ses anciens amis , on s'attache plus à ceux qui nous restent , et c'est ce que j'attends de votre cœur

— 1773. sensible ; c'est moi qui ai plus que jamais besoin de consolation. La petite cabale qui me persécute , fait débiter dans Paris deux volumes d'horreurs affreuses qu'elle m'attribue , et qu'on a imprimées à la suite du *Dépositaire* et des *Pélopides* , afin de faire passer la calomnie à la faveur de la vérité. On a inféré , dans ce recueil infame , le *Catéchumène* qui est , comme on le fait , d'un académicien de Lyon. (*)

Outre ces infamies scandaleuses et punissables , on a inféré , dans ce recueil , je ne sais quel écrit fait contre les anciens parlemens , et jusqu'à des pièces relatives à l'attentat commis contre le roi de Pologne , imprimées à Varsovie , et dans lesquelles il y a beaucoup de termes que je n'entends point.

Enfin il est bien démontré , aux yeux de tout homme impartial et de tout esprit raisonnable , que non-seulement je n'ai pas plus de part à cette édition qu'à celle de *Valade* , mais qu'elle a été faite uniquement dans l'intention de me perdre et de plonger dans le désespoir les derniers momens de ma vie. Voilà tout ce que les belles-lettres m'ont produit. Une statue ne console pas , lorsque tant d'ennemis conspirent à la couvrir de fange. Cette statue n'a servi qu'à irriter la canaille de la littérature.

(*) M. de *Bordes*.

Cette canaille aboie, elle excite les dévots ; ces dévots cabalent, et les honnêtes gens font très-indifférens. 1773.

Je ne fais comment faire pour vous faire parvenir un autre recueil plus honnête, à la suite des Lois de Minos. Je crains pour les recueils. On me dira : Si vous avez fait celui-ci, vous pouvez bien avoir fait l'autre dont vous vous plaignez. Heureux qui vit et qui meurt inconnu ! *qui benè latuit, benè vixit* : je n'ai pas eu ce bonheur.

Je n'ai point de nouvelles de M. le maréchal de *Richelieu*. Je lui ai pourtant dédié cette véritable édition des Lois de Minos. Elle réussit beaucoup chez l'étranger. Je ne suis toléré dans ma patrie qu'à la longue ; mais entre les Alpes et le mont Jura a-t-on une patrie ? Un ami tel que vous en tient lieu.

Adieu. Non-seulement je vous souhaite une vieilleffe plus heureuse que la mienne, mais je suis sûr que vous l'aurez ; j'en dis autant à madame d'*Argental*. V.

1773.

L E T T R E C C X V I.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

A Ferney, 6 d'avril.

O H! pour ces vers-là, je les trouve fort bons; mais je ne les mérite guère. Ma maladie m'a laissé des fuites affreuses :

La Renommée est vanité,
 Courir après elle est folie :
 Qu'importe l'immortalité,
 Quand on souffre pendant sa vie ?

Portez-vous bien, tout le reste est bien peu de chose. Continuez-moi vos bontés, elles font ma consolation.

Madame *Denis* vous fait mille complimens par ce pauvre malade; cela lui est plus aisé que d'écrire.

Pour moi, je n'ai pas le courage de vous parler de spectacles ni de plaisirs; je ne puis vous parler que de mon attachement, de ma reconnaissance et de la patience avec laquelle il faut que je supporte toutes les douleurs du corps et de ce qu'on appelle ame. V.

L E T T R E C C X V I I. 1773.

A M. LAUS DE BOISSI.

A Ferney, 6 d'avril.

UNE très-longue maladie, Monsieur, m'a mis jusqu'à présent hors d'état de vous remercier et de vous témoigner toute mon estime ainsi que ma reconnaissance. Je ne saurais me plaindre d'un ennemi tel que l'abbé *Sabatier*, puisqu'il m'a valu un défenseur tel que vous.

Je fais qu'on a payé cet abbé pour me nuire ; mais vous, Monsieur, vous n'avez écouté que la noblesse de votre ame, et vous faites autant d'honneur aux belles-lettres que tous ces écrivains mercenaires et calomniateurs y jettent de honte et d'opprobre.

Je cherche à vous faire parvenir mon petit hommage (*) par M. *Bacon*, substitut de monsieur le procureur général. J'espère qu'il vous sera rendu, malgré la difficulté de la correspondance du pays où j'achève mes jours, avec votre belle et dangereuse ville de *Paris*.

J'ai l'honneur d'être, &c. *Voltaire*.

(*) C'était un exemplaire de ses ouvrages dont il faisait présent à M. *Laus de Boissi*.

1773.

L E T T R E C C X V I I I .

A M. D E B O R D E S , à *Lyon.*

A Ferney , 10 d'avril.

VRAIMENT c'est bien vous , Monsieur , qui avez plus d'un ton. Il s'en faut bien , à mon gré , que *Vert-vert* , avec ses *b* et ses *f* qui *volti-geaient sur son bec* , soit aussi agréable que *Paparilla*. Quand vous aurez mis la dernière main à cet agréable ouvrage , il fera un des meilleurs que nous ayons dans ce genre , en italien et en français. Nous avons à Genève un homme dont le nom était précisément celui du premier héros du poëme : il a changé son nom en celui de *Planteamour* , comme l'ex-jésuite *Fesse* , de Lyon , qui m'a volé pendant trois ans de fuite , avait changé son nom en celui de père *Fessi*.

Je crois que les notes à la fuite des Lois de Minos ne vous auront pas déplu , et que vous ferez content du discours de l'avocat *Belleguier* , pour les prix de l'université. Que dites-vous du recteur qui ne fait pas le latin , et qui a pris *magis* pour *minus* ?

Je suis bien fâché qu'*Aufresne* ne puisse aller à Lyon ; on dit que c'est un acteur qui a des

momens

momens et des éclairs admirables. Il me semble quelquefois que, si on pouvait représenter sur le beau théâtre de Lyon les Lois de Minos avec quelque succès, je pourrais faire un effort, et oublier assez mes maux pour venir vous embrasser. J'ai des raisons essentielles pour avoir un prétexte plausible de ce petit voyage. Que de choses j'aurais à vous dire, et que de choses à entendre!

Aimons-nous, mon cher philosophe, car les ennemis de la raison n'aiment guère ceux qui pensent comme nous.

L E T T R E C C X I X.

A M. DE LA HARPE.

10 d'avril.

JE viens de retrouver une lettre de *Clément*, qu'il est bon de faire connaître à mon cher successeur. Il n'y a pas six mois d'intervalle, entre cette lettre tout-à-fait cordiale, et les pouilles qu'il nous chante à tous deux. Cela prouve que les grands-hommes changent d'opinion volontiers, et se rétractent comme *S^t Augustin*.

Le *Mercur*e me paraît le greffe où cette
Corresp. générale. Tome XIV. * Qq

— lettre doit être déposée, avec quelques petites
1773. réflexions de votre part sur les progrès que
font en peu de temps les hommes de génie,
et sur la rapidité avec laquelle ils passent du
pour au contre.

L E T T R E C C X X .

A U M E M E .

J E n'ai point lu, Monsieur, les beaux vers
où vous dites que le très-inclément *Clément*
me déchire aussi-bien que plusieurs de mes
amis. Il y a environ soixante ans que je suis
accoutumé à être déchiré par les *Desfontaines*,
les *Bonneval*, les *Fréron*, les *Clément*, les *la*
Beaumelle, et les autres grands-hommes de ce
siècle. Je vous envoie la jolie pièce de vers
que ce M. *Clément* fit, il y a peu de temps, à
mon honneur et gloire. J'en retranche seule-
ment quelques vers, tant parce qu'il faut être
modeste, que parce qu'il ne faut pas trop
abuser de votre loisir.

O toi que j'aime autant que je t'admire,
Sur ces vers que mon cœur inspire
Et que lui seul doit avouer,
Jette un regard de bonté, de tendresse :

L'art d'une main enchanteresse
 Ne cherche point à t'y louer.
 Laissons la louange insipide
 Pour ces mortels peu délicats
 Que de la vérité l'ombre même intimide,
 Et que l'encens n'affadit pas.
 C'est un poison qu'en nos climats
 Une complaisance perfide
 Prépara pour la vanité.
 La fable, de la vérité
 Est une image réfléchie ;
 C'est un miroir où l'on n'est point flatté :
 Je t'offre sa glace fidelle ,
 Voltaire , tu t'y connaîtras.
 Mais , ô toi , mon autre modèle ,
 Maudit geai , tu la terminas.

 1773.

LE ROSSIGNOL ET LE GEAI.

Fable.

Dès son printemps , dès son jeune âge ,
 Un rossignol par son ramage ,
 Dans ses cantons s'était fait respecter ;
 Il enchantait son voisinage ,
 On se taisait pour l'écouter.
 Sa voix plaisait aux cœurs, plus encor qu'aux oreilles,
 Et ses fredonnemens même étaient des merveilles.

1773.

Un geai fort sot , fort ennuyeux
 Et fort bavard , c'est l'ordinaire ,
 Ne put entendre sans colère
 Du rossignol les chants délicieux.
 Le mérite d'autrui le rendait envieux.
 Pourquoi ? le voici sans mystère.
 C'est qu'il n'en avait point. Il n'avait plu jamais ,
 Et ne voulait que tout autre pût plaire.
 Or , envers maître geai , sur ce point très-sévère ,
 Le rossignol avait des torts très-vrais :
 On l'admirait. Témoin de ses succès ,
 Jacque enrageait , et lui fit son procès.
 Au chanteur , au bon goût , il déclara la guerre ,
 A sa langue il donna carrière ,
 De son babil étourdit les forêts.
 Outrage , injure journalière ,
 Il porta tout aux plus grossiers excès.
 Que fit messire Jacque ? Oh ! de l'eau toute claire.
 Il avait beau crier : Messieurs , que c'est mauvais !
 Cette voix est cassée , elle devrait se taire ;
 Ah ! croyez-moi . . . l'on n'en voulut rien faire.
 Il ne persuada que quelques sots , des geais.
 Le rossignol toujours en paix ,
 Ne s'avisa de lui répondre.
 Répondre aux sots ! finirait-on jamais ?
 Méprisant le stupide , et pour le mieux confondre ,
 Il formait avec soin des chants toujours nouveaux ,
 Toujours plus beaux ;

Et les autres oiseaux

Difaient au geai bouffi de rage :

1773.

Au rossignol tu crois être fatal ,

Détrompe-toi , vain animal ,

Ta censure pour lui peut-elle être un outrage ?

S'il te plaisait , c'est qu'il chanterait mal.

Monfieur , fi vous avez la bonté de me permettre de rendre ces vers publics , après y avoir ajouté , retranché , corrigé ce que bon vous semblera , je les enverrai dans quelque ouvrage périodique , ou dans quel recueil que vous aurez la complaisance de m'indiquer.

Je fuis avec tout le respect possible , &c.

Vous voyez, Monsieur, que ce Clément qui me traitait impudemment de rossignol, est devenu geai; mais il ne s'est point paré des plumes du paon. Il s'est contenté de becqueter MM. de Saint-Lambert, Delille, Watelet, Marmontel, &c. &c.

Je voudrais voir cette épître dans laquelle il nous apprend à tous notre devoir, j'en profiterais. Je n'ai que soixante et dix-huit ans; les jeunes gens comme moi peuvent toujours se corriger, et nous devons une grande reconnaissance à ceux qui nous avertissent publiquement, et avec charité, de nos défauts. J'ai dit autrefois :

1773.

L'envie est un mal nécessaire ;
 C'est un petit coup d'aiguillon
 Qui nous force encore à mieux faire.

Il fallait dire , l'envie est un bien nécessaire , si pourtant ces messieurs ne connaissent d'autre envie que celle de perfectionner les arts et d'être utiles à l'univers. M. Clément semble être l'homme du monde le plus utile après l'illustre Fréron ; il entre sagement dans une carrière qui doit l'immortaliser , et surtout lui faire beaucoup d'amis , &c. (*)

L E T T R E C C X X I .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 11 d'avril.

J E m'imagine que mon héros fait ses pâques à Versailles , et que j'aurai tout le temps de disposer mon squelette à me rendre à ses ordres.

Votre Lazare ressuscité ne manquera pas de venir au rendez-vous , le plus secrètement que faire se pourra , dès que vous lui aurez

(*) Voyez les notes sur le Dialogue de Pigasse , volume de Contes et Satires.

marqué le jour où il devra partir , après quoi il retournera bien vite dans son hermitage. 1773.

On doit jouer incessamment les Lois de Minos à Lyon , et l'on fait pour cela de grands préparatifs ; c'est précisément de quoi je ne veux pas être témoin. Comme vous êtes l'unique objet de mon voyage , je ne veux pas qu'aucune idée étrangère se mêle à mon idée dominante. Je compte d'ailleurs beaucoup plus sur les acteurs de Bordeaux que sur ceux de Lyon. *Belmont* fera ses efforts pour faire réussir une pièce que vous protégez , qui vous est dédiée , et qui vous appartient.

A l'égard de Paris , je pense qu'il ne faut pas se presser , et que vous pourriez attendre le voyage de Fontainebleau. Il n'est pas impossible que dans ce temps-là vous n'ayez quelques bons acteurs. Il y en a un qui était à Lyon , et que j'envoie malheureusement à Pétersbourg. Je m'en repens du fond de mon cœur. Je crois qu'il serait devenu excellent à Paris.

La pièce d'ailleurs était fort mal arrangée par *le Kain* , et les rôles ridiculement donnés. Monseigneur me permettra d'arranger tout cela différemment , selon son bon plaisir.

Il pleut de mauvais vers à Turin ; c'est tout comme chez vous ; et vous rembourferez plus d'un sonnet , quand vous viendrez dans ce

— 1773. pays-là. La troupe de l'impératrice-reine est revenue de Naples et de Venise où elle a beaucoup réuffi. C'est la première fois qu'on a vu des acteurs français au fond de l'Italie. Vous pourriez bien trouver parmi ces comédiens quelqu'un qui vous convînt. Je m'aperçois que je ne vous parle que de théâtre ; mais vous êtes premier gentilhomme de la chambre , et les plaisirs de l'esprit sont faits pour vous être auffi chers que les autres.

Vous ne m'avez point mandé si l'on pouvait vous envoyer de gros paquets du côté de la Suisse. Je crains toujours de commettre quelque indiscretion ; mon ombre me fait peur : c'est apparemment depuis que j'ai été sur le point de n'être plus qu'une ombre.

Jouissez , Monseigneur , de votre belle fanté. Il n'y a de jeunes que ceux qui se portent bien. Daignez continuer à me faire oublier par vos bontés toutes les misères de ma décrépitude , et agréez toujours mon très-tendre respect. *V.*

M. de *Sartine* m'a écrit qu'il ne doutait pas de la prévarication de *Valade* ; qu'il aurait tout saisi , si tout n'avait pas été vendu , et qu'il me priait de ne pas exiger de lui qu'il pousât plus loin cette affaire. Je vous rends compte de tout comme à mon médecin.

A propos , je vous crois réellement le meilleur médecin du monde ; car , par votre attention et votre régime , vous avez fortifié votre santé et prolongé vos plaisirs. *Boërhaave*, avec tous ses livres et un tempérament de fer, n'a pas su arriver à soixante et dix ans faits. 1773.

Vivez cent ans , et moquez-vous intérieurement des médecins , ainsi que du reste du monde.

Fin du Tome quatorzième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRE I.	Page 109
LETTRE II.	309
AGINCOURT, (M. d') <i>fermier général.</i>	56
AIGUILLON. (Madame la duchesse douairière d')	213
ALLAMAND, (M.) <i>ministre à Corzier, pays de Vaud en Suisse, présentement professeur à Lausanne.</i>	168
ARANDA. (M. le comte d')	239
ARGENCE DE DIRAC. (M. le marquis d')	5
ARGENS. (Madame la marquise d')	252

TABLE ALPHABETIQUE. 467

ARGENTAL. (Madame la comtesse d')

LETTRE I.	48
LETTRE II.	59
LETTRE III.	113

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I.	9
LETTRE II.	35
LETTRE III.	58
LETTRE IV.	65
LETTRE V.	74
LETTRE VI.	82
LETTRE VII.	180
LETTRE VIII.	200
LETTRE IX.	209
LETTRE X.	219
LETTRE XI.	237
LETTRE XII.	240
LETTRE XIII.	256
LETTRE XIV.	263
LETTRE XV.	273
LETTRE XVI.	283
LETTRE XVII.	285

LETTRE XVIII.	286
LETTRE XIX.	311
LETTRE XX.	316
LETTRE XXI.	323
LETTRE XXII.	340
LETTRE XXIII.	347
LETTRE XXIV.	350
LETTRE XXV.	361
LETTRE XXVI.	364
LETTRE XXVII.	370
LETTRE XXVIII.	381
LETTRE XXIX.	383
LETTRE XXX.	397
LETTRE XXXI.	405
LETTRE XXXII.	409
LETTRE XXXIII.	417
LETTRE XXXIV.	422
LETTRE XXXV.	428
LETTRE XXXVI.	441
LETTRE XXXVII.	451
ARNAUD. (M. l'abbé)	155
AUDIBERT. (M.)	207

ALPHABETIQUE. 469

B.

BEAUHARNAIS. (Madame de) 321

BEAUVAU. (M. le prince de) 131

BORDES. (M. de)

LETTRE I. 197

LETTRE II. 456

BOURGELAT. (M.) 217

C.

CAILLEAU, (M.) *libraire à Paris.* 369

CHABANON. (M. de)

LETTRE I. 12

LETTRE II. 86

LETTRE III. 126

LETTRE IV. 268

LETTRE V. 420

CHATELLUX. (M. le chevalier de)

LETTRE I. 81

LETTRE II. 412

CHESTERFIELD. (Milord) 205

CHOISEUL. (Madame la duchesse de)

LETTRE I.	3
LETTRE II.	14
LETTRE III.	32
LETTRE IV.	90
LETTRE V.	120
LETTRE VI.	147
LETTRE VII.	150
LETTRE VIII.	170

CHOISEUL. (M. le duc de) 7

CHRISTIN. (M.)

LETTRE I.	64
LETTRE II.	94
LETTRE III.	143
LETTRE IV.	191
LETTRE V.	282
LETTRE VI.	401

CONDORCET. (M. le marquis de)

LETTRE I.	20
LETTRE II.	44

ALPHABETIQUE. 471

LETTRE III.	251
LETTRE IV.	317
LETTRE V.	363

CONSTANT DE REBECQUE, (M.
le baron de) *seigneur d'Hermenches.* 377

CROIX, (M. de la) *avocat à Toulouse.*

LETTRE I.	63
LETTRE II.	230

D.

DEFFANT. (Madame la marquise du)

LETTRE I.	23
LETTRE II.	43
LETTRE III.	67
LETTRE IV.	76
LETTRE V.	88
LETTRE VI.	93
LETTRE VII.	122
LETTRE VIII.	133
LETTRE IX.	139
LETTRE X.	157

LETTRE XI.	178
LETTRE XII.	186
LETTRE XIII.	189
LETTRE XIV.	277
LETTRE XV.	292
LETTRE XVI.	306
LETTRE XVII.	319
LETTRE XVIII.	326
LETTRE XIX.	334
LETTRE XX.	345
LETTRE XXI.	357
LETTRE XXII.	379
LETTRE XXIII.	385
LETTRE XXIV.	446
DELISLE DE SALES. (M.)	39
DUPATY, (M.) <i>avocat général du parlement de Bordeaux.</i>	54
DUVERNET. (M. l'abbé)	275

ALPHABETIQUE. 473

E.

ÉLIE DE BEAUMONT. (M.) 162

ETALLONDE DE MORIVAL. (M. d')
416

F.

FLORIAN. (M. le marquis de)

LETTRE I. 104

LETTRE II. 129

FORMEY, (M.) *secrétaire perpétuel de
l'académie de Berlin.* 192

H.

HARPE. (M. de la)

LETTRE I. 103

LETTRE II. 194

LETTRE III. 206

LETTRE IV. 224

LETTRE V. 250

LETTRE VI. 261

Corresp. générale. Tome XIV. * R r

LETTRE VII.	288
LETTRE VIII.	374
LETTRE IX.	406
LETTRE X.	424
LETTRE XI.	448
LETTRE XII.	457
LETTRE XIII.	458

HOULIERE, (M. de la) *commandant à*
Salses. 26

J.

JOLY DE FLEURI, (M.) *conseiller*
d'Etat. 80

L.

LAURENT, (M.) *ingénieur et chevalier*
de l'ordre du roi. 228

LAUS DE BOISSY, (M.) *rédacteur*
du Secrétaire du Parnasse.

LETTRE I.	45
LETTRE II.	455

ALPHABETIQUE.	475
LE CLERC DE MONTMERCY. (M.)	38
LE JEUNE DE LA CROIX, (M.) <i>avocat.</i>	443
LIGNE. (M. le prince de)	316

M.

MALLET DU PAN. (M.)	298
---------------------	-----

MARIN. (M.)

LETTRE I.	300
LETTRE II.	390
LETTRE III.	399
LETTRE IV.	444

MARMONTEL. (M.)

LETTRE I.	173
LETTRE II.	215
LETTRE III.	246
LETTRE IV.	296
LETTRE V.	372
LETTRE VI.	388
LETTRE VII.	450

MAUPEOU, (M. de) <i>chancelier de France.</i>	141
MIGNOT. (M. l'abbé)	175
MILLE, (M.) <i>auteur d'un Abrégé chronologique de l'histoire de Bourgogne.</i>	199
MORANGIÉS, (M. le comte de)	392

P.

PERRET, (M.) <i>avocat au parlement de Dijon.</i>	238
PHILIPPON, (M.) <i>avocat du roi au bureau des finances, à Besançon.</i>	61
POMARET. (M. de)	211
PONCE. (M. de la)	124

ALPHABETIQUE. 477

R.

RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)

LETTRE I.	17
LETTRE II.	28
LETTRE III.	41
LETTRE IV.	71
LETTRE V.	78
LETTRE VI.	96
LETTRE VII.	108
LETTRE VIII.	115
LETTRE IX.	137
LETTRE X.	151
LETTRE XI.	159
LETTRE XII.	182
LETTRE XIII.	202
LETTRE XIV.	226
LETTRE XV.	231
LETTRE XVI.	248
LETTRE XVII.	259
LETTRE XVIII.	290
LETTRE XIX.	303
LETTRE XX.	313

LETTRE XXI.	328
LETTRE XXII.	332
LETTRE XXIII.	337
LETTRE XXIV.	342
LETTRE XXV.	367
LETTRE XXVI.	403
LETTRE XXVII.	407
LETTRE XXVIII.	431
LETTRE XXIX.	437
LETTRE XXX.	462

ROCHEFORT. (M. le comte de)

LETTRE I.	112
LETTRE II.	127
LETTRE III.	221
LETTRE IV.	234
LETTRE V.	430

S.

SAINT-HEREM. (Madame la comtesse de)

352

SAINT-JULIEN. (Madame de)

LETTRE I.	243
-----------	-----

ALPHABETIQUE. 479

LETTRE II.	354
LETTRE III.	359
SAINTE-LAMBERT. (M. de)	135
SAURIN. (M.)	254
SCHOMBERG. (M. le comte de)	118

T.

TALMONT. (Madame la princesse de)	100
THIBOUVILLE. (M. le marquis de)	
LETTRE I.	50
LETTRE II.	70
LETTRE III.	434
LETTRE IV.	439
LETTRE V.	454
THIRIOT. (M.)	214
THOMAS, (M.) <i>de l'académie française.</i>	166

480 TABLE ALPHABETIQUE.

V.

VASSELIER. (M.)

LETTRE I. 267

LETTRE II. 280

LETTRE III. 322

VEYMERANGE. (M. de) 106

VILLEVIEILLE. (M. le marquis de) 33

VOISENON. (M. l'abbé de) 433

VOYER D'ARGENSON. (M. le marquis de)

LETTRE I. 21

LETTRE II. 30

LETTRE III. 52

VRILLIERE, (M. le duc de la) *ministre*
d'Etat. 144

X.

XIMENÈS. (M. le marquis de) 396

Fin de la Table du tome quatorzième.

